LA
FRANCHE-MAÇONNERIE
RENDUE
À SA VÉRITABLE ORIGINE.

DE L'IMPRIMERIE DE J.-P. JACOB, A VERSAILLES.

LA FRANCHE-MAÇONNERIE RENDUE À SA VÉRITABLE ORIGINE,

OU

L'ANTIQUITÉ DE LA FRANCHE-MAÇONNERIE

PROUVÉE

PAR L'EXPLICATION DES MYSTÈRES ANCIENS ET MODERNES;

PAR M. ALEXANDRE LENOIR,

ADMINISTRATEUR du Musée royal des Monumens français, Conservateur des Objets d'art de Malmaison, Membre de l'Académie des Antiquaires de France; de l'Académie italienne, de celle des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres; de la Société Philotechnique; de l'Athénée de la Langue française, et des Sociétés des Sciences, Lettres et Arts de Toulouse, de Nancy, de Soissons, du Département de la Loire-Inférieure, etc., etc., etc.

AVEC DIX PLANCHES,

Gravées par les meilleurs Artistes de Paris, sur les dessins de M. MOREAU jeune, graveur du cabinet du Roi, et Membre de l'ancienne Académie de Peinture, etc., etc.

PARIS,

FOURNIER, LIBRAIRE, RUE DE LA HARPE, N.° 45.

OCTOBRE 1814.

AUX FRÈRES

DU SOUVERAIN CHAPITRE MÉTROPOLITAIN

DU RIT ÉCOSSAIS,

CONSTITUÉS EN CONVENT PHILOSOPHIQUE.

TRÈS-RESPECTABLES MAITRES, ET VOUS MES FRÈRES,

La réunion des Francs-Maçons en loge secrète, ou en *convent philosophique*, est un usage fort ancien dans l'ordre maçonnique. Ces assemblées, formées de frères pourvus de hauts grades, et déjà distingués dans l'ordre par des travaux scientifiques et des actes de philantropie, se tiennent ordinairement dans un local, où tout Maçon, à quelque rit qu'il appartienne, a le droit d'assister (1). On y discute les points les plus difficiles à résoudre dans la Franche-Maçonnerie, et on s'occupe de tout ce qui peut contribuer au bien de l'Ordre. De même les Mages en Perse, les Hiérophantes en Égypte, et les Philosophes de l'antiquité, à certaines époques de l'année, se réunissoient dans un local

---

(1) *L'usage des convents philosophiques fut renouvelé en* 1777. *La première séance, ouverte par M.* Le Court de Gébelin, *eut lieu le* 25 *décembre; il donna en sept séances une dissertation sur les allégories les plus vraisemblables des Grades Maçonniques. Des convents ont été assemblés sur le même plan, en* 1778, 1779, 1780, 1782, 1784, 1785, 1786, 1788 *et* 1789, *époque à laquelle les assemblées ont été interrompues; elles ont été reprises en* 1812, *par M.* Alexandre Lenoir, *qui a fait un cours, en huit séances, sur les rapports qui existent entre les anciens mystères des Égyptiens et des Grecs, et ceux de la Franche-Maçonnerie. Il a été continué en* 1813. (*Cette note est tirée d'un ouvrage du frère* Thory, *intitulé:* Table chronologique de l'Histoire de la Franche-Maçonnerie.)

retiré, où ils dissertoient sur l'astronomie, sur la sphère, sur la morale et sur la manière de propager les lumières, pour le bonheur commun des hommes.

Admis à suivre au milieu de vous les séances et les instructions secrètes du Rit écossais philosophique, c'est avec vous, mes Frères, que je me suis instruit dans les grands mystères de la Franche-Maçonnerie ; c'est avec vous que j'ai appris à les connoître et à les approfondir. Loin de partager avec les profanes un sentiment d'ingratitude que tout initié désapprouve, j'ai dû consacrer à mes supérieurs, le fruit de mes méditations, le résultat de mes pensées et l'ensemble de mes recherches, sur ce qui a fait naître la Franche-Maçonnerie, ainsi que les rapports qu'elle présente dans ses principes, avec la doctrine philosophique que l'on enseignoit dans les mystères d'Isis et de Cérès. Tel est, mes Frères, le fonds du travail dont je sollicite aujourd'hui la faveur de vous faire hommage, sous le titre suivant : *la Franche-Maçonnerie rendue à sa véritable Origine,* ou *l'Antiquité de la Franche-Maçonnerie prouvée par l'explication des Mystères anciens et modernes.*

Avant d'arriver à cette explication nouvelle de la Franche-Maçonnerie, j'ai dû remonter à la source des initiations ; j'ai dû étudier les théories savantes que l'on enseignoit dans les mystères des Égyptiens et des Grecs, et j'ai dû faire connoître le véritable sens des allégories sacrées, présentées aux profanes comme des histoires, ou comme des faits héroïques. J'ai eu d'autant plus de raison d'agir ainsi, que je ne vois, dans les mystères de la Franche-Maçonnerie, qu'une répétition de ceux de l'antiquité.

Vous verrez paroître, dans le même Ouvrage que je soumets à vos lumières, des notes explicatives des romans pris dans la mythologie indienne, ainsi que la description des idoles de cette même nation, que vous possédez dans vos archives.

Enfin, j'ai voulu ennoblir l'ordre en général ; j'ai cherché à lui rendre sa véritable dignité, et à lui donner un caractère de grandeur qu'il n'auroit jamais dû perdre : c'est à vous, mes Frères, à juger si j'ai rempli mon but. Veuillez m'accorder la

douce indulgence qui règne dans vos ateliers; vous savez combien elle est nécessaire aux Néophites qui se présentent, pour la première fois, devant le tribunal de la sagesse suprême, tenu par nos vénérables maîtres. J'en ai d'autant plus besoin, que j'ai été forcé d'admettre, dans mon travail, une foule de rapprochemens nécessaires au sujet; que souvent j'ai dû sacrifier l'agrément de la phrase à la précision de la matière, et que j'ai dû préférer la vérité aux écarts de l'imagination. Il est certain que dans toute autre circonstance, je serois justement effrayé de mon propre Ouvrage, si, en l'offrant au Public, je n'étois inspiré par mon respect pour le grand Architecte de l'Univers, et si je n'étois encouragé par la bienveillance de mes Frères.

Alexandre LENOIR.

PLACEMENT DES GRAVURES.

AVIS AU RELIEUR.

1.° Le frontispice, après le titre.

2.° La planche intitulée *Systême Hiéro-astronomique, physique et astrologique des Peuples anciens, avec tous ses développemens*, page 42.

3.° Planisphère iconologique des signes et de leurs décans, p. 52.

4.° La déesse Myrionime, Isis, ou la Nature personnifiée, p. 76.

5.° Procession en l'honneur de la déesse Isis, page 127.

6.° Isis, divinité égyptienne, page 137.

7.° Figure d'Isis (ou de *Nephtis*), peinte sur l'enveloppe d'une momie, page 142.

8.° Typhon, Anubis, Hécate et Mars, divinités égyptiennes, page 144.

9.° Osiris, Orus, Sérapis, divinités égyptiennes, page 153.

10.° Épreuves, par les quatre élémens, qui se pratiquoient dans la réception des initiés à Memphis, page 244.

LA
FRANCHE-MAÇONNERIE
RENDUE
A SA VÉRITABLE ORIGINE.

PREMIÈRE PARTIE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Il est sans doute difficile de fixer l'époque à laquelle les inventions mystérieuses ont pris naissance ; nous les voyons établies en Égypte, en Grèce, en Italie, dans les Gaules, et nous les voyons encore célèbres parmi nous. Le premier but de ces institutions fut de lier le grand œuvre de la nature à des idées morales, afin d'en former une doctrine propre à l'instruction des peuples. On inventa des mystères, on imagina une théogonie, et la théologie fut la suite nécessaire du travail que l'on se proposoit.

Zoroastre, dont l'existence peut être contestée et dont le nom veut dire l'*ami du feu*, est considéré comme le chef et comme l'inventeur des mystères sacrés. Un auteur arabe confond Cham, fils de Noë et père de Chanaan, avec Zoroastre. Il dit que Cham répandit l'idolâtrie sur la terre, qu'il inventa les thèmes célestes et la magie, qu'il

fut l'auteur de diverses superstitions, d'où vient qu'on l'appelle *Zoroastre*, c'est-à-dire, *un feu qui luit en tout temps*. Ainsi, Cham seroit l'image d'un astre, car il est indistinctement connu des Orientaux sous les noms de Saturne, de Pan, de Zoroastre et même de Jupiter Ammon. Il y auroit donc similitude entre les deux personnages.

Les auteurs les plus anciens, et particulièrement ceux qui vivoient avant Platon, disent que Zoroastre étoit le chef des Mages, ou d'une secte de philosophes qui s'appliquoient à la recherche des hautes sciences; c'est-à-dire, qu'ils joignoient à l'étude de la religion celle de la métaphysique et de la science naturelle. L'on veut aussi que Cham ait été célèbre par son attachement aux sciences abstraites, et on lui attribue l'invention des Augures: il en fut de même d'Osiris, de Mercure, d'Apollon, de Bacchus et de beaucoup d'autres personnages mythologiques.

Ainsi, en supposant même que Zoroastre n'auroit point existé et que son nom ne seroit, comme je le suppose, que celui d'une secte de philosophes adorateurs du feu, et désignée sous le nom mystérieux d'*amis du feu*, il n'en est pas moins vrai que cette société savante se réunit en corps, et qu'elle forma une espèce de collège où l'on discutoit sur l'astronomie, où l'on traitoit de la connoissance de la nature, de l'étude des phases de la lune, des courses du soleil dans le zodiaque, de celles des planètes, de leur influence sur la terre, enfin, de la morale et de l'art de gouverner les hommes.

On croit que la première installation de ces philo-

sophes se fit en Perse, et qu'ils prirent le titre de Mages ou de *prêtres du feu.* Ils se divisèrent en trois classes, et ils firent des lois pour se gouverner entr'eux. Le chef de l'institution prenoit le titre d'*Archi-Mage;* il maintenoit l'ordre de la société, et présidoit à la réception des candidats qui se consacroient à l'étude des mystères sacrés.

L'initiation s'opéroit par des épreuves terribles; et l'initié, avant son intronisation au temple, faisoit serment de garder le secret sur ce qu'il avoit éprouvé, vu et entendu. Les épreuves avoient pour but de sonder le caractère du candidat, de mettre son âme à découvert, d'y descendre pour ainsi dire, et d'y découvrir si elle seroit ébranlée par la terreur ou par la vue d'un péril imminent; car on considéroit avec raison la foiblesse de l'âme comme la source des vices et des passions honteuses. Quiconque auroit révélé les secrets de l'initiation auroit été regardé comme infâme et comme indigne de conserver la vie. Cette loi, trop sévère en apparence, étoit juste dans le fait, puisque dans l'état social tout homme capable de violer un serment quelconque devient criminel, et se rend indigne de toute espèce de commerce avec ses semblables. Ainsi a-t-on fait dans les initiations aux mystères d'Isis, de Cérès et de Bacchus. La tête de Diagoras fut mise à prix pour avoir divulgué le secret des mystères. Androcide et Alcibiade, accusés du même crime, furent traduits au tribunal de l'inquisition d'Athènes.

Quelques auteurs ont considéré les Éthiopiens comme les inventeurs et les dépositaires de toutes les sciences. Ils avoient, disent-ils, un collège de prêtres ou de philosophes, situé près d'une colline sur les bords du Nil, et

ils se réunissoient dans un bois sacré pour traiter des affaires communes. Le plus avancé en âge étoit considéré comme le chef de la société, et il jouissoit d'un grand pouvoir; car, selon Diodore, les rois eux-mêmes étoient obligés de se soumettre à leur décret lorsqu'ils leur envoyoient l'ordre de se donner la mort. C'est dans cette doctrine théocratique que le célèbre Ehissessin, ou *le Vieux de la Montagne,* avoit puisé la forme de son gouvernement. Enfin, cette doctrine a passé dans les Gaules, où elle fut mise en pratique par les Druides, et imitée dans la suite par les Templiers, et même par les Jésuites.

Les institutions mystérieuses et secrètes, renouvelées sous une autre forme dans les temps modernes, en rapprochant les hommes et en les unissant par des formules et même par des lois qui leur appartenoient exclusivement, servirent d'abord d'obstacle au fanatisme religieux; elles furent aussi un asile contre le despotisme de quelques souverains, c'est du moins l'opinion la plus universellement adoptée sur l'origine des assemblées mystérieuses et philantropiques auxquelles on a donné le nom de *Franche-Maçonnerie.*

On a dit : la société des Francs-Maçons est une confrérie d'hommes ainsi nommés, soit parce qu'ils sont réputés d'une habileté extraordinaire dans la maçonnerie et dans l'architecture, soit parce que leurs fondateurs étoient de cette profession. On fait remonter l'origine de cette institution à l'an 674, et on prétend qu'elle eût lieu en Angleterre pour la première fois. On ajoute que quelques artistes grecs, en maçonnerie, se réunirent à des

ouvriers italiens, allemands et flamands du même état, qu'ils formèrent une confrérie, et qu'ayant obtenu des privilèges du pape et du gouvernement où ils se trouvoient, ils prirent le titre de *Francs-Maçons*. Selon d'autres, l'antiquité des Francs-Maçons remonte à l'époque de la construction du temple de Salomon. On a également considéré les premiers Francs-Maçons comme une société d'alchymistes, qui se seroit perpétuée. Ceux qui ont le bonheur d'être initiés savent de reste qu'il n'en est rien, et il y a tout lieu de croire, que ce sont les actes de bienfaisance que cette société fait continuellement, qui a fait naître l'idée de dire que les Francs-Maçons avoient un secret pour faire de l'or.

Cependant nous avons des ouvrages qui tendent à prouver que les mystères de la Franche-Maçonnerie ne sont que des emblêmes qui ont l'alchymie pour base; du moins telle étoit l'opinion de Cayliostro, qui en fit l'aveu à Rome, devant le tribunal de l'Inquisition auquel il fut traduit. *La seconde secte de la Franche-Maçonnerie égyptienne,* dit-il, *s'occupoit des recherches chymiques et particulières de la pierre philosophale.*

Ces savans ne seroient-ils pas au moins blâmables de tromper ouvertement le public sur la véritable institution de la Franche-Maçonnerie, sans aucun égard pour les principes de sagesse et de vertu que les Maçons mettent généralement dans leur vie privée, et dont ils font essentiellement profession dans leurs réunions communes?

Quoiqu'il en soit, sans m'arrêter à ces diverses opinions, je vois d'une part, qu'on attribue l'origine de cette institution à des artistes grecs; et de l'autre, je vois qu'on

l'attribue à la réunion des architectes qui bâtirent le temple de Salomon. Il résulte des deux faits, que l'origine de la Franche-Maçonnerie est plus ancienne qu'on ne le croit vulgairement, et qu'elle a pris naissance dans l'Orient; faits qui confirment l'opinion où je suis de ne voir dans la Franche-Maçonnerie qu'une imitation des mystères d'Isis, de Cérès, de Bacchus et d'Atys.

Je ne parlerai point de toutes les erreurs que l'on a débité et que l'on débite encore sur la Franche-Maçonnerie, elle est trop connue; je parlerai seulement de la ressemblance de ses mystères avec ceux des initiations usitées dans l'antiquité, et par conséquent de la comparaison que l'on peut en faire avec les mythes sacrés ou avec la mythologie des anciens peuples. Quelques personnes peu versées dans la connoissance de l'antiquité, comme dans celle de la théorie des Mages, dont le grand système consistoit à faire l'application des causes physiques de la nature à la morale, pour en former un corps de doctrine à l'usage de la civilisation des peuples, pourroient me reprocher de traiter inutilement dans mes discours de la mythologie et de la morale des Égyptiens, lorsqu'il ne s'agit que des grades de la Franche-Maçonnerie. Je répondrois à ces esprits incertains sur la science et sur la véritable origine des mystères, que je considère la Franche-Maçonnerie, dans ses grades et dans ses symboles, comme un tableau parfait des causes agissantes dans l'Univers, et comme un livre dans lequel on auroit inscrit la morale de tous les peuples.

La Franche-Maçonnerie ne sauroit être une simple confrérie établie sur des formules qui lui seroient uni-

quement consacrées, et qui comprendroient, dans son institution, des cérémonies et des rits que l'on tiendroit cachés, seulement pour faciliter la réunion de quelques hommes à certaines époques de l'année. Voilà l'opinion la plus commune sur la Franche-Maçonnerie. Mais j'élèverai mes idées à la hauteur nécessaire, avec connoissance de cause, et je dirai : la Franche-Maçonnerie est une véritable religion, dont le principe et le but morale se rattachent à toutes les autres, pour quiconque sait l'approfondir et la connoître. Je prouverai donc dans cet Ouvrage, que les théogonies anciennes doivent le jour aux Égyptiens, qui en étoient les inventeurs; c'est assez dire qu'elles avoient pris naissance dans les mystères sacrés institués par les Mages.

Pour prouver l'antiquité de la Franche-Maçonnerie, son origine, ses mystères et ses rapports avec les mythologies anciennes, je remonterai aux Égyptiens; je développerai les mystères de leur religion, et je ferai connoître leurs principales divinités; car il est convenable de traiter des causes avant de parler des effets.

Description du Frontispice ou *de la première Gravure.*

La description que nous allons faire de la première gravure ou du frontispice, peut en quelque sorte se considérer comme la Préface de l'ouvrage, puisque les symboles qui y sont dessinés appartiennent à toutes les religions, et nous offrent une légère esquisse des mystères que nous avons à décrire.

I.

La religion des Égyptiens est exprimée 1.° par le taureau sacré ou le bœuf Apis, posé sur un piédestal, portant sur

son front le disque de la lune, l'image d'Io ou d'Isis. 2.° Près d'Osiris-bœuf, on voit le Nil figuré par un vieillard à demi couché, tenant d'une main une urne qu'il renverse, et de l'autre une corne d'abondance. Le vieillard, dans l'attitude du Verseau céleste et l'image de l'intumescence du fleuve-dieu, s'appuie sur le célèbre sphynx de Thèbes, femme et lion à la fois ; cet animal est l'expression énigmatique de la position que le soleil prend dans le zodiaque, immédiatement après le solstice d'été, précisément lorsque le Nil gonfle ses eaux et les verse sur les terres environnantes. 3.° Derrière ces figures emblématiques, on voit la grande pyramide, dont la base s'appuyant au centre de la terre et la cîme s'élevant dans les cieux, servoit à la fois de piédestal et de tombeau à Osiris. Ce monument à jamais célèbre, attestera éternellement la science des Égyptiens ; sa forme, sa proportion, et surtout la manière dont elle est orientée, s'accordent parfaitement avec la marche du soleil et de la lune, comme on le verra dans la suite. Enfin, on ne sauroit douter que les figures emblématiques de la religion des Égyptiens, qui figurent ici, ne soient une image de la fécondité et de la prospérité de l'Égypte, dont le soleil et le Nil étoient véritablement les moteurs.

II.

Sur le devant du tableau, on voit dans un bas-relief (1), tous les emblêmes du culte de Mithra.

---

(1) Ce monument en marbre passe pour être de la plus haute antiquité, on le trouve aussi dans l'ouvrage de M. Hyde, dans celui de M. de la Torré, évêque d'Adrin; dans Kircher et dans Montfaucon.

Le dieu Mithra, l'image du soleil, étoit la grande divinité des Perses. Ce dieu, comme on le voit sur la gravure, monte le taureau céleste détruit par le scorpion, qui lui dévore les parties génitales. Ce tableau emblématique est l'image du soleil qui couvre le taureau de ses feux le premier jour du printemps, et qui détruit ce même taureau lorsqu'à l'équinoxe d'automne il paroît, dans le signe du scorpion, désigné par les anciens mythologues comme un symbole de mort et de destruction.

Mithra est le même dieu qu'Osiris, Bacchus, Atys et Adonis. Les mystères de l'une et l'autre divinités sont relatifs au triomphe comme à la chûte de la lumière. Mithra est roi de la ville du soleil, et on lui donnoit le titre de *Dominus Sol*, comme on le donnoit à Osiris, à Atys et à Adonis. La naissance, la mort et la résurrection du dieu sont solennellement célébrées dans ses mystères, comme elles le sont dans les autres mystères.

Les Perses célébroient la naissance de leur dieu Mithra dans un antre sacré, et ils en avoient fixé l'époque au 25 décembre, au moment où ils voyoient paroître, à minuit, la constellation de la Vierge, qui ouvroit l'année en donnant naissance au soleil, qui en effet paroissoit comme un enfant qui s'appuie sur le sein de sa mère.

La religion mithriaque, si célèbre en Perse, en Arménie et en Cappadoce, admettoit des sacremens, et ses sectateurs en portoient le signe sur le front; elle avoit ses vierges, ses martyrs, etc. Enfin, je considère ce monument, que je pourrois décrire s'il ne l'avoit été parfaitement par les savans qui l'ont publié avant moi, comme une peinture des équinoxes de printemps et d'automne, si bien

désignés par deux flambeaux, dont l'un étincelant de lumière, est debout; et l'autre, à demi éteint, est renversé; ainsi que par deux arbres, dont l'un est chargé de feuilles et de fruits, et l'autre entièrement dépouillé. On remarquera encore que cette expression est répétée dans l'encadrement de la partie gauche du monument, par deux hommes; l'un jeune, qui tient un flambeau allumé, et l'autre vieux, barbu et décrépit, qui renverse et éteint celui dont il est armé. Dans la bordure supérieure du monument, formant une espèce de frise, on voit l'image des sept planètes figurées par sept autels enflammés. Le génie du feu, placé dans le milieu des autels, semble entretenir le feu sacré dont ils brûlent. A la gauche et à l'extrémité de la frise, pour caractériser le printemps, on a sculpté le dieu Mithra dans un char tiré par quatre chevaux dont les regards se dirigent vers les quatre points cardinaux du ciel; comme à l'autre extrémité, on a figuré l'automne par le même dieu également dans un char, tiré seulement par deux chevaux harassés et épuisés de fatigue. Cette sculpture, suivant mon opinion, est une peinture hiéroglyphique de l'année, mais qui retrace plus particulièrement l'antique et célèbre doctrine des deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, ou la division de la nature en âge de bien et de mal, de génération et de destruction, de lumière et de ténèbres dont on fixoit les limites aux deux équinoxes.

III.

La religion des Hébreux est exprimée par le grand-prêtre Aaron, qui est posé debout près de l'autel des

sacrifices et vêtu de ses habits sacerdotaux ; il tient de la main gauche, le chandelier à sept branches; sa poitrine est couverte du rational, et sa robe garnie de trois cent soixante-cinq petites sonnettes d'or.

Le rational du grand-prêtre des Juifs est orné de douze pierres précieuses, divisées de trois en trois comme les saisons et comme les signes du zodiaque qu'elles désignent. Le chandelier, chargé de sept lumières ardentes, est l'image des sept planètes, comme les sonnettes de son vêtement sont celle des trois cent soixante-cinq jours de l'année. L'animal posé debout sur un piédestal près du chandelier, est le veau d'or, qui fut l'objet du culte des Hébreux, et qui fut dans la suite renversé par Moïse.

Le veau d'or, l'image du Taureau céleste, dans le fond, étoit la même divinité que les Égyptiens adoroient sous le nom d'Apis et de Mnévis.

IV.

Près du veau d'or des Israélites, on remarquera le Jupiter Ammon des Grecs, représenté assis sur un cube décoré, sur sa surface, de la plante *silphium*, tenant son foudre à la main et portant sur son front les cornes du fameux bélier qui indiqua à Bacchus la source d'eau vive dans laquelle il devoit éteindre la soif ardente dont il fut dévoré en traversant les déserts de l'Arabie.

Jupiter, sous la forme d'un bélier, étoit un symbole de la lumière céleste ou du soleil. Les adorateurs du soleil, théologiquement parlant, considéroient cet astre à l'équinoxe du printemps, comme le sauveur du monde, le réparateur des maux de l'hiver, des jours courts, ou

plutôt des ténèbres. Ils donnèrent à leur dieu bienfaisant la forme du signe céleste dans lequel il se montroit vainqueur des signes inférieurs par son apparition dans celui qui fixoit l'équinoxe de printemps, et dans lequel il sembloit revivre pour commencer une nouvelle carrière et la poursuivre, de signe en signe, jusqu'à l'équinoxe d'automne.

Les Égyptiens donnèrent le nom d'*Ammon* à Osiris, qu'ils figurèrent par un bélier comme ils l'avoient peint par un taureau sous le nom d'Apis. En effet, Lucien a dit, dans son Traité astrologique : *Le bélier consacré dans les temples d'Ammon, et le bœuf dans ceux de Memphis, représentoient le bélier et le taureau célestes, à l'aspect et à l'influence desquels ces animaux sacrés étoient soumis.*

Ainsi Ammon, ou Jupiter sous la figure d'*Ariès*, étoit considéré comme vainqueur des ténèbres ou du mal. Suivant Martianus Capella, ce même Jupiter avoit en Crète, non-seulement un tombeau, mais aussi une initiation très-célèbre, dont la principale cérémonie consistoit à vêtir l'initié de la peau d'un *agneau noir*, pendant les mystères de la nuit.

V.

La religion chrétienne est exprimée par l'apparition de la Sainte Vierge et de l'Enfant Jésus, que l'on voit sur des nuages lumineux. Ce jeune enfant paroît s'identifier avec le soleil, et s'élancer dans les cieux pour régénérer la nature. Aux pieds du Sauveur du monde, on voit l'agneau réparateur, couché sur le livre de la fatalité ou des sept

sceaux. Cet agneau, le héros de l'Apocalypse, est le symbole d'un dieu de justice *qui éclaire tout homme venant dans ce monde*, comme le dit Saint-Jean. Il est immolé au milieu des quatre animaux symboliques, lion, bœuf, homme, aigle, dont on a fait son cortège, et qui sont placés aux quatre points cardinaux du ciel.

L'agneau des mystères, que l'on immoloit en Judée, tous les ans, en l'honneur d'un dieu de bonté sauveur du monde, et dont le sang coloroit les maisons pendant la durée de la fête de Pâques, chez les Perses, étoit un symbole du bélier des constellations, dans lequel le soleil triomphoit des ténèbres et fixoit l'équinoxe de printemps.

Enfin, suivant l'Apocalypse, c'est l'agneau triomphateur du serpent, que l'on appelle Diable ou Satan, qui séduit tout le monde et poursuit la femme ailée portant dans ses bras le petit enfant qui doit régner sur l'univers. (Le serpent destructeur est placé sous les pieds de la Vierge, *voyez* la gravure.)

Sur le second plan du tableau, on voit s'élever le cierge paschal, autre emblême du feu nouveau ou du triomphe de la lumière sur les ténèbres. En effet, ce cierge symbolique se dresse et s'allume dans les temples le jour même où Jésus-Christ, après avoir sauvé le genre humain par l'effusion de son sang, s'élance au-delà de la nuit des tombeaux, et reparoît sur la terre rayonnant de gloire et de majesté. Ce jour-là, les prêtres se vêtissent de blanc et les initiés renouvellent leur parure.

VI.

Le culte des Romains est figuré ici par le feu sacré

porté par les vestales (*voyez* le groupe que l'on a dessiné au-dessus du monument de Mithra). On ne peut douter que les Romains n'aient rendu un culte au feu, à la lumière, au soleil, et l'on sait que les mystères d'Isis, ceux de Cérès et même ceux de Mithra, furent introduits chez eux.

Les Romains invoquoient la déesse Vesta, que l'on faisoit naître de Cronos et de Rhéa, pour la conservation de leurs demeures, car ils supposoient qu'elle avoit inventé la construction des maisons. Cette déesse présidoit au feu, elle étoit adorée auprès de chaque foyer et de chaque autel; c'est pour cela qu'on la représentoit ayant une patère à la main, et dans la position de répandre l'encens, ou de verser la liqueur sacrée, dans le sacrifice que l'on offroit aux dieux. Je ne parlerai point du *feu sacré*, que l'on allumoit en son honneur dans le temple qui lui étoit consacré; je ne dirai rien non plus des vierges sous le nom de *Vestales*, qui étoient chargées de l'entretenir nuit et jour, et des peines rigoureuses portées contr'elles, si, par un accident ou un événement quelconque, ce même feu, l'image du soleil toujours lumineux, venoit à s'éteindre; l'histoire de ces filles vouées au célibat est suffisamment connue; j'aurai occasion de parler du feu sacré, lorsque je traiterai des élémens et des mystères.

VII.

Le culte primitif, ou celui du taureau, s'est répandu sur toute la surface du globe, et l'on en trouve des traces depuis l'extrémité de l'Orient jusques dans les régions les plus reculées du Nord. Le taureau est une grande divinité

du Japon, et l'on y représentoit le chaos sous l'emblême d'un œuf sur lequel s'élance un taureau furieux, qu'il brise avec ses cornes, et dont il fait sortir le monde, tel enfin qu'il est figuré sur la gravure au côté opposé au monument de Mithra.

VIII.

La religion de Mahomet est désignée dans ce tableau par la peinture du prophête, que l'on a représenté debout sur le devant de la scène, tenant d'une main le Koran qu'il présente aux nations, et de l'autre un glaive, pour exprimer que c'est plutôt par la violence que par la raison qu'il veut fonder son empire. La destruction des livres écrits, la dévastation des monumens des arts, exercées par ses sectateurs ignorans, sont l'une et l'autre fort ingénieusement exprimées par une statue brisée et par des manuscrits que le pontife-roi foule lui-même sous les pieds.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

La nature a été l'objet de l'adoration des premiers habitans de la terre. Les fables anciennes ne sont, dans le principe, qu'une image des phénomènes de la nature, comme les divinités qui en sont l'objet ne sont elles-mêmes que la représentation des astres qui roulent dans l'espace immense des cieux.

Le soleil et la lune, chefs suprêmes des autres astres, ont été divinisés par les Mages. On leur donnoit le titre de *Roi* et de *Reine du ciel,* et en cette qualité ils avoient la direction des autres divinités. On a donc fait un être vivant du Dieu-soleil, chef de la nature. On le fait descendre du haut des cieux pour organiser l'univers; on en fait un chef, un régulateur, un administrateur ou un conducteur des peuples, assujetti comme tous les hommes aux infirmités de la vie. Les figures astronomiques, ou plutôt les constellations qu'il visite dans sa course céleste, mises en action sous des figures d'hommes ou d'animaux employées en qualité d'épisodes dans les romans mythologiques, sont considérées, par les inventeurs des fables, comme les motifs d'autant de travaux extraordinaires auxquels ils assujettissent le héros, ou comme les sujets d'autant d'événemens qui paroissent successivement traverser le bonheur, ou faire triompher le soleil devenu homme; lequel cependant doit mourir, descendre aux enfers, et ressusciter pour remonter aux cieux ou recommencer une nouvelle carrière.

En conséquence, on saura bientôt ce que l'on doit

généralement entendre par Osiris et Orus, par Apis-bœuf, par Anubis-chien, dont on a fait le secrétaire et le compagnon fidèle d'Osiris. On verra pourquoi on nous présente Mercure comme le dieu de l'éloquence, ou comme celui du commerce et des voleurs. On apprendra pourquoi les Égyptiens appeloient indistinctement Osiris, *Roi du ciel;* ADONAÏ, nom dont on a fait ADON-HIRAM, qui veut dire *Seigneur élevé*. Par la même raison, on connoîtra les formes des dieux de l'Inde, Chiven, Brouma, Poulear, ainsi que les diverses incarnations de Vichenou, et les fonctions particulières des déesses Paravedi, Lachimie et Quischena.

Je dirai également pourquoi Jupiter, Esculape, Pluton et le roi Hiram, ne sont qu'une image de l'astre qui nous éclaire; pourquoi Jupiter porte un visage et les cornes d'un bélier; pourquoi, sous la forme d'un taureau, il enlève la belle Europe, et pourquoi il caresse la fille de Tyndare sous celle d'un cigne. On saura encore pourquoi le BACCHUS TAUROCEROS, ou à *cornes de taureau,* des Grecs, conduit *sept femmes* par la main; pourquoi on représente ce dieu velu et barbu; pourquoi la déesse des amours, sous le nom de Vénus, est quelquefois figurée avec une longue barbe, et représentée le casque en tête, la lance au poing et combattant comme Minerve; pourquoi enfin on la peint *blanche* ou *noire,* et sous la forme d'un poisson.

On a représenté la fécondité que le soleil communique à la nature au printemps, par le dieu Priape que l'on fait naître d'Adonis et de Vénus. On donnoit au dieu Priape la figure des animaux célestes avec lesquels le soleil

étoit en conjonction lorsqu'il fécondoit la nature, et l'on ajoutoit à son image tous les caractères de la génération et les parties sexuelles d'une proportion gigantesque, pour exprimer la force féconde qu'il verse sur la terre, soit dans les animaux, soit dans les végétaux. La terre amoureuse au printemps, dit Virgile, demande la semence qui doit la féconder ; c'est pour cette raison que l'on plaçoit des statues du dieu Priape dans les jardins.

.... Laissons un moment les dieux, suspendons nos idées mythologiques, rapportons ce qui nous a été révélé lorsque, transporté par la pensée dans les immenses tombeaux des rois d'Égypte, nous errâmes dans les souterrains de Memphis, où Séthos lui-même reçut les premiers élémens de la sagesse et de l'art de régner, avant de monter au trône de ses pères.

« Armé seulement de mon courage et d'une lampe, je me trouvai seul sous une voûte immense uniquement décorée de caractères emblématiques; de niches carrées, sans nombre déterminé, mais régulièrement dessinées, dans lesquelles je voyois, à la lueur de la clarté qui s'échappoit de ma lampe, des statues colossales en basalte et en granit, que je jugeai avoir été taillées dans une seule masse, dont les bras et les jambes rapprochés du corps leur donnoient l'attitude de simples momies, qui cependant étoient assises sur des cubes tumulaires en attendant la résurrection ou la vie éternelle (1).

---

(1) Les Égyptiens croyoient à l'immortalité de l'âme et à la résurrection des corps.

» Là, j'étois isolé de la nature entière. Pensif et réfléchissant à l'antique splendeur de la terre que je foulois sous mes pieds, je vis d'abord à l'entrée d'une longue galerie divisée par plusieurs rangs de colonnes, l'antre de Mithra, l'image symbolique du monde céleste et terrestre. Je remarquai ensuite les inscriptions sentencieuses des mystères de la grande déesse Isis; et la première qui s'offrit à mes regards, gravée sur un morceau de basalte noire, étoit ainsi conçue, selon la traduction que l'on avoit eu la précaution d'écrire au bas : *Quiconque fera cette route seul et sans regarder derrière lui, sera purifié par le feu, par l'eau et par l'air; et s'il peut vaincre la frayeur de la mort, il sortira du sein de la terre, il reverra la lumière, et il aura droit de préparer son âme à la révélation des mystères de la grande déesse Isis.*

» Plus loin, je trouvai le foyer du Volcan factice à l'usage de l'épreuve du feu; puis, je traversai à pied sec, le canal dans lequel l'aspirant devoit se jeter à la nage avant d'arriver à la porte du temple ou à l'orient, c'est-à-dire au trône du bonheur ou au siége de la lumière, car l'initié au moment de sa réception voyoit les lumières divines. Je vis les instrumens nécessaires aux initiations, tels que le gril de fer, la fameuse roue à laquelle l'initié se trouvoit inopinément comme suspendu et tournoit plusieurs fois. Je vis aussi les idoles des dieux, et généralement tout ce qui servoit à l'auguste cérémonie des mystères. Ces objets divers, jetés çà et là, reportèrent bientôt ma pensée au-delà des calculs reçus sur l'origine du monde, et je ne pus m'empêcher de réfléchir un moment sur la destinée des empires comme sur les vicissitudes humaines. Cependant

les leçons que j'avois reçues dans les loges maçonniques me furent d'un grand secours, j'en tirai un grand avantage pour tout ce qui s'offroit à mes regards, et j'eus bientôt la conviction intime que la Franche-Maçonnerie étoit une imitation des grands mystères que l'on enseignoit au collège de Memphis.

» En poursuivant ma route, je me trouvai dans le crypte célèbre où les Égyptiens avoient déposé les dépouilles mortelles des Pharaon. Un grand nombre de sarcophages, une voûte immense, encore vierge et nullement profanée, parurent à mes yeux. La voûte, étoilée de toute part, me présenta un zodiaque bien dessiné, qui montroit le solstice d'été sous le signe du capricorne. Cette peinture du ciel me donna la mesure de la science des Égyptiens ; elle me fit connoître la haute antiquité de cette grande et illustre nation, que, d'après cette position astronomique, on peut reporter à près de douze mille ans, en admettant le système de la précession des équinoxes.

» Les murailles de cette chambre funéraire étoient décorées de peintures emblématiques. La première figuroit le triomphe de la lumière sur les ténèbres, exprimé par un combat qui se passe entre des *hommes rouges* et des *hommes noirs*. Les premiers, vainqueurs des derniers, sont représentés leur coupant la tête. C'est ainsi que les Égyptiens font Orus vainqueur de Typhon, et c'est ainsi que l'on voit chez les Grecs Jupiter écraser les Titans de sa main puissante. L'autre peinture me parut avoir pour but la représentation du triomphe de Sésostris sur les Indiens; mais le héros, représenté jeune dans son char de victoire, accompagné du bœuf Apis et des autres

divinités tutélaires de l'Égypte, me firent bientôt connoître un nouveau triomphe du soleil, lorsque cet astre, le premier jour du printemps, vainqueur des ténèbres, ramenoit la joie sur la terre et paroissoit dans les temples sous la forme de la beauté parfaite et sous le nom d'Osiris. Le héros est vainqueur, car on compte devant lui les mains abattues de ses ennemis pour exprimer le nombre des jours qui s'écoulèrent pendant l'absence du soleil sur la terre. Ces peintures sont donc une image du triomphe de la vie sur la mort et un symbole de résurrection; caractères singulièrement expressifs de l'opinion des Égyptiens sur l'immortalité de l'âme (1). Des femmes à genoux, armées de harpes d'or, d'un dessin élégant et d'un style sévère, se dessinoient dans le fond du crypte. A leur attitude, à leurs yeux animés, à l'ouverture de leur bouche comme à la forme de leurs lèvres, je jugeai bientôt qu'elles étoient la peinture d'un concert disposé suivant l'usage du pays. (*Voyez* le grand ouvrage de la commission d'Égypte.)

» J'examinois ces chefs-d'œuvre de l'art et de la science avec une attention toute particulière; je les étudiois, et

(1) Ce qu'il y a de remarquable dans cette peinture hiéroglyphique, c'est qu'il étoit d'usage chez certains peuples de l'antiquité, de priver les prisonniers de guerre de leurs mains et des parties de la génération.

Ce monument seroit donc une preuve que les usages ainsi que les faits historiques des anciens, nous seroient parvenus par le mariage que l'on a fait de l'un et de l'autre avec l'astronomie, pour les présenter aux hommes sous l'apparence d'une doctrine à laquelle ils devoient être soumis. C'est ainsi que la plupart des symboles de l'antiquité sont pris pour des faits historiques lorsqu'ils ne sont réellement qu'allégoriques.

dans mon admiration, inspiré moi-même de l'esprit philosophique des anciens Mages, mes yeux s'ouvrirent au milieu des monumens des arts que les siècles de Sésostris, de Mendès et de Ramessès avoient fait naître; et une sphère à la main, je reconnus bientôt que les hiéroglyphes, ou l'écriture sacrée des Égyptiens, aussi-bien que leurs figures emblématiques, n'étoient qu'une peinture mystérieuse des révolutions célestes ou des différens aspects des planètes auxquelles on supposoit le pouvoir de gouverner le monde ».

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ORIGINE DES THÉOGONIES.

Par l'exposé que nous allons faire des mystères et des anciennes allégories sacrés, nous ferons connoître que le ciel et la terre sont les types primitifs d'après lesquels on a façonné les théogonies que l'on a mises dans la main des hommes. Nous démontrerons que les Mages, les philosophes et les poëtes de l'antiquité ne reconnoissoient pour divinité que le monde physique. Nous dirons qu'ils ont emprunté de la nature leurs fables et leurs mystères sacrés, et qu'ils ont eu l'art d'en voiler la connoissance par des allégories et par des symboles. Mais la pénétration de ces symboles n'étoit permise, à la vérité, qu'à des hommes privilégiés, qui se rendoient dignes de les connoître par une vie exemplaire et par une longue pratique de la vertu. Ces mystères scientifiques, déposés dans la main des prêtres égyptiens, n'en reçurent que plus d'éclat, n'en prirent que plus d'importance; et le peuple crédule, en prenant le change sur les choses qu'on lui présentoit, reçut facilement les impressions qu'on vouloit lui donner. Pour lui, l'allégorie et la fable devinrent l'une et l'autre des histoires et des faits irrévocables, et c'est ainsi qu'une grande nation reçut la morale que l'on avoit eu l'art de rattacher à l'organisation de l'univers.

Voilà comment le principe actif, le moteur éternel de la nature, le feu, l'air, l'eau, ainsi que les astres agissant de concert dans leur ensemble, et formant par des secours mutuels une marche harmonieuse et régulière, ont été

les principaux sujets d'un culte public. En effet, si on ouvre le grand livre des fables anciennes, on y reconnoîtra l'esprit et le style allégorique en usage dans tout l'Orient, et on sera bientôt convaincu que ces écrits ne sont que l'ouvrage des initiés aux mystères. On remarquera qu'il faut être déjà préparé à la connoissance des expressions mythologiques par des études préparatoires, pour bien entendre les livres sacrés dont il s'agit; car, nous dirons : aucune chose écrite ne peut paroître plus extraordinaire à l'esprit de l'homme qui n'a pas formé ses idées à la connoissance des anciennes allégories, que de voir les événemens par lesquels les poëtes et les mystagogues font passer le soleil en lui donnant des formes humaines, ainsi que les rôles qu'ils lui font jouer sur le grand théâtre que l'on appelle la terre, sous les différens noms d'Osiris, de Jupiter, de Mithra, de Vichenou, de Bacchus, d'Apollon, d'Adonis ou d'Hiram.

L'origine des anciennes fables mythologiques se perd dans la nuit des temps; mais ce qu'il y a de remarquable dans la manière dont elles sont traitées, c'est que malgré le nombre considérable de ces poëmes, et malgré la différence des temps qui les ont fait naître, on retrouve dans chacun des sujets diversement traités, la même invention comme le même esprit. Les auteurs de ces ouvrages ont donc puisé à la même source, puisque sans se connoître et sans s'entendre, ils se sont réellement entendus, et qu'ils ont tenu les mêmes discours et parlé le même langage? C'est donc une seule et même règle qui les a guidés dans leur travail? C'est ainsi que les Francs-Maçons, placés sur des points différens de ce

vaste univers, communiquent ensemble et coopèrent d'un accord commun à la prospérité générale de l'ordre, et au bien de chaque membre en particulier.

Dans les poëmes antiques consacrés par les prêtres à l'usage de la religion, on voit généralement, sous des formes différentes, la *lumière* en opposition avec les *ténèbres;* le *bon* et le *mauvais génie* se faisant la guerre. La nativité du héros, ou du personnage mis en scène, y est célébrée et fêtée solennellement; sa fin tragique est scrupuleusement détaillée; il est pleuré; on creuse son tombeau, et son deuil est suivi d'un cortége de femmes intéressées à la conservation de sa dépouille. C'est donc la nature que l'on doit fixer, si on veut entrer dans le sanctuaire des initiations, et si on veut lever le voile qui, depuis long-temps, couvre les mystères sacrés des anciens, comme ceux de la Franche-Maçonnerie.

Que l'on suppose un instant quelle a pu être la pensée du premier homme, au moment que la suprême divinité le posa subitement sur le globe terrestre. Entouré d'objets divers, de résultats dont les causes lui étoient inconnues, dirigeant ses regards sur une voûte immense et éblouissante de lumière; tout excitoit son admiration, et chaque partie du grand tout étoit pour lui un phénomène nouveau qui exaltoit d'autant plus son imagination, qu'il ne pouvoit communiquer sa pensée à personne. Bientôt le ciel, la terre, les eaux, les animaux, et même les végétaux, furent pour lui des sujets de méditation; et ne voyant, dans chacune de ces productions, qu'une cause surnaturelle, il s'en fit autant de dieux, dans lesquels il adoroit cependant le créateur qui lui étoit inconnu; et

nous ne doutons pas que les législateurs eux-mêmes n'aient eu l'intention de diriger vers la nature les hommages des premiers habitans de la terre, en leur présentant, sous des formes mystérieuses, le résultat de leurs savantes combinaisons. En effet, les mages, dans l'espérance où ils étoient de découvrir le véritable auteur de l'univers, et de la cause agissante dans le monde; fatigués de longues et et inutiles recherches, tournèrent leurs regards vers la nature, et, dans leur sagesse, ils arrêtèrent que l'univers ne se présentoit à leurs yeux que sous l'aspect d'une cause très-puissante, toujours active et jamais comme effet; ainsi, ne pouvant donner une définition exacte de la création, ils ont eu recours à l'allégorie. Où ont-ils puisé les motifs des allégories qu'ils ont mises au jour? c'est dans la nature. Ils ont levé les yeux au ciel; ils ont observé les astres, le soleil, la lune, et ils ont découvert dans leur cours particulier et dans leur marche régulière, le principe et même la forme des romans qu'ils ont proposés aux diverses peuplades, sous le nom de *mystères sacrés.*

Ne cherchons donc plus ailleurs l'explication des anciens mystères, reconnoissons le ciel pour la véritable patrie des dieux. Qu'importe les noms qu'ils ont reçus des hommes. Si le ciel n'étoit pas le siége de la vérité, où résideroit-elle donc? Si ce n'est pas l'astronomie qui a dirigé les premiers chantres d'un dieu éternel et admirable dans toutes ses productions; si l'astronomie n'est pas le grand livre dans lequel les prêtres-mages ont puisé tout le merveilleux de leur science, pourquoi les révolutions qui s'opèrent annuellement dans la nature, et les positions que les astres prennent régulièrement dans le ciel, coïn-

cident-elles, pour le temps de leur révolution et pour les tableaux qu'elles présentent, avec les dates de l'histoire des temps fabuleux, et avec les faits héroïques des personnages mis en scène dans les livres mythologiques, sous des noms d'hommes, de rois, de princes ou de conquérans ? Il est évident que ces personnages imaginaires ont été mis à la place des planètes et des constellations qui peuplent le ciel.

Avant de bien entendre les fables religieuses des anciens, il faut saisir l'esprit du génie mystique qu'elles renferment, et savoir que le genre allégorique et le style mystique étoient rigoureusement employés par les adorateurs de la nature, pour exprimer, à la manière de leur temps, et suivant le goût des peuples, les révolutions célestes et leur influence sur la terre.

Lorsqu'on connoîtra bien le génie oriental, qui a donné naissance à tous ces écrits de l'imagination des anciens; qu'on voudra se reporter aux temps et dans les lieux qui les ont vu naître, on saura bientôt que les fables et les allégories mythologiques, aussi-bien que les dieux, ne sont dus qu'au génie des mages et à l'imagination des prêtres astronomes qui leur ont succédé. On verra que la peinture du ciel étoit le but de leur opération; on verra qu'ils considéroient le soleil, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, comme le principal agent de la nature, et comme le directeur de toutes choses, tant sur la terre qu'il échauffe de sa brûlante haleine, qu'au ciel qu'il colore et dans lequel il promène ses immenses rayons.

D'après ces réflexions, nous dirons : toutes les fables religieuses ont été construites sur un même fond, actuel-

lement encore existant : ce fond commun est le ciel. C'est du mariage du ciel avec la terre, disent les anciens philosophes, que sont nés tous les dieux ; c'est-à-dire que l'application qu'on a faite des astres aux besoins de l'homme, à l'agriculture et à la navigation, a donné l'existence à ces génies supérieurs, et par conséquent aux poëmes qu'on a faits sur les constellations ; car nous ne pouvons pas douter que les hommes n'aient autrefois adoré les astres et chanté les étoiles : les premiers poëtes confondent sans cesse les étoiles avec les dieux. Hésiode, prêt à décrire la généalogie de ces derniers : *chantez*, dit-il, *les immortels enfans de la terre et de la voûte étoilée, nés du sein des flots et de la nuit.* Tel étoit sans doute le langage des poëtes, qui, avant Hésiode, célébroient dans leurs chants les révolutions des astres et les travaux de la campagne. Telle devoit être encore cette philosophie que les prêtres égyptiens cachoient avec tant de soin, et dont un aveu formel, échappé à quelques-uns d'entre eux, nous a dévoilé le mystère. Porphyre rapporte que Chérémon et d'autres prêtres égyptiens convenoient que tout ce que les anciens Égyptiens disoient de leurs dieux, devoit s'entendre des planètes, des signes du zodiaque, de leurs différens aspects avec les étoiles, du cours du soleil, des phases de la lune, des révolutions du Nil, etc.

Voilà ce que l'on appelle Sabisme. Le sabisme fut la religion primitive, il devint universel, son culte fut celui de la nature et des astres. Nous nous proposons donc de démontrer dans le cours de cet ouvrage, que la religion des Perses et des Égyptiens, aussi-bien que la Franche-Maçonnerie, ne sont, dans le principe, que le sabisme ou

le culte de la nature. En effet, les idoles de la religion universelle sont des images des constellations; ses dogmes sont la conséquence de ce que l'on doit entendre par âme du monde; ses prières s'adressent aux astres, et ses livres sacrés se fondent sur l'astrologie (1).

§. I.

Le Soleil, considéré comme le plus ancien des Dieux.

Le soleil, mythologiquement parlant, chef des théogonies, et la divinité primitive, prend un corps sous des formes humaines. Il régit le monde et enseigne aux hommes les sciences et les arts. On lui donne le nom de seigneur et de roi. Il forme les jours et les nuits, et divise l'année en quatre parties égales, que l'on appelle saisons. Le soleil a été l'objet de la vénération des adorateurs du feu. Suivant les mages, il est le père de la nature et le directeur du grand œuvre de la fécondation. Enfin, de tous les astres, le soleil est celui qui a joué le plus grand rôle dans les poëmes mythologiques.

Il est naturel, sans doute, de voir les anciens mages diviniser le soleil, le chef-d'œuvre de la toute-puissance et l'image de dieu lui-même. En effet, ce dieu contemple l'univers du haut de son trône de feu; il parcourt l'immense étendue des airs, depuis l'origine des siècles, sans s'altérer; il est véritablement un dieu bienfaisant, et le

---

(1) On devra rendre un culte public aux planètes, dit Platon : ceux qui après cela oseront soutenir que les planètes ne sont pas des divinités, devront être traduits en justice comme impies. (*Plat. de Republ. lib. x.*)

père de la nature. En conséquence, on a donné une forme humaine au soleil. On le fait descendre du haut des cieux pour organiser l'univers; on en fait un chef, un régulateur, un administrateur, ou un conducteur des peuples, assujetti, comme tous les mortels, aux infirmités de la vie. Nous avons déjà observé que les constellations que le soleil visite successivement dans sa course annuelle, jouent aussi un rôle dans les poëmes sacrés. Nous ajouterons que ces mêmes constellations, mises en action sous des formes humaines ou d'animaux, par les poëtes de l'antiquité, ont été employées comme des accessoires utiles à la marche du sujet qu'ils ont traité; ainsi, en observant, dans leurs ouvrages, les mouvemens réguliers qui s'opèrent dans le ciel, ils n'ont vu dans les groupes d'étoiles qui frappent nos regards, que des satellites subordonnés à un chef suprême et correspondans à ses mouvemens; d'où ils ont conclu, ces poëtes, qu'il convenoit, dans leurs poëmes, d'en faire des acteurs secondaires, mais tellement nécessaires à l'action du sujet, que le sujet lui-même ne pourroit avoir lieu sans leur participation particulière. En mettant ainsi les constellations en scène, on a donné à ces groupes lumineux, des formes, un caractère d'existence et les passions qui meuvent les corps animés. On les a donc représentés, soit comme des personnages propres à seconder les entreprises du héros mis en action, soit comme des sujets rebelles à ses ordres, et même dans la volonté de le combattre. Enfin, les chantres de l'antiquité, en mettant en mouvement le peuple céleste, ont supposé des combats; ils ont inventé des événemens, qui, en coïncidant avec la course que le dieu du jour fait dans le ciel, viennent

cependant entraver sa marche et contrarier ses entreprises. « Non-seulement, a dit un homme célèbre, les théologiens, mais les historiens eux-mêmes qui nous ont transmis les fables du soleil, sous le titre d'aventures de princes, de héros, de conquérans, reconnoissent que, sous ces noms, on adoroit le soleil; ce qui est convenir que ce ne sont que des histoires factices et des aventures allégoriques de l'astre du jour, car il ne peut en avoir d'autres. »

C'est aussi sous la forme humaine donnée au soleil, qu'on le voit mourir, descendre aux enfers et ressusciter, remonter aux cieux et recommencer une nouvelle carrière. Voilà comment on en a fait un personnage, sous les noms d'Ormusd, d'Osiris, de Remphah, de Moloch, d'Apollon, de Bacchus ou d'Hiram, et on les appeloit indistinctement *Seigneur*, titre que les anciens donnoient au soleil dans les chants religieux. Voilà pourquoi, ajouterons-nous, on a attaché à la personne mise à la place de l'astre déifié, toutes les qualités morales; qu'on en a fait un législateur, un héros, et qu'on lui attribue l'invention des lettres, des arts et de toutes les sciences.

On donnoit au soleil le nom de Roi. Le dieu Remphah des Égyptiens, suivant le prophète Amos, est le soleil. Dieu, suivant ce prophète, reproche aux Israélites d'avoir imité le culte idolatrique de l'Egypte; entre autres pratiques de ce culte, d'avoir porté le tabernacle de Moloch et l'astre du dieu Kiun, appelé aussi Remphah : *quod portaverunt tabernaculum Molochi est astrum dei Kiun vel Remphah.* Le nom de cette idole, selon Jablonski, signifie le *Roi du ciel*, c'est-à-dire le soleil, lequel,

dans la langue des Ammonites, étoit appelé Moloch, ou le Roi; et dans la langue des Égyptiens, Remphah, le Roi du ciel : c'est ainsi que Bélus, Baal, etc., dieux des Assyriens, ne signifient que le roi. On donnoit le nom de roi des rois à Osiris, et Hiram, le respectable Maître des Francs-Maçons, prend aussi le titre de Roi (1).

Nous ne finirions pas, si nous rappelions ici tous les personnages mythologiques auxquels on a donné le nom de Roi, ainsi que la direction des peuples et le pouvoir suprême, par une conséquence toute naturelle, de l'hommage que l'on rendoit à l'astre dont ils n'étoient que le symbole sur la terre. Orphée voyoit dans le soleil le plus grand des dieux, et il lui donnoit le nom d'Apollon. On ajoute que le poëte se rendoit souvent

---

(1) Dans l'antiquité, les souverains pontifes prenoient le titre de *Roi*. Le second magistrat d'Athènes, s'appeloit *Roi*, mais il n'avoit d'autres fonctions que celle de présider aux mystères et aux sacrifices. Suivant Démosthènes, l'origine de ce titre, accordé aux sacrificateurs, venoit de ce qu'anciennement à Athènes, le roi exerçoit les fonctions du sacerdoce; et la reine, sa femme, entroit dans le secret des mystères. Les premiers rois d'Athènes étoient les grands sacrificateurs de la nation; ils immoloient les victimes publiques, et leurs femmes offroient les sacrifices secrets.

En parlant des rois d'Égypte, de Paw a dit : « dans les temps les plus reculés on consacroit les rois à Thèbes; et ensuite, cette singulière cérémonie se fit à Memphis, où le prince portoit le joug du bœuf Apis, et un sceptre comme la charrue thébaine, dont on se sert encore aujourd'hui pour labourer dans le Saïde et une partie de l'Arabie. Dans cet équipage, on conduisoit le nouveau roi par un quartier de la ville, et de là, il étoit introduit dans un souterrain appelé *Adyton*. Lorsque l'on avoit élu un prince parmi les candidats de la classe militaire, il passoit dès l'instant de son inauguration, dans la classe sacerdotale; ce qui exigeoit quelques cérémonies particulières et quelques sermens. Au reste, les Pharaons ne pouvoient, en aucun cas, se dispenser de jurer sur le calendrier. »

au lever de cet astre, sur un lieu élevé, se prosternoit devant lui, lui rendoit des hommages et lui offroit des hymnes de sa composition.

Apollon, suivant la fable, est fils de Jupiter et de Latone, et frère de Diane ou la lune; on l'appeloit aussi Phœbus ou le Lumineux. On peignoit Apollon sous les traits de la beauté parfaite; et en effet, qui osera disputer la beauté à la lumière céleste, en supposant qu'elle ait le pouvoir de passer dans un corps humain? Les Égyptiens, comme les Grecs, disoient qu'Apollon leur avoit enseigné les sciences et les arts, comme Osiris et comme Mercure : on lui a donc adressé les premiers hommages; on lui a consacré les premiers chants, les premiers poëmes et les premiers hymnes.

Apollon est l'image du Printemps.

Ainsi qu'Apollon, ou le soleil, forme les jours et les nuits, de même ce dieu divise l'année en plusieurs saisons; comme il règle, par un mouvement qui lui est particulier, les époques des grandes périodes ou des grandes années (1). Au printemps, vainqueur des ténèbres et des signes inférieurs dans lesquels il étoit comme emprisonné, ce dieu, couronné de roses, dirige légèrement ses chevaux; il monte à petit pas vers les signes supérieurs, et arrive

(1) Les grandes périodes de restitutions, ou les grandes années, étoient de *quatorze mille soixante et un ans;* espace de temps que le soleil, les planètes et les fixes mettent à parcourir leur grande révolution en partant d'un point fixe.

ainsi dans le signe équinoxial. Il est alors le réparateur de la nature ; il est, suivant les poëtes, Apollon jeune adolescent ; le dieu imberbe aux cheveux d'or, aux formes douces et coulantes et à la couleur rosée ; il est la beauté par excellence, enfin, tel que les Grecs l'ont représenté dans la statue connue sous le nom d'Apollon Pythien, et plus communément du *Belvédère*.

Chez les anciens, le printemps étoit l'époque de la *Théophanie*, ou de l'apparition du bel Apollon, qui rapportoit la lumière dans les contrées septentrionales, et que les allégoristes ont placé sous le nom d'Épiphanie, au temps où le soleil commence à reprendre le dessus sur les ténèbres. Le mot Épiphanie veut dire *l'apparition de la lumière d'en-haut* : on en a fait une fête que l'on célébroit douze jours après le solstice d'hiver, c'est-à-dire à l'époque où le soleil, après sa station solsticiale, commence à poindre au-dessus des signes inférieurs, et paroît sortir, pour ainsi dire, du maillot de l'enfance, en dirigeant son ascension vers les signes supérieurs ; et c'est ainsi qu'à cette fête, appelée la *fête de la Lumière*, l'hiérophante s'exprimoit dans les temples : *Peuples de l'Égypte, prosternez-vous ; celui qui est votre lumière est venu ; Osiris s'est levé sur vous. O Égypte, réjouis-toi !*

Les mages avoient affecté à chaque signe, des animaux, des plantes, des parfums, des métaux et des couleurs, que l'on peut considérer comme autant d'attributs du soleil, et comme autant d'hiéroglyphes propres à le faire reconnoître et à peindre la position qu'il prend dans le

ciel pendant sa révolution annuelle. (*Voyez* le grand Atlas que nous donnons dans cet ouvrage, sous le titre de *Planisphère iconologique des Signes et de leurs décans.*)

Puisque, suivant Achille-Tatius, Porphyre, Plutarque et tous les auteurs de l'antiquité, Apollon est le soleil, ou l'intelligence divine qui fait mouvoir cet astre supérieur, l'un seroit donc le corps et l'autre l'âme. Nous voyons dans l'Apollon du Belvédère l'image du soleil jeune, imberbe, paré de toutes les grâces de la jeunesse, lorsqu'à l'équinoxe du printemps, le dieu du jour est vainqueur du serpent du pôle, qu'il semble poursuivre et plonger dans l'abîme de la mort, par l'attitude qu'il prend en montant vers les signes supérieurs. Cette statue est une image parfaite du soleil, source abondante de la lumière qu'il verse sur la terre, lorsqu'il se montre tous les matins au lever de l'aurore. Son attitude est noble, impérieuse et fière; il dédaigne son ennemi, et le considère comme indigne de ses coups. D'après cela, on peut supposer que l'Apollon du Belvédère, dont la main gauche est dénuée aujourd'hui d'attribut, étoit porteur d'un arc, mais sans flèche. La puissance de ce dieu est en lui-même; il n'a besoin que de se montrer pour vaincre son ennemi.

Le soleil prend le nom d'Apollon dans la partie supérieure des cieux, c'est-à-dire lorsqu'il parcourt les signes ascendans; comme il prend celui de Bacchus ou d'Esculape, lorsqu'il habite les signes descendans. Suivant Macrobe, *il est Apollon dans la partie affranchie de tous les chocs tumultueux de la matière, et dans laquelle*

règne une constante et éternelle harmonie; en un mot, Apollon est la lumière pure et vierge que répand le soleil et qui brille dans les cieux.

Apollon est l'image de l'Été.

Après avoir franchi les premières barrières de l'année, ce beau jeune homme à chevelure blonde, au duvet léger de la jeunesse, change de parure et de contenance; ses formes douces et coulantes deviennent mâles et vigoureuses; son teint frais et rosé s'est bruni par son voyage; une longue barbe cache son menton, et le disque argenté qui ornoit son joli visage, est devenu large et brûlant : c'est encore Apollon, mais Apollon homme, dans l'âge viril, tel qu'on nous peint Hercule vainqueur du lion de Némée.

Apollon est l'image de l'Automne.

En automne, Apollon se montre à nos yeux triomphant et jouissant de ses travaux : assis nonchalamment sur son char, au milieu des fruits et des productions de la nature, il tient la bride de ses coursiers, et descend lentement la voûte du ciel. C'est alors que ce dieu commence à vieillir, et qu'aux approches de l'automne, lorsque le serpent d'Ève accompagne le soleil dans le ciel, on lui donne indistinctement les noms d'Esculape, d'Esmunus ou de Bacchus. *Sous les traits et le nom de Bacchus,* dit encore Macrobe, *le soleil n'agit que dans le monde sublunaire, par sa chaleur active et féconde, parce que la matière sublunaire, ténébreuse*

et passive de la nature est la seule qui soit susceptible de dégénération et de destruction.

Suivant Lucien, dans l'ancienne Syrie, à Hiérapolis, la *ville sacrée* ou *la ville mystérieuse*, on voyoit une statue d'Apollon, qui n'est point, comme l'Apollon grec, nu et sans barbe, mais vêtu et barbu. Cette statue étoit l'image du soleil d'automne, privé de sa force génératrice, comme on représentoit Esculape ou Esmunus, auquel on donnoit aussi le nom d'Osiris. Cependant les Assyriens affectoient, aux statues de leur dieu Apollon, les formes mâles et vigoureuses de la virilité, et ils ne le représentoient jamais nu, ni sous la forme d'un adolescent, parce qu'ils considéroient l'état d'impuissance comme un état d'imperfection.

Les poëtes de l'antiquité ont encore supposé qu'Apollon, banni du ciel par son père, étoit descendu sur la terre, où il vécût modestement dans les plaines de Thessalie, en qualité de berger; ce qui le fit honorer dans la suite comme dieu des pasteurs; c'est-là, disoient-ils, que Diane a souvent rougi de rencontrer son frère, comme un simple pasteur, portant dans ses bras une petite génisse, par les champs. Ce fut aussi pendant son séjour dans les campagnes d'Admète, qu'Apollon inventa la lyre, dont il faisoit résonner harmonieusement les cordes, et dont Écho, fille de l'Air, répétoit les mélodieux accords dans tous les alentours.

Après avoir visité toute la Grèce, Apollon se fixa au centre de cette contrée; il y bâtit un temple et un palais, auxquels il donna le nom de Delphes, qui veut effectivement dire *centre*. Cette fable ingénieuse peint très-

bien, en style figuré, la station du soleil au solstice d'été, lorsqu'il commençoit sa course au printemps, sous le signe d'*Aries*, pour passer ensuite aux signes inférieurs du Zodiaque, et arriver au centre de la terre, l'image du solstice d'hiver, où cet astre sera également stationnaire avant de remonter dans les cieux, pour reprendre une nouvelle vie et suivre une autre carrière. Le soleil déifié est donc éternel, et toujours jouissant des avantages de la beauté et des grâces de la jeunesse?

Apollon est hermaphrodite. Il est aussi considéré comme le chef des Muses.

Les formes d'un dieu tout-puissant, descendu de la région céleste pour habiter parmi les hommes, ne perdent point de leur divinité. Apollon mâle et femelle, est représenté quelquefois sous les deux natures. Les anciens donnoient à leurs dieux suprêmes les formes des deux sexes, parce qu'ils les présentoient au peuple comme un symbole de l'union des deux principes qui existent dans tous les corps, et qu'ils supposoient qu'ils avoient en eux le pouvoir d'imprimer volontairement le mouvement et la vie.

Les neuf Muses, sœurs d'Apollon, nées comme lui de Jupiter, sont l'image des sphères célestes, auxquelles préside le soleil, sous le nom de *Musagète*. Ce dieu est le chef, l'instituteur et le directeur des Muses; il est représenté sous des formes efféminées et habillé en femme, tenant une lyre à la main, et marchant à leur tête. Appollon étoit aussi regardé comme le chef des poëtes. *Je vais chanter*, dit Apollonius, *Apollon chef des Muses, et divinité tutélaire des poëtes.*

Hercule, fils de Jupiter et d'Alcmène, dont on a fait un héros, soumis à des travaux, et dont la vie est traversée par toutes sortes d'aventures, sera donc aussi l'image du soleil? Suivant Athénée, Hercule jeune est représenté dans la plus belle jeunesse, mais avec des traits si peu mâles, qu'ils font presque douter de son sexe : enfin, ajoute-t'il, il est de la beauté, que la trop complaisante Glycère exigeoit dans un jeune homme comme lui, étant la plus convenable à son opinion. Hercule, comme Apollon, avoit le surnom de Musagète ou de conducteur des Muses; comme ce dieu, il est donc le chef de l'harmonie universelle.

Les Égyptiens adoroient aussi Apollon-soleil sous le nom d'Orus, fils d'Osiris et d'Isis, comme le prouve une inscription gravée sur un obélisque de porphyre, élevé par le roi Ramessés. *Je t'ai ordonné de régner sur la terre, toi que le soleil aime, qu'aime Apollon le fort, le fils de Dieu, lui qui fait le monde, toi que le soleil a choisi, roi Ramessés, immortel fils du soleil.*

§. II.

DE LA COSMOGONIE.

De la Cosmogonie ou de la connoissance de l'Univers. Division du globe par l'horizon. Le Soleil constitue la lumière et les ténèbres.

La Cosmogonie s'entend de la formation de l'univers. Quelle est l'origine du monde? C'est la première question qui se présente à l'esprit, dès que l'on veut

remonter à l'origine des choses, et par conséquent à la cause de leur existence. La création de la matière, c'est-à-dire, de rien faire quelque chose, est tellement inaccessible à notre intelligence, que les anciens la supposoient aussi ancienne que dieu même. Ils admettoient donc deux principes co-éternels, la matière et l'âme, qui donnent le mouvement et la vie. L'intelligence, selon eux, est une faculté inhérente à cette âme, ou principe vital. Mais, avant l'exercice de cette faculté, qui a mis l'ordre et l'arrangement dans toutes les parties de l'univers? Tous les peuples ont unanimement supposé un long intervalle, durant lequel toutes les parties élémentaires de la matière étoient dans une telle confusion, que rien ne s'y pouvoit démêler. C'est cet état de la nature que l'on a désigné sous le nom de chaos ou de désordre.

Mais quand l'intelligence suprême, exerçant enfin son pouvoir souverain, a-t'elle fait cesser cette confusion? quand les temps ont-ils commencés? La différence des époques, que chaque peuple fixe à cette époque de création, fait la différence des Cosmogonies; elle est restée jusqu'ici sans aucune détermination, comme elle restera un sujet interminable de discussion, malgré les autorités dont chaque nation s'appuie. Comme ce qui paroît prouvé par l'une ne l'est pas par l'autre, nous dirons : la véritable origine des choses ne cessera pas d'être généralement un problême insoluble, et nous ajouterons, que cette solution n'est en elle-même d'aucune utilité pour nous, loin de nous être nécessaire. L'idée de chaos, ou de matière existante sans ordre et

sans forme, a dit M. Dupuis, n'est qu'une abstraction de l'esprit, qui sépare souvent ce que la nature n'a jamais séparé, et ce qui est réellement inséparable. D'après cela, nous considérerons l'époque donnée à l'origine du monde, qu'importe la nation chez laquelle on la prenne, comme le commencement de ce qu'on appelle la grande révolution du soleil dans l'un des signes du Zodiaque; révolution qui dure, pour chaque signe, deux mille cent soixante ans, suivant le calcul des astronomes; ce qui fait, pour la totalité des signes, vingt-cinq mille neuf cent vingt ans. Cette révolution céleste s'opère par ce que l'on appelle précession des équinoxes.

La formation des grands systêmes mythologiques qui nous sont parvenus, et que l'on nomme fables, ont pris naissance dans la haute Égypte, quatre mille six cents dix-neuf ans environ à dater de nos jours; c'est-à-dire à l'époque où le soleil faisoit, à l'équinoxe du printemps, son entrée dans le signe du Taureau. Maintenant, nous allons traiter de la division du globe, et de la distinction que l'on doit faire, dans le langage allégorique, de la lumière et des ténèbres.

De la division du Globe.

Dans les poëmes sacrés, on verra toujours, sous des formes allégoriques, la lumière en opposition avec les ténèbres; le bien et le mal; le bon et le mauvais principe en guerre. Nous allons faire connoître l'origine et la cause première de ces deux principes.

Le globe, coupé par l'horizon, se divise en deux parties égales, pour tous les peuples de la terre. On

appelle ces divisions hémisphères, et on les distingue en hémisphère supérieur et en inférieur. L'hémisphère supérieur est celui qui, par le mouvement de la terre, se trouve éclairé parce qu'il se présente au soleil; tandis que l'autre, qui lui est opposé, se trouve naturellement dans l'ombre ou privé de la lumière du soleil. Ce phénomène, qui s'opère tous les vingt-quatre heures, n'est pas précisément celui qui joue le plus grand rôle dans les fables mythologiques, quoique l'aspect des astres, pour les quatre parties du jour, y soit pour quelque chose; mais le plus essentiel à remarquer dans la circonstance, est celui qui est opéré par les diverses positions que le soleil prend dans le Zodiaque, pendant le cours de l'année; position qui constitue les équinoxes et les solstices, et conséquemment, qui détermine la longueur des jours et des nuits, le chaud et le froid, ou le bien et le mal (1).

Les deux principes qui régnent sur le monde, la lumière et les ténébres, étoient considérés des anciens comme deux divinités contraires. L'harmonie de ce monde est une combinaison de contraires. L'opinion sur les deux principes, dit Dupuis, d'après Plutarque, est de toute antiquité; elle a passé des théologiens et des législateurs, aux poëtes et aux philosophes. Les

---

OBSERVATIONS.

(1) Pour bien entendre le grand système allégorique des deux principes *lumière* et *ténébres*, *bien* et *mal*, établi d'après la division naturelle du globe, *voyez* la planche intitulée, SYSTÊME HIÉRO-ASTRONOMIQUE, PHYSIQUE ET ASTROLOGIQUE DES PEUPLES ANCIENS, AVEC TOUS SES DÉVELOPPEMENS.

Perses, nomment le premier, Oromase; et le second, Ahrimann. Les Égyptiens appeloient le premier Osiris, et le second Typhon.

Les Chaldéens avoient leurs astres bons et mauvais. Les Grecs eurent leur Jupiter et leur Pluton. Ils avoient leurs Géans et leurs Titans, qui empruntoient les attributs du serpent dont Pluton et Sérapis s'entortillent; il n'y a point eu de peuple qui n'ait eu quelque chose d'équivalent. (*Voyez* la planche intitulée *Osiris, Orus Serapis*). Les habitans de Madagascar reconnoissent les deux principes; ils donnent au mauvais, les attributs du serpent. Ils nomment le bon principe *Jadhar*, et le mauvais *Angal*. Il est certain que la théologie ancienne a été réglée sur l'astronomie pratique, et qu'elle a toujours eu pour base les deux principes, c'est-à-dire, la distribution de la nature en âge de bien et de mal, de génération et de destruction, de lumière et de ténèbres. On en avoit fixé les limites aux deux équinoxes.

§. III.

De Saturne.

Les anciens considéroient Saturne comme la cause universelle, ou comme le principe créateur et destructeur de toutes choses, et comme la puissance par laquelle tout finit et se renouvelle sans cesse. Voilà pourquoi on a supposé que ce dieu, en mesurant les espaces, avoit privé son père des parties de la génération, et qu'il dévoroit ses propres enfans. Jupiter, qui lui succède, est également l'image du germe fécondant répandu par

lui sur la terre. Il est donc, comme son père, le symbole de la force féconde par qui tout se régénère dans la nature.

Ce principe actif, éternel et nécessaire, qui fait et défait la matière, et produit, par une transmutation toujours agissante, la durée du monde, a été présenté aux hommes sous diverses images, par les mythologues (1). Osiris perd les parties sexuelles de son corps, il meurt et ressuscite : il est donc une répétition de ce que nous présente la fable de Saturne ou du fils de Ghée.

Saturne, par la position qu'il tient dans le ciel, a dû être considéré comme le plus ancien des dieux; marchant continuellement avec le soleil, il commence et finit l'année avec le dieu Lumière, dont il est lui-même l'image; car, dans cette circonstance, la partie est prise pour le tout.

---

(1) Chaque poëte a fait les dieux à sa guise. Les uns ont représenté Jupiter sous une forme humaine. Callimaque dit, que Jupiter vit toujours et se trouve partout. Horace prenoit Jupiter pour l'air, et Virgile parloit de lui sous le nom d'Éther;

Tum pater omnipotens fœcundis imbribus Æther
Conjugis in gremium lætæ descendit, et omnes
Magnus alit magno commistus corpore fœtus. L. 2. Georg.

Cicéron dit aussi que l'Éther doit être regardé comme le plus grand des dieux; Anaxagore disoit que cette partie de l'univers étoit toute ignée et pleine de feu, et que, de là, il se répandoit pour animer la nature. Platon semble avoir pris Jupiter pour le soleil. Mais, lorsqu'on a voulu le présenter comme dieu, alors Jupiter est devenu le père des dieux et des hommes, le principe et la fin de tout, et celui qui conserve et gouverne la nature comme il lui plaît. C'est sans doute ce qu'il l'a fait nommer, tantôt Jupiter Olympien ou le Céleste, et tantôt Jupiter infernal, comme on le voit souvent dans Homère et dans Virgile. Un ancien poëte a même dit que Jupiter, Pluton, le Soleil et Bacchus n'étoient qu'une même chose.

Saturne est le nom que l'on donnoit au Temps, qui crée et détruit tout. La faux ou *harpa*, qu'on lui met à la main, est le symbole de la mort, et ses ailes représentent les espaces qu'il parcoure. Les peuples de l'antiquité voyoient dans ce dieu le père de la nature, l'astre brillant du jour, la force génératrice toujours renaissante, qui anime la matière, qui féconde les germes et les fait éclore. Il étoit encore l'image du mouvement actif qui détruit sans cesse, qui dévore tout, et qui semble faire rentrer les êtres dans le néant d'où il les a tirés, pour les engloutir de nouveau dans un sépulcre commun. Saturne, dieu primitif, est donc la représentation du principe créateur et destructeur de toutes choses, comme la puissance souveraine par laquelle tout finit et se renouvelle sans cesse dans ce monde. Voilà pourquoi on a supposé que Saturne, dieu éternel, avoit donné aux hommes l'âge d'or et l'âge de fer.

§. IV.

Du Zodiaque.

On sait que les saisons sont au nombre de quatre, et que les astronomes reconnoissent dans le ciel quatre points principaux, savoir, les équinoxes de printemps et d'automne, et les solstices d'été et d'hiver. Ces quatre points cardinaux sont désignés sur la sphère par quatre constellations figurées par les animaux suivans : le taureau ou le bœuf, le lion, l'homme et l'aigle ou l'épervier. (*Voyez* dans le frontispice, le groupe supérieur.) Nous remarquerons encore que le soleil, dans sa marche,

trace toujours le même cercle que l'on appelle Zodiaque.

Le Zodiaque, comme on sait, est un cercle qui coupe l'équateur en deux endroits, entre les tropiques du cancer et du capricorne ; c'est pour cela que les anciens ont considéré ces deux signes comme les deux portes du ciel. Le cancer est désigné sous le nom de *Porte des Hommes* ou *du Soleil*, et le capricorne, sous celui de *Porte des Dieux*. Les portes de fer et d'ivoire, dont il est fait mention dans l'initiation égyptienne, sont un symbole des deux portes célestes, comme on le verra dans la suite.

Le soleil parcourre annuellement le Zodiaque, dont il ne s'écarte jamais. On divise la course que cet astre fait dans cette ligne de la sphère, en douze stations, dont on a fait le nombre des mois, et dans chacune desquelles on a supposé qu'il avoit un palais ; car on appelle aussi les douze signes du Zodiaque les douze maisons du soleil.

Le Zodiaque, dans l'étendue des cieux, joue le principal rôle, parce que c'est le cercle sur lequel marchent toutes les planètes, qui, par leur influence et leur combinaison avec l'action toute-puissante du soleil, dirigent le grand œuvre de la végétation et règlent toutes les saisons. Il est essentiel d'en saisir la position, la forme et toutes les figures, pour bien entendre le fond et le texte des fables et des mystères que nous devons expliquer. Quant aux figures et aux noms donnés aux signes du Zodiaque, on a conjecturé qu'ils étoient relatifs aux travaux de la campagne; mais deux raisons, si on ne les explique pas, peuvent empêcher que l'on

ne saisisse au premier instant, les rapports qui existent entre la peinture et les faits dont il s'agit. La *première* est, que le temps des semailles, de la récolte et des autres labours, n'est pas le même dans notre climat, que dans celui où l'ordre des constellations zodiacales fut déterminé. La *deuxième*, que par le mouvement particulier qui entraîne les étoiles d'occident en orient, et qui s'appelle précession des équinoxes, les constellations du Zodiaque ne sont plus dans les mêmes points du ciel où elles étoient dans les temps les plus anciens (1). Pour résoudre le problême, il faudroit donc découvrir

---

REMARQUE.

(1) On entend par précession des équinoxes, le mouvement rétrograde des points équinoxiaux; ce mouvement fait avancer lentement les étoiles d'occident en orient, il est d'environ cinquante secondes de degré et un tiers de seconde par an; d'environ un degré pour soixante-douze ans. Ainsi, en supposant que le solstice d'été coïncide aujourd'hui avec une des étoiles du Zodiaque, l'année prochaine il ne se rencontrera plus avec elle, parce qu'elle sera avancée vers l'orient de cinquante secondes et un tiers de degré; dans soixante-douze ans, il y aura entre l'étoile et le point du solstice, un intervalle d'un degré, et dans l'espace de deux mille cent soixante ans, l'intervalle d'un signe entier, composé de trente degrés.

Ce qu'on lit à ce sujet, dans l'Histoire des Religions, de M. Delaunaye, mérite d'être rapporté. Si nous voyons le taureau et le scorpion jouer un grand rôle dans les fables anciennes, dit-il, c'est que la constellation du taureau et celle du scorpion occupèrent les points équinoxiaux depuis l'an 4500 avant notre ère, jusqu'à l'an 2500 avant cette même ère.

C'est ainsi qu'à cette dernière époque, et en vertu du mouvement de précession, ajoute-t-il, la constellation du Bélier ou de l'Agneau et celle de la Balance, ont remplacé le Taureau et le Scorpion pendant environ les 2500 ans qui ont précédé le règne d'Auguste. En fixant les mêmes points du temps, elles ont entré de la même manière dans les allégories, et ont été substituées aux deux autres, sur les monumens de la religion solaire; de sorte qu'il n'y a eu de changé que les formes. C'est à ces deux époques qu'il faut se reporter,

le pays et le temps où fut inventé le Zodiaque. M. Dupuis, dans son grand ouvrage sur l'Origine des Cultes, suppose que ce fut en Égypte, et dans un moment où le solstice se rencontroit avec le point *o* du capricorne et le trentième degré du Sagittaire. Si, dans ce climat et sous cette époque, la distribution des signes du Zodiaque répond exactement à la distribution des travaux de la campagne, la supposition de de M. Dupuis deviendra une espèce de démonstration.

On donne le nom d'âge ou de mois au temps que met un signe à parcourir une des douze divisions du Zodiaque, et le nom de grande année ou de grande période, au temps qu'il faudroit pour parcourir tout le Zodiaque.

Il est bon de remarquer encore, pour l'intelligence parfaite des fables anciennes, que les anciens astrologues, après avoir reconnu l'état du ciel et les mouvemens des corps qui concourent à son organisation générale, ont désigné ces corps par des formes et par des noms différens, pour en rendre la théorie plus facile. De là l'organisation générale de la sphère; de là les images et les noms donnés aux constellations. Sous le nom de Zodiaque, ils ont distribué en douze cases ou divisions

---

si l'on veut avoir des notions précises sur les fables ou les religions anciennes.

Comme nous l'avons dit, on donnoit le nom d'âge ou de mois, au temps que met un signe à parcourir une des douze divisions du Zodiaque, et le nom de *grande année* ou de *grande période*, au temps qu'il faudroit pour parcourir tout le Zodiaque. Cette grande période seroit donc de *vingt-cinq mille neuf cents vingt ans*, et une étoile qui répondroit aujourd'hui au solstice d'été, ne se trouveroit au même point qu'au bout de ce long intervalle de temps.

le cercle que le soleil parcoure annuellement, et ils ont assigné dans ce même cercle, à chaque planète, un domicile et un lieu d'exaltation (1).

Chaque signe du Zodiaque fut également partagé en trois parties égales, ce qui forme le nombre de trente-six parties, en les multipliant par douze. Les parties furent appelées décans ou génies subalternes; car on considéroit les planètes comme autant de dieux, et les autres divisions comme des génies supérieurs. A cette théorie, on ajouta celle des astres pris hors du Zodiaque, à droite ou à gauche de ce cercle, qui montent sur l'horizon ou descendent dessous dans le même moment et durant le même temps que chacun des dix degrés de chaque signe met à monter ou à descendre (2). De là,

---

(1) Les deux signes les plus voisins du solstice, et conséquemment les deux trônes les plus élevés, dit M. Dupuis, furent assignés aux deux astres chefs du monde, au roi et à la reine du ciel. Ces signes étoient le Lion et le Cancer. Le soleil s'assit donc sur le roi des animaux, et la lune eut l'animal poisson ou le crabe, sur lequel les préjugés astrologiques lui attribuèrent tant d'influence, peut-être par suite de cette fiction de domicile. Au-dessous d'eux se rangèrent les cinq autres astres mobiles, dans cet ordre, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. Ce dernier, le plus éloigné de nous, eut aussi son siége le plus éloigné du soleil et de la lune; il occupa donc le Verseau et le Capricorne. Mercure, le plus près du soleil, fut aussi le plus élevé après le soleil et la lune, et il eut les Gémeaux et la Vierge. Vénus tient le second rang après lui, et eut le Taureau et la Balance pour son domicile. Après elle venoit Mars, qui eut le Bélier et le Scorpion; puis Jupiter, qui prit son siége aux Poissons et au Sagittaire, entre les signes de Mars et ceux de Saturne, entre lesquels il est réellement placé dans l'ordre successif des sphères.

(2) Les astronomes égyptiens, selon M. Dupuis, donnèrent à ces astres le nom de *Paranatellons*. Un paranatellon sera donc un astre opposé à celui qui paroît à l'orient, au-dessus de l'horizon; et, pour en donner

l'origine des dieux de première classe; de là, les divinités du second ordre; de là, enfin les génies de toutes espèces, divisés eux-mêmes en nombre comme en dignité et en qualité personnelle, que l'on fait paroître dans toutes les fables mythologiques. C'est ainsi que, suivant la doctrine des Mages, ces êtres fantastiques, réunis en corps ou par légions, se partageoient entr'eux le gouvernement du monde, et se chargeoient de sa conservation; car l'influence du ciel sur la terre étoit reconnue. Ainsi on voit clairement que la théologie des décans a nécessairement fourni à la mythologie égyptienne, une société de trente-six dieux subalternes, dont le soleil et la lune étoient cependant les chefs; car Jamblique lui-même, dans son *Traité des Mystères égyptiens*, reconnoît cette division du Zodiaque en trente-six parties, qu'il dit être autant de dieux soumis par tiers à un chef; ce qui forme douze chefs, désignés dans la fable sous le nom de grands dieux, lesquels sont soumis eux-mêmes à un dieu unique et suprême.

C'est le dieu unique et chef des autres divinités, que les Indiens représentent avec trente-six têtes, ou portant sur ses épaules trois rangs de têtes, composés chacun de douze têtes. De là, l'origine des géans à plusieurs

---

un exemple, nous dirons : si pour point du Zodiaque nous prenons le Scorpion, signe opposé à celui du Taureau, nous le verrons accompagné, de droite et de gauche, du Loup et du Serpentaire; ainsi, ces constellations deviendront les paranatellons d'Orion et de Persée, qui montent à l'orient avec le Taureau, lorsque le Scorpion se couche. Il en sera de même de toutes les constellations, qui montent ou descendent alternativement avec les douzes signes.

bras et à plusieurs têtes, que l'on voit paroître dans la plupart des mythologies; de là, cette subdivision de dieux et de génies, qui a lieu dans la religion des Égyptiens, comme dans celle des Perses, des Grecs, etc. *C'étoit-là*, dit Firmicus, *cette doctrine secrète et auguste dont les anciens, inspirés par la divinité, ne confient les principes aux initiés à cette science, qu'avec réserve et qu'avec une espèce de crainte, ayant soin de l'envelopper d'un voile obscur, pour qu'elle ne parvienne pas à la connoissance des profanes.*

A cette théorie, se lioit celle des courses de la lune, à laquelle les astronomes égyptiens avoient donné vingt-sept domiciles ou maisons, nombre égal à celui des jours qu'elle met à achever sa révolution dans le ciel, pour arriver au point d'où elle est partie au commencement du mois. On avoit confié l'administration des demeures de la lune ou d'Isis, à des génies qu'ils ont caractérisés par des figures humaines, d'animaux, ou par des plantes, auxquels, cependant, ils ont donné des noms analogues à leur qualité respective, pour les distinguer des génies solaires, chefs des décans et des astérismes, appellés Paranatellons, parce que ceux qu'ils ont consacrés à la lune, dans cette dernière théorie, se rattachent au Zodiaque, comme les autres. Delà les diverses attributions de la déesse Isis, et la grande variété des satellites qui l'accompagnent; de là, enfin, l'origine des figures singulières que l'on a mises au nombre des hiéroglyphes, et que l'on a peintes ou sculptées sur les manuscrits comme sur les monumens égyptiens.

Tout ce que nous avons dit de l'origine du Zodiaque, nous autorise à croire que de la science astronomique est née la science sacrée, et que, par l'union de ces deux sciences, on étendit les rapports du ciel avec la terre, jusqu'à l'état moral des peuples pour les diriger. Ainsi, l'homme eut une religion à sa portée, qu'il eût d'autant moins de peine à embrasser, qu'elle étoit en rapport avec ses besoins; *car la religion est faite pour l'homme,* a dit un philosophe, *et non pas l'homme pour la religion* (1).

OBSERVATIONS.

(1) Pour rendre notre travail sur les subdivisions zodiacales appelées décans, plus clair et plus complet, nous y joignons un planisphère iconologique, qui se compose de la manière suivante;

1.° D'une image de la division du Zodiaque en *trente-six* parties, dans chacune desquelles on a noté, d'une manière simple et très-détaillée, toutes les figures allégoriques qui sont relatées sur les sphères des Égyptiens, des Perses, des Indiens et des Barbares. Au centre du tableau, on a tracé les douze signes avec les différens domiciles des planètes, ainsi que les noms des diverses constellations avec lesquelles le soleil peut avoir du rapport, en se plaçant dans chaque signe. Le point milieu est une figure de la terre, coupée par l'horizon, et divisée, suivant le grand systême des *deux principes,* par deux parties égales, dont l'une est éclairée et l'autre ombrée.

2.° Dans la partie supérieure de la planche, on voit un planisphère, formant en deux parties égales, le tableau général des génies égyptiens. Ces deux parties y sont ainsi indiquées : HÉMISPHÈRE AUSTRAL ET HÉMISPHÈRE BORÉAL.

3.° Au-dessous de la première division des planisphères, c'est-à-dire au-dessous de l'hémisphère austral, on voit un tableau des noms donnés aux signes du zodiaque, chez les différens peuples de l'antiquité; et dans un autre tableau, placé au-dessous de l'hémisphère boréal, on lit les divers noms qui ont été donnés aux *trente-six* constellations extra-zodiacales.

4.° Le savant auteur du planisphère, pour rendre son ouvrage plus complet, a cru devoir l'enrichir d'un autre tableau, non moins curieux que les précédens. Dans ce tableau, divisé en deux parties, il a relaté tout ce qui a


Partie du ciel qui étoit invisible
sous le 40.e degré de latitude boréale
dans le 14.e siècle avant notre ère.
Fig. 2.

§. V.

De l'Année.

On sait que chez les Romains, l'année entière étoit sous la protection de Janus; c'étoit la constellation qui se levoit au temps où Numa régla le commencement de l'année, quelques jours après le solstice d'hiver. Son histoire fabuleuse est celle du Temps, de Saturne, du Ciel, d'Uranus, sous des noms différens et avec d'autres attributs; c'étoit le feu, le principe et l'agent universel. Comme Jupiter, Janus étoit le père des dieux, le génie qui donne l'impulsion au systême harmonique du monde; il ouvroit la marche des révolutions célestes; de là, lui est venu son nom de Janus, *Janitor*, ou de portier du ciel, dont il étoit censé avoir les clefs.

Tantôt on mettoit aux pieds de Janus, douze autels pour peindre les douze mois de l'année, dont il étoit le chef; tantôt on n'en représentoit qu'une seule à quatre faces, pour désigner les quatre saisons; quelquefois on exprimoit la même chose, en donnant à Janus quatre faces ou quatre visages. D'autres fois, il n'étoit figuré qu'avec deux faces, pour indiquer qu'il voyoit devant lui l'année nouvelle, et derrière lui l'année révolue, ou

---

rapport au systême HIÉRO-ASTRONOMIQUE, PHYSIQUE, CABALISTIQUE, ASTROLOGIQUE, LATRIQUE, ALCHYMIQUE et MAGIQUE des peuples anciens. Grâces lui soit rendues, puisqu'il a eu le courage de vaincre de grandes et de nombreuses recherches, pour réunir autant de choses utiles, dans un cadre aussi resserré. (Voyez le *Planisphère iconologique des signes et de leurs décans*).

le commencement et la fin du cycle annuel. Ce dieu présentoit dans ses mains le nombre *trois cents soixante-cinq*, égal à celui des jours de l'année. De même, le vêtement du grand-prêtre des Juifs, étoit orné de trois cents soixante-cinq petites sonnettes ou grelots, pour exprimer, sans doute, que ce prêtre-dieu étoit sur la terre l'image du dieu chef de l'année, des sphères, et par conséquent de l'harmonie universelle. On donnoit aussi à Janus une clef comme dieu des portes célestes; quelquefois, on y ajoutoit une baguette, parce qu'on le faisoit présider aux chemins publics; enfin le premier mois de l'année reçût de lui son nom de Janvier.

Les Romains avoient également personnifié le renouvellement de l'année, et lui avoient donné le nom d'*Anna perenna*. On l'appeloit la mère des années ou des saisons; ils la représentoient sous les traits d'une vieille femme, comme les Grecs avoient figuré le temps ou Saturne, par un vieillard. Les fêtes en l'honneur d'*Anna*, se célébroient précisément à l'époque où commençoit l'année chez les Romains, c'est-à-dire au solstice d'hiver. Suivant Ovide, elle est la même que Thémis, ou la Vierge des constellations, qui porte aussi ce nom, et qui ouvroit l'année lorsqu'elle commençoit au solstice d'hiver. C'est pour cette raison que quelques auteurs l'ont confondue avec la lune, avec Isis ou Io; d'autres la considèrent comme une des Atlantides.

§. VI.

Du Principe créateur.

Les anciens avoient à peu près les mêmes idées que

nous sur la formation de l'univers. Les Égyptiens ne remontoient pas au-delà du monde visible, dans la recherche des causes, a dit Cheremon; et suivant Eusèbe, la philosophie égyptienne suppose que l'homme et les autres animaux avoient toujours été avec le monde; qu'ils étoient un de ses effets éternels comme lui. Suivant Diderot, les Égyptiens avoient deux théologies, l'Esotérique ou secrète, et l'Exotérique ou externe. La première, consistoit à n'admettre d'autre dieu que l'univers; d'autres principes des êtres, que la matière et le mouvement. Cependant ils reconnoissoient un être intelligent, distinct de la matière, qu'ils appeloient *Phtha;* c'étoit le fabricateur de l'univers, le dieu vivant, dont ils avoient personnifié la sagesse sous le nom de *Neith,* que l'on représentoit comme une femme qui sort du corps d'un lion, ainsi que, dans la mythologie grecque, Minerve sort du cerveau de Jupiter.

Le dieu Cneph des Égyptiens, dont parle Plutarque, est un dieu éternel qui n'a point eu de commencement et qui ne peut avoir de fin. Ils supposoient que ce dieu tout-puissant, pour faire le monde, avoit réuni les deux principes co-éternels qui existent en lui, la *matière* et l'*âme,* ou ce qui donne le mouvement et la vie. Le dieu Cneph, ou le dieu primitif et tout-puissant, étoit figuré par un serpent qui rendoit un œuf par la bouche. Cet œuf symbolique, rompu à coups de cornes par le taureau céleste, suivant la religion des Perses et des Japonnois, est le symbole du monde. (*Voyez* le frontispice de cet ouvrage).

Le taureau est une grande divinité du Japon, et on y représentoit le chaos sous l'emblême d'un œuf, qu'un taureau brise avec ses cornes, et dont il fait sortir le monde. Les Japonnois supposent le taureau créateur posé sur un rocher, et l'œuf nageant dans une certaine quantité d'eau, contenue dans un des creux de la roche (*Voyez* la planche I.re, ou le frontispice de l'ouvrage). Les Bonzes enseignoient que le monde sortit de la coque de l'œuf, et que l'homme fût produit par le souffle du taureau.

On a divisé cet œuf en plusieurs parties, comme les Mages avoient divisé la sphère (1).

Les Égyptiens donnoient des aîles à leur dieu Cneph, pour exprimer la rapidité avec laquelle il traversoit les siècles, et la facilité avec laquelle il embrassoit à la fois tous les espaces. Il avoit un temple particulier à Thèbes, et son image étoit sculptée sur les frontispices des temples consacrés aux autres divinités.

---

(1) Le culte de l'œuf mystique, considéré comme la représentation du monde, étoit très-répandu chez les peuples de l'Asie et même chez ceux de l'Europe. Dans les mystères d'Osiris, dans ceux de Bacchus, l'œuf y jouoit un rôle; aussi le voyons-nous figurer dans la pompe isiaque. Cet œuf célèbre est celui de Léda, qui donna naissance à Castor et à Pollux; c'est l'œuf orphique, qu'on suspendoit, à Sparte, à la voûte du temple; c'est celui qui donna la vie à l'Amour. Ainsi, Osiris naissoit d'un œuf en Egypte; ainsi naissoit Phanée, Chumong, etc., etc. Chez les Gaulois, les Druïdes avoient introduit dans leurs mystères le culte de l'œuf, et ils le supposoient façonné par la bave de leur serpent sacré, car ils avoient aussi un culte particulier en l'honneur du serpent. Le respect d'Orphée pour les œufs étoit tel, que non-seulement il n'osoit les toucher, mais encore qu'il refusoit de s'en nourrir. Enfin, comme on a vu l'œuf donner naissance à la majeure partie des animaux, on a supposé que le monde étoit sorti d'un œuf.

La religion lamique enseigne l'existence d'un premier être, que les livres sacrés des Thibetains nomment tantôt *La* et tantôt *Xaca*, et dont ils rapportent des choses fort surprenantes. Les Lamas disent et croyent que leur dieu Xaca, deux mille ans avant notre ère vulgaire, est né d'une vierge nommée *Lamoghiupral*. Ce mot, traduit littéralement, signifie, *vierge-mère du dieu La*.

Comme la plupart des religions de l'Orient, celle de l'Inde est divisée en plusieurs sectes. Cependant, chaque secte regarde le dieu qu'elle adore comme le vrai dieu; *être incréé, spirituel, invisible, tout-puissant, juste et miséricordieux; qui est présent partout, voit et entend tout; à qui rien ne peut être caché, même les pensées; qui récompensera les bons, et punira les méchans; qui a pris souvent, en s'incarnant, des formes visibles, pour suivre les mouvemens de sa miséricorde infinie ou de sa vengeance; qui se manifeste tous les jours sur la terre, lorsqu'il est prié par un cœur vertueux et plein de foi; et qui, à la fin du temps fixé par les décrets éternels, détruira le monde, en ce quatrième âge, comme il l'a déjà détruit dans les trois âges précédens.*

Cette simple citation, tirée des livres sacrés des Brames, prouve de reste que les Indiens avoient les mêmes idées que les Égyptiens, sur le principe créateur; et qu'ils croyoient aussi à l'existence d'un dieu puissant, maître de l'univers, et directeur de toutes choses sur la terre. On y voit reparoître, 1.° les principes de la religion des Égyptiens, sur lesquels se fondoient les mystères de la déesse Isis, ainsi que la doctrine des mages, publiée dans la

suite, par Platon et par ses disciples; 2.° la théorie métaphysique du bien et du mal; de la lumière et des ténèbres, dont nous avons déjà parlé; 3.° et enfin, les quatre âges, l'emblême des révolutions solaires connues sous le nom d'âges d'or, d'argent, d'airain et de fer.

Les Indiens disent que leur dieu primitif a créé d'autres dieux, auxquels il a donné une partie de sa toute-puissance; qu'il a consenti qu'ils créassent, à son exemple, des dieux, des esprits, le monde et toutes les créatures qui le remplissent; que, pour se prêter à la foiblesse des organes des hommes, il a permis qu'on l'adorât sous des formes diverses; que ces formes ou figures devenoient dieu même, lorsqu'elles lui étoient consacrées avec toutes les cérémonies; qu'il a chargé chaque dieu d'un district ou d'une fonction particulière; et qu'il a voulu qu'on lui rendît des hommages divins, mais différens de ceux qu'on lui rendoit.

Voilà les génies chargés de la direction des signes du zodiaque, ainsi que les puissances conservatrices des subdivisions de ce même zodiaque, appelés *décans*; voilà les jours de la semaine soumis à la surveillance d'un génie; voilà, enfin, toutes les divinités particulières adorées dans la république de Platon; et on se rappellera que toutes ces divinités, dont il est fait mention dans la théorie des mages, y sont soumises à un chef, dieu suprême, comme dans la mythologie indienne. Les Indiens, dit Solwyns, croient que l'Être suprême, après avoir créé les eaux, y plaça un germe productif qui devint un œuf, dans lequel il étoit conçu lui-même, sous la forme de Brâma, le père de tous les esprits. Après avoir resté une année entière inactif dans l'œuf, il le divisa, et forma, de ses divisions,

le ciel et la terre. Ensuite, après avoir créé l'âme, la conscience, la raison, l'intellect, les organes des sens, les demi-dieux, les génies, etc., etc., pour procréer la race humaine, il procréa de sa bouche les *Brâhmans*; les *Kotterys*, de son bras; les *Bayces*, de sa cuisse; et les *Soudres*, de son pied, etc., etc.

Les Indous distinguent en dieu trois pouvoirs, *créer*, *conserver* et *détruire*. Ils pensent que le ciel, les étoiles, les régions aériennes, les mers, les enfers ou les lieux inférieurs, la terre, les montagnes, les bois, les rivières, ont tous leurs divinités tutélaires; que les villes et les bourgades en ont aussi, qu'ils nomment *Calli*, lesquelles sont des déesses, pour l'ordinaire, fort sanguinaires, qui exigent qu'on leur immole des victimes et qu'on leur offre du sang, et qu'il y a des lieux où ces déesses ne sont réellement satisfaites que par des victimes humaines : qu'outre toutes ces divinités, le monde est encore rempli de génies, les uns bons, et les autres méchans.

Plus tard, nous ferons connoître les trois principales divinités de l'Inde, Brouma, Vichenou et Chiven; nous expliquerons les incarnations de Vichenou, ainsi que la belle collection d'idoles conservée aux archives de la Loge Saint-Alexandre d'Ecosse, à Paris (1).

§. VII.

Origine des Nombres mystiques et sacrés.

Les anciens avoient affectionné des nombres calculés d'après la révolution des astres et des planètes. Ces

(1) Cette précieuse collection est due aux soins de M. Thory.

nombres devinrent sacrés par l'emploi que l'on en fit dans les mystères. Pythagore en régla la division, et les rendit célèbres en les rattachant à la morale.

La division métaphysique donnée d'après le système de Pythagore, d'abord par *un*, ou le principe créateur, ensuite par *trois*, puis par trois fois trois, ou *neuf*, ensuite par *trois fois neuf*, et après *trois fois vingt-sept*, ou *quatre-vingt-un*, à tous les dieux principaux ou de première classe, considérés comme principe organique du monde, est une véritable image des trois âges de la nature, ainsi exprimés : le *passé*, le *présent* et le *futur*; ou la *mort*, la *naissance* et la *vie*; ou *commencement*, *milieu*, *fin* ou *terme*.

Le chaos, l'origine des siècles, nom donné au principe créateur de tout ce qui est et sera, que l'on appeloit également *Chaos*, *Janus* et *Dœmogorgon*, étoit désigné comme l'âme du monde, et comme le premier, ou comme le père de tous les Saturnes dont l'ancienne mythologie fait mention. Ce dieu redoutable, a dit un savant, est le géant Imer des peuples du nord, formé des matières gelées de l'abîme. C'est, dit-il, la puissante monade, ou *unité*, formant *deux*, composée de *trois*, accomplie par *quatre*, dont l'amour est *cinq*; qui ne peut exister sans *sept*; dont la perfection est *dix*, et dont la circonférence est douze (1).

(1) Par cela même que l'unité ou le nombre *un*, n'est pas composé, et qu'il existe sans le concours d'autres parties qui lui seroient étrangères, Pythagore en a fait l'attribut essentiel de la Divinité par excellence, et l'image de Dieu; de-là, on a dit Dieu est *un* et *unique*.

C'est une vérité reconnue, que le dogme de l'unité d'un dieu étoit reçu

Les Égyptiens, ainsi que les peuples soumis à la doctrine des mages, reconnoissoient dans leur religion deux

---

chez les anciens philosophes, et qu'il faisoit la base de la religion d'Orphée et des mystères chez les Grecs. Les premiers philosophes grecs allèrent chercher des lumières en Égypte et dans la Chaldée, jusque dans l'Inde; car la doctrine secrète des prêtres de ces contrées, étoit regardée comme renfermant toute la sagesse humaine : des vérités de la géométrie élémentaire, des notions astronomiques, et quelques idées de cosmogonies, furent tout ce qu'ils en rapportèrent.

Comme le nombre *un* désignoit l'harmonie, l'ordre ou le bon principe, le nombre *deux* exprimoit le désordre ou le mauvais principe; et c'est par suite de cette définition mystérieuse, que les Romains dédièrent à Pluton le second mois de l'année, et qu'ils consacrèrent le second jour du même mois à des expiations en l'honneur des mânes de leurs morts.

Le nombre *trois* étoit le nombre par excellence et de prédilection. Il étoit consacré dans les mystères, et on le considéroit comme l'image de l'harmonie parfaite; de-là, l'origine de toutes les divisions trinaires dans les mystères sacrés des anciens. Théophile, évêque d'Antioche, qui vivoit l'an 176 de notre ère, fut le premier qui employa le mot *trinité* dans ses discours.

Les quatre divisions du ciel, celles de l'année, ainsi que les quatre élémens, les quatre âges, etc., ont fait dire à Pythagore, que le nombre *quatre* rappelle l'idée de Dieu, ou celle de la puissance infinie, dans l'arrangement de l'univers.

Le nombre *cinq* étoit considéré comme mystérieux, parce qu'il se compose de *deux*, premier nombre pair, et de trois, premier nombre impair.

Le nombre *six*, composé de parties égales, désigne la justice. Les *six* jours de la création l'ont rendu plus célèbre encore.

Jamais nombre n'a été si bien accueilli que le nombre *sept*, dont la célébrité est due, sans doute, au nombre dont les planètes se composent. Il est l'image d'un dieu créateur, qui se reposa le septième jour après la création de l'univers. Les sept sacremens, les sept péchés mortels, les sept sceaux, et toutes les divisions par sept, qui sont mentionnées dans l'Apocalypse, comme dans les autres livres sacrés, prouvent assez que le nombre sept jouoit le plus grand rôle dans les mystères.

Le nombre *huit*, désignoit la loi naturelle et primitive, qui suppose tous les hommes égaux.

Les anciens ne voyoient pas le nombre *neuf*, sans éprouver une sorte de

principes, comme nous l'avons déjà fait remarquer, le *bien* et le *mal*.. Leurs dieux, dit Montfaucon, se réduisent au bon et au mauvais principe, et l'un des partis fait toujours la guerre à l'autre (1).

Dans le bon principe, on reconnoissoit *trois choses puissantes*, qui, réunies, n'en formoient qu'*une;* savoir : la première, qui faisoit les fonctions de *père* ou de *créateur;* la seconde, celle de *mère* ou de matrice propre à engendrer ; la troisième, celle de fils ou de sujet créé. Le père étoit nommé Osiris ; la mère, Isis ; et le fils, Orus.

Ce mystère, une des principales bases de la religion

---

terreur; ils le considéroient comme mauvais présage, et comme un emblême de la fragilité des choses humaines. En conséquence, on évitoit tous les nombres où le neuf paroissoit, et principalement *quatre-vingt-un*, qui est le produit de neuf, multiplié par lui-même.

Suivant Pythagore, le nombre *dix* est une image des merveilles de ce vaste univers; parce qu'il renferme en lui seul, les prérogatives de tous les nombres qui le précédent. Ce nombre, disoit-il, est un signe de paix, d'amitié et de bienveillance; ce que les anciens ont parfaitement exprimé par la réunion de deux mains l'une dans l'autre; car, deux mains jointes ensemble, forment le nombre dix, par l'union des doigts dont elles se composent.

Le nombre *douze*, dont Pythagore ne parle point, n'en est pas moins un nombre sacré; il est l'image du Zodiaque, et par conséquent, celle du soleil, qui en est le chef.

(1) Les Gaulois, dit saint Augustin, reconnoissent deux génies qui s'attachent aux hommes dès l'instant de leur naissance, l'un *blanc* et favorable, l'autre *noir* et malfaisant : *dusii dæmones apud Gallos.*

Les Gaulois appeloient donc les démons, ou génies malfaisans, les *dus*, qui veut dire les *noirs.* Isidore de Séville les nomme *dusii pilosi,* c'est-à-dire les *noirs velus ;* car il prétend qu'ils empruntoient les formes du bouc, et qu'ils ressembloient aux satyres; de-là, sans doute, les traits d'un satyre donnés au démon, avec un visage enflammé, des cornes sur la tête, et la partie inférieure du corps semblable à un bouc.

égyptienne, fut ainsi réglé par les prêtres d'Isis, qui faisoient les fonctions de docteurs dans ce qui concernoit l'instruction publique : le *père* ou la *mère*, car ils confondoient Isis avec Osiris ; le *fils* et le *souffle*, l'*âme* ou l'*éloquence qui persuade*, attribution qu'ils accordoient au père, aussi-bien qu'au fils, et qu'ils figuroient également par Anubis, avec la qualité de secrétaire d'Osiris. Ils définissoient cette dernière attribution de la manière suivante ; elle est, disoient-ils : 1.° la grande puissance qui rapproche les puissances particulières qui existent dans les différentes parties qui composent les corps animés, pour en former un tout ; 2.° le résultat de cette puissance harmonique est l'entendement, la raison et la sagesse ; 3.° elle est l'âme qui nous anime, ainsi que toute la nature. C'est à l'aide de cette doctrine, que les mages ont civilisé les hommes, et c'est aussi pour concentrer toute espèce de puissance, qu'ils ont proposé les dieux Osiris, Anubis, Apollon et Mercure, comme les inventeurs des sciences et des arts. C'est ainsi que le vénérable maître Hiram endoctrine lui-même ses apprentis et ses compagnons, et leur enseigne l'art du discours et la morale.

D'après cela, nous considérons les trois premiers grades de la Franche-Maçonnerie comme une espèce de trinité morale que nous composons de cette manière : *vertu, sagesse* et *perfection*. En effet, les qualités que l'on exige du récipiendaire au premier grade, se composent des principes d'une morale non-seulement épurée, mais encore éprouvée par des actions méritoires. Les préceptes qui sont communiqués dans le cours de l'initiation, servent à renforcer les premières dispositions

de l'initié ; ils tendent à perfectionner son âme, à lui inspirer l'amour de son prochain, à le traiter comme lui-même, et par conséquent à le conduire à la *vertu*. Ce n'est aussi que par une bonne conduite, à l'épreuve du temps et de la *sagesse*, que le récipiendaire peut arriver au second grade de la Franche-Maçonnerie. Enfin, le grade de maître, ou le grade supérieur, porte avec lui un caractère de *perfection* sur les autres grades, puisqu'il achève l'initiation, et qu'il donne à l'aspirant toutes les qualités qui peuvent le faire connoître d'un bout du monde à l'autre pour un sujet que l'on doit distinguer de la classe ordinaire des hommes. Chez les anciens, le chef des initiations, ou l'archi-prêtre, portoit sur sa poitrine une plaque d'or sur laquelle on lisoit ces mots : *vérité*, *sagesse* et *science*.

§. VIII.

Des Élémens.

Les élémens furent déifiés par les anciens. Les parties mêmes dont les élémens se composent en passant par l'imagination des poëtes, devinrent aussi des dieux. Mais il ne faudroit pas confondre ces divinités subalternes avec les dieux de l'Olympe, quoique dans les fables ou dans les poëmes sacrés, on les voit souvent en scène avec eux. Il est donc important de les distinguer les uns des autres, si l'on veut bien entendre les ouvrages des anciens sur cette matière. De-là, les enfans de la terre, d'une grandeur démesurée, d'une taille prodigieuse, connus

sous le nom de géans et de génies rebelles, que l'on a mis aux prises avec les habitans des cieux.

Il en fut de même des montagnes, des fleuves, des rivières et des forêts. Le mont Atlas, dans la partie occidentale de l'Afrique, fut considéré comme un dieu bienfaisant; on lui rendoit des hommages, et les habitans de cette contrée se disoient ses descendans.

Dans la régulière intumescence du Nil, les Égyptiens voyoient le bien de l'Égypte, et ils firent un dieu du fleuve qui, en fertilisant leurs terres, leur procuroit les aisances de la vie.

Les Arcadiens avoient divinisé leur forêt Pelasgienne, parce qu'elle leur fournissoit de quoi se nourrir et de quoi se vêtir. Les Gaulois voyoient un dieu dans le chêne, sur lequel croissoit le fameux *Gui*, qu'ils considéroient comme un spécifique à tous maux. Enfin, les Grecs ont déïfié jusqu'aux ruisseaux, dont l'épanchement des eaux, en arrosant les campagnes, procuroient l'abondance aux villes les plus prochaines de leur cours.

L'eau joue quelquefois le premier rôle dans les fables mythologiques; et certains philosophes voyoient dans l'élément humide, l'origine de toutes choses. Isidore lui donne la prééminence sur les autres élémens; et il dit formellement, que l'eau commande impérieusement aux élémens. Suivant Virgile, l'Océan fut considéré des anciens comme le père de tous les fleuves, et le poëte le qualifie de *pater omnipotens*.

Cette théorie a donné lieu à des systêmes sans nombre, dont l'origine a pris naissance dans les mystères d'Isis; car les Égyptiens voyoient dans l'eau du Nil, le premier

agent de la génération, et ils supposoient que les hommes étoient sortis du limon du fleuve, échauffé par les rayons du soleil. Quelques philosophes modernes n'ont pas craint de renouveler ce systême, et de le rapporter dans les théories qu'ils ont publiées sur la formation de l'univers.

L'eau, dit Isidore, dans son livre des Origines, tempère la nature du ciel, fertilise la terre, l'imprègne de vapeur et de rosée; l'eau monte vers le ciel, et en redescend sur la terre, où elle entretient la végétation des plantes, des arbres et des moissons; c'est cette circulation de l'eau qui se suspend sur nos têtes en nuages, qui se condense ou se raréfie dans l'air, où elle entretient une fraîcheur salutaire, et qui ensuite se refond en pluie. D'après ce que nous venons de rapporter du philosophe grec, on conçoit que les bienfaits résultans de l'élément humide, ont dû le faire considérer comme une des grandes causes agissantes dans la nature. Ainsi, on ne s'étonnera plus, sans doute, de voir l'eau ou le principe aqueux, donner lieu à des métamorphoses parmi les dieux, et, par conséquent, tenir un des premiers rangs dans les allégories. De là, le surnom de *Pluvius*, donné à Jupiter, que l'on considéroit comme le dispensateur de la pluie et de la rosée, par l'entremise des Pleïades et des Hyacles, qui étoient censées en avoir la direction.

Les Égyptiens rapportoient à l'eau l'origine de tout sur la terre; ils disoient que les dieux eux-mêmes étoient nés du Nil, qu'ils appeloient aussi Océan. Par la même raison, Orphée attribue à l'eau la première cause de la génération des dieux; Diodore, en parlant de l'Océan, le qualifie de père des dieux, et il leur donne Thétys, pour mère. Enfin, la mer fut animée, comme la terre et les cieux; on lui

donna un roi et une reine, sous les noms de Neptune et d'Amphitrite; et on fit, à l'un et à l'autre, un cortége d'hommes et de femmes, appelés Tritons et Néréïdes. Des nymphes présidoient également aux rivières et aux fontaines.

Par une suite de la même théorie, l'air et le feu furent également divinisés. Plusieurs philosophes ont pensé que le monde étoit le produit de l'air, et qu'en conséquence, cet élément pouvoit être considéré comme le principe de toutes choses. Anaximènes disoit, que l'air étoit une substance divine, immense, infinie et perpétuellement en activité. Il est infini dans sa nature, ajoutoit le philosophe, et fini dans ses formes comme dans les molécules qui le compose; l'air condensé et comprimé a produit la terre, et de la terre sont nés le soleil, la lune et les astres. Tout est né de l'air et se résoud en air, même notre âme, qui, selon Anaximènes, n'étoit qu'une émanation du souffle aérien, qui retournoit à son principe créateur après la la mort.

On conçoit que le développement entier d'une théorie de la nature de celle-ci, entraîneroit à des longueurs considérables, sans marcher au but que nous nous proposons; il suffira donc de faire observer, dans cette circonstance, que les mythologues ont souvent confondu l'air avec Junon, comme Jupiter le fut avec la terre. Par la même raison, les Égyptiens exprimoient l'air et la terre sous la figure de leur déesse Isis. (*Voyez,* dans le grand ouvrage de la commission d'Égypte, aussi-bien que dans celui de M. le baron Denon, la gravure d'un grand bas-relief égyptien, du temple de Tentyra, représentant une figure

colossale et courbée en cercle de la déesse Isis, dont le corps embrasse l'espace immense des cieux, ainsi que les planètes, les étoiles, etc., et dont la tête, les bras et les jambes touchent à la terre).

Ainsi je dirai, si les anciens considéroient l'air comme une des premières causes de l'univers, les mythologues ont dû le présenter aux hommes comme une divinité du grand ordre; aussi, donnoient-ils les deux sexes à l'air, ainsi qu'aux autres élémens, comme ils les donnoient à Isis, à Osiris, à Apollon et à Bacchus. Ils distinguoient deux divisions dans l'air, et ce sont ces divisions qu'ils ont exprimées par les deux sexes dont ils le supposoient formé.

Pour mieux peindre les divers degrés de la force agissante de l'air, on lui a donné des agens sous des noms différens, avec des attributions particulières. Astrée, mariée à l'Aurore, fera naître les vents impétueux. Œole, retiendra les vents dans une caverne profonde, et on le représentera assis sur le sommet d'une haute montagne, un sceptre dans une main, et tenant de l'autre les vents enchaînés. Zéphyre caressera la terre de sa douce haleine, et s'unira à la déesse des fleurs. Ainsi, le violent Borée, sous la forme d'un tourbillon, enlèvera Orythie des bords de l'Ilysse, pour la transporter dans la Thrace. De même, en associant à l'air les évaporations de l'eau, on nous peindra la belle Iris, mollement couchée sur un nuage humide, sur lequel la déesse étale les plus riches couleurs. Enfin, nous le redisons encore, tout dans l'air est animé, comme sur la terre, comme dans les mers et comme dans les cieux.

Le feu fut aussi considéré, par quelques philosophes de

l'antiquité, et notamment par Héraclite, comme le principe créateur de toutes choses, et par conséquent, comme le premier élément.

Les anciens divisoient le feu organique du monde en deux classes; ils appeloient l'un *feu éther*, et l'autre *feu élémentaire*. Le feu éther, selon eux, le principe organique ou le feu pur et vierge qui circule dans le ciel, celui dont les astres et même nos âmes se composent, et dont on a donné la direction au grand Jupiter, que l'on arme de la foudre, étoit incréé et une substance active. Ils considéroient le feu élémentaire comme une substance passive, et ils le plaçoient au-dessous du premier. Car, disoient-ils, le feu éther est d'une nature supérieure aux élémens; il les dissout, parce qu'il est un principe incréé et sans forme, et que les élémens sont une matière déjà formée. Le feu élémentaire, comme le premier, fut donc soumis à un dieu qui en étoit l'image; et ce dieu, auquel on donna le nom de Vulcain, se trouve inscrit au nombre des plus anciens dieux de l'antiquité. Empédocle a très-bien défini la distinction qui existe entre le feu éther et le feu élémentaire, quand il dit que la première substance qui se dégagea du chaos fût l'éther, ensuite le feu, qui se plaça au-dessous; que l'éther composa la substance du ciel. La terre se forma après le feu, et ensuite les deux élémens intermédiaires qui forment le lien qui l'unit au feu.

De cette théorie, est née l'opinion si universellement adoptée, *que le monde doit finir par le feu*. Les Indiens supposent, a dit Dupuis, qu'après certaines périodes, le monde est consumé par le feu, et que Chiven, un de leurs dieux, perd les différentes formes qu'il avoit prises lorsque

le monde subsistoit. Il devint alors semblable à une flamme qui se promène sur les cendres de l'univers, qui ensuite va renaître.

Selon les Perses, adorateurs du feu, le monde duroit douze mille ans, temps après lequel ils supposoient que le monde, détruit par le feu, renaissoit de ses propres cendres. De là, sans doute, la peinture d'un cycle ou d'une grande période solaire, exprimée dans la fable par le phénix, qui, arrivé au terme de la vie, rassemble le peu de force qui lui reste, construit lui même un bûcher sur lequel il se consume à l'aide du feu du ciel, et qui, ensuite, renaît de ses propres cendres. Chez les Perses, les Mages, où les prêtres du feu entretenoient dans les temples un feu perpétuel, l'image du dieu qu'ils considéroient comme la première cause de la nature, la déesse Vesta, reine des Scythes, présidoit elle-même au feu sacré que ses peuples entretenoient sur l'autel de Jupiter. De même, chez les Romains, de jeunes vierges, sous le nom de Vestales, étoient chargées d'alimenter jour et nuit, le feu qui brûloit sur l'autel de Vesta. (*Voyez* le frontispice de cet Ouvrage et son explication, page 14).

Enfin, on remarquera que la théorie dont nous venons de parler, n'est qu'une suite du grand système des anciens sur la décomposition et la réorganisation de toutes choses sur la terre et dans les cieux, dont le principe perpétuellement agissant existe dans la cause elle-même, qui, par cette raison, ne peut se détruire. De-là, à l'imitation des Brames, on a supposé que les élémens subissoient des métamorphoses qui leur étoient communes; que l'un et l'autre, composés de principes analogues à chacun d'eux,

se renouveloient sans cesse par une action mutuelle, quoique particulière, mais nécessaire à tous. *Il ne faut pas oublier,* dit Marc-Aurèle, *ce mot d'Héraclite : que la mort de la terre est sa dissolution en eau, celle de l'eau en air, et celle de l'air en feu, et réciproquement.*

Le feu, ainsi que les autres élémens, étoit donc reconnu comme un des principes organiques du monde universel; voilà pourquoi le feu, la terre, l'air et l'eau étoient en grande vénération chez les peuples de l'antiquité; voilà pourquoi les uns et les autres furent mis en action dans les initiations aux mystères sacrés. De-là, aussi, cette loi ancienne, qui interdissoit l'*eau* et le *feu* aux grands criminels qu'on ne pouvoit atteindre. Ainsi, d'après ce que nous venons de dire sur les élémens, on voit que cette loi en usage dans des temps barbares, n'est elle-même qu'un symbole tiré des mystères sacrés; on voit que, dans cette circonstance, refuser l'eau et le feu à un criminel que l'on ne peut atteindre, c'est, pour ainsi dire, le condamner par une mort anticipée à mourir tout entier et lui interdire toute communication dans ce monde et dans le monde futur, puisque, par cette suppression, on est censé le bannir de la terre et des cieux; car nous avons démontré que les anciens philosophes considéroient les élémens comme l'origine des mondes et comme le principe créateur de toutes choses.

CHAPITRE SECOND.

DES MYSTÈRES D'ISIS ET DE CÉRÈS.

Après avoir fixé les principales bases sur lesquelles les sages et les philosophes de l'antiquité avoient établi les mystères sacrés, dans la description que nous allons donner de ces mêmes mystères, nous confondrons ceux qui se pratiquoient à Memphis, en l'honneur d'Isis, avec ceux qui se célébroient à Éleusis, en l'honneur de Cérès, parce que, suivant Apulée, c'est la même divinité sous deux noms différens. D'ailleurs, Plutarque s'explique clairement à ce sujet, et il dit que les aventures de Cérès ne diffèrent en rien des choses que l'on racontoit en Égypte sur Isis, sur Osiris et Typhon. Dans les aventures d'Isis, d'Osiris et de Typhon, ajoute le même auteur, on ne peut voir qu'une peinture allégorique du combat des deux principes dans la nature sublunaire.

Il y avoit en Égypte les mystères d'Isis et d'Osiris, et en Grèce les plus célèbres étoient ceux de Cérès, institués à Éleusis, par Érecthée, quatrième roi d'Athènes. Cette fête se pratiquoit tous les ans dans cette ville, et tous les quatre ans dans quelques provinces de la Grèce, sous le nom de *Fêtes Éleusinies :* les savans et les philosophes se faisoient initier à ces mystères (1). Comme nous

(1) Galien, en parlant d'Hippocrate, dit, que ce grand médecin délivra Athènes de la peste affreuse qui désola cette ville pendant la guerre du

l'avons déjà observé, l'invention des mystères est due au génie des Mages ou des Prêtres du feu; ainsi nous dirons: c'est à ces premiers instituteurs que nous sommes redevables de la morale qui éclaire le monde comme de la politique avec laquelle on le gouverne; car ces philosophes, en consacrant leur vie au sacerdoce, n'avoient en vue que la civilisation et le progrès des lumières. Nous observerons encore, que ces grands politiques, pour arriver plus sûrement à leur but, attirèrent la foule autour d'eux, en captivant les sens par toute espèce de plaisir. De-là, suivant Horace, les sociétés se formèrent, les villes s'élevèrent, et la poésie, devenue l'organe de la sagesse, apprit aux hommes à distinguer le bien public de l'intérêt particulier, et le sacré du profane; ce qui a fait dire en langage allégorique, qu'Amphion avoit élevé les murs de Thèbes à l'aide des sons harmonieux qu'il tiroit de son luth d'or. Les mœurs s'adoucirent, et bientôt les lois furent consignées sur l'airain comme sur la pierre.

Ainsi les Hiérophantes de l'Égypte attirèrent un peuple immense dans les temples de Thèbes et de Memphis par des cérémonies brillantes, par des fêtes pompeuses dans lesquelles le luxe le plus recherché en imposoit à la multitude et captivoit tous les yeux, comme les concerts les plus mélodieux charmoient les oreilles. Voilà comment les prêtres égyptiens instruisoient le peuple en l'amusant;

Péloponèse; et suivant Soranus, les Athéniens, par reconnoissance des bienfaits de ce grand homme, l'initièrent aux mystères d'Eleusis, lui donnèrent le titre de citoyen, et ordonnèrent que lui et ses descendans seroient pensionnés par le Prytannée.

car Apulée nous apprend, que la danse et les chants n'étoient point épargnés dans le cérémonial de la religion égyptienne (1) « Le goût du peuple, a dit Dupuis, fut bien senti par les anciens législateurs, qui unirent toujours les banquets sacrés, la musique et la danse aux actes publics de la religion, et à la célébration des mystères ». Les initiés aux grands mystères de la Franche-Maçonnerie, observateurs fidèles d'une invention dictée, dans le principe, par une grande connoissance du cœur humain, introduisent dans leurs cérémonies des banquets, de la musique, des chants et quelquefois des danses, lorsqu'ils se réunissent quatre fois l'an, aux solstices et aux équinoxes, pour rendre hommage à la toute-puissance du grand architecte de l'univers.

On ne sait rien de bien positif sur les mystères de la grande déesse des Égyptiens. Il ne nous reste, de cette antique institution, que quelques formules qui se pratiquoient lors des initiations; la description du vêtement de l'Hiérophante, ou du chef du sacré collège; les hiéroglyphes et la table Isiaque, que nous considérons comme une image de la sphère. Il est du moins certain que la déesse Isis jouoit le plus grand rôle dans ses mystères, puisqu'on la considéroit comme la divinité vers laquelle les Égyptiens devoient tourner leurs regards. On y traitoit

(1) La belle procession d'Isis, dessinée et composée par M. *Moreau le jeune*, d'après la description d'Apulée, que l'on trouvera à la suite de cet article, avec une explication du cérémonial qui s'y pratiquoit et des idoles qu'on y portoit, suffira, sans doute, pour donner une idée de la pompe des fêtes égyptiennes.

principalement des voyages entrepris par la déesse, pour la recherche du corps d'Osiris son époux, si cruellement mis à mort par Typhon. Nous rapporterons bientôt ce que Plutarque nous a laissé sur cette espèce de poëme astronomique.

Les Égyptiens, comme nous l'avons déjà dit, considéroient Osiris, ou le *bon principe,* comme la raison; il étoit leur *Logos,* leur *Spiritus,* ou le souffle divin par qui tout respire. Typhon, considéré comme mauvais principe, étoit l'image des passions qui répugnent à la raison, aussi l'appeloit-on *sans-raison.*

Isis, ou la nature, en sa qualité de femme, de mère conservatrice, ou de matrice universelle, qui a en elle la faculté de recevoir et de donner à la fois tous les germes fécondans, étoit supposée contenir en elle seule le bien et le mal. Cette supposition toute mystique a rendu son culte plus célèbre que celui d'Osiris son époux; d'ailleurs, les Égyptiens donnoient à Isis les formes des deux sexes, et ils l'appeloient *dieu Isis, dieu bon et tout-puissant,* dans les invocations qu'ils lui adressoient.

Isis, selon les Égyptiens, étoit la divinité universelle, la mère de toutes choses..... *Je suis la nature,* dit-elle, *mère de toutes choses, maîtresse des élémens, le commencement des siècles, la souveraine des dieux et la reine des mânes.....*

Ailleurs, la déesse s'exprime ainsi : .... *Moi Isis, suis la reine de ce pays d'Égypte, et j'ai eu Mercure pour premier ministre. Personne ne pourra révoquer les lois que j'ai faites, et empêcher l'exécution de ce que j'ai ordonné.*

Je suis la fille aînée de Saturne, le plus jeune des Dieux.

Je suis la sœur et la femme d'Osiris.

Je suis la mère d'Orus.

Je suis la première inventrice de l'agriculture.

Je suis le chien brillant parmi les astres.

La ville de Bubaste a été bâtie en mon honneur.

Réjouis-toi, ô Égypte! qui m'as nourrie.

Portrait d'Isis Myrionime, par Apulée.

(Voyez la Gravure.)

Apulée a donné un portrait d'Isis, qui mérite d'être rapporté dans cette circonstance, et dont je donnerai l'explication, à mesure que je suivrai l'auteur dans sa description.

« Une chevelure longue, dit-il, et bien fournie tomboit par ondes sur son cou divin; elle avoit en tête une couronne, variée par sa forme et par les fleurs dont elle étoit ornée. Au milieu, sur le devant, paroissoit une espèce de globe, qui jetoit une lumière brillante et argentine, comme celle de la lune. A droite et à gauche de ce globe, s'élevoient deux ondoyantes vipères, comme pour l'enchâsser et le soutenir, et de la base de la couronne partoient des épis de blé ».

Explication.

Cette couronne est donnée à Isis, pour exprimer qu'elle est la reine du ciel. Le globe, qui accompagne la couronne, est celui de la lune, dont la déesse étoit l'image. Les deux



LA DÉESSE MYRIONIME, ISIS,

Ou La Nature Personnifiée

vipères, aussi-bien que la couronne, désigne qu'Isis est un symbole de la constellation de la Vierge, laquelle a sous ses pieds le serpent d'Eve; à sa gauche, l'hydre femelle; auprès d'elle, la couronne boréale qui marche avec elle.

Les épis qui sortent de la base de la couronne, désignent l'invention de l'agriculture, que les Égyptiens attribuoient à leur déesse Isis (1).

« Une robe de fin lin, continue Apulée, couvroit entièrement la déesse Isis. Cette robe étoit si éclatante, tantôt par sa blancheur, tantôt par son jaune safrané, enfin, par une couleur de feu si vive, que mes yeux en étoient éblouis. »

Explication.

Ceci est une peinture de la lune, que la déesse représentoit, et l'on remarquera l'exactitude de la description d'Apulée; car lorsque la lune se lève à l'Orient, elle paroit couleur de feu et enveloppée d'une vapeur ou d'une espèce d'auréole, couleur de safran. L'auteur continue ainsi :

« Une siamarre, remarquable par sa grande noirceur, passoit de l'épaule gauche au-dessous du bras droit, et flottoit à plusieurs plis, en descendant jusqu'aux pieds; elle étoit bordée de nœuds et de fleurs variées, et parsemée d'étoiles dans toute son étendue. » (A cette description on reconnoîtra l'image du ciel pendant la nuit.)

---

(1) On voit encore sur les planisphères égyptiens *trois épis* de blé réunis, représentés à la place de la constellation de la Vierge, et les Égyptiens eux-mêmes la désignoient par le nom d'Isis.

« Au milieu de ces étoiles, se montre la lune avec des rayons ressemblans à des flammes. Cette déesse avoit un cistre à la main droite, qui, par le mouvement qu'elle lui donnoit, rendoit un son aigu mais très-agréable. De la main gauche elle portoit un vase dont l'anse étoit formé par un aspic, qui élevoit sa tête d'un air menaçant ».....

Explication.

Le cistre, que l'on met ici dans la main d'Isis, est un symbole de l'harmonie universelle du monde, comme l'est aussi la lyre d'or, que l'on plaçoit dans les mains d'Apollon Musagète. Le vase représente l'intumescence des eaux du Nil, à laquelle présidoit la déesse, en sa qualité de reine des mers, des fleuves et des eaux, intumescence qui commençoit à se manifester, lorsque le soleil entroit en conjonction avec le signe de la vierge; et ce signe est accompagné de la grande couleuvre, dont on a formé les anses du vase que porte Isis. D'ailleurs la coupe céleste, ou des dieux, que l'on voit sur la sphère, est placée à la gauche de la constellation de la Vierge, et sur le dos de l'hydre brûlante, également l'image du Nil. Je reprends la description du portrait d'Isis.

« La chaussure qui couvroit les pieds de la déesse, exhalant l'ambroisie, étoit faite d'un tissu de feuilles de palmes victorieuses. » Je dirai, ces palmes victorieuses sont l'image de l'abondance, que l'intumescence du Nil procure aux Égyptiens ; et l'on remarquera que le palmier croît facilement en Égypte, et qu'il se plaît sur les bords du Nil.

« Cette grande déesse, continue Apulée, dont la douceur

de l'haleine surpasse tous les parfums de l'Arabie-Heureuse, daigna me parler en ces termes : *Je suis la nature mère des choses, maîtresse des élémens; le commencement des siècles, la souveraine des dieux et des déesses: c'est moi qui gouverne la sublimité lumineuse des cieux, les vents salutaires des mers, le silence lugubre des enfers. Ma divinité unique est honorée par-tout l'univers, mais sous différentes formes, sous divers noms et par différentes cérémonies. Les Phrygiens, les premiers nés des hommes, m'appellent la Pessimontienne, mère des dieux; les Athéniens, Minerve Cécropienne; ceux de Cypre, Vénus Paphienne; ceux de Crète, Diane Dyctinne; les Siciliens, qui parlent trois langues, Proserpine Stygienne; les Eleusiniens, l'ancienne déesse Cérès; d'autres, Junon; d'autres, Bellone; quelques-uns, Hécate; quelques-autres Rhamenusie. Mais les Égyptiens, qui sont instruits de l'ancienne doctrine, m'honorent avec des cérémonies qui me sont propres et convenables, et qui m'appellent de mon véritable nom, la reine Isis.* Enfin on m'appeloit la déesse MYRIONIME, ou Isis aux *mille noms* ».

Apulée, quoiqu'initié aux mystères, ne parle ainsi de la déesse Isis que d'après les traditions qui s'étoient conservées, et qui avoient passées à Éleusis aussi-bien qu'à Rome; car les Égyptiens n'admettoient point d'étrangers à ce qu'ils appeloient la *grande initiation.* Cette peinture d'Isis, qui suffiroit sans doute pour faire connoître les fonctions et les attributions de la grande déesse de l'Égypte, et pour donner une idée certaine de ce que

pouvoient être ses mystères si renommés, est d'autant plus précieuse pour nous, que l'auteur, en citant les noms des déesses que l'on avoit assimilées à Isis dans la Grèce, prouve que les Grecs eux-mêmes ne reconnoissoient qu'une seule et même divinité, sous des noms différens.

§ I.

Nous ne considérons la légende d'Isis, telle qu'elle nous a été tranmise par Plutarque, que comme la réunion de diverses parties d'un poëme plus étendu, que l'on auroit fait sur Isis et Osiris, et sur Typhon leur ennemi. Néanmoins, il en reste assez pour faire connoître le génie des Égyptiens, et pour prouver que la théorie des mystères s'accordoit parfaitement avec les mouvemens réguliers des planètes. Nous nous dispenserons de la rapporter ici, parce qu'on la trouve toute entière dans l'ouvrage de M. Dupuis.

Cependant nous observerons que, malgré la rétiscence qu'Hérodote met dans les différens passages qu'il nous a donnés sur les mystères, il est prouvé qu'on y célébroit la théorie des deux principes, et leur rapport avec l'âme. Dans la description qu'il donne du temple où ils se pratiquoient, il parle d'un tombeau qu'il a vu derrière le sanctuaire, contre la muraille. Ce tombeau est probablement celui d'Osiris.

C'est le tombeau d'un homme, dit Hérodote, dont je dois taire le nom. Dans l'enclos du temple, on voit de grands obélisques de granit, ornés de figures symboliques, et un lac circulaire, pavé de pierre et revêtu d'un parapet.

Il y avoit un lac semblable dans le temple de Délos, lequel étoit à l'usage des grandes initiations. C'est dans ce lac, ajoute Hérodote, que les Égyptiens célébroient, pendant la nuit, ce qu'ils appeloient les mystères secrets, dans lesquels on donnoit la représentation des souffrances d'un dieu fait homme. On y voyoit le simulacre du corps d'Osiris, dieu-lumière, si cruellement mis à mort par Typhon, prince des ténébres. On déposoit ensuite le prétendu cadavre dans un tombeau, et sa résurrection s'opéroit immédiatement après la première cérémonie, au milieu des éclairs et des éclats de la foudre, ce qui avoit lieu comme par enchantement, à l'aide de machines qu'on avoit soin de disposer d'avance. Cette formule symbolique se pratiquoit également en Perse et en Arménie, en l'honneur de Mithra; car, dans la célébration des mystères de la mort du dieu régénérateur du monde, père de la lumière et des âmes, vaincu par le chef des ténébres et de la nuit, le grand-prêtre, en montrant un corps nu et mutilé, sculpté et peint au naturel, soit en cire, soit en bois, prononçoit par trois fois, à haute et intelligible voix, ces mots remarquables : *sa mort a fait votre salut.* Athénagore observe que les Égyptiens célébroient des fêtes de deuil en l'honneur de leurs dieux, dont ils pleuroient la mort, et ensuite qu'ils leurs faisoient des sacrifices, comme étant passés à l'immortalité : ce qui rentre dans l'idée de mort et de résurrection qu'on attribuoit à Osiris, à Orus, à Bacchus, à Adonis, etc., etc.

Plutarque nous apprend, dans son traité d'Isis et d'Osiris, qu'en Phénicie, lorsqu'on célébroit les mystères de la mort d'Adonis, on montroit la statue d'un beau

jeune homme, que l'on couvroit de fleurs; les femmes le pleuroient et on lui élevoit un tombeau. Les mêmes cérémonies avoient lieu en Grèce; dans les mystères de Bacchus, on donnoit le spectacle de sa défaite par les Titans; sa descente aux enfers et sa résurrection y étoient également représentées. On lit dans Porphyre, qu'à l'île de Chio et à Ténédos, cette mort mystérieuse étoit représentée par le sacrifice réel d'un homme qu'on immoloit. Delà, sans doute, les sacrifices humains, attribués aux Druïdes, dans la célébration de leurs mystères.

C'est ainsi que les Francs-Maçons, en mémoire de l'assassinat de leur grand maître Hiram, se réunissent dans un temple drapé de noir, pour y déplorer sa perte. Là, les initiés, couverts d'un manteau lugubre, s'arment d'un glaive, dans l'intention de venger sa mort; après s'être formés en trois compagnies, composées chacune de neuf individus, ils marchent en silence dans les détours du temple, jusqu'à ce qu'enfin, ayant découvert le corps d'Hiram, ils l'entourent, font entendre les accens de la douleur, et lui élèvent un tombeau. Ce rapport singulier de la Franche-Maçonnerie, avec les mystères de la nuit des anciens, est une preuve de son antiquité, ce qui sera beaucoup mieux démontré, lorsque nous traiterons particulièrement des pratiques secrètes de cette institution.

Si on pouvoit ajouter foi à tout ce que rapporte Hérodote, nous dirions, que les prêtres ont abusé de leurs pouvoirs en rendant des oracles qui ordonnoient de sacrifier des victimes humaines aux dieux; que ces mêmes prêtres, séduits et gagnés à prix d'argent, par les ennemis de l'état, en voulant faire dépendre la puissance temporelle

de leur autorité, auroient égorgé, dans les mystères, les enfans des grands et même ceux des rois, pour les offrir aux dieux comme des victimes intéressantes et beaucoup plus précieuses que les autres. Ainsi, on a vu le grand-prêtre Calchas, égorger la fille d'Agamemnon au pied d'un autel; on a vu la prêtresse de Diane, prête à enfoncer le couteau sacré dans le sein de son frère Oreste, pour satisfaire à un ordre inhumain; on a vu de même, Seïla, la fille de Jephté, paroître au milieu des armées de son père, et recevoir la mort de la main d'un prêtre, pour obéïr à la volonté de dieu.

A tout ceci nous répondrons qu'Hérodote lui-même, que nous voyons broncher dans le narré qu'il fait des mystères, ne peut nous servir d'autorité, parce que nous pouvons l'accuser de mensonges, et sur-tout d'avoir sacrifié, dans ses écrits, la vérité au merveilleux. Ainsi, selon nous, les sacrifices humains, les résurrections et le dépôt dans un sépulcre des victimes prétenduement sacrifiées dans les mystères, ne seroient qu'une peinture de trois positions que le soleil prend annuellement dans le Zodiaque. La mort de l'individu, seroit l'image de l'automne; sa résurrection seroit celle du printemps; comme le dépôt de son corps dans un cercueil, seroit celle du solstice d'hiver. Delà, la grande quantité de tombeaux élevés en l'honneur des dieux. C'est ainsi que la grande pyramide d'Égypte étoit considérée comme le tombeau d'Osiris (1). Elle servoit de piédestal au soleil, lorsque

---

(1) Les Égyptiens disoient que leurs dieux étoient morts, que leurs corps étoient couchés dans des tombeaux, et honorés parmi eux; mais que leurs

le premier jour de son passage dans les signes supérieurs, ou de sa résurrection, abandonnant le séjour des morts et s'élançant dans la voûte azurée, il venoit, dans toute sa gloire, se poser à midi sur le sommet du monument, et se montrer aux acclamations de toute l'Égypte assemblée.

Comme on vient de le voir, Osiris a son tombeau, dans lequel on dépose une statue ou espèce de momie, taillée d'après les idées que l'on s'est faites de ce dieu, roi du ciel et de la terre. Adonis, Bacchus, Mithra et Jupiter avoient aussi leurs tombeaux, que les peuples alloient visiter tous les ans. On y pleuroit, on y chantoit des hymnes funèbres, et on y récitoit des prières.

A ces représentations tragiques et mystérieuses, se rattachoient les idées du dogme de l'immortalité de l'âme, que l'on enseignoit particulièrement dans le collège des initiations.

Les anciens, comme nous l'avons déjà remarqué, considéroient le soleil comme l'âme du monde, comme le principe de la vie, et le foyer où tout, après la destruction, finissoit par se réunir et se purifier. Delà, on a supposé que les âmes, après la mort, retournoient dans le sein du dieu qui les avoit créées, pour y être purifiées et pour y jouir de la félicité éternelle. C'est par une suite de la conséquence de ce dogme théologique, présenté aux peuples par les initiés, qu'on les voyoit s'affliger de l'absence de leur dieu, et pleurer les souffrances qu'on

---

âmes brilloient dans le ciel, et y étoient devenues autant de différens astres. (Plutarque, *Traité d'Isis et d'Osiris.*)

lui supposoit; et qu'on les voyoit aussi se réjouir, lorsque les prêtres, par l'exposition publique de certaines figures hiéroglyphiques, annonçoient son retour à la vie, ou sa résurrection; car ils n'avoient rien tant à redouter que les ténèbres, dont ils regardoient le chef comme l'ennemi des âmes, puisqu'il l'étoit effectivement du dieu créateur et conservateur de toutes choses, dont il étoit la seule image qui fut ostensible.

§. II.

Des mystères d'Éleusis.

Les mystères de Cérès, célébrés à Eleusis, diffèrent peu, dans le fonds, de ceux que l'on pratiquoit en Égypte en l'honneur de la déesse Isis. Les mystères de Cérès, comme ceux d'Isis, étoient fondés sur les deux principes qui gouvernent le monde (1). On y représentoit la déesse des moissons, armée de deux torches, cherchant partout sa fille Proserpine, enlevée par Pluton, lorsque cette jeune nymphe s'occupoit à cueillir des fleurs dans les campagnes de Sicile. Les courses de cette mère désolée, étoient d'autant plus infructueuses, que sa malheureuse fille étoit condamnée à passer six mois dans les enfers et six mois sur la terre, de manière que Cérès ne

---

(1) Parlerai-je, dit Cicéron, de cette sainte et auguste Eleusinie, aux mystères de laquelle les nations les plus éloignées se font initier? Rapporterai-je ceux de Samothrace et ceux qui se célèbrent à Lemnos? Qu'on développe ces mystères, qu'on les réduise à ce que la raison y découvre, on verra qu'ils vont plutôt à expliquer des choses naturelles, qu'à établir la connoissance des dieux. (Cicéron, *de la Nature des Dieux*, liv. 1.er)

la trouvoit jamais où elle étoit véritablement. Ainsi, le passage successif de Proserpine, de l'empire des ténèbres à celui de la lumière, et son séjour de six mois chaque année, dans chacun de ces deux domaines, renferment évidemment une allégorie relative à la division de l'univers, entre les deux principes Ormusd et Ahriman, que Plutarque dit être le même que Pluton, et au partage égal de la révolution annuelle, entre la lumière et les ténébres, entre les jours et les nuits.

Voilà, en abrégé, la théorie des mystères de Proserpine que l'on célébroit à Éleusis; voilà l'origine de ces fêtes nocturnes si célèbres en Grèce et si recherchées à la naissance de leur institution; mais autant décriées dans la suite qu'elles avoient été vénérées dans le principe; d'une part, parce qu'on avoit rendu les initiations trop faciles, et, de l'autre, parce que l'indécence y fut portée à l'excès.

Éleusis, séjour par excellence des mystères et des initiations, devint un lieu d'infamie, de prostitution et de débauche. Les dépenses pour ce pélérinage, étoient si considérables, que les amans se faisoient un mérite aux yeux de leur maîtresse de payer ces frais; et, comme l'a observé un savant critique, *la superstition parut à Éleusis dans toute sa force, et l'esprit humain dans toute sa foiblesse.*

Dans cette position des mystères sacrés, quelques philosophes ne purent dissimuler leur mépris pour de vaines cérémonies, dont il ne résultoit que des abus et souvent des crimes. Aussi vit-on Diagoras soutenir que les initiations étoient contraires à la vertu, et qu'elles corrom-

pointe horriblement les mœurs des Grecs. Un jour, on exhortoit Diogène à se faire initier : Patœcion, ce fameux voleur, répondit-il, obtint l'initiation ; Épaminondas et Agésilas ne la sollicitèrent jamais. Socrate la refusa ; car, disoit-il, si les mystères sont mauvais, je ne pourrai pas m'empêcher de les déclarer à ceux qui ne sont pas initiés, afin de les en écarter ; s'ils sont bons, je m'empresserai, par humanité, de les faire connoître à tout le monde. Ainsi, pour réfuter l'utilité des mystères, on pourroit dire, les mystères dégénérèrent au point que l'on fût obligé de les défendre à Rome. On pourroit s'étayer encore de l'aversion de Diogène et de Socrate pour l'initiation. Nous répondrons, l'abus que l'on peut avoir fait des mystères ne prouve nullement contre les mystères ; car, de nos jours, nous avons vu les meilleures institutions dégénérées, dégradées et même avilies par la conduite de leurs ministres, surnager encore par la force des principes qui les constituent et par la sagesse qui règne dans leur organisation. Mais les mystères, répondrons-nous encore, n'auroient-ils pas été calomniés, poursuivis même, par des hommes puissans que l'on se seroit fait un crime de recevoir ? La farce que joua Alcibiade, farce qui pensa lui coûter la vie, selon Plutarque, ne seroit-elle pas une preuve de ce que nous avançons ? Pour ridiculiser les mystères, il s'habilla en *Démiourgos*, et Polition en *Dadouque*, tandis que Théodore faisoit le rôle de *Mercure*, et, ainsi vêtus, ils se montrèrent dans les rues d'Athènes.

La Franche-Maçonnerie, pure dans son institution, vierge dans ses cérémonies, et utile dans sa pratique, n'a-t-elle pas été calomniée et poursuivie? Les Templiers et

× Le Nom de Cadoche ou Kadouche me paraît être une Variante du Nom Dadouque ; et le grade auquel correspond le titre de Cadoche dans nos loges modernes me paraît être dans le même rapport hyérarchique que celui du Dadouque et du Démiourgos de l'antiquité. — Le grade de Cadoche ou Kadouche est une Dignité dans nos loges le 9e après celui de Vénérable. — V. passim page 117

les Jésuites, dans leurs associations, avoient des mystères secrets; l'un et l'autre ont été également calomniés et poursuivis. Cependant, à Dieu ne plaise que nous prétendions excuser les Jésuites et les laver de leurs erreurs ! Mais quand la justice suprême s'unit aux intérêts et à la politique des empires, quand elle garde le silence sur la nature des crimes des malheureux qu'elle frappe du glaive de la loi, quand elle charge les criminels de forfaits qui leur sont étrangers, pour donner le change sur ceux dont ils sont véritablement coupables, elle perd sa dignité, elle dégrade sa pureté et prend une attitude tyrannique. Ainsi, en parlant des Jésuites, nous avons dit qu'ils avoient été calomniés, parce que cette congrégation savante, composée de neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-huit individus, considérée comme conspiratrice, fut entièrement dissoute et chassée de toutes les parties de la France, sans aucun jugement préalable. Chacun fut, pour ainsi dire, autorisé à débiter sa fable sur ce grand événement; le gouvernement persista dans son silence, et ce ne fut que long-temps après la destruction de l'ordre que la vérité perça le nuage qui couvroit la véritable cause de la perte des Jésuites. Il en fut de même des Templiers, dont la puissance effrayoit le pape Clément V, et dont la force militaire et les richesses portèrent ombrage au roi Philippe-le-Bel. En 1305, Jacques Morlay, grand-maître des Templiers, ses officiers et tout l'ordre sont dénoncés au pape Clément comme des scélérats, des infâmes, comme des hérétiques, comme des...... Les calomnies les plus affreuses que l'on inventa pour perdre ces illustres chevaliers, gardiens du temple de Jérusalem, et désignés par ces mots *devoti milites*,

sont de nature à faire frémir. Condamnés, ils reçurent la palme du martyre au milieu de Paris, et mourant dans les flammes d'un bûcher qui fut dressé à la pointe de l'île du Palais (occupée aujourd'hui par le Pont Neuf), ils protestoient de leur innocence et chantoient des hymnes et des cantiques en l'honneur d'un Dieu de paix. Enfin, nous dirons, un calomniateur est un assassin masqué, qui frappe dans le silence et sous l'incognito; habitué au mensonge, il se présentera sans pâlir devant la loi, et cherchera à égarer le jugement des hommes sur l'application qu'ils doivent en faire.

D'ailleurs, rien ne prouve que le refus de Diogène et de Socrate, de se faire initier aux mystères, ne soit pas dicté par un sentiment de haine plutôt que par un sentiment de justice. Nous blâmons l'insolence de l'un et l'indiscrétion de l'autre; néanmoins, nous attribuerons le refus trop peu motivé des deux philosophes, aux calomnies que la jalousie aussi-bien que la malignité lancèrent contre des institutions respectables dans le principe, mais qu'un relâchement dans la pratique des formules avoit peut-être altérées. Nous rapporterons, en faveur de l'initiation, deux faits remarquables, qui sont relatifs à Néron et à Constantin.

Néron n'osa se présenter au temple d'Éleusis; ses forfaits lui en interdisoient pour toujours l'entrée. Constantin, souillé de toutes sortes de crimes, teint du sang de son épouse, après des parjures multipliés, se présente aux prêtres païens pour se faire absoudre de tant de forfaits. On lui répond que parmi les sortes d'expiations, on n'en connoît aucune qui ait la vertu d'effacer autant de crimes,

et qu'aucune religion n'offre des secours assez puissans contre la justice des dieux, qu'il a outragés. Un des flatteurs du palais, témoin de son trouble et de l'agitation de son âme, lui apprend que son mal n'est pas sans remède, et qu'il existe dans la religion des Chrétiens des purifications plus fortes et plus puissantes que celles de sa religion. De ce moment, Constantin se déclare le protecteur zélé d'une secte qui avoit non-seulement le droit, mais le pouvoir de l'absoudre. Ce fait prouve bien que les plus grands événemens naissent souvent des plus petites causes; car si les prêtres païens se fussent prêtés au désir de l'empereur, inquiet dans la pensée de ses crimes et troublé par les remords, Constantin n'auroit pas embrassé le Christianisme et ne s'en seroit pas déclaré le protecteur; il n'eût pas transporté le siège de l'Empire romain à Bysance, et Rome, peut-être, auroit conservé son antique grandeur et toute sa gloire.

§. III.

De l'Ame du Monde.

La grande déesse Isis étoit l'image de l'âme du monde. Suivant les anciens, l'âme du monde est une double force active et progressive partagée entre le *feu,* la lumière ou l'*actif;* et le *froid,* l'*humide,* les ténèbres ou le *passif.* Cette force, toujours active en se concentrant en elle-même, en devient plus puissante : alors elle produit intérieurement, mais, lorsqu'elle arrive à un point déterminé, elle s'exhale et produit au dehors. Cette force puissante en ramenant tout au centre commun, ou

la terre, y retrouve encore l'aliment qui lui est propre, et c'est alors qu'elle acquiert une force nouvelle même dans ce qu'elle a détruit.

On a cru, chez les Grecs, que des génies étoient chargés d'attacher les âmes aux corps, comme ils étoient chargés de les en détacher. Cette fonction étoit attribuée surtout à Proserpine et à Mercure, comme nous l'apprend Plutarque. Mais quoique ces fictions paroissent véritablement absurdes, on pourroit expliquer jusqu'à leur absurdité. Tout cela tient à la doctrine des mystères, à la théorie des âmes et à leurs voyages dans les sphères. Cette division de l'homme en deux substances, dont l'une est matérielle et l'autre toute spirituelle, est une doctrine théologique que l'on enseignoit dans le collége des initiations.

Les Grecs, qui croyoient à l'immortalité de l'âme, comme tous les peuples civilisés, l'ont représentée sous la forme d'un papillon ; ils l'appeloient Psyché (1), et l'ont unie à l'Amour : allégorie ingénieuse qui exprime que de l'union intime de l'intelligence, ou Psyché, avec l'agent actif de la nature ou le principe de tout ordre (l'Amour,) doit nécessairement naître l'harmonie universelle du monde. Les anciens concevoient l'âme comme un air et un souffle que la légèreté du papillon exprime fort bien. Aussi voyons-nous que Virgile la compare aux vents et aux oiseaux :

Per levibus ventis volucrique simillima somno.

L'Amour, ou Cupidon, fils de Vénus, est l'agent et le

---

(1) On voit dans Hésychius que Psyché veut dire en grec un *esprit* et un petit insecte volant tel qu'un papillon. (*Spon. Recherch. cur.* 4.° pag. 89, 90.)

principe de la génération universelle, et l'origine de toutes nos affections. Vénus, l'image de la beauté parfaite, qui étonne l'univers par l'éclat de ses charmes, provoque naturellement au désir; elle eut pour fils l'Amour, qui, suivant Hésiode, s'est uni au chaos pour organiser l'univers; c'est ainsi que les anciens considéroient l'Amour comme le père de tous les êtres, et qu'ils le faisoient naître d'un œuf.

On plaçoit l'Amour au nombre des huit dieux que l'on honoroit dans les mystères d'Osiris. Les noms des initiés, selon l'usage, étoient gravés sur une colonne élevée dans le temple d'Osiris, où ce dieu étoit adoré sous le nom de Phanès, et représenté sortant de l'œuf mystique. Comme on le voit, l'âme, l'Amour et Vénus elle-même, par leur nature et leur essence divine, se rattachent à la grande théorie des Mages sur l'organisation de l'univers.

§. IV.

Des Purifications de l'Ame.

La doctrine sur la destruction et la réorganisation éternelle des choses une fois admise, on a dit que les âmes des morts pouvoient se purifier de leur souillure par l'emploi des trois élémens, savoir, le *feu*, l'*eau* et l'*air*. Ce système des philosophes a fourni trois espèces d'expiations ou de purgations usitées dans les sacrifices des anciens, par le moyen des torches allumées, de l'eau et de l'air. La purification de l'eau se pratiquoit par l'aspersion de l'eau lustrale, ou par des bains pris dans les fontaines sacrées. Quant à celle de l'air, elle fut pratiquée par les Athéniens,

qui, pour expier le suicide d'Érigone, occasionné par leur négligence, se balançoient dans l'air, étant suspendus avec des cordes, pendant les fêtes appelées *Alétides* ou *Éories*. Ayant été ainsi purifiées, les âmes étoient reçues dans les Champs-Élysées.

L'âme étoit donc considérée comme une substance pure, lumineuse, émanée du feu éther, qui venoit animer nos corps, et qui retournoit à son principe après la mort. On conçoit que cette supposition a donné naissance aux expiations et aux purifications, pour en dégager les matières ténébreuses ou terrestres, et lui rendre sa légèreté et sa splendeur primitive. Ces sortes d'expiations étoient employées dans les initiations, comme on le verra dans la suite; elles sont également en usage dans la réception au premier grade de la Franche-Maçonnerie.

Selon les lois égyptiennes, on punissoit de mort, non-seulement celui qui commettoit un homicide, mais encore celui qui, présent à l'action, ne défendoit pas de tout son pouvoir la personne attaquée. C'est ainsi que Saphon, fils de Zoros, fondateur de Carthage, après avoir tué son frère Giscon dans un combat, fut envoyé par ordre du sénat, à Memphis, devant le tribunal du sacré collège, pour expier son crime. Je vais faire connoître la manière dont les prêtres égyptiens administroient l'expiation d'un crime de la nature de celui de Saphon.

Cérémonies usitées chez les Égyptiens, pour l'expiation d'un meurtre involontaire.

Lorsqu'un homicide involontaire se présentoit au

tribunal des expiations, le grand-prêtre, après s'en être emparé, avoit soin de renvoyer ses serviteurs, et ceux qui l'auroient accompagné dans le voyage ; ensuite, il l'introduisoit seul dans une espèce de consistoire, tenu par les autres prêtres et par les initiés. S'il étoit étranger, après lui avoir fait connoître le texte de la loi égyptienne sur l'homicide, et après lui avoir fait une leçon sévère sur la nature de son crime, il lui annonçoit, qu'avant de paroître au tribunal suprême, il devoit passer trois jours et trois nuits dans une prison, où il ne recevroit que les alimens nécessaires à sa subsistance. Après le discours du vénérable prêtre, on le dépouilloit de ses vêtemens, on le vêtissoit d'un sac de toile, costume ordinaire des criminels, et on le conduisoit dans sa prison.

Le terme de cette première peine expiré, on l'amenoit dans cet état, dans la salle du tribunal; et là, l'hiérophante, assis sur un trône élevé, entouré de ses prêtres et de tous les initiés, exigeoit du coupable, la confession de son crime, à haute et intelligible voix. Cela fait, il étoit d'usage que le grand-prêtre, après un discours capable d'émouvoir le coupable, et le ramener aux principes de l'honneur et de la vertu, posât trois questions de droit sur la nature du délit que l'on avoit à juger; le dernier initié, servant d'avocat, dans un discours préparé, devoit résoudre les questions en faveur du criminel, toute fois sans s'écarter des principes, et par conséquent du texte de la loi. Après quoi le grand-prêtre reprenoit la parole, continuoit son discours, et annonçoit au prévenu que toute espèce d'observations lui étoient interdites, attendu qu'il avoit à faire à un tribunal

pacifique, et conforme en tout à la justice et à la bonté des dieux. A l'instant même, on faisoit sortir le patient, et le tribunal passoit aux voix. Cependant, le grand-prêtre proposoit à ses compétiteurs d'infliger au coupable un jeûne de neuf jours, pour appaiser les dieux, et les engager à disposer son âme au courage et à la vertu.

Après les trois premiers jours de jeûne, le chef des expiations et quelques prêtres desservant l'autel de la grande déesse Isis, se rendoient ordinairement le quatrième jour, au lever de l'aurore, dans la prison du prévenu. Cette prison, située près le souterrain que les initiés doivent traverser avant de subir les grandes épreuves de l'initiation, avoit une porte qui donnoit dans le souterrain, près la chûte d'eau qui remplissoit le canal à l'usage de l'épreuve de l'eau. Il étoit d'usage d'ouvrir cette porte par le souterrain même, et de faire parvenir ainsi le prisonnier au lieu du supplice.

Le lac étoit bordé de chaque côté par deux parapets construits en pierre, et la totalité du local s'éclairoit par des torches allumées, que les desservans du tribunal tenoient élevées. Le malheureux n'étoit pas plutôt entré dans le souterrain, qu'il voyoit de tous les côtés les ustensiles et les attirails des divers supplices par lesquels il devoit passer, ainsi que les hommes nécessaires à leur exécution. Du côté de la porte d'entrée, étoit une grande cuve de porphyre; près de cette cuve, il voyoit une lame de fer, de six pieds de long, ou une espèce de lit concave, soutenu par des tréteaux de fer, au-dessous duquel on entretenoit du charbon allumé pour le faire rougir.

De l'autre côté du canal, au côté opposé de la porte,

étoit une grande roue, traversée d'un fort essieu, auquel tenoient deux manivelles propres à la faire mouvoir à main d'hommes. Le grand-prêtre, ainsi que les officiers du tribunal, étoient assis de chaque côté de la machine, de manière à présider la scène.

Dès que le criminel étoit entré, on le déshabilloit tout nu; on lui faisoit prendre une liqueur confortative, pour le remettre de l'impression que la vue des machines auroit pu lui faire; on lui couvroit la tête d'une coiffe d'étoffe incombustible (que je suppose être de l'amiante); au même instant, les prêtres lui saisissoient les membres, les rapprochoient les uns contre les autres, et les lioient avec des bandes de toiles, précisément comme les embaumeurs opéroient à l'égard des momies. Dans cet état, après lui avoir recommandé de fermer la bouche et les yeux, on le plongeoit dans la cuve, que l'on avoit eu soin de remplir d'une préparation chimique, propre à le préserver de l'action du feu ou du fer rouge sur lequel on le couchoit après la première opération. Le patient, après avoir resté quelques minutes dans cette position, douloureuse en apparence, étoit enlevé lestement, et en le faisant glisser doucement sur les bords du parapet construits en pente douce, des officiers nus, placés dans le lac, se disposoient à le recevoir et à l'y plonger, tandis qu'un d'eax, armé d'un cordage attaché au hamac sur lequel on le balançoit dans l'eau, s'empressoit de l'attacher à la roue qui étoit à l'autre bord; laquelle, par le mouvement précipité qu'on lui donnoit, attiroit à elle le corps du patient, qui se trouvoit suspendu, et auquel on faisoit faire trois fois le tour de la machine. Voilà donc

l'épreuve du *feu*, de l'*eau* et de l'*air*, qui se renouvelle ici.

Après avoir détaché le criminel de la roue, on le transféroit dans une chambre particulière, sur un lit portatif, où on lui prodiguoit les plus grands soins. Trois jours après, commençoient les cérémonies expiatoires religieuses; le prévenu, toujours revêtu de son sac, se rendoit au parvis du temple, au lever du soleil, et après les prières d'usage pour appaiser Typhon, le mauvais dieu ou l'instigateur de tous les crimes, on lui immoloit un taureau roux, que l'on égorgeoit, et dont on faisoit jaillir le sang sur le coupable. Un second sacrifice s'opéroit de suite, pour appaiser les mânes du défunt, et on parfumoit l'air par des fumigations aromatiques, que l'on promenoit autour du patient.

Enfin, l'expié, après avoir pris un bain en forme d'ablution, quittoit son sac et reprenoit ses habits; occupant toujours le même local, il mangeoit, sans proférer une seule parole, du pain, et il buvoit du vin qu'on lui offroit, en gardant le même silence, après quoi, les portes intérieures du temple s'ouvroient au bruit d'une musique mélodieuse et des chants d'allégresse. Le grand-prêtre complimentoit l'expié, le plaçoit dans le sanctuaire, et sacrifioit en sa présence un agneau blanc, en l'honneur d'Osiris, pacificateur. Pour compléter les neuf jours de jeûne auxquels l'expié avoit été condamné par le tribunal, il ne pouvoit se retirer qu'après le coucher du soleil, sans avoir pris d'autre nourriture que celle qui lui avoit été présentée le matin. Oreste, fils d'Agamemnon, tourmenté par les furies et les remords, après avoir tué sa mère, fit

purifier son âme par les torches allumées, ainsi que le représente un monument antique.

§. V.

De l'Enfer, du Tartare et de l'Élysée.

Au dogme de l'immortalité de l'âme, les théologiens de l'antiquité ajoutèrent celui des peines et des récompenses, et ils désignèrent les deux séjours où les âmes se rendoient, après la mort, par les noms d'Enfer ou de Tartare, et d'Élysée.

Les Égyptiens avoient un troisième séjour, nommé *Amynthès*, dans lequel ils plaçoient les âmes de ceux qui, sans être parfaitement vertueux, cependant n'auroient pas été jugés coupables. Ce dogme, si nécessaire à l'ensemble des principes moraux, et si important dans la pratique des lois, faisoit aussi partie des grands mystères que l'on enseignoit à Memphis.

L'Enfer, a dit un écrivain moderne, est un lieu de tourmens où les méchans subiront, après cette vie, la punition due à leurs crimes. C'est-là que Pluton, Minos, Eaque et Rhadamante gouvernoient les criminels et les méchans que la justice divine devoient justement atteindre et qu'elle frappoit de réprobation; c'est-là qu'Ixion, Tantale et les Danaïdes expièrent leurs crimes.

C'est dans les Enfers que l'on a fixé le séjour de Typhon, monstre à cent têtes, qui vomissoit des flammes par la bouche, et jetoit du feu par les yeux. (*Voyez* la gravure des divinités infernales). On voyoit aussi Briarée aux cent bras, toujours disposé à entraîner les

humains dans la demeure de Pluton. Enfin, c'est-là qu'étoient enfermés, pour ne jamais revoir le jour, les dieux anciens, chassés de l'Olympe par les dieux régnans et victorieux.

Tantale descend aux Enfers pour avoir révélé le secret des dieux dont il étoit le grand-prêtre. Là, il est dévoré de la faim et de la soif, ayant au-dessus de sa tête des fruits en abondance, dont il ne peut manger; un fleuve coule à ses pieds, et il ne sauroit y puiser une seule goutte d'eau pour humecter sa langue.

Explication des supplices de Tantale, d'Ixion et des Danaïdes.

Tantale est une image du Serpentaire; et si on examine dans le ciel la position de cette constellation, on verra qu'elle est placée au-dessus du grand fleuve d'Orion, et au-dessous des pommes d'or qu'Hercule tient à la main. La fable dit encore que Tantale enleva Ganimède, et qu'il cacha le chien d'or, volé dans le temple de Jupiter, parce que lorsque le Serpentaire se trouve à l'occident de l'horizon, on voit monter à l'orient le cocher céleste, appelé aussi Phaëton, ainsi que Sirius, ou le grand chien, qui se trouve entièrement au-dessous de l'horizon, lorsque le Serpentaire y descend lui-même.

Ixion, précipité dans les Enfers par Jupiter, où il fut attaché avec des serpens à une roue semblable à celle que l'on employoit dans les expiations, sur laquelle il tournoit sans cesse, pour avoir osé adresser des vœux indiscrets à Junon, est une image du soleil qui tourne

continuellement sur le Zodiaque, et qui, après avoir couvert de ses feux la constellation de la Vierge, se trouve effectivement dans les signes inférieurs, lorsqu'il est censé faire connoître son ardeur à Junon, dont le domicile est au signe du Verseau. Les serpens qui attachent Ixion sur cette roue symbolique, sont ceux que le Serpentaire tient dans ses mains; ils fixent le départ du soleil pour les Enfers, ou plutôt son passage dans les signes inférieurs.

Les filles de Danaüs, condamnées à remplir d'eau des tonnes percées, pour avoir, par le conseil de leur père, assassiné leurs maris la première nuit de leurs nôces, est une fable du genre des autres. Danaüs, auquel on donne cinquante filles, ne seroit-il pas le grand Orion, qui se trouve dans le ciel à l'une des extrémités de la voie lactée? Si cela est ainsi, on verra dans les Danaïdes, ses filles, la constellation des Pléïades, placée près d'Orion, au-dessous et près du grand fleuve, appelé indistinctement Éridan ou fleuve d'Orion. Et si on fixe, à l'orient, le point de départ de ces deux constellations, en suivant les Pléïades dans le mouvement de rotation qu'elles font, elles prendront bientôt l'attitude de femmes baissées qui puisent de l'eau dans un fleuve, pour la verser ensuite dans le même fleuve, lorsqu'étant arrivées à l'occident, le fleuve passera avant elles au-dessous de l'horizon. Or, il est démontré par cette explication, que c'est l'astronomie qui a fourni le motif de la fable des Danaïdes, dont le supplice, sans doute, sera éternel. Examinons, maintenant, ce que l'on doit entendre par Tartare et par Élysée.

On a dit que la fable du Tartare et de l'Élysée venoit

d'Égypte, parce qu'on ne connoit pas de peuple plus ancien que les Égyptiens, et qu'en effet la religion n'exerça nulle part un plus grand empire. Néanmoins, si nous avions des mémoires sur les peuples antérieurs, nous les verrions façonnés à l'erreur, et comme les Égyptiens et comme tous les peuples; car les mêmes causes produisent les mêmes effets et les mêmes opinions, dans des temps et chez des peuples divers. L'ignorance rendit long-temps l'erreur comme héréditaire, et en quelque sorte nécessaire à l'espèce humaine; il lui fallut des êtres surnaturels. Aux causes physiques qui préparoient déjà les esprits à admettre ces êtres imaginaires, on ajouta divers moyens propres à confirmer leur prétendue existence, et il ne fut pas difficile de perfectionner la superstition. Les théologiens, attachés aux mystères, sentirent qu'il falloit asservir le peuple par la crainte, ils lui présentèrent le dogme de la vie future. On demandera peut-être, a dit un philosophe, par quelle route les hommes ont été conduits à se faire les idées gratuites et si bizarres, qu'ils ont de l'autre monde. Il est vrai, répond-il, que nous n'avons point d'idées de l'avenir, qui n'existe point pour nous; ce sont nos idées du passé et du présent, qui fournissent à notre imagination les matériaux dont elle se sert pour construire les régions futures. L'homme, dans son état actuel, a deux façons de sentir; l'une, qu'il approuve; et l'autre, qu'il désapprouve; ainsi, persuadé que ces deux façons de sentir doivent le suivre au-delà même de son existence présente, il plaça dans les régions de l'éternité, deux séjours distingués; l'un fut destiné à la félicité, et l'autre à l'infortune; l'un devoit renfermer les amis de son dieu; l'autre fut une

prison destinée à le venger des outrages que lui faisoient ses malheureux sujets.

Nous voyons donc deux séjours distingués, construits d'après l'imagination de ceux qui les inventèrent. Il falloit faire mention d'un troisième séjour, qui tenoit le milieu entre les deux autres, et qui étoit destiné pour un temps à ceux qui n'étoient pas jugés dignes, ni des récompenses de l'Élysée, ni des peines du Tartare; car, on distinguoit les hommes en trois classes : les uns, dont la vie avoit été pure; les autres, coupables des plus noirs forfaits; une troisième classe, de ceux qui, sans être vertueux, n'étoient pourtant pas criminels. Ainsi, toute la théorie relative à l'état des morts se réduit à des expiations, à des peines, à des jouissances.

Quand nous avons dit que presque tous les peuples avoient imaginé ou adopté une demeure équivalente au Tartare et à l'Élysée, nous n'ignorions pas qu'on devoit en excepter ces peuples sauvages, qui n'eurent jamais aucune idée de dieu, ni d'une vie future. Nous savions encore que les Égyptiens eux-mêmes n'avoient point d'Enfer, qu'ils rejetoient absolument l'éternité des peines, et qu'ils ne croyoient qu'à une espèce de purgatoire, appelé en leur langue *Amynthès*. De ce lieu, aucun chemin ne conduisoit directement au séjour de bonheur; tous ceux qui entroient dans l'Amynthès devoient un jour ressusciter, et ranimer le même corps ou la même matière qu'ils avoient animé la première fois. Cependant, dans le purgatoire des Égyptiens, il y avoit autant de génies vengeurs qu'il y a de différentes espèces de délits sur la terre. Delà, sans doute, l'idée de la mé-

tempsycose, qui étoit définie par la transmigration des âmes dans de nouveaux corps diversement organisés; et la métempsycose est due à l'opinion de l'immortalité des âmes.

La grande fiction de la métempsycose, répandue dans tout l'Orient, tient au dogme de l'âme universelle et de l'homogénéité des âmes, qui ne diffèrent entr'elles qu'en apparence, et par la nature des corps auxquels s'unit le feu principe qui compose leur substance; car les âmes des animaux de toute espèce sont un écoulement du feu éther, et la différence des opérations qu'elles exercent ici bas, ne vient que de celle des vases ou des corps organisés qui reçoivent cette substance.

C'est de l'Orient que Pythagore apporta cette doctrine en Grèce et en Italie. Ce philosophe, et Platon après lui, enseignèrent que les âmes de ceux qui avoient mal vécu passoient, après la mort, dans des animaux brutes, afin d'y subir, sous ces diverses formes, le châtiment des fautes qu'elles avoient commises, jusqu'à ce qu'elles fussent réintégrées dans leur premier état. Ainsi, la métempsycose peut être considérée comme une punition des dieux.

La mythologie indienne admet un Élysée, où la terre est d'or, et où les bienheureux qui y sont jouissent de tous les plaisirs qu'ils peuvent désirer. Ces bienheureux se divisent en plusieurs classes : la première, et la plus distinguée, commande les autres. Ceux de la seconde classe portent des ailes, et sont toujours accompagnés de leurs femmes. Ceux de la troisième classe portent aussi des ailes, mais ils ont le bec fait comme celui d'un aigle, et c'est un de

ceux-ci qui est la monture ordinaire du dieu Vichenou. C'est aussi, sous la forme d'un aigle ou d'un épervier, que les Égyptiens font paroître Osiris; de même, les Grecs représentent Jupiter assis sur un aigle, dictant des lois à l'Olympe, et dirigeant le monde du haut des cieux. Ils ont aussi une certaine classe de bons génies, qu'ils appellent *Anges*, auxquels ils donnent des instrumens, et dont ils font des chanteurs et des musiciens habiles, chargés de louer éternellement leurs dieux. Aussi les Indiens espèrent, après la mort, un bonheur dont-ils n'eurent aucune idée; car les jouissances de leur paradis seront si vives, que l'imagination d'aucun homme n'est capable d'y atteindre, et que, tout ce que l'on peut se figurer en multipliant cent fois, mille fois, cent mille fois, etc., les plaisirs de cette vie, n'est rien en comparaison du bonheur que leur dieu communique à l'âme, dégagée du corps du juste, qu'il reçoit dans son sein. Les Grecs, qui surpassèrent les autres peuples par leur amour pour les arts, et qui se distinguèrent par leur goût pour tous les genres de beautés et de plaisirs, se créèrent un Élysée où l'on retrouvoit ces fêtes, ces jeux, et toutes ces jouissances, produit des talens qui caractérisent un peuple infiniment aimable, dont l'imagination vive auroit craint de se rendre aucun compte.

Suivant les Indiens, les mauvais génies habitent les lieux ténébreux et se répandent sur la terre, où ils cherchent à s'approprier les prières que les hommes font aux dieux, en leur occasionnant des distractions, et leur faisant omettre quelques-unes des cérémonies prescrites par leurs rits. Ce n'est que par ce moyen, et non par

eux-mêmes, qu'ils peuvent mériter devant dieu; et lorsqu'ils ont amassé une certaine quantité de prières, dieu leur permet alors de changer de nature; et, de génies errans et malheureux qu'ils étoient, ils deviennent âmes, et vont animer les corps des hommes : par là, ils jouissent de la béatitude promise à ces derniers. C'est pour écarter ces génies, et ne pas perdre le fruit de leurs prières, que les Indiens, en commençant le service divin, ont soin de réciter une oraison faite pour cet usage, et ils jettent de l'eau à leur gauche, côté par lequel ils s'imaginent que ces génies viennent ordinairement. C'est parmi ces génies que sont les Géans, qui passent pour avoir soumis toutes les créatures et même les génies bienfaisans à leur cruel despotisme, et que les dieux ont châtiés en en détruisant une partie, et en ôtant aux autres tout leur pouvoir. Ce sont eux qui sont censés tourmenter les âmes dans les enfers; ils ont tous des figures basses et affreuses, au lieu que les bons génies ont des figures douces et agréables.

Les Indiens reconnoissent encore une espèce de démons, qu'ils supposent être des vrais esprits méchans et malins. Ils n'ont point de corps; mais, selon eux, ils prennent le corps et la forme qu'ils veulent. C'est la nuit, surtout, qu'ils rôdent et qu'ils tâchent de faire tomber les voyageurs égarés dans des précipices, dans des puits ou dans les rivières, en se transformant en lumière, en maison, en homme, en animal, et en cachant le péril où ils les conduisent. C'est pour se rendre propices ces mauvais génies, que les Indiens élèvent, dans les campagnes, des statues en leur honneur, qu'ils vont

prier (1). Voilà les contes absurdes avec lesquels on intimide, encore de nos jours, les habitans de la campagne; voilà l'origine des revenans, des loups-garoux; et l'Indien n'est pas le seul peuple qui ait adressé des prières aux divinités malfaisantes pour se les rendre favorables, car les Égyptiens rendoient un culte à Typhon, et les Grecs aux vierges noires, etc.

Ce discours est plus que suffisant pour prouver à quel point les Indiens sont crédules, et on va voir paroître de nouveau les principaux dogmes de la théologie égyptienne que l'on enseignoit dans le collège de Memphis; c'est-à-dire les dogmes de l'immortalité de l'âme, du jugement de ces mêmes âmes après la mort, de celui des récompenses et des peines, et la désignation des lieux où la justice divine place les bons et les méchans; enfin, le dogme célèbre de la métempsycose va se montrer dans tout son éclat, car elle est la base principale sur laquelle repose toute la théologie indienne.

C'est ainsi que les Indiens croyent que tout ce qui respire est doué d'une âme spirituelle et immortelle, dont les facultés se développent à proportion de la bonté des organes du corps qu'elle anime; que toutes les âmes sont destinées à jouir d'une béatitude immuable auprès de dieu; que, pour parvenir à cet état de bonheur parfait, elles sont obligées de faire de grandes pénitences et de passer par bien des épreuves, afin d'être purifiées de la plus petite souillure; qu'à la mort de chaque individu,

(1) M. Leschenot m'a dit avoir vu, dans le cours de ses voyages dans l'Inde, des statues de cette espèce, qui avoient jusqu'à dix pieds de haut.

son âme est jugée, qu'elle est récompensée suivant la somme et la qualité de ses fautes; qu'après cette punition, elle retournera sur la terre animer un corps quelconque, d'autant plus vil et plus abject, qu'elle aura été coupable dans sa première vie; que si elle a le malheur d'être condamnée à vivre dans le corps d'un animal, elle animera successivement différens corps d'animaux pendant le temps de sa condamnation, à moins que des circonstances fortunées ne la délivre de cet état malheureux, parce qu'un animal ne peut faire par lui-même aucun acte méritoire. Ces circonstances sont la vue d'un dieu, soit dans les temples, soit dans les rues, lorsqu'on l'y porte processionnellement, ou la vue seulement d'un lieu très-saint. Ils croyent qu'à sa mort son âme passera dans le corps d'un homme, et qu'elle ira ainsi de corps en corps, jusqu'à ce que, parfaitement épurée par les pénitences et les austérités les plus rigoureuses, et par un abandon et un renoncement total des biens et des plaisirs de ce monde, elle soit digne d'être reçue dans les lieux où réside Dieu, où elle jouira d'un bonheur permanent et invariable. Ils croyent encore que l'âme d'un homme tué, excepté celles de ceux qui meurent dans les guerres justes et pour la défense des dieux, des lois et de la patrie, restent vagabondes et errantes sur la terre, autant de temps qu'elles étoient destinées à rester dans le corps qu'une mort violente les a forcé de quitter, qu'après ce temps elle est jugée, punie ou récompensée.

Les Indiens disent qu'ils ont deux paradis : l'un, la résidence des sages et des génies bienfaisans. Ce pays, qui est d'or, est divisé en beaucoup de cantons plus ou moins

heureux. C'est là que les âmes des hommes justes, charitables et bienfaisans, sont récompensées après la mort. Ils y demeurent plus ou moins long-temps, et habitent les cantons, suivant la quantité et la qualité des bonnes œuvres qu'ils ont faites sur la terre; mais ces plaisirs se succèdent sans mélange de peine, et viennent au gré des habitans de ce lieu. Après le temps limité pour leur demeure dans ce pays de délices, ces âmes reviennent sur la terre animer les corps des hommes, et non ceux des animaux, et recommencer une nouvelle vie. L'autre paradis des Indiens est le séjour ordinaire de leur dieu, c'est une montagne d'argent, sur laquelle on goûte un plaisir inexprimable, et qui n'a aucune ressemblance avec les plaisirs de la terre, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Lorsqu'une âme y est admise, elle n'en sort plus.

Les Indiens placent leur enfer dans la partie sud-est de l'Inde. Il est divisé en plusieurs cantons, comme leur paradis; les uns, pleins de serpens; les autres, de scorpions; d'autres, de vautours, et enfin de toutes les machines propres à supplicier les âmes de ceux qui y sont précipités. Les mauvais génies, qui ont mérité le courroux des dieux, l'habitent et s'occupent à tourmenter les condamnés; ceux-ci, comme Prométhée, prennent un corps dont les chairs renaissent à mesure que les monstres de ces lieux les déchirent. Après le temps fixé pour leur punition, ils reviennent sur la terre animer le corps d'un homme, s'ils n'ont pas été bienfaisans, et celui d'un animal, si leur première vie a été très-coupable.

Cette théorie, dans le fonds, n'est qu'une image allégorique de l'année; car, dans le paradis d'or des Indiens,

où l'on goûte le parfait bonheur, ne verra-t-on pas l'âge d'or, le printemps ou la brillante saison qui fait éclore les germes et réjouit toutes les créatures? Dans le second, ou la montagne d'argent, le séjour ordinaire du dieu suprême de l'Inde, ne verra-t-on pas l'âge d'argent, le solstice d'été, le terme des courses du soleil, le lieu le plus élevé du ciel où l'astre suprême fixe son repos, d'où il contemple l'univers comme sur un trône inaccessible? Enfin, dans l'enfer des Indiens, habité par des serpens, des scorpions et des vautours, ne verra-t-on pas les âges d'airain et de fer, âges de malheurs, et le symbole de la dégradation de la nature, qui alors, abandonnée de son époux, pleure et gémit? Cette peinture est d'autant plus exacte, que si on lève les yeux au ciel, lorsque le soleil entre dans les feux du scorpion, qu'il descend lui-même dans les lieux inférieurs, et qu'il couvre la nature d'un voile ténébreux, on le verra tous les matins, à l'orient, se lever et s'avancer, dans la voûte azurée, sous la forme d'un énorme scorpion, ayant pour précurseurs les serpens d'Ophiuchus et le vautour de Prométhée.

§. VI.

Des Cérémonies usitées dans les anciennes Initiations.

Le but des Mages, dans leur institution première, fut sans doute l'amélioration de l'homme et son perfectionnement par l'enseignement de tout ce qui mène à la vertu. Si telle étoit leur intention, nous applaudirons nous-mêmes à l'empire qu'ils exerçoient sur les jeunes élèves qui se rendoient en foule dans le sacré collège de Memphis,

pour se vouer, soit à l'instruction publique, soit au sacerdoce. Mais si, au contraire, en attirant à eux un nombre considérable de prosélytes, par des fêtes, par des cérémonies pompeuses, et, en général, par tout ce qui peut séduire et charmer la jeunesse égyptienne aussi-bien que le peuple, ces prêtres n'avoient en vue que l'usurpation du pouvoir et le gouvernement général; nous ne verrons plus dans cette réunion de savans que des hommes ambitieux et des chefs de parti. Ainsi, nous ne verrons que des intentions grandes et pures dans l'établissement des mystères par les Mages, comme nous ne verrons dans leurs lois administratives et dans leurs cérémonies mystérieuses que les formes nécessaires à une institution naissante chez un peuple barbare.

Les renseignemens que l'on trouve dans les anciens auteurs, sur les mystères de l'initiation, sont peu satisfaisans. Je jette, dit Hérodote, le voile auguste du mystère sur ce que j'ai vu et entendu aux initiations; je m'impose à moi-même un profond silence sur ces mystères, dont je connois la plus grande partie; ce que je vais dire ne peut blesser en rien le respect qui est dû à la religion. Apulée s'excuse de ne point donner de détail sur l'attirail mystérieux de l'initiation, en disant qu'il n'est point permis de s'expliquer clairement sur toutes ces choses. Pausanias parle dans le même sens; il n'ose décrire les différens monumens et ustensiles qui sont déposés dans le temple d'Éleusis; et, en donnant la description de plusieurs peintures qui en forment la décoration, il prévient le lecteur qu'il ne parle que de ce qu'il peut parler.

Le premier tableau qui s'offroit aux regards des initiés,

à l'entrée du temple, suivant Pausanias, représentoit le bœuf, ou l'animal dont Osiris et Bacchus prirent les attributs, et qui fut long-temps le premier des signes. Ce bœuf symbolique étoit né des amours de Proserpine et de Jupiter-serpent, autrement dit Pluton; il étoit l'image du soleil inférieur, c'est-à-dire lorsqu'il établit son trône dans les enfers ou dans le séjour des ombres.

Comme nous l'avons déjà observé, les mystères que l'on célébroit en Égypte, en l'honneur d'Isis et d'Osiris, étoient les mêmes, pour le fonds, que ceux de Cérès qui se pratiquoient à Éleusis; ils ne différoient que dans quelques cérémonies. Parmi les principaux ministres d'Éleusis, Eusèbe nomme l'Hiérophante (1), qui étoit paré des attributs du grand Démiourgos de l'univers; après lui venoit le Dadouque, ou porte-flambeau, réprésentant le soleil; puis paroissoit le porte-autel, qui figuroit la lune; et, enfin l'Hiérocerix, ou porte-caducée, qui représentoit Mercure ou le dieu de l'éloquence.

§. VII.

Description du Temple à l'usage des Initiations.

La célébration des mystères se faisoit ordinairement devant le peuple, dans un temple dont la magnificence

---

(1) L'Hiérophante étoit à Athènes, un prêtre d'un ordre très-distingué; car il étoit préposé pour enseigner les choses sacrées; et c'est delà qu'il prenoit son nom. On lui donnoit aussi le titre de *prophéte;* il offroit les sacrifices à Cérès, ou uniquement par rapport à elle; il étoit encore le maître d'orner les statues des autres dieux et de les porter dans les cérémonies religieuses.

devoit être extraordinaire; l'or et les pierreries y brilloient de toutes parts, on y admiroit la beauté de l'architecture et le goût de la décoration. Celui de Thèbes, élevé en l'honneur d'Isis et d'Osiris, étoit d'une grandeur prodigieuse, et si nous en jugeons par le dessin que nous avons vu à la commission d'Égypte, l'architecture en est colossale et d'un style imposant. Des avenues à perte de vue, bordées par des sphinx colossaux sculptés d'une seule masse dans des blocs de grès; des portiques immenses, élevés de distance en distance, comme autant de forteresses propres à en défendre l'entrée, conduisent à ce superbe édifice. Les statues symboliques qui précèdent le temple, variées dans leur composition, représentent le lion du zodiaque figuré dans un état de repos et couché sur ses quatre pattes, qu'il tient allongées, image du soleil. L'astre du jour y est peint sous deux aspects, comme on va le voir: d'abord, on le voit avec une tête de lion, et plus loin avec celle d'un bélier à belles cornes recourbées et tout à fait semblables à celles que l'on donne à *Jupiter-Ammon*; mais il faut observer que cette dernière statue n'a que la tête d'un bélier, lorsqu'elle conserve les formes du lion pour le reste du corps. Je considère donc cette expression symbolique comme une image d'Osiris, ou plutôt comme celle du soleil au solstice d'été, lorsque cet astre, sous le signe du lion, devint le moteur du Nil, dont l'intumescence si importante à la nation égyptienne devoit être un motif de fêtes et de réjouissances publiques pour la ville de Thèbes. C'est sur les parois des murs du même temple où l'on voit l'arche et le vaisseau d'Isis portés en triomphe.

L'animal symbolique auquel on a donné une tête de

bélier et un corps de lion, est une copie exacte de ce que nous présente la sphère; car, en supposant le soleil au zénith du ciel, ou à midi, sous le signe du lion, on voit le bélier se lever à l'orient. Cet emblême ingénieux est donc la représentation du soleil fixant, par sa position, la moitié du jour, ou le midi, au solstice d'été, sous le signe du lion.

La composition du grand sphinx n'est pas moins ingénieuse que celle-ci. Le grand sphinx de Thèbes, *lion* et *femme* à-la-fois, est un dieu hermaphrodite, comme le sont généralement les divinités du premier ordre. Cette invention allégorique sert à désigner que les hautes puissances de la nature, ou les grandes divinités, peuvent tout créer et tout extraire d'elles-mêmes, sans aucun secours étranger. Le sphinx, dont le nom veut dire en notre langue *je lie, j'intrigue, j'embarrasse,* est l'image de l'union d'Isis avec Osiris, et par conséquent du passage du soleil dans le signe de la vierge; car on a eu soin de donner à cet animal symbolique la forme d'une femme dans la partie supérieure de son corps, pour exprimer que le soleil mâle et vigoureux du solstice d'été, qui avoit lieu en Égypte sous le signe du lion, commençoit à perdre de sa force et à s'efféminer en se rapprochant du signe de la vierge. C'est par la même raison que l'on a représenté Achille à la cour de Lycomède sous des vêtemens de femme. Les portes du temple de Thèbes, montées à seize coudées d'ouverture, sont un emblême de l'élévation des eaux du Nil dans sa plus grande intumescence.

A Athènes, l'unité du monde étoit représentée par l'unité du temple où se célébroit les grands mystères

d'Éleusis, et, ce qu'il y avoit de plus remarquable, suivant Aristide, c'est la foule immense des initiés qui s'y rendoit, et que contenoit un seul édifice. Ce temple, dit-il, est situé sur une colline entourée de murs; les ornemens intérieurs et les tableaux qui décorent le sanctuaire, dont la forme est circulaire, sont faits pour piquer la curiosité de tout le monde. Voici la description de ce temple, telle que M. Dupuis nous l'a donnée, d'après la narration d'Aristide : « Aristide, dit-il, regarde ce temple « comme le sanctuaire commun de la religion des Grecs, « et comme celui de tous les lieux sacrés, qui étoit « le plus propre à imprimer une frayeur religieuse, et en « même temps des spectacles agréables. Tout ce qu'on y « rencontroit étoit merveilleux, tout ce qu'on y faisoit « tendoit à imprimer l'étonnement à l'initié. Les yeux « et les oreilles y étoient également frappés. Des générations nombreuses d'hommes y étoient témoins des « spectacles ravissans sur lesquels il n'étoit pas permis « de s'expliquer, et dont les poëtes, les orateurs et les « historiens ont donné quelque idée, dans ce qu'ils « débitent de Cérès et de sa fille Proserpine, ce qui « donne à penser que la représentation de leurs aventures faisoit partie de ces scènes mystérieuses et des « tableaux magiques qu'on y faisoit paroître ».

Dans le temple d'Athènes, on voyoit, comme nous l'avons remarqué plus haut, le bœuf sacré, emblême du taureau équinoxial, dans lequel, depuis long-temps, le soleil au printemps de chaque année, faisoit son entrée dans l'univers. Ensuite paroissoient les dragons aîlés qui atteloient le char de la déesse, et qui sembloient planer sur

la terre et sur les mers. Ce sont ces mêmes dragons qui conduisoient le char de Proserpine, sa fille, et celui de son fils Triptolème; de même Médée, l'épouse de Jason, montoit un char traîné par des dragons furieux.

La peinture que nous venons de faire de la décoration du temple de Cérès, est toute astronomique; car elle n'est qu'une représentation allégorique de l'automne, dont l'annonce a lieu dans le ciel après le passage du soleil dans les signes inférieurs, par la présence de la constellation de la vierge, aux pieds de laquelle on voit aussi s'étendre un énorme serpent, serpent dont Jupiter s'entortille lorsqu'il prend le nom de Sérapis. Les Égyptiens disoient que leur déesse Isis habitoit tour-à-tour les enfers, la terre et les cieux, comme les Grecs ont dit de Cérès, leur grande déesse, ainsi que de sa fille Proserpine.

Les anciens donnoient le nom de Proserpine à la couronne boréale, qui s'unit à Isis ou au signe de la vierge; en effet, parmi les différens noms de cette constellation, on remarquera qu'on lui donnoit aussi celui de PRÆ SERPENS; c'est-à-dire *qui précède le serpent,* parce qu'effectivement elle précède le serpent sur lequel elle est placée dans le ciel. Voilà pourquoi on représente souvent Isis, Cérès et Proserpine montées sur un serpent, accompagnées et quelquefois placées dans un char traîné par plusieurs dragons ou par plusieurs serpens; car, outre le fameux serpent d'Eve, placé au-dessous de Cérès, ou la femme *porte-épi,* on voit l'hydre femelle couvrir une grande partie du ciel et marcher à sa gauche.

C'étoit au milieu d'une salle mystérieusement décorée,

nous apprend encore Aristide, que paroissoit le *roi des mystères*, ou l'hiérophante. Il étoit l'image du dieu vivant au ciel et sur la terre. Suivant Plutarque, les mots *vérité*, *sagesse* et *science* étoient écrits sur une plaque d'or, descendant en sautoir, qu'il portoit sur sa poitrine. Comme Jupiter dans l'Olympe, assis sur un trône tout resplandissant de lumière, l'hiérophante présidoit l'assemblée dans le calme et dans le silence le plus religieux, car on ne pouvoit prononcer son nom sans être puni. Ce prêtre-roi étoit remarquable par son habit couleur de pourpre richement brodé, par sa chevelure blanche et son diadême ou bandelette qui ceignoit sa tête. Sa taille majestueuse, les traits nobles de sa figure, sa chevelure, sa gravité, son grand âge, une voix douce, mais sonore, le distinguoient aisément des autres prêtres; tout en lui sembloit se réunir pour imprimer un grand respect au peuple, et pour soutenir l'idée de majesté que l'on attribuoit au chef de l'ordre du monde. Il introduisoit, de concert avec le dadouque, ou le second prêtre de l'ordre, les initiés dans le temple.

Ainsi que le dieu moteur de la nature, enveloppé dans son ouvrage, étoit censé caché sous un voile que nul mortel n'avoit encore levé, de même l'hiérophante, pendant la célébration des mystères, s'enveloppoit d'une robe longue et traînante. C'est pour désigner la puissance divine dans sa création, et exprimer en même temps l'impénétrabilité des hommes dans cette même création, que les prêtres de l'Égypte avoient fait graver sur le frontispice du temple d'Isis à Saïs : *je suis tout ce qui a été, ce qui est et qui sera, et nul mortel n'a encore levé mon voile.*

Isis, comme Cérès, étoit une divinité universelle, la mère de toutes choses; et les Égyptiens lui adressoient cette prière : *déesse Isis, qui êtes une et mère de toutes choses, etc....*

De même qu'on supposoit le créateur de l'univers ou le Demiourgos, placé au-dessus de son ouvrage, et par sa nature, séparé de la matière susceptible de la génération, de même, l'hiérophante étoit obligé de se vouer à un célibat perpétuel, de s'abstenir de toutes communications avec les femmes, et d'imiter en quelque sorte, par sa chasteté, cette espèce d'immatérialité.

Le second prêtre se nommoit dadouque, ou *flambeau par excellence;* il représentoit le soleil, dont il portoit l'image sur sa poitrine; il avoit, ainsi que l'hiérophante, une robe couleur de pourpre, une chevelure blanche et une couronne d'or. Le dadouque pouvoit se marier; il conduisoit la procession des initiés, dont il ouvroit la marche, et il étoit chargé des purifications, sans doute par allusion à l'action du soleil qu'il représentoit, et où l'on supposoit que les âmes passoient après la mort pour y être purifiées.

Ce troisième ministre, appelé *ministre de l'autel,* représentoit la lune. On ignore quelles étoient les fonctions de ce prêtre; mais on suppose qu'il portoit quelque image de la déesse Isis. D'ailleurs on sait qu'Isis, ou la lune, étoit aussi un des véhicules des âmes, et unes des grandes portes par lesquelles elles montoient et descendoient.

Le quatrième, étoit l'hiérocerix, ou hérault sacré; il étoit armé d'un caducée, comme Mercure, dont il remplissoit

les fonctions; il écartoit les profanes du temple, et prononçoit les formules. Mercure étoit le compagnon inséparable du soleil, le secrétaire d'Osiris et d'Isis; il étoit chargé de conduire les âmes aux deux portes par lesquelles on a supposé qu'elles montoient et descendoient. Les âmes en passant du soleil vers la lune, a dit un philosophe, passoient immédiatement par Mercure, comme aussi c'étoit de Mercure que le soleil les recevoit, lorsqu'elles lui étoient rendues, après avoir passé par la lune. Il étoit le lien des deux mondes, et l'entremetteur du commerce des âmes.

Outre ces ministres, il y en avoit dix autres, qui servoient aux sacrifices et aux opérations illusoires des initiations. Indépendamment des habits pontificaux, dont ces prêtres étoient revêtus, ils devoient encore porter une robe blanche, faite d'un lin très-fin, et une ceinture qui les distinguoit de la classe inférieure. Les mêmes personnages figurent aussi dans la procession des initiés aux mystères d'Isis, qui, dans la suite, furent imités à Éleusis, comme nous l'avons déjà observé.

Suivant Apulée, le premier tableau que l'on voyoit dans le temple d'Isis, représentoit l'image de la nature revêtue de tous les attributs qui la caractérise. Elle embrasse tous les élémens, et elle étend son empire depuis les sphères élevées de l'Olympe, jusqu'aux abîmes les plus profonds de la terre : telle enfin qu'elle est représentée sur le plafond du temple de Tentyris. (*Voyez* le grand Ouvrage de la Commission d'Égypte).

A la tête des prêtres d'Isis, on voit paroître, continue Apulée, le porte-flambeau, ou le porte-lumière, qui tient

à la main un vase d'or en forme de vaisseau, duquel s'élève un lumière tellement pure, qu'elle rivalise avec celle du soleil; ce prêtre est le dadouque d'Éleusis, il est l'image de l'astre divin qui éclaire et vivifie toute la nature. Sans rappeler ici ce que nous avons dit plus haut, sur le vaisseau symbolique, l'image d'Isis, adorée sous cette forme dans la ville de Thèbes, nous ajouterons cependant, en ce qui concerne les Égyptiens, qu'ils supposoient que les âmes voyageoient dans des vaisseaux, comme le soleil et la lune, soit pour descendre sur la terre, soit pour remonter aux cieux.

A la suite de ce prêtre, marchoit le symbole vivant de la lune, ou le *porte-autel.* En effet, on le voit représenté dans cette posture, sur la majeure partie des monumens égyptiens. Il étoit suivi d'un troisième ministre, revêtu des attributs de Mercure; celui-ci portoit la palme astrologique et le caducée du dieu de l'éloquence. Il suffiroit, sans doute, de rapporter ce que Plutarque et Lactance ont dit des initiations, pour prouver, jusqu'à l'évidence, que la Cérès grecque est l'Isis égyptienne. Et enfin, que la fable de Cérès, pleurant Triptolème, est la même qu'Isis pleurant Osiris; mais nous croyons avoir touché au but, et nous nous arrêtons pour éviter des redites, qui deviendroient fatigantes sans instruire davantage.

Un quatrième prêtre, représentant la justice sévère des dieux, paroissoit à la suite des trois premiers officians. Ce ministre de la grande déesse des Égyptiens, étoit chargé de prononcer sur le sort des âmes, et il portoit une main de justice, symbole de l'équité qui présidoit à ce jugement. Par la même raison, on a mis le même

symbole dans la main des rois, pour exprimer que l'équité et la justice réglent les bonnes administrations.

Il y a tout lieu de croire que c'est l'espèce de jugement dont nous venons de parler, qui a fait supposer, en Égypte, l'existence d'un tribunal qui auroit jugé les rois après leur mort, et qui, ayant pesé leur administration dans la balance de la justice, auroit prononcé si on devoit leur accorder ou leur refuser la sépulture. D'abord, nous ne pensons pas que le peuple d'Égypte ait jamais disputé à ses rois l'honneur de la sépulture, et même il est fort douteux que le peuple ait eu ce droit dans un pays tel que l'Égypte, où le père étoit toujours remplacé sur le trône par son fils aîné, aussi long-temps que la famille royale subsistoit. D'ailleurs, les Égyptiens auroient eu nécessairement un ennemi implacable dans le jeune prince, héritier du trône, en refusant la sépulture à son père, dont il pouvoit à son gré faire porter la momie dans quelque souterrain, à l'insçu même du peuple. Ainsi, nous croyons que les Égyptiens n'ont point jugé leurs rois après la mort, et que ce prétendu jugement, dont quelques auteurs font mention, a pris naissance dans les cérémonies des mystères, et voici un fait qui vient à l'appui de nôtre opinion à cet égard. Les Égyptiens haïssoient mortellement un des Pharaons despotiques, nommé Apriès, que l'on soupçonnoit d'avoir commis des crimes atroces, dont quelques-uns pourtant étoient réels.... Cependant Apriès, qui se vantoit dans sa prospérité de ne pouvoir être détrôné par Dieu même, fut vaincu par Amasis. Or, le peuple, dans son ressentiment, se fit livrer le malheureux prince, on l'étrangla, et on le porta ensuite dans

le tombeau de ses pères, que l'on voyoit à l'entrée du temple de Minerve, à Saïs, lieu sacré où reposent tous les Pharaons de la tribu saïtique.

Il paroît que, selon un ancien usage, l'hiérophante, ou le grand-prêtre, devoit prononcer publiquement un discours, lorsqu'on portoit le corps du roi au tombeau. Ce seroit donc tout simplement dans le discours du grand-prêtre, ou dans l'oraison funèbre qu'il faisoit du défunt, que consisteroit le jugement des morts, qu'on faisoit essuyer aux Pharaons qui y étoient plus ou moins loués, comme cela se pratique encore aujourd'hui; et Porphyre assure qu'on les louoit surtout lorsqu'ils avoient été sobres, parce que cette vertu en suppose beaucoup d'autres, principalement dans un souverain.

Le quatrième ministre, dont nous avons déjà parlé, portoit aussi un vase, en forme de mamelle, rempli de lait, aliment symbolique employé dans les mystères où l'on traitoit de la théorie des âmes. Ce vase faisoit allusion à la voie lactée, par où elle descendoit et remontoit. Les âmes, suivant Platon, passoient à la mort dans les champs de la vérité, où elles devoient être scrutées par des juges sévères et inflexibles. On montroit, dans les mystères de l'Égypte, entre autres emblêmes, tels que la barque, le nocher Caron, etc., etc., des portes qu'on appeloient portes de la Vérité, près desquelles étoit placée une statue sans tête, qu'on nommoit la *Justice*. La main de justice, portée dans la cérémonie d'Isis, ou placée dans la main de nos rois, devient pour nous un emblême frappant de l'opinion des Égyptiens sur la nature de l'âme.

Deux autres ministres qui suivoient le cortége, étoient là pour représenter la purification des âmes, dont le pouvoir unique étoit dans la main de l'hiérophante. L'un portoit un van, et l'autre un vase rempli d'eau, symboles frappant des deux manières de purifier les âmes qui devoient être admises au séjour des dieux. Les âmes qui avoient besoin d'être purifiées avant d'être admises à l'Élysée, a dit Virgile, l'étoient par l'*air,* par l'*eau* et par le *feu.* Suivant Servius, on portoit aussi dans la pompe isiaque, un crible; parce que, dit-il, les parties naturelles d'Osiris, cruellement extirpées de son corps par Typhon, furent religieusement déposées sur un crible par la déesse Isis, qui avoit eu soin de les retirer du Nil, dans lequel le monstre avoit eu la précaution de les jeter pour couvrir son crime.

Les mystères se divisoient en deux classes; c'est-à-dire en grands et en petits. Les grands ne se célébroient que tous les cinq ans; et les petits, tous les deux ans. De même, dans la Franche-Maçonnerie, on ne peut arriver à la connoissance des grands mystères qu'après avoir passé par les grades inférieurs. Les Égyptiens avoient seuls le droit de prétendre à l'initiation complète, tandis que l'on ne communiquoit aux étrangers qu'une partie des choses secrètes dont se composoient la totalité des mystères, ou l'initiation complète.

§. VIII.

D'après ce qu'on vient de lire, on voit que tout étoit symbolique chez les Égyptiens; on voit que le culte public, comme les cérémonies de l'initiation, avoient des

rapports communs, dont les bases principales se rattachoient à l'organisation de l'univers; on voit, enfin, que les ustensiles nécessaires aux sacrifices, aussi-bien que les images que l'on portoit en grandes cérémonies dans les fêtes augustes de la grande déesse Isis, n'étoient que les symboles des phénomènes de la nature, dont le soleil et la lune, sous les noms d'Isis et d'Osiris, étoient considérés comme les chefs suprêmes. Les Égyptiens, dès l'origine de leur civilisation, ont porté beaucoup d'attention au culte et aux institutions religieuses, et leurs prêtres n'épargnoient rien pour donner de la pompe et de la magnificence au culte; et, comme nous l'avons déjà observé, le plus grand luxe des Égyptiens étoit le luxe de la religion.

Au jugement des morts, dont nous avons parlé, se rattache nécessairement l'idée de récompense et de punition, et par conséquent celle de construire au-delà du monde visible des régions futures; delà, l'invention d'un Tartare et d'un Élysée. C'est donc aux Égyptiens que l'on est redevable de cette illusion, douce pour le juste, et cruelle pour le coupable, qui, dans la suite, fournit aux philosophes tant de raisonnemens sur la nature de l'âme, sur son immortalité et sur la justice des dieux.

En réfléchissant sur le Tartare et l'Élysée, si on jette un coup d'œil sur quelques points géographiques de l'Égypte où l'on enterroit les morts, on ne sera pas éloigné de penser que l'on a pris du local même et de l'usage auquel il étoit consacré, l'origine d'une institution ingénieuse, qui appartient toute entière aux prêtres égyptiens. Les Champs-Élysées et le grand cimetière qui est entre

Sacchara et Busiris, différens canaux dérivés du Nil et qui séparent Memphis des anciennes sépultures et des pyramides, nous autorisent à croire ce que nous venons d'avancer; car, parmi ces canaux, on cite l'Acheron, le Cocyte, le Léthé.

Les Grecs, dont la présence sur notre globe, quoique momentanée, a tant contribué aux progrès de l'esprit humain, ainsi qu'à ses égaremens; les Grecs, dont l'imagination brillante et mensongère créa des mondes et des personnages qui n'existèrent jamais, trouvèrent peut-être, dans cette partie de l'Égypte, des matériaux propres à composer leur Tartare, puisqu'ils ont reproduit et le nom de l'Élysée et le nom des canaux dérivés du Nil, et qu'ils en ont fait leurs fleuves infernaux.

Sans doute il n'étoit pas nécessaire que les Grecs eussent recours aux Égyptiens, pour inventer la fable du Tartare; car ils étoient assez riches de leur propre fonds. Cependant les voyages que quelques philosophes grecs et le législateur Solon firent en Égypte; le mot des habitans de Saïs, qui se croyoient, disoient-ils, issus des Athéniens; la réponse des prêtres égyptiens, *que depuis long-temps Athènes subsistoit, que depuis long-temps son nom étoit fameux en Égypte;* l'établissement de colonies égyptiennes en Grèce, supposent des relations entre les deux peuples, et ces faits réunis suffisent pour prouver que les notions sur une vie future, ainsi que les fictions qui en dépendent, viennent en effet d'Égypte, et par conséquent des mystères qu'on y célébroit. Toujours est-il vrai qu'il n'y a guère de peuple qui n'ait eu quelque chose d'équivalent à ce qui est connu sous le nom de Tartare,

ou d'Élysée; il n'y a guère de peuple qui n'ait destiné aux hommes, après la mort, des demeures très-distinctes.

§. IX.

Dans notre introduction aux mystères d'Isis, nous avons démontré que c'est à ces mystères célèbres qu'on doit toutes les théories savantes sur les causes visibles et invisibles de la nature, que les chefs de l'initiation présentoient au peuple égyptien, sous des formes symboliques, comme des actes de foi. Nous avons fait connoître aussi que ces illustres maîtres, en s'occupant de la civilisation des peuples, eurent l'art d'introduire dans leurs cérémonies publiques ou particulières, un luxe imposant et recherché, qui étoit d'autant plus utile à la circonstance, qu'il saisissoit les spectateurs par les sens, et donnoient à l'instruction le charme du plaisir, en mettant toutes les sensations en mouvement (1).

---

(1) Les initiations aux mystères d'Isis, selon le père Lafiteau, étoient une école pratique de la religion et des vertus, instituée pour apprendre aux hommes à vivre selon les principes de la raison et de la sagesse; c'est aussi l'idée qu'en donne Cicéron. L'initiation, dit Stobée, auteur grec, qui florissoit au cinquième siècle, est la fin de la vie profane, regardée comme vie animale; c'est une mort au vice. Ce n'est d'abord qu'erreurs et incertitudes, que courses laborieuses, que marche pénible et effrayante à travers les ténèbres. Arrivé aux confins de la mort et de l'initiation, tout se présente sous un aspect terrible, ce n'est que tremblemens, que crainte; mais dès que ces objets effrayans sont passés, une lumière miraculeuse et divine frappe les yeux. Des plaines brillantes, des prés émaillés de fleurs se découvrent de toutes parts; des hymnes et des chœurs de musique enchantent les oreilles; les doctrines sublimes de la science sacrée y font les sujets des

C'est de cette manière que le célèbre Ehissessin, ou le *Vieux de la Montagne*, subjuguoit ses jeunes prosélytes; c'est ainsi que les philosophes de l'antiquité étendirent les connoissances humaines au-delà des espérances, et qu'ils entraînèrent les esprits vers la morale par une puissance toute physique. Les Francs-Maçons, fidèles imitateurs des célèbres légistes de l'antiquité, s'emparèrent bientôt du moyen dont les prêtres égyptiens usoient pour attirer à eux des prosélytes avides de connoître les hautes sciences, et former ainsi des hommes dignes de leur succéder. Ainsi, si les Francs-Maçons introduisent encore aujourd'hui dans leurs fêtes équinoxiales et solsticiales, des concerts, des danses et des festins, c'est pour faire aimer la vertu et la rendre moins austère dans la pratique. Nos prêtres ont eu pour maxime, dit l'auteur de Sethos, en parlant des Égyptiens, de faire aimer les temples par la beauté et par la diversité des cérémonies; ils ont cru que, pour le maintien de la religion, il ne suffisoit pas de compter sur la piété réelle et intérieure de quelques particuliers, mais qu'il falloit lui donner un culte extérieur qui réunît tout un peuple. Voilà ce qui a donné lieu à la pompe isiaque, dont on voit ici une superbe gravure que nous allons décrire.

---

entretiens; des visions saintes et respectables tiennent les sens en admiration. Initié et rendu parfait, on est désormais libre, on n'est plus asservi à aucune crainte; couronné et triomphant, on se promène par les régions des bienheureux; on converse avec des hommes saints et vertueux, et l'on célèbre les saints mystères. Les plus solides, les plus étonnans, les plus anciens monumens qui soient sortis de la main des hommes, servoient d'entrée aux souterrains où se passoient les épreuves de l'initiation.

Description de la Gravure représentant la Procession d'Isis.

Les Égyptiens de Memphis, de Bubaste, de Canope et des villes environnantes, se réunissoient à Thèbes, une fois l'an, dans le temple d'Isis, pour rendre hommage à leur grande déesse, mère de la nature. Après la célébration des mystères, on formoit, de cette espèce de pélerinage, une procession immense composée des idoles des dieux de l'Égypte, des prêtres, des prêtresses et de tout le peuple. Le cortége sortoit du temple, traversoit ainsi la ville et les champs, en louant les bienfaits de la déesse, et en chantant des hymnes en son honneur. C'est cette célèbre procession que nous avons sous les yeux, et dont nous devons la composition au talent de M. Moreau le jeune, dessinateur du cabinet du roi, auquel nous devons également les autres dessins contenus dans cet ouvrage.

La scène se passe dans une vaste plaine que traverse le Nil. Le tombeau des Pharaons occupe le devant du tableau, et l'on aperçoit dans le lointain la célèbre ville aux cent portes, dont l'entrée principale étoit défendue par plusieurs forteresses, qui, elles-mêmes, étoient précédées d'une allée de trois lieues de longueur, formée de statues colossales rangées paralellement sur deux lignes, représentant le sphinx à tête de femme et à tête de bélier, dont j'ai donné l'explication page 113. Le cortége sort de la ville, et plus loin se dessinent les montagnes bienfaisantes de l'Abyssinie, dont la cîme s'élève dans les cieux; ces mon-

tagnes versent dans le Nil le surplus des eaux qui les fécondent; car il est reconnu que la chute de ces eaux dans le Nil, produit régulièrement son intumescence. On y voit des danses, des simulacres de combats qui présentent une opposition pittoresque avec la gravité et le silence du cortége des prêtres, qui est encore éloigné de la vue. La mer borne l'horizon.

Isis, sous la forme d'une Ourse, assise sur son trône placé sur un brancard qui est porté par quatre hommes, ouvre la marche de la cérémonie. Selon Plutarque, sa robe étoit chamarrée de diverses couleurs, parce que, dit-il, « son empire s'exerce sur la matière « sublunaire, susceptible de différentes formes et de dif- « férentes qualités, et qui reçoit successivement la lumière, « les ténèbres, le jour, la nuit, la vie, la mort, l'eau, le « feu, le commencement et la fin; au lieu qu'Osiris, ou « le principe actif, est tout lumineux, sans mélange de « nature. » (*Plut. de Isid.*, page 382.) La statue de la déesse est précédée d'un groupe de guerriers et de gladiateurs armés de lances et de javelots, qui, furieux dans leur saint enthousiasme, forment des simulacres de combats, se frappent, et paroissent s'entretuer. C'est ainsi qu'à Pampremis, ville d'Égypte, dans une fête en l'honneur de Mars, ou du dieu du feu, on livroit à la porte du temple des combats sanglans. Les prêtres, armés de massues, promenoient dans la ville, suivant l'usage, une chapelle d'or qui renfermoit l'image du dieu de la guerre qu'on y révéroit. Cette chapelle étoit ordinairement posée sur un char doré, richement décoré. A l'arrivée du cortége à la porte du temple, des hommes armés se mettoient

en posture d'en interdire l'entrée à la statue que les prêtres vouloient y introduire. Ceux-ci, saisis d'un religieux enthousiasme, frappoient les opposans à grands coups de massue sur la tête, jusqu'à ce qu'étant devenus les maîtres de la place, ils parvinssent à introduire la divinité dans le sanctuaire. Cependant on assure que cette espèce de combat n'étoit que simulé, et que si le sang couloit à grands flots de part et d'autre, ce n'étoit qu'une simple illusion, comme cela s'opère encore aujourd'hui sur nos théâtres. De même les prêtres de Jupiter, nommés Curètes, s'armoient et formoient des simulacres de combats dans la cérémonie des mystères.

Cette fureur et ces combats désigneroient donc, dans cette circonstance, que la déesse Isis présidoit à la guerre. En effet, Isis armée d'un glaive, est la même que Minerve, déesse de la sagesse, née de la raison du plus grand des dieux. Sous cette forme, image de la pudeur virginale, elle rendra la justice aux hommes; son regard sera celui de la bonté : expression consolante pour ceux qu'elle doit punir ou frapper. Sous le nom de *Neitha*, Isis enseignera aux Égyptiens, l'agriculture, l'art de filer le lin, celui d'extraire l'huile des olives, dont elle porte les rameaux à la main, et le casque en tête; elle montera sur l'autel de Saïs, et présidera les troupes de cette ville belliqueuse.

L'ourse, comme on le voit ici, jouoit un grand rôle dans la procession d'Isis. Suivant Apulée, on la faisoit paroître avec la parure d'une dame respectable, ce qui s'accorde bien avec le titre de *grand'mère* qu'on lui donnoit. C'est la belle constellation des pléïades, qui, par sa position céleste, a donné lieu à la fiction des déesses mères. D'abord,

si on jette un coup d'œil sur la sphère, on verra que le groupe d'étoiles appelées pléïades, au nombre de sept, est placé sur le dos du taureau, monté à l'orient à la suite de la grande ourse qui le précède toujours, et qui paroît effectivement le diriger dans la carrière qu'il a à parcourir. On remarquera ensuite que ce groupe d'étoiles se réunit à celui qui compose la constellation du taureau, dans laquelle le soleil, chez les Égyptiens, fixoit l'équinoxe de printemps. Delà les poëtes astronomes ont désigné ces étoiles, par le nom de *déesses mères*, parce qu'elles se présentent à la vue au moment où le soleil, se dégageant des voiles ténébreux, paroît dans toute sa gloire, et qu'elles semblent naturellement faire naître les constellations qui les suivent, en les tirant elles-mêmes du néant, ou des ténèbres de la nuit, toujours sous l'inspection de la grande ourse, qui se présente à l'orient avant elles. Voilà pourquoi les Égyptiens représentèrent leur grande déesse Isis sous la forme d'un ours. Enfin, suivant Pausanias, les étoiles qui composent la constellation de la grande ourse, avoient un temple chez les Crétois, sous le nom de déesses mères.

L'idole qui s'offre la première après l'Isis-ourse, ou Isis-grand'mère, est celle du singe, ou du dieu appelé Cercopythèque par les Égyptiens. Il est coiffé d'un bonnet phrygien tissu d'or, et couvert d'une robe jaune : on saura bientôt pourquoi il tient à la main une coupe, ou un vase, remplie d'eau du Nil.

Le Cercopythèque, que l'on voit ici, est un singe à queue. Les Égyptiens, du voisinage de Memphis, rendoient un culte particulier au Cercopythèque, de même que ceux

d'Hermopolis, à l'espèce de chien appelé Cynocéphale, que l'on peut considérer comme un emblême de Sirius, ou de la constellation du grand-chien. Ainsi, dans quelques circonstances, la présence du Cynocéphale dans les monumens, pourroit bien y peindre les jours caniculaires.

Le singe, chez les Égyptiens, étoit l'image du verseau, ou de Cécrops, et par conséquent l'emblême du débordement du Nil. Cécrops, nom que l'on donne au verseau, veut dire *face de singe;* c'est pourquoi on représente ce signe céleste dans les mystères d'Isis, aussi-bien que parmi les hiéroglyphes, par un singe, dans la main duquel on met quelquefois un vase rempli de l'eau du fleuve qui arrose l'Égypte, comme on le voit ici; car Apulée remarque que l'on portoit un singe en triomphe dans la pompe isiaque.

Les citoyens de toutes les classes étoient admis à la cérémonie, les rois, les princes, les magistrats et les artisans. Chacun s'y présentoit tenant à la main l'instrument ou l'attribut de sa profession; c'est un hommage que l'on rendoit à Isis, à qui on attribuoit la grande civilisation des Égyptiens. Voilà pourquoi on voit sur le devant de la scène, et à la suite de l'idole du Cercopythèque, portée par un prêtre, des groupes de philosophes remarquables par un grand âge, des oiseleurs portant leurs oiseaux sur des perches, des pêcheurs tenant leur ligne à la main et figurés dans l'action de pêcher. Apulée nous apprend que le saint usage des Égyptiens, de ranger auprès de la statue de la déesse, tous les ordres de la société, étoit une imitation des initiations primitives, dont il est fait mention dans la cosmogonie phénicienne.

Dans le milieu du groupe de philosophes et d'artisans, dont je viens de parler, on a représenté Thyphon, monté sur un âne aîlé; il est armé d'une lance et d'un bouclier sur lequel on a figuré un scorpion. Je ne rappellerai point ici ce que j'ai dit sur Typhon, frère d'Osiris, caractère essentiel du mauvais principe, chef de ténèbres et l'ennemi de la lumière (1). L'âne, sur lequel ce dieu est monté, étoit un animal symbolique, et suivant Plutarque, il entroit dans le cérémonial des mystères, et il portoit les objets sacrés de la religion. Delà, sans doute, le dire épigrammatique de ceux qui ne pouvoient-être initiés : l'*âne conduit les mystères*. On sait d'ailleurs que Typhon étoit monté sur un âne lorsqu'il fut vaincu et mis en fuite par Orus. Les aîles baissées de l'animal indiqueroient assez les voyages que fait le maître dans les lieux inférieurs, comme le scorpion, tracé sur son bouclier, annonce que son règne commence sous ce signe, car il y prenoit son domicile. Typhon seroit donc ici l'emblême des ténèbres auxquelles la déesse Isis présidoit en sa qualité de reine du jour et de la nuit. Apulée prétend que le vieillard est l'image de Bellerophon, et l'âne aîlé celle de Pégase, autrement du cheval céleste appelé Ménalipe.

Je pourrois adopter l'opinion d'Apulée, sans nuire à ce que je viens de dire sur la figure dont il est question; car, lorsque le soleil domicilié dans le scorpion, occupe l'orient, Ménalipe, ou Bellerophon se place à l'occident; ce qui fait

---

(1) On lui a donné ici une lance pour arme; mais on lui donne plus ordinairement une serpe, ou plutôt ce que les anciens appeloient *harpa* : c'étoit l'arme de Saturne ou du Temps.

qu'en examinant le ciel à l'orient, au lever d'Osiris-scorpion destructeur, ou de Typhon, par le point de vue, il paroît monté sur l'animal dont les aîles sont baissées et coupées par l'horizon. Vient ensuite un groupe de femmes couronnées de fleurs, et portant des corbeilles remplies aussi de fleurs, qu'elles avoient à répandre sur les chemins par lesquels la statue de la déesse devoit passer. Puis, paroît un groupe de femmes dansant et jouant du *tympanon*, instrument assez semblable à notre tambour de basque.

Pendant le repos de la procession, des prêtresses, chargées de porter de distance en distance une cassolette allumée, y faisoient fumer l'encens en l'honneur de la grande déesse des Égyptiens. C'est-là ce qu'on a exprimé, dans la gravure, par quatre prêtresses chargées d'un trépied enflammé, et par d'autres prêtresses qui portent à la main les vases à l'usage des sacrifices, ainsi que les boîtes renfermant les parfums.

Ensuite paroissent des groupes d'hommes et de femmes, vêtus de lin très-fin et d'une extrême blancheur, portant des lampes et des flambeaux, ainsi que le dit Apulée. Ces lampes et ces flambeaux désignent le premier grade de l'initiation aux mystères d'Isis, comme on le verra par la suite. Un chœur, composé de musiciens armés de flûtes, de chanteurs, de cantatrices, suit les porteurs de lampes et de flambeaux, en chantant des hymnes et en mêlant leurs voix mélodieuses au son des instrumens.

Une compagnie de guerriers, en armes, marche après le corps des musiciens; c'est alors que les prêtres et les prêtresses, vêtus de robes de lin teintes de diverses couleurs, comme l'est celle d'Isis, avancent avec ordre, ayant

chacun un cistre à la main, qu'il fait résonner en l'agitant dans l'air. Six maîtres de cérémonie, portant les attributs de leur emploi dans les mystères, précèdent deux idoles portées chacune par quatre novices du sacré collége.

Le premier, qui ouvre ici le cortège religieux, tenoit la seconde place dans les mystères; on le nommoit dadouque, ou *flambeau*. Il est figuré portant un vase d'or contenant du feu; car il étoit chargé des purifications. Suivant Apulée, il étoit couvert d'un habillement de lin qui lui descendoit jusqu'aux pieds; il tenoit, dit-il, un vaisseau d'or en façon de gondole, du milieu duquel sortoit une grande clarté.

Le second porte le livre sacré des lois, que l'on suppose être un don du ciel. Le troisième, nommé hiérocerix, tient la place d'Anubis; comme il remplissoit dans les mystères les fonctions d'orateur et de hérault, on le représentoit tenant d'une main une palme et de l'autre un caducée. Le quatrième porte le vase mystérieux; ce vase d'or, d'une forme arrondie, représentoit autour de sa panse une grande quantité de mamelles. Il contenoit du lait qui couloit par les bouts de chaque sein, que l'on avoit eu le soin de percer. Ce vase étoit un symbole de la voie lactée, dans laquelle les âmes étoient censées se réunir après la mort. Le cinquième tient le van sacré dans lequel on supposoit qu'Isis avoit déposé les parties de la génération d'Osiris, son époux. Enfin, le sixième est armé d'un vase dans lequel on conservoit l'eau lustrale.

Les deux idoles, portées par quatre desservans que l'on voit paroître à la suite des six autres prêtres dont je viens de parler, sont celles d'Anubis avec sa tête de chien, et

d'Io, ou d'Isis, sous la forme d'une vache. (*Voyez* ce que j'ai dit plus haut sur cette métamorphose de la déesse Isis). On ne sera plus étonné de voir ici l'emblême d'Isis sous cette forme, lorsqu'on saura qu'après la mort de la déesse, son corps fut déposé dans un tombeau qui représentoit une vache.

Derrière la représentation d'Io, on voit le troisième ministre des mystères, appelé *ministre des autels;* il tient la place de la lune, et, par cette raison, il est habillé en femme, le disque de l'astre de la nuit couronne son front, et, sur un voile que l'on dit être tissu d'or, qui est posé sur ses deux mains ouvertes, on voit les gâteaux que les Égyptiens consacroient, dans les mystères, au soleil et à la lune. J'observerai encore que pour désigner l'intumescence du Nil, à laquelle présidoit Isis aussi-bien qu'Osiris, et sur laquelle les Égyptiens fondoient leur fortune, on a figuré ensuite un prêtre tenant dans ses bras un vase rempli de l'eau du Nil ; un aspic tortillé façon de nœuds est sculpté sur ce vase, que le prêtre élève comme pour en faire hommage à la grande déesse. Le roi des mystères, les bras ouverts, la tête levée et dirigée vers le ciel, termine le cortège sacerdotal. Enfin, un peuple immense qui paroît agité d'une joie vive, se lie aux ministres des autels, et, unissant ses vœux à ceux des prêtres et des prêtresses, il chante et loue les dieux protecteurs de l'Égypte.

Pour exprimer que cette fête attiroit les Égyptiens des villes les plus éloignées, le dessinateur a eu soin de représenter, sur les divers plans de son tableau, des hommes, des femmes, des enfans et des vieillards, fatigués du voyage, lesquels se reposent, soit aux pieds des arbres,

soit sur des tertres, ou auprès des monumens dont il a eu l'art d'orner la scène.

Autres Représentations de la déesse Isis.

Je joins ici, en deux planches, la gravure de plusieurs monumens authentiques, qui vont servir à faire mieux connoître la manière dont les Égyptiens figuroient leur désse Isis.

La première se compose de trois monumens.

Le n.° I, est une copie du principal tableau de la table isiaque. On y voit Isis assise sur son trône d'or, placée au milieu de son temple. Ses aîles reployées autour de ses extrémités inférieures et dans l'état de repos, expriment une tranquillité parfaite. Isis se montre ici armée de son sceptre divin, coiffée de son disque d'argent, des cornes du taureau équinoxial, dont elle emprunta les formes sous le nom d'Io, parée de sa poule de Numidie placée en forme de diadême, lequel est surmonté de deux épis, symboles de l'abondance qu'elle verse sur la terre et dans les mers. (Ces épis sont figurés ici comme sur la représentation d'Isis-Myrionime, *voyez* page 76 et suivantes.)

Isis, au milieu de la gloire céleste, impassible comme la sagesse et la justice, gouverne le monde sans le moindre effort, et par sa seule puissance. Les attributs de la déesse, placés autour d'elle, servent à la caractériser, et l'on voit Œlurus (1) orner la base de son trône. De la base du

---

(1) La déesse Isis avoit à Bubaste un temple où elle étoit adorée sous la forme d'une chatte et sous le nom d'*OElurus :* FELIS SOROR PHOEBI, a dit Ovide. On a dit que les Égyptiens avoient consacré le chat à Isis, et

temple, s'élèvent deux colonnes, dont les fûts, formés de tiges de roseaux, sont couronnés, au lieu de chapitaux, par des fleurs de lotus et par une tête de femme. Le lotus étoit consacré à Osiris, dit Plutarque, et la

---

qu'en conséquence il représentoit la lune, parce qu'on avoit observé *que la prunelle du chat s'élargissoit et étoit dans toute sa grandeur dans la pleine lune, au lieu qu'elle se rétrécissoit dans le décours.*

Ceci me paroît une fausse interprétation de l'emblême que les Égyptiens font paroître sur les monumens par la figure du chat. La dilatation plus ou moins forte qu'on attribue exclusivement dans cette circonstance à la prunelle du chat, est une propriété qui appartient à tous les animaux, même à l'espèce humaine. C'est une sage précaution du créateur qui a voulu que cela fut ainsi; car la prunelle de tous les animaux, aussi-bien que celle du chat, se dilate dans les lieux obscurs pour mieux voir, comme elle se rétrécit à la lumière pour n'être pas aveuglé. Si on veut en faire l'expérience, il suffira d'approcher une lumière de l'œil d'une personne; on verra sur le champ sa prunelle se rétrécir, comme on le verra se dilater à mesure qu'on éloignera la lumière.

On croit que c'est en raison de l'extrême irritabilité qui existe dans le genre nerveux du chat, qu'il a plus que les autres animaux une faculté plus forte de dilater ou de rétrécir la prunelle de son œil. Cette supposition pourroit s'appuyer de preuves que l'on a eu dans des sujets nerveux à l'excès, et par conséquent très-irritables, qui, par cet état de maladie, lorsqu'il est poussé au plus haut degré, obtenoit la faculté de voir la nuit comme les chats. J'ajouterai à mon observation que, dans le moment où j'écris, il y a, à Paris, une jeune personne qui se trouve dans ce cas là; elle est continuellement agitée, se lève la nuit, lit et écrit sans lumière.

Le chat n'a donc pas besoin, comme on l'a dit, d'attendre la pleine lune ou le déclin de cet astre, pour élargir ou pour rétrécir la prunelle de son œil. Ainsi, je dis : le chat, par la faculté qu'il a reçu de la nature, de dilater ou de rétrécir sa prunelle plus facilement que les autres animaux, et par conséquent de distinguer les objets aussi-bien à l'ombre qu'à la lumière; surveillant, actif, et toujours comme une sentinelle en faction, pour éloigner les animaux nuisibles à la maison de son maître, aura été consacré à Isis, pour exprimer la surveillance, sans cesse agissante, que la déesse exerce, la nuit comme le jour, sur la terre et dans les cieux.

blancheur rosée de cette fleur étoit le symoble du soleil levant. Dans le fronton du temple, on voit l'image du temps, représenté deux fois, et figuré à la manière égyptienne, par un globe aîlé entouré d'un serpent. Cet emblême, représenté une troisième fois dans la base du temple, exprime sans doute la durée des trois mois de l'équinoxe.

Les anciens donnoient des aîles aux divinités, parce qu'ils ont supposé que les dieux et les déesses, parcourant, comme les oiseaux, les régions supérieures et inférieures, avoient besoin de ce secours pour circuler et voyager librement dans l'un ou dans l'autre hémisphère. C'est aussi pour la même raison qu'on a placé des aîles aux pieds et à la tête de Mercure, et que l'on a donné des aîles à la Victoire comme à la renommée.

Celles de la Victoire peindront l'incertitude des actions de cette déesse capricieuse; car les anciens poëtes ont supposé, qu'attirée par le bruit des armes, elle passoit de rang en rang, et voltigeoit autour des combattans, avant de se fixer. C'est ainsi que les aîles de la Renommée exprimeront, d'une part, la rapidité avec laquelle elle traverse les espaces, et de l'autre, la mobilité de sa volonté et la légèreté de sa conduite. D'après cela je dirai : les aîles élevées, figurées sur les monumens de la déesse Isis, désigneront les voyages qu'elle fait dans les régions supérieures, comme elles indiqueront ceux qu'elle fait dans les lieux inférieurs, lorsqu'elles seront baissées.

La représentation du soleil stationnaire, au solstice d'été, dans le signe du lion, est dessinée sur la base du temple, par un lion en repos, à tête d'épervier, que Piérius

et quelques autres auteurs ont pris pour un emblême d'Hercule. C'est, à la vérité, le même lion que ce dieu combat pour arriver au repos solsticial. Les Égyptiens croyoient que l'épervier, le symbole du soleil, le messager d'Apollon, suivant Homère, étoit venu des pays inconnus à Thèbes, où il avoit apporté aux prêtres les mystères de leur culte, écrits sur un livre de papyrus, avec des caractères rouges.

Isis, sous la figure d'un vase qu'on appeloit *Canope*, le symbole de l'eau, placé devant l'animal du solstice, est là pour peindre le gonflement du Nil, et par conséquent la fécondation de l'Égypte. Le Canope à tête de femme, coiffée des cornes d'un bouc, comme le remarque Caylus, est bien l'image du ciel au solstice d'été; car, si je monte ma sphère au point et au degré convenables, pour expliquer cet hiéroglyphe, je vois le lion à l'orient, la vierge au zénith, et le capricorne à l'occident.

Cette expression hiéroglyphique, c'est-à-dire la fécondité de l'Égypte, annoncée par l'apparition du lion uni à la vierge, se trouve renforcée, dans le tableau, d'une manière remarquable, par les symboles qui accompagnent, de droite et de gauche, la figure principale. A droite, je vois une tige de roseau surmontée d'une fleur de lotus et du serpent d'automne, dont Sérapis s'enveloppe, et dont s'arme le serpentaire. A gauche, j'aperçois la même tige, simplement surmontée du lotus. En suivant mon système d'explication, je dis : ces deux hiéroglyphes se rattachent nécessairement aux précédens; ils sont une suite de l'expression astronomique que l'on a voulu rendre, car ils désignent l'équinoxe d'automne aussi-bien que l'inondation

du Nil, dont la retraite des eaux, cependant, commençoit à se manifester après le solstice d'été.

Le n.° II, dessiné d'après un monument en bronze, est un symbole du solstice d'hiver.

Isis, comme on le voit, se couvre des cornes du taureau équinoxial, ayant son fils Orus sur ses genoux, qu'elle allaite, pour exprimer que la lune, dont elle est l'image, avoit au taureau le lieu de son exaltation; et, pour renforcer cette expression astronomique, on a placé son disque brillant au milieu des cornes de l'animal, parce que la lune se trouve pleine au 25 décembre, lorsqu'elle est censée mettre au monde son fils chéri, l'image vivante de la lumière céleste.

Isis, mère d'Orus, est effectivement cette fameuse constellation appelée la Vierge, ou la Moissonneuse, par les astronomes, et désignée sous le nom d'Isis par Eratosthène, mère du dieu-lumière adoré des Egyptiens. On la représente aussi montée sur un trône élevé, ou nouvellement accouchée, ayant sur ses genoux un enfant nouveau né; elle lui présente la mamelle en souriant: *Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem*, a dit Virgile, et les Égyptiens, adorateurs d'Isis, célébroient, le 25 décembre, la fête du solstice d'hiver, ou la naissance d'Orus, et les couches d'Isis. C'est alors, dit M. Dupuis, que la lune arrive au taureau, et qu'elle s'unit au soleil, dont elle rassemble les feux sur son disque. Plutarque ajoute qu'Isis ayant retrouvé Osiris dans le moment qu'il se disposoit à combattre Typhon, elle fut privée de son diadême par son fils; mais qu'elle reçut de Mercure un casque en forme de tête de taureau. Les Tyriens donnoient à leurs déesses,

Vénus et Astartée, un casque à tête et à cornes de taureau, parfaitement semblable à celui de la statue d'Isis que l'on voit ici (1).

N.° III. Autre bronze représentant Isis allaitant deux crocodiles.

Ce n'est pas le seul monument égyptien qui fait voir Isis nourrissant des animaux. Je connois plusieurs bronzes où la déesse est figurée allaitant un jeune taureau, ou Orus à tête de taureau; on la voit aussi, au nombre des hiéroglyphes, se laissant sucer les mamelles par deux chiens, par deux poissons et par deux serpens. Ce carac-

---

(1) On connoît des monumens indiens qui représentent le dieu Manmadin, ou Cupidon, fils de Vichenou, porté sur les genoux par sa mère. (*Voyez* l'idole indienne qui est dans les archives de la loge Saint-Alexandre d'Ecosse). C'est ce dieu, selon les Indiens, qui inspire l'amour aux mortels; son arc est fait de cannes de sucre, la corde et ses flèches sont tissues de fleurs, sa monture ordinaire est un perroquet.

Manmadin osa lancer une de ses flèches contre Chiven, le plus puissant des dieux, qui le réduisit en cendre d'un coup de foudre.

Jupiter prévoyant les crimes dont l'Amour se rendroit coupable un jour, ordonna à sa mère de le tuer au moment de sa naissance. Vénus, pour le soustraire à la fureur de Jupiter, l'éloigna de sa présence, et le fit élever dans les bois.

Cependant Chiven se laissa séduire par les prières des sages et de la déesse Radi, femme de Manmadin, et ce dieu fut rendu à la vie, à condition qu'il ne seroit visible que pour sa femme, et qu'il seroit invisible pour tout autre.

Manmadin et sa femme Radi, conservent toujours la fraîcheur de la plus grande jeunesse; ils sont l'un et l'autre les plus belles créatures qu'il y ait au monde, et qui aient jamais été faites. Radi, comme Vénus, Psyché et Isis, est le symbole de l'âme du monde; ainsi Manmadin est celui de la régénération universelle, comme l'étoient l'Amour, ou Cupidon, chez les Grecs; et Osiris, chez les Égyptiens. Radi partage les fonctions de son époux, elle est armée d'un arc et des plus belles fleurs, et on la représente à cheval sur une perruche verte.

tère de mère nourrice convient parfaitement à Isis, que les Égyptiens considéroient comme la nature. On représente aussi Cérès dans la même position. Comme Isis, elle est l'âme du monde et la mère nourrice des hommes, des animaux, des végétaux, etc. : *Je suis déesse d'une grande beauté*, a-t-elle dit en se présentant, pour la première fois, aux mortels; *le lait et le sang coulent de mes mamelles*. Ces signes symboliques, en désignant, soit l'équinoxe d'automne, ou le solstice d'hiver, exprimeroient donc que la bienfaisante nature, Isis, ou la mère de toutes choses, laquelle établit sa puissance dans l'air, sur la terre et dans les eaux, renferme dans son sein les sucs nourriciers propres à substanter tous les êtres qui empruntent d'elle leur existence. Ainsi la gravure que nous avons sous les yeux, seroit une peinture hiéroglyphique de la fécondité que l'intumescence du Nil procuroit à l'Égypte, intumescence à laquelle présidoit Isis; car le crocodile, prenant naissance dans le Nil, en devient nécessairement l'emblême.

La planche suivante représente Isis, sous le nom de Nephtis.

Les Égyptiens, sur la partie la plus élevée des coffres de leurs momies, peignoient assez ordinairement Isis à genoux, et armée de la faulx de la mort, telle qu'elle est représentée ici. Selon Plutarque, ils l'appeloient *Nephtis*. La déesse est figurée les bras étendus, armés de deux faucilles ou deux glaives bien tranchans, et coiffée de la poule de Numidie, dont les aîles déployées embrassent entièrement l'horizon. Dans cette posture, Isis, ou plutôt Nephtis, semble couvrir la nature d'un deuil éternel. Dans cette même position, on la représente tantôt *blanche*, et tantôt

noire, comme on le voit dans l'ouvrage de la Commission d'Égypte, pour exprimer la puissance que la déesse exerce sur les deux hémisphères, c'est-à-dire dans le ciel et dans les enfers.

Par une suite nécessaire de ce que nous apprend cette peinture curieuse, ainsi que la lecture du discours d'Isis, qu'Apulée suppose lui avoir été communiqué après son initiation aux mystères, et que j'ai rapporté plus haut, je vois que les Égyptiens considéroient Isis comme la mère universelle du monde; qu'elle étoit pour eux, ce qu'étoient Cérès, Diane, Junon, Minerve et Vénus, pour les Grecs; et ils disoient qu'elle renfermoit en elle seule toutes les puissances créatrices. En conséquence, les Égyptiens donnoient à Isis les formes des deux sexes, et ils l'appeloient *dieu bon et tout-puissant*, comme Osiris. Les Parthes avoient aussi un dieu-lune, auquel ils donnoient les deux sexes.

Ainsi, je verrai Isis couronnée d'épis, ayant à la main une faucille comme Cérès, ensuite elle se présentera à mes yeux tenant une flèche et un arc, dans la posture de Diane, que l'on nous peint côtoyant, dans l'*incognito* et pendant la nuit, les ruisseaux et les fontaines, ou s'élançant dans les forêts pour suivre un jeune faon à la course. (*Voyez* la bande supérieure de la table isiaque).

Là, Isis assise auprès de son époux, l'égale de Junon et de Thétis, tiendra le sceptre du monde ou le trident de Neptune; plus loin, on la peindra comme Vénus, mère des Amours et des Grâces; elle sera Pandore ou la Fortune, et rendra des oracles; elle sera tour-à-tour incestueuse ou vertueuse; mais dans ses métamorphoses, ne perdant jamais l'empire qu'elle exerce dans les cieux, sur

la terre ou sur les mers, elle sera représentée négligemment penchée dans un char d'or tiré par deux gazelles ou par des ibis; c'est ainsi que la déesse de Memphis traversera les airs au lever de l'aurore, pour ranimer la nature languissante. Enfin, à Thèbes, l'épouse d'Osiris, accompagnée du lion, du solstice et de l'épervier, sera figurée dans une barque ou dans son vaisseau, voguant au gré du Nil, dont elle aura gonflé les eaux pour les répandre dans la campagne.

Toute la mythologie n'est qu'une suite d'allégories. Les dieux d'Homère (dit Winckelmann, *Reflexions sur la Peinture*) sont des idées sublimes et palpables des différentes puissances de la nature: ce sont des ombres et des voiles sous lesquels sont cachées des intentions sublimes. Ce n'est que comme une allégorie de cette espèce qu'on regardoit les amours de Jupiter et de Junon, peints sur le plafond du temple de cette déesse à Samos: Jupiter y étoit l'emblême de l'air, et Junon celle de la terre. (*Voyez* ce que j'ai dit sur les élémens, page 46 et suivantes.)

Explication des deux autres Planches.

La première nous fait voir les personnages suivans: Typhon, Anubis, Hécate ou Isis ténébreuse, et Mars.

[N.° Ier.] Sous le n.° I.er on voit Typhon, géant célèbre chez les Égyptiens. Il étoit frère et ennemi d'Osiris, qu'il fait périr lorsqu'il triomphe sous le signe du scorpion; delà, le signe du scorpion fut considéré comme le tombeau d'Osiris. En traitant du bon et du mauvais principes, j'ai fait remarquer que le mauvais principe, chez les

Égyptiens, s'appeloit Typhon, qu'Osiris, ou le bon principe, étoit considéré comme la *Raison;* enfin, que Typhon étoit l'image des passions qui répugnent à la raison, et qu'on l'appeloit *Sans Raison.* Né des vapeurs humides, ce monstre est le principe des ténèbres; il est le meurtrier de son frère, organe du bien et de la lumière; il le coupe en morceaux, et l'enferme dans un coffre qu'il jette dans le Nil.

Les attributs et les formes que les mythologues donnent à Typhon, sont celles des constellations qui paroissent dans le ciel, pendant les voyages que le soleil fait dans les signes inférieurs. Homère fait naître Typhon de la puissance de Junon. Cette déesse le fit sortir des vapeurs, en frappant la terre de sa main, suivant Hésiode et Pausanias. Homère est le premier qui ait parlé de Typhon et des Titans, dont il a fait des dieux souterrains. Il dit que Typhon étoit fils du Tartare et de la Terre; que Junon, indignée de ce que Jupiter avoit enfanté Minerve, sans aide ni compagnie, frappa la Terre avec sa main, et reçut les plus fortes vapeurs qui en sortirent: ce fut de ces vapeurs que naquit Typhon.

Le même poëte nous apprend que Typhon étoit roux et avoit cent têtes, en conséquence les Égyptiens lui sacrifièrent un taureau à poil roux. De ses cent bouches sortoient des flammes dévorantes et des hurlemens si horribles, qu'il effrayoit également les hommes et les dieux. Son corps, dont la partie supérieure étoit couverte de plumes, et l'extrémité entortillée de serpens, étoit si grand, qu'il touchoit le ciel de sa tête. Il eut pour femme Echidna, et pour enfans la Gorgone, Geryon,

Cerbère, l'Hydre de Lerne, le Sphynx, et tous les monstres de la fable..... En admettant la version de l'auteur de l'Iliade, je dirai : les enfans de Typhon sont effectivement les constellations que l'on voit paroître sur la sphère, lorsque le soleil prend son domicile dans le scorpion; et lorsque cet astre arrive dans ce signe, il introduit le mal dans le monde; il perd sa qualité de dieu bienfaisant, pour prendre celle de mauvais principe et de dieu malfaisant, avec le nom de Typhon.

Delà, on a dit : l'emblême des misères humaines varioit dans la religion des anciens, autant que les causes en étoient différentes. Mais ordinairement on figuroit le mal par un monstre appelé Typhon, mot qui signifie *opposé au bien.* Un ouragan, un incendie, une famine et mille autres fléaux lui faisoient donner des formes et des attributs plus bizarres les uns que les autres. *Sa tête,* disent les mythologues, *s'élevoit jusqu'aux étoiles; d'une main il touchoit l'orient, et de l'autre l'occident; il jetoit des flammes par la bouche et par les narines.*

Puisque Typhon est l'image du soleil, lorsqu'il couvre le serpentaire de ses feux, il n'est pas extraordinaire d'entendre dire, par les mythologues, que la tête du monstre s'élevoit jusqu'aux étoiles; qu'il touchoit l'orient d'une main, l'occident de l'autre, et qu'il jetoit des flammes par la bouche et par les narines. Car, si on fait mouvoir la sphère comme il convient, et si on place les pôles où ils se trouvoient à l'époque de l'invention de cette fable, on verra que la tête du serpentaire touche aux étoiles de la voie lactée, tandis que ses pieds touchent la terre ou l'horizon. On verra encore, lorsqu'il se lève, que son

bras droit touche à l'orient, comme son bras gauche touche à l'occident, lorsqu'il se couche. Enfin, quand on a dit que Typhon jetoit des flammes par la bouche et par les narines, on a voulu peindre, d'une part, la position du soleil dans ce signe, lequel lance des rayons de feu dans le ciel comme sur la terre; et de l'autre, l'étoile vraiment flamboyante qui couvre les narines et la bouche du serpentaire.

On lit dans le père Kirker, que Typhon n'est homme que depuis la tête jusqu'au nombril; ses cuisses et ses jambes sont deux dragons horribles, et ses doigts sont deux vipères. En effet, les deux monstres et les deux vipères, dont parle ce savant, sont, 1.° le scorpion, sur lequel le serpentaire, que j'appellerai Typhon, pose le pied; 2.° l'hydre femelle, qu'il tient dans ses mains, et qui se replie autour de lui.

J'emprunterai encore le secours de l'astronomie, pour faire mieux connoître les enfans et les acolytes de Typhon, ennemi de tout bien; je dirai : que la tête de Méduse se présente dans le ciel avec l'hydre brûlante et le grand chien Sirius, dont on a fait le chien Cerbère, chien qui accompagne le vaisseau d'Isis, ou la barque dans laquelle on suppose que Caron passoit les âmes. Les trois têtes que les poëtes ont données à Cerbère, sont l'image symbolique des trois mois que le soleil passe dans les signes les plus bas, nommés *inférieurs*.

Typhon ne fut pas plutôt sorti de la terre, continue Homère, qu'il résolut de déclarer la guerre aux dieux, et de venger les géans terrassés. Il s'avança donc vers le ciel, et épouvanta si fort les dieux par son horrible figure,

qu'ils prirent tous la fuite en Égypte. Jupiter lui lança un coup de foudre, qui ne fit que l'effleurer. Le géant, à son tour, ayant saisi Jupiter au milieu du corps, lui coupa les bras et les jambes avec une faulx de diamant, et les renferma ensuite dans un antre, sous la garde d'un monstre moitié fille et moitié serpent. Or, il est clair que ce trait de la fable est le même que celui où l'on voit Typhon enfermer Osiris dans un coffre, après l'avoir coupé en morceaux, ainsi que celui d'Orus, tué par les géans, et précipité de suite dans les eaux du Nil.

Mercure et Pan ayant surpris la vigilance du monstre, qui gardoit les membres épars du maître des dieux, ajoute encore Homère, rendirent à Jupiter ses bras et ses mains. Alors le dieu reprit ses forces, et, monté sur un charriot traîné par des chevaux ailés, poursuivit Typhon avec tant de vivacité, et le frappa si souvent de ses foudres, qu'il le terrassa enfin, et qu'il l'étendit sur le mont Etna, où le géant, de rage, vomit éternellement des flammes.

On retrouve le génie oriental dans la composition de ce monstre, et l'on ne peut douter qu'il représente, à lui seul, toutes les constellations que le soleil visite pendant son voyage, dans les signes inférieurs, puisqu'il se compose lui-même des figures qui les désignent sur la sphère. Enfin, ce monstre imaginaire, également connu sous les noms de Briarée, de prince des ténébres, l'ennemi de la lumière, le destructeur du bien sur la terre comme dans les cieux, c'est le soleil lui-même, qui, dans cette narration poétique, prend la forme humaine du serpentaire, qui se saisit de ses serpens, qui emprunte les aîles des oiseaux célestes qui siègent à sa gauche dans

le ciel; et les enfans qu'on lui donne, sont effectivement les constellations de l'hydre brûlante et du grand chien Sirius, dont on fait Cerbère, comme je l'ai déjà remarqué.

C'est par une suite du même génie mythologique, que l'on a fait Cerbère gardien des enfers · 1.° parce que la constellation du grand chien Sirius, se trouvant plus près de l'horizon et du pôle méridional, se montre aux hommes plus souvent que les autres; 2.° parce que l'on a vu, dans ce même horizon, au-dessous duquel s'abaissent tour-à-tour les constellations et le soleil lui-même, la ligne qui sépare la voûte supérieure et lumineuse des lieux ténébreux ou inférieurs; et en conséquence, on a considéré cette ligne comme la porte et l'entrée des enfers, dont la garde, poétiquement parlant, fut confiée à Cerbère. Or, il est certain qu'on a voulu peindre, par la seule figure de Typhon, l'état du ciel pendant les voyages du soleil dans les signes inférieurs, époque de l'année que l'on considéroit comme malheureuse. Typhon n'étoit donc qu'un symbole du mal, présenté au peuple comme l'ennemi de son bonheur, sous les formes hideuses d'un monstre ou d'un mauvais génie.

Les Égyptiens représentoient ordinairement Typhon par un homme mal bâti, laid et contrefait; pour attributs, ils lui donnoient des aîles, et lui mettoient une *harpa* (espèce de serpe) dans chaque main. On le voit tantôt barbu, et d'autrefois avec un joli visage; et quelquefois il est monté sur deux crocodiles, pour exprimer que son règne commence lorsque le Nil commence à décroître. C'est ainsi que le représente une terre vernissée bleu, que

possède mon ami M. Dubois, dessinateur et antiquaire distingué. Pour désigner l'abondance, qui suit la retraite des eaux du Nil, on le coiffe d'un *modius* (1), composé de feuilles de palmier, tel qu'on le voit sur la gravure que je décris; à sa droite, on a figuré une herse, le symbole du labourage. A sa gauche, une amphore, et à ses pieds, plusieurs grappes de raisins, pour exprimer que ce dieu, aussi-bien que Bacchus, présidoit à la vendange (2). Enfin Typhon, sous une autre forme, sous un autre nom, et chargé d'autres attributions, seroit le même personnage qu'Osiris; car on le représentoit quelquefois avec un scarabée sur la tête, comme on figuroit son frère.

II.

Le n.° II représente Anubis avec sa tête de chacal, tenant, d'une main, une baguette entourée d'un serpent, et de l'autre, la clef du Nil; sa tête est ornée des rayons solaires. C'est sous cette forme qu'un des ministres d'Osiris se présentoit à l'initié, au moment où il devoit franchir le premier pas de l'initiation, dans le voyage du souterrain qu'il devoit franchir avant de passer aux épreuves.

---

(1) On voit le *modius* sur la tête de Cérès, sur la tête de la Fortune, sur la tête d'un Bacchus indien et sur la tête de Priape. (*Voyez* Winckelmann, *Description des pierres gravées de Stosch*, au mot *modius*, à la table.)

(2) Les attributs de Bacchus, donnés à Typhon, ne se trouvent dans aucun monument du premier style égyptien, ce qui m'autorise à croire que l'idole de ce dieu, que l'on voit ici, est du dernier style, et par conséquent d'un travail grec.

Anubis, fils d'Osiris, dont le génie poétique a fait un roi d'Égypte, est l'image allégorique du soleil, lorsqu'il couvre la constellation du grand chien, autrement Sirius, et qu'il fixe, par cette position, l'époque de l'année, connue sous le nom de *canicule*, dont l'influence maligne donne la fièvre aux hommes et la rage aux animaux. On représente Anubis avec une tête de chien; on lui élevoit des autels, sur lesquels on faisoit monter un chien vivant.

On figuroit encore Anubis sous la forme d'un Cynocéphale, que Pline et Aristote considèrent comme une espèce de singe, plus grande et plus forte que les autres; lequel, d'après leur description, a beaucoup de rapport avec celui que nous appelons *babouin*. Cependant je pense que le Cynocéphale des Égyptiens est tout simplement le chien des constellations, comme je l'ai avancé. Il est l'image d'Anubis ou de Mercure, que l'on représente sous la figure d'un homme à tête de chien, et Cynocéphale veut dire *tête de chien*; d'ailleurs, Saint-Augustin appelle indistinctement Cynocéphale, l'Hermès ou le Mercure égyptien.

Suivant Horus Apollon, les Égyptiens exprimoient la nouvelle lune, sur leurs monumens, par la représentation d'un Cynocéphale, ayant la tête couronnée comme on le voit ici. Montfaucon, d'après Pline, dit que cet animal étoit une image de la déesse Isis, même du soleil, et qu'ils l'employoient souvent comme un symbole de ces deux astres. Enfin, les Égyptiens disoient que ce dieu indiqua à Isis le lieu où l'on avoit déposé le corps d'Osiris, mort, qu'elle cherchoit. Virgile, Ovide et Properce appellent Anubis *latrator*, aboyeur, comme le

chien dont il emprunte la figure. Le chien, selon Apulée, est un symbole des deux tropiques, et celui des deux hémisphères.

III.

Le n.° III nous fait voir Hécate, déesse des enfers, ou *Isis ténébreuse*, comme l'appelle Diodore. Pour peindre les phases de la lune, dont cette divinité étoit le symbole, on la figuroit sous une forme triple (1). Sous ce nom, Isis présidoit aux enchantemens, aux charmes ou maléfices. C'est pour cette raison que les mystères d'Hécate avoient rapport à la magie. On y figuroit cette divinité sous une forme triple; dans ses mains, elle tenoit un fouet et une baguette magique, telle qu'elle est figurée sur la gravure : *invoquons la triple Hécate*, disoient les initiés.

On donnoit le nom de Nephtis à Isis ténébreuse ou infernale; c'étoit une véritable Hécate, que l'on confondoit avec Diane. Nephtis sera donc l'image de la lune, voyageant dans la partie inférieure du ciel; comme Isis sera la lune parcourant les espaces supérieurs, ou la

---

(1) Les anciens avoient une Diane triforme, qu'ils désignoient par trois noms; c'est-à-dire, qu'ils l'appeloient la Lune dans les cieux, Diane sur la terre, et Proserpine ou Hécate aux enfers; on la représentoit avec trois faces : la première, suivant Orphée, étoit une tête de cheval; la seconde une tête de chien; et la troisième, une tête de femme.

Dans cette allégorie, je verrai encore la peinture du ciel; car si je suppose que Diane soit la même que Junon, je dirai : cette déesse, placée à l'orient dans le signe des poissons où elle prend son domicile, me fait voir au-dessus de sa tête le cheval céleste qui s'élance avec elle dans les cieux; au midi, j'apperçois la tête du grand chien, et à l'occident, la tête de la Vierge.

partie la plus élevée du ciel. Le trône de Nephtis sera de fer, et on le placera dans les enfers; on l'armera de glaives et de serpens, comme Serapis et Pluton : le siège d'Isis sera d'or, et, fixée dans la partie éthérée, elle tiendra à la main un sceptre et tous les attributs du bonheur. Enfin, Nephtis sera la lune décroissante, et Isis la lune croissante; car, suivant Chérémon, les fables des mystères n'étoient qu'une peinture des courses de la lune, et, par conséquent, l'image de ses phases.

I V.

A la première inspection du n.° IV, on seroit tenté de croire que l'on a eu l'intention de représenter le dieu Mars, symbole du feu et de la force créatrice; mais je suis autorisé à croire que c'est l'image d'Orus, fils d'Osiris, sous les traits d'Orion, fils de Neptune, et surnommé l'astre d'Orus. Ainsi on voit ici le fils d'Osiris, sortant tout armé d'une fleur de lotus, monter le vaisseau d'Isis, pour répandre de tous côtés l'instruction et les lumières. C'est ainsi que Jupiter tira Minerve de son cerveau, pour apprendre aux hommes qu'un Dieu créateur et tout-puissant renferme en lui seul la sagesse, l'éloquence et la force; car, dans cette circonstance, le lotus tient la place d'Osiris.

Planche intitulée Osiris, Orus, Sérapis, Divinités égyptiennes.

Cette planche se compose des images d'Osiris, d'Orus, de Sérapis, et d'un symbole du solstice d'été.

La figure I.re nous fait voir Osiris. Le grand dieu de l'Égypte est couvert ici d'un manteau qui lui enveloppe le

corps, les bras, les cuisses, les jambes, et même les pieds. Comme chef du sacerdoce, il est coiffé d'une mître; d'une main, il tient le bâton augural, et de l'autre, le fléau propre à battre le blé. Osiris, dans cette position, seroit donc considéré comme l'inventeur de l'agriculture, comme le premier législateur, et comme l'instituteur de la morale sur la terre.

La mître dont Osiris est coiffé, est ornée, de chaque côté, de deux feuilles de palmier, et ornée, sur le devant, de l'agathodœmon. Le palmier est un symbole de l'abondance que le dieu Osiris procure à l'Égypte, par l'influence qu'il exerce sur le Nil; et l'agathodœmon, l'image du bien, rappeloit aux Égyptiens les bonnes intentions du roi du ciel pour son peuple.

La figure II représente Orus, fils d'Osiris, également couvert d'un manteau; mais il est sans mître. Le dieu, posé debout, est figuré sous le portique d'un temple; il tient son sceptre d'une main, et de l'autre, le bâton augural, ainsi que le fléau. Orus, dans cette position, seroit donc, comme son père, l'instituteur de l'agriculture, et le chef du sacerdoce.

La figure III est l'image du solstice d'été, comme on va le voir. En plaçant la sphère à quarante degrés environ, point où elle devoit être pour les Égyptiens, si on lève les yeux au ciel lorsque le soleil, en partant du taureau à l'équinoxe du printemps, se place, six mois après, sur son trône, dans le signe du lion, où il se trouve à sa plus haute exaltation, on verra à l'orient le grand chien, et à l'occident le loup, tandis que la grande couleuvre, s'allongeant au midi de l'horizon, semble, par son étendue,

envelopper les autres constellations, précisément comme le feroit une accolade; car la tête de ce monstre touche pour ainsi dire Sirius, lorsque l'extrémité de sa queue s'allonge vers la tête du loup.

La figure IV nous fait voir le dieu Sérapis avec tous ses attributs.

Sérapis, l'une des plus grandes divinités de l'Égypte, étoit l'image du soleil dans les signes inférieurs, comme l'étoient Osiris, Esculape, Pluton, et même Jupiter; ses attributions sont celles de ces divinités, et Sérapis étoit particulièrement adoré à Memphis, où il avoit un temple. Comme Esculape, ce dieu présidoit à la santé; comme Jupiter et comme Osiris, à l'abondance. On lui donnoit pour attribut, une mesure dans laquelle il portoit l'eau du Nil. Cette mesure, ou *modius*, qu'on plaçoit sur la tête du dieu, étoit un symbole de la fertilité des terres, si précieuse aux Égyptiens. D'autres disent que cette mesure est un panier que l'on appeloit *calathus*. (*Voyez* la gravure.)

Le nom de Sérapis, dit Saint-Augustin, est celui que l'on donne au soleil placé dans les signes inférieurs; il peint à nos yeux la dépouille mortelle d'Apis, l'image de ce même Osiris, lorsqu'il est censé déposé dans un sarcophage, ou dans un tombeau, après sa mort. Les six rayons dont sa tête est parée, désignent les six mois de son règne.

On donne à Sérapis un serpent, dont il s'entortille comme Esculape. L'un et l'autre empruntent cet attribut du serpentaire, et ce dieu s'unit à Isis-Pélagisque. Sérapis emprunte aussi les formes du loup qui accompagne le serpentaire; et comme symbole du principe fécondant,

on le voit dessiné, parmi les hiéroglyphes, sous la figure d'un serpent monté sur deux jambes humaines. Enfin, Sérapis étoit l'image vivante du soleil; ce qui est parfaitement exprimé par les signes du zodiaque que l'on a sculptés sur la statue que nous avons sous les yeux.

§. X.

Enfin, nous appellerons toute l'attention de nos lecteurs sur les détails que nous avons donnés sur les mystères, et nous dirons : Plus on avance dans la connoissance des mystères de l'antiquité, plus on est persuadé que la Franche-Maçonnerie en est la parfaite imitation. Comme chez les anciens, le temple dans lequel les Francs-Maçons se réunissent, doit être orienté. Le plus bel azur colore la voûte de ce temple, l'image du ciel; le dieu du jour et l'astre de la nuit, ainsi que les constellations, y paroissent dans leur état de splendeur et de pureté.

L'hiérophante, l'image sur la terre d'un dieu créateur et puissant, couvert de la pourpre royale, assis sur un trône d'ivoir d'une blancheur éblouissante, dirige, dans le silence, les cérémonies et les initiations; de même le vénérable maître de la loge, ou le représentant de l'ordre qui règne dans le monde, avec lequel il est en correspondance d'un pôle à l'autre, placé à l'orient, sur un trône étincelant de lumière, représente le grand architecte de l'univers, qui est Dieu. Sous sa loi, tout obéit sans commandement, et par l'effet d'une commune volonté. Les deux surveillans, qui complètent la trinité mystérieuse des Francs-Maçons, le symbole de l'harmonie universelle du

monde terrestre et sublunaire, remplacent le dadouque et l'hiérocerix des anciens mystères. Le nord de la loge est occupé par ces deux officiers, et le midi par le gardien du temple, qui, une épée à la main, comme Persée, ou le *Chéluh* des Perses, en défend l'entrée aux profanes qui tenteroient d'en souiller le sanctuaire.

Les livres sacrés nous apprennent que Salomon donna le plan du temple qu'il consacra à l'Éternel; qu'il traça lui-même l'autel et le sanctuaire, et surtout qu'il ordonna à Hiram de l'orienter, et d'y faire peindre le soleil, la lune, les astres et les élémens, parce qu'il les regardoit comme des êtres surnaturels, agissant de concert avec le créateur et le conservateur du ciel et de la terre. Les Francs-Maçons ont donc raison de rappeler entre eux, et dans les lieux où ils se rassemblent, la toute-puissance d'un Dieu unique, ainsi que son immense création, par la peinture des figures célestes, et par des formules symboliques, dont l'expression savante et mystérieuse ne sauroit être connue des profanes. Ainsi, Salomon défendit expressément à ses peuples, non-seulement l'exercice d'un autre culte que le sien, mais encore toute communication particulière des mystères sacrés avec tout autre peuple. Ce roi, le modèle des souverains du monde, fit élever, à l'entrée du porche de son temple, deux colonnes de bronze, dont l'une étoit consacrée aux vents, et l'autre au feu. Ce sont les mêmes colonnes qui s'élèvent au nord et au midi, dans les loges maçoniques.

Les Péruviens, imbus des mêmes principes sur l'existence d'un Dieu créateur, maître absolu de l'univers, avoient construit, sur un seul et même terrain, quatre

temples également orientés; l'un, au soleil; un autre, à la lune; un troisième, à la déesse *Chasca*, autrement la belle étoile, appelée *Vénus;* et le quatrième, aux élémens et aux phénomènes de l'air. Dans le premier, le soleil étoit figuré en or massif, entouré de rayons immenses, qui traversoient d'une extrémité du temple à l'autre. Ces rayons étoient tellement brunis, et réfléchissoient une si grande clarté, qu'à peine pouvoit-on en soutenir la vue. Dans le second, la lune y étoit sculptée en argent, et d'un poli tellement vif, qu'elle éclairoit le temple par le reflet d'une lumière invisible qu'elle recevoit. De même le Jupiter Olympien de Phidias éclairoit le temple dans lequel il étoit adoré, par les gerbes flamboyantes qui sortoient des six rayons dont sa tête étoit environnée. Ainsi, le troisième temple des Péruviens représentoit, dans son intérieur, tous les attributs de leur déesse Chasca, par allusion à l'étoile de Vénus, dont elle étoit l'emblême; comme ils avoient représenté, dans le quatrième, les météores, la foudre et les élémens auxquels ils l'avoient consacré. C'est ainsi que Zoroastre, suivant Porphyre, avoit ordonné, dans la distribution du temple souterrain qu'il avoit consacré au soleil sous le nom de Mithra, la représentation de l'univers, et ses divisions par climats, ainsi que les élémens, les sept planètes, le zodiaque et le double mouvement des cieux, celui des fixes, les points équinoxiaux, les portes du soleil, l'échelle sacrée où étoient rangées les sept planètes, suivant les jours de la semaine.

Dans le temple construit à Tyr par ordre de Salomon, on voyoit aussi la grande cuve appelée *mer,* que le roi avoit consacrée lui-même à la déesse Astartée, sur laquelle

les Phéniciens placèrent une couronne ou un casque à tête de taureau, semblable à celui que les Égyptiens donnoient à leur déesse Isis. Cette cuve hémisphérique étoit un symbole de l'univers, comme l'étoit la parure du grand-prêtre des Juifs, dont le rational se composoit de douze pierres précieuses, et dont le bas de la tunique étoit orné de trois cent soixante-cinq sonnettes, symboles des douze mois et des jours dont l'année se compose (1). Cette cuve si célèbre étoit supportée par quatre groupes de bœufs, unis trois par trois, qui répondoient aux quatre points cardinaux du ciel. Sur la base du monument étoient sculptées les quatre figures du zodiaque, qui fixent les quatre points du firmament par les étoiles que l'on appelle royales; savoir, le bœuf, le lion, l'homme et l'aigle.

Le peuple d'Israël, pour peindre l'unité que présente

(1) Josephe, Philon et Clément d'Alexandrie conviennent que le temple des Juifs et les ornemens symboliques qui en formoient la principale décoration, comme la parure complète du grand-prêtre, étoient relatifs à l'ordre du monde. Ce chef de la religion, revêtu de ses habits sacerdotaux, étoit réellement une image vivante du grand architecte de l'univers. Le rational qu'il portoit dans les grandes cérémonies, étoit orné de *douze pierres* précieuses, symbole des douze signes du zodiaque. De même les anciens donnoient quelquefois douze pieds de hauteur à la statue d'Apollon, et ils ornoient sa tête d'un bandeau composé de douze pierres précieuses. Ces pierres étoient rangées dans l'ordre adopté par les astronomes arabes, qui désignoient les douze maisons du soleil par douze pierres de différentes couleurs, et on sait d'ailleurs qu'il y avoit aussi chez ce peuple des couleurs particulièrement consacrées au culte qu'il rendoit au soleil. La couleur hyacinthe du vêtement du grand-prêtre des Juifs; sa robe *blanche* de lin, et la *lame d'or* qui couvroit son front, en sont la preuve, puisqu'on les retrouve dans la composition des vêtemens que portoient les Mages et les ministres des initiations.

l'univers, dans toutes ses parties comme dans son ensemble, ne bâtit qu'un seul et unique temple, dans lequel toutes les tribus que la trompette sacrée appeloit aux saints mystères, venoient adorer un Dieu seul et unique, souverain maître de toutes choses. Outre les guirlandes de fleurs, les riches festons, l'arche sainte, les chérubins et le tabernacle d'or, l'historien Josephe nous apprend qu'il y avoit, dans le temple des Juifs, plusieurs chandeliers mystérieux, dont l'un se composoit de *sept* branches, un autre de *quatre*, un troisième de *douze*, et un quatrième de *trois cent soixante-cinq*. Celui à sept branches représentoit les planètes, et, comme la statue de Memnon, il rendoit des sons mélodieux, symbole de l'harmonie des sphères sur lesquelles règne le soleil, chef des Muses et de la lumière. L'astre du jour étoit figuré par une tige plus élevée et placée au milieu des six autres branches, qui étoient groupées trois par trois, comme les planètes supérieures et inférieures au soleil.

Le chandelier à quatre branches figuroient les élémens et les saisons, comme celui à douze tiges rappeloit la division du zodiaque en douze signes, ou celle des mois; enfin, celui au trois cent soixante-cinq lumières, brillantes comme des étoiles, étoit la représentation des trois cent soixante cinq levers du soleil, ou des jours dont l'année se compose.

Ces mêmes images symboliques, ces mêmes attributs, décoroient également le temple d'Osiris, à Thèbes, et on remarquera que l'on portoit solennellement, dans les fêtes d'Isis, la représentation d'une divinité qui n'offroit aucune figure; elle étoit l'image d'un dieu créateur qui

s'enveloppe dans son ouvrage, et qui se cache aux yeux des mortels. On y portoit aussi un flambeau, symbole de la sagesse et des sciences.

A Athènes, au lieu du vaisseau mystérieux d'Isis, que l'on portoit à Thèbes dans les fêtes religieuses, c'étoit une corbeille sacrée, qui représentoit celle où Proserpine rassembloit des fleurs, avec ses compagnes, au moment où elle fut enlevée par le dieu des enfers. Cette corbeille, au dire des auteurs, au lieu d'être portée par des prêtres, comme le vaisseau d'Isis, à Thèbes, étoit sur un char tiré par des bœufs. Le char étoit suivi par des femmes, qui crioient par intervalle : *chère Cérès, grande déesse, mère universelle.* Elles portoient elles-mêmes des corbeilles fermées avec des rubans couleur de pourpre. Ce qu'elles contenoient étoit un symbole de la vie et de l'agriculture, dont Cérès étoit l'âme; on y remarquoit, entre autres choses, *du blé d'Inde, des rayons de miel, de la laine travaillée, un gâteau, du sel, une grenade, du lierre, des pavots et un serpent* (1).

A Athènes, le sixième jour de cette grande fête, on portoit, en procession, la statue d'un jeune homme que l'on couronnoit de myrthe. On s'armoit de flambeaux, et on l'accompagnoit en chantant au son des instrumens. Cette statue étoit l'image de Triptolême, fils de Cérès, que l'on nous peint monté sur un char traîné par des dragons, suivant sa mère dans toutes ses courses

(1) Ces offrandes faites à Cérès, sont d'autant plus remarquables, qu'on les verra reparoître dans quelques hauts grades de la Franche-Maçonnerie.

nocturnes. Les jours suivans étoient consacrés à des jeux, à des danses et à des sacrifices, pour rendre grâces aux dieux.

Nous bornerons là nos recherches sur les anciens mystères, attendu que nous n'avons dû rapporter ici que les choses qui pouvoient servir d'éclaircissement à la Franche-Maçonnerie.

CHAPITRE TROISIÈME.

DE L'APOCALYPSE.

Les auteurs chrétiens conviennent que l'Apocalypse, attribué à Saint-Jean, a pris naissance dans l'orient; et que ce livre, longtemps délaissé, après avoir été victorieusement réfuté, reparût avec un nouvel éclat, vers le septième siècle. Il paroît certain que l'on en doit tout le succès aux Espagnols, qui le reçurent dans un concile tenu à Tolède; voilà comment l'Apocalypse passa en Europe. De ce moment, il s'établit une espèce de lutte entre les chrétiens d'orient et ceux d'occident, et l'on vit l'Apocalypse rejeté, son usage prohibé par un concile tenu à Laodice, faire fortune dans l'église latine, qui le fit adopter par un concile contradictoire tenu à Carthage. D'après cela, il nous sera permis de nous réunir aux chrétiens grecs, et d'examiner de nouveau un poème, qui avoit pour but d'honorer la puissance créatrice de l'univers, et, pour motif, la peinture des phénomènes célestes, qu'un dieu éternel dirige à volonté. Ainsi, nous dirons, cet ouvrage merveilleux, si on en saisit le sens caché, peut être considéré comme une image des deux principes, celle des différens aspects que présentent les constellations et la marche que le soleil observe dans le zodiaque, en supposant son apparition au printemps, dans le signe d'*Aries*, ou du bélier, dont on a fait le héros du poème. On y voit l'image des sept planètes, ou le nombre sept, se reproduire sous toutes les formes, et

c'est ainsi que l'imagination intarissable de l'auteur nous y présente ce nombre sacré. Les sept jours de la création, les sept mille ans de la durée du monde, les sept esprits, qui sont devant Dieu, les sept lampes du tabernacle, les sept sceaux, les sept chandeliers, les sept anges, les sept trompettes, les sept enfans de la femme stérile, les sept colonnes de sagesse, et enfin les sept femmes qui prennent un seul homme pour mari. Enfin, on verra bientôt, par l'analyse que nous allons faire des allégories qui sont contenues dans ce livre, qu'elles ont, comme les fables anciennes, l'astronomie pour base.

L'auteur commence par faire la peinture du soleil, quand il dit, en parlant du fils de Dieu ; sa tête et ses cheveux étoient blancs comme la laine blanche, ses yeux paroissoient comme une flamme de feu, et il avoit sept étoiles dans la main. Par le triomphe de l'agneau, il fixe également le signe céleste, dans lequel son héros ouvroit les saisons; car il le place à l'orient sur un trône; il lui donne sept cornes et sept yeux; ensuite il continue son discours en désignant les quatre divisions de l'année, par les figures données aux constellations, qui, suivant l'astronomie égyptienne, fixoient les quatre points cardinaux du ciel : les animaux sont le bœuf, le lion, l'homme et l'aigle (1). Le livre des sept sceaux, sur lequel est monté l'agneau, est un livre sacré, que personne ne peut ouvrir, l'agneau en a seul le pouvoir. Les sept sceaux, dont ce livre est orné, sont autant d'emblêmes qui tendent

---

(1) *Voyez* le frontispice de cet ouvrage.

au même but; les deux premiers sont l'image des deux principes, comme on va le voir.

Le premier étant ouvert, on vit paroître un *cheval blanc*, et celui qui étoit monté dessus tenoit un arc à la main, et il avoit une couronne sur la tête; tel Apollon, jeune et rayonnant de gloire, perce de sa flèche d'or, au printemps de ses jours, le serpent du pôle qui avoit eu l'audace de se mesurer avec lui. Voilà la peinture mystique que l'auteur de l'Apocalypse donne du bon principe, et par conséquent du triomphe de la lumière; comme il fait, par l'ouverture du second sceau, celle du mauvais principe ou des ténébres.

Le second sceau étant ouvert, on vit paroître un *cheval roux*, et celui qui étoit monté dessus avoit le pouvoir d'enlever la paix de dessus la terre, et de faire que les hommes s'entretuassent. Voilà, suivant nous, une image parfaite du règne de Typhon, prince des ténèbres, qui tue son frère Osiris, principe de lumière et de sagesse; car Typhon détruit le bien et ravage toute la nature, tant qu'il gouverne le monde. L'auteur suit sa version allégorique, en conservant le même esprit; et il peint l'équinoxe d'automne et l'hiver, par l'ouverture de deux autres sceaux.

Le troisième sceau étant ouvert, on voit paroître un *cheval noir*, et celui qui le montoit tenoit une *balance*. Cette balance est le signe céleste dans lequel le soleil fixe, à l'automne, l'égalité des jours et des nuits, comme le cheval noir peint les ténébres, ou la diminution des jours qui s'opère, lorsque l'astre brillant du jour quitte la balance pour passer dans le scorpion où il est censé périr.

Le quatrième sceau étant ouvert, on vit paroître un *cheval pâle et défait;* celui qui le montoit s'appeloit la *mort*, l'enfer le suivoit, et le pouvoir lui fut donné sur la *quatrième* partie de la terre, de faire périr les hommes par la famine et par la mortalité. Cette description n'est qu'une manière allégorique, employée par l'auteur, pour peindre le dépouillement de la nature pendant la durée de l'hiver, et tous les maux qu'il traîne à sa suite, ce qui est parfaitement exprimé par la famine et par la mortalité; comme cette quatrième saison est désignée par ces mots remarquables : *quatrième partie de la terre* (1).

Par l'ouverture du cinquième sceau, l'auteur prouve qu'il s'étoit fait initier aux mystères; qu'il avoit adopté le dogme de l'immortalité de l'âme, qu'on y enseignoit; et il n'a fait que répéter ce qu'il avoit entendu, quand il a dit : *dessous le trône de l'agneau, on vit paroître les âmes de ceux qui avoient soufferts pour la parole de Dieu.*

Quand on ouvrit le sixième sceau, il se fit un tremblement de terre, le soleil devint *noir*, et la lune *rouge* comme du sang. Ce phénomène est une image du mouvement convulsif qui s'opère dans la nature, au moment où le soleil, à l'équinoxe d'automne, se dégrade et passe dans les signes inférieurs, où il règne sous le nom de prince des ténèbres (2).

---

(1) On se rappellera que les anciens donnoient au soleil quatre chevaux, pour désigner les quatre parties du jour; ici, ceux que l'on décrit représentent les quatre divisions de l'année.

(2) Il est reconnu qu'à cette époque l'abondance des brouillards est telle, qu'elle donne à la lune une couleur rouge semblable à celle du sang.

On vit ensuite, continue l'auteur, les rois, les princes, les riches, les potentats et les hommes du peuple, comme les pauvres, fuir et se cacher dans des cavernes, lorsque l'agneau parut à l'orient sur son trône de gloire. Cette description nous paroît être la peinture d'une nouvelle révolution solaire; car les rois, les princes, les puissances et les hommes du peuple, qui fuient et qui se cachent dans des cavernes profondes, sont les constellations que le bélier, le héros du poème, pousse et chasse devant lui, lorsqu'il paroît à l'orient dans toute sa gloire, au premier jour du printemps (1).

---

(1) Le culte d'*Aries*, du belier ou de l'agneau, a succédé à celui du taureau, ou d'Isis-vache sous le nom d'Io; c'est ainsi qu'on lit dans l'histoire des Juifs : « l'an 476, le huitième jour du mois d'avril, le peuple s'étant « assemblé pour célébrer la fête de Pâques, on vit en la neuvième heure « de la nuit, durant une demi-heure, à l'entour de l'autel et du temple, une « si grande lumière, qu'on auroit cru qu'il étoit jour. » Lors de cette même fête, une vache que l'on menoit pour être sacrifiée, fit un *agneau* au milieu du temple. Les adorateurs du feu ont donné au soleil la figure du signe dans lequel il se montroit immédiatement après la nuit le premier jour du printemps. C'est donc du moment que le soleil a ouvert l'équinoxe du printemps, sous le signe d'*Aries*, que l'on doit faire remonter l'époque de son adoration sous cette forme symbolique. De ce moment là, le culte du belier a remplacé celui du taureau, il s'est généralisé, et les poëtes ont chanté le triomphe du belier, ou de l'agneau réparateur, suivant les Perses. (*Voyez* le frontispice de cet ouvrage.)

En Égypte, on célébroit en l'honneur du même signe, *la fête du Feu.* Cette cérémonie publique, imitée depuis par les peuples modernes, sous le nom de *Feu de la Saint-Jean*, n'est qu'un hommage rendu à la plus haute exaltation du soleil. Enfin, c'est la fête du solstice d'été que l'on célèbre encore, le 25 juin, par un feu de joie, auquel le droit de l'allumer appartient aux plus notables des villes. C'est aussi par une suite du culte des Mages, ou des adorateurs du feu, que les Francs-Maçons s'assemblent ce jour-là; qu'ils pratiquent régulièrement leurs mystères; et que, par une imitation

L'ouverture du septième sceau, n'est qu'une suite nécessaire de ce que présente le précédent. L'auteur y peint

---

des cérémonies antiques, ils se réjouissent du triomphe de la lumière par des festins, par des chants et par des concerts.

Le belier étoit considéré comme le chef de l'*eau immortelle*. Moïse neutralise des eaux amères, et les rend potables pour désaltérer sa troupe; on ajoute qu'il fit jaillir de l'eau d'une roche aride, par le simple attouchement de la baguette qu'il tenoit à sa main.

A Vitri, village près Paris, si l'on en croit les habitans, on voit encore, le 25 décembre, *un mouton blanc* qui, tous les ans, se montre à minuit auprès de la fontaine du pays. Ce mouton blanc, qui revient exactement à la même époque, à la même heure, et devant lequel on s'humilie, est aussi une image de l'agneau réparateur de l'Apocalypse, ou du belier céleste qui étoit censé naître au solstice d'hiver.

Les Juifs, pour célébrer l'équinoxe du printemps, le retour de la lumière, du belier réparateur, ou d'*Aries*, immoloient un agneau et teignoient de son sang les portes de leurs maisons; ce qui s'accorde parfaitement avec la tradition conservée par Saint-Epiphane, qui nous dit, que de son temps encore on célébroit en Égypte, au moment de l'équinoxe du printemps, au passage du soleil dans *Aries*, une fête en mémoire du fameux embrâsement de l'univers; qu'on teignoit en *rouge* les arbres, les maisons, les brebis et beaucoup d'autres choses, et que le sang, dont la couleur imite celle du feu, étoit regardé comme un préservatif d'un semblable désastre. C'est là ce qui a fait dire aussi que Moïse avoit changé les eaux du Nil en sang; car si on lève les yeux au ciel, on verra que la constellation du grand fleuve appelé *Nil*, s'étend de droite et de gauche au-dessous du belier, qu'elle se lève avec lui, et qu'elle emprunte sa couleur rouge de feu ou de sang des rayons solaires qui la couvrent au lever de l'astre qui embrâse l'univers. D'ailleurs, ce prétendu phénomène s'opéroit en Égypte, tous les ans, par la supercherie des prêtres, pour annoncer au peuple la mort de leur dieu Adonis. Ils jetoient eux-mêmes, ou faisoient jeter secrètement dans le Nil, par des hommes associés à leurs mystères, une si grande quantité d'une terre rouge très-abondante dans les environs, que le fleuve prenoit sur-le-champ une teinte rouge couleur de sang; de ce moment-là il étoit impossible aux Égyptiens de boire de l'eau du Nil, aussi a-t-on dit que Moïse opéra ce miracle pour les faire mourir de soif.

C'est encore pour nous rappeler ce qui se pratiquoit en Égypte et en

d'une manière longue, sans goût et sans grâce, un concert de sept anges armés de sept trompettes. Là, le compositeur fait reparoître les allégories précédentes sous d'autres formes; nous nous dispenserons donc de les rapporter. Cependant, il est bon d'observer que tout se passe en présence de l'agneau, et que, monté sur un trône, et accompagné de l'autel céleste ou des dieux, il reçoit des honneurs comme la divinité dont il tient la place. Ce même agneau conduit ensuite les âmes bienheureuses aux fontaines vivantes. Le grand fleuve d'Orion est placé sur la sphère, immédiatement au-dessous de l'agneau, de manière qu'il suit ce signe lorsqu'il monte sur l'horizon, et paroît le faire naître à l'orient, et le faire couler précisément comme le dit Ézéchiel. *Les eaux sortoient*, dit-il, *de dessous la porte du ciel, à l'orient, et descendoient vers le midi :* aussi les anciens appeloient-ils le bélier ou l'agneau : DUX IMMORTALIS AQUÆ.

Les sauterelles à visages d'hommes, ayant des couronnes d'or, des dents de lion, des cheveux de femme, et des queues de scorpion, dont on parle dans l'Apocalypse, sont assez remarquables, en ce qu'elles n'avoient le pouvoir de tourmenter les hommes que pendant *cinq mois* de l'année. Ces sauterelles, la répétition des harpies qui tourmentèrent le fils de Vénus, sont une peinture du ciel,

---

Judée, à l'époque de l'embrâsement du ciel à l'équinoxe du printemps, qu'on teint en rouge des œufs; que nos prêtres s'habillent en blanc, le jour de Pâques, pour imiter l'éclat et la pureté de la lumière émanée de la divinité même; et que l'on élève dans les temples un grand et fort cierge, dont on entretient la flamme toujours ardente pendant quarante jours. (*Voyez* le frontispice de cet ouvrage.)

lorsque le soleil, en passant dans les signes inférieurs, dégrade la nature. Si, en partant du scorpion, on compte les signes qui suivent pour arriver au belier ou au triomphe de l'agneau, on en comptera *cinq;* ainsi voilà les cinq mois de malheurs sous le règne des sauterelles. Si ensuite on examine le tableau que présente le ciel, on verra que le scorpion, accompagné du serpentaire et de la couronne, est précédé du lion et de la vierge : voilà donc le visage d'homme, la couronne d'or, les cheveux de femme, les dents de lion, et les queues de scorpion, qui forment l'ensemble des sauterelles monstrueuses de l'Apocalypse.... Voilà la peinture d'une autre période solaire prise du même ouvrage.

« Il parut encore un grand prodige dans le ciel : c'étoit
« une femme revêtue du soleil, qui avoit la lune sous ses
« pieds, et une couronne de douze étoiles sur sa tête. Elle
« étoit grosse, et elle crioit comme étant en travail, et
« ressentant les douleurs de l'enfantement.... Un autre
« prodige parut ensuite dans le ciel. Un grand dragon roux,
« qui avoit sept têtes, dix cornes, et sept diadêmes sur ses
« sept têtes. Il entraînoit, avec sa queue, la troisième
« partie des étoiles du ciel, et les fit tomber sur la terre.
« Ce dragon s'arrêta devant la femme qui devoit enfan-
« ter, afin de dévorer son fils aussitôt qu'elle seroit dé-
« livrée. Elle enfanta un enfant mâle, qui devoit gouver-
« ner les nations avec une verge de fer, et son fils fut
« enlevé vers Dieu et vers son trône. »

D'après la première phrase de ce discours, on voit que la femme revêtue du soleil, dont il est mention, est l'emblême de la vierge céleste, ou de l'année qui commençoit

chez les anciens, après le solstice d'été, lorsque le soleil se plaçoit dans ce signe, et dont les Romains ont fait une déesse, sous le nom d'*Anna Perenna*, qu'ils considéroient comme la mère des années. Les douze étoiles qu'elle porte sur sa tête, sont un symbole des douze mois dont l'année se compose; mais elle étoit grosse, et elle accouche d'un enfant mâle qui gouverne le monde. Effectivement, la vierge des constellations est représentée avec un enfant dans ses bras, et cet enfant, chéri de sa mère, est le soleil qui règne dans les cieux comme sur la terre. On a supposé d'abord que ce jeune enfant devoit gouverner avec une verge de fer, mais qu'ensuite il fut enlevé vers Dieu et vers son trône. Nous dirons : le gouvernement de fer, attribué à cet enfant, désigne, qu'étant né au solstice d'hiver, il porte en lui tous les caractères du mauvais principe; mais que passant immédiatement après dans les signes supérieurs, il change nécessairement de nature; il devient bon, et son gouvernement meilleur. Il est donc à la fois bon et mauvais principe, comme l'astre né de Dieu qu'il représente. En suivant la même explication, nous dirons : le dragon qui s'arrête devant cette femme, pour dévorer son nouveau-né, est le serpent d'Ève, qui monte avec la vierge sur l'horizon, et l'on voit une couronne sur la tête de cet animal, parce que la couronne boréale est immédiatement placée au-dessus de sa tête, et que l'un ne peut se mouvoir sans l'autre. Ce fameux serpent, lorsqu'il se montre à nos yeux, et qu'il est censé se multiplier par les mouvemens répétés de la terre, annonce la mort du soleil, ou son passage dans les signes inférieurs; et les étoiles que le monstre fait tomber du ciel, sont les étoiles

de la voie lactée, qui paroissent descendre sur la terre, à mesure que le belier monte dans le ciel. En suivant le discours de l'Apocalypse, nous voyons cette même femme exilée, par la puissance divine, dans un désert affreux, où elle nourrit son fils pendant deux mille deux cent soixante jours; allusion sans doute aux deux mille deux cent soixante ans que le soleil devoit se montrer tous les ans, le premier jour du printemps, dans le signe du belier ou sur le trône de l'agneau, avant de l'abandonner pour reparoître, le même jour, dans un autre signe.

L'auteur de l'Apocalypse fait paroître Saint-Michel à la tête d'une troupe d'anges et de génies supérieurs; il combat le dragon, et le défie, ainsi que les anges rebelles qui l'accompagnent. Alors on entendit une voix dans le ciel, qui répétoit : *C'est par la puissance du sang de l'agneau qu'ils ont vaincu.* Cet agneau puissant est toujours le signe du belier, domicile d'un dieu de lumière, qui se montre tous les jours à l'orient du ciel. On donne des ailes à cette femme, pour retourner dans son désert. Cette femme ailée est cette même constellation appelée la femme Porte-Épis, Isis ou Cérès, représentée avec des ailes, pour exprimer la rapidité de sa marche, et qui descend vers les signes inférieurs à mesure que le belier monte. Le dragon qui poursuit la femme, et qui vomit un fleuve pour l'engloutir, n'est plus le serpent d'Ève, portant sur sa tête la couronne boréale, et accompagnée du serpentaire; c'est cette fameuse baleine, groupée avec le fleuve d'Orion, autrement le Nil, qui monte sur l'horizon avec le belier, pendant que la vierge descend vers la terre, qui est censée lui prêter du secours et s'ouvrir pour

anéantir le dragon et le fleuve tout ensemble, lorsqu'ils passent l'un et l'autre au-dessous de l'horizon. Le dragon, irrité contre la femme, dit encore l'auteur de l'Apocalypse, alla faire la guerre aux enfans qui gardoient les commandemens de Dieu, et il s'arrêta sur le sable de la mer. En effet, lorsque la baleine remonte à l'orient, après en avoir été précipitée, comme le sont tour-à-tour toutes les constellations, elle ouvre la gueule, et paroît se mettre en posture de dévorer les autres constellations, c'est-à-dire les enfans qui entourent le trône de l'agneau ou du belier, qui triomphe dès le lever de l'aurore, tandis que le monstre se trouve naturellement placé au bord du fleuve d'Orion, qui coule au-dessous du belier.

Avant de terminer notre discours sur l'Apocalypse, nous dirons un mot de la Jérusalem céleste. Il suffira, sans doute, d'examiner dans le texte la description de cette ville sainte, pour voir qu'elle est le fruit de l'imagination de celui qui a conçu le plan de l'ouvrage, et qu'elle est une image du ciel, dont le soleil est le chef suprême, par la puissance de Dieu.

Cette ville, carrée dans sa forme, a douze portes; ses murailles sont bâties avec des pierres précieuses, et elle est entièrement faite d'un or tellement pur, qu'il est transparent comme du cristal. Dieu et l'agneau en sont le temple; Dieu en est la lumière, et l'agneau la lampe. Voilà les propres expressions de l'Apocalypse sur la Jérusalem céleste; or, il est évident que la forme carrée de cette ville est un symbole des saisons, représentées par ses quatre faces; que les murailles, bâties de pierres précieuses, comme les douze portes de perles qui en ferment

l'entrée, sont l'image des douze mois de l'année; car les anciens astronomes avoient consacré au soleil des pierres précieuses, des plantes et des parfums, pour désigner chacun des signes que l'astre-roi parcourt annuellement.

Les murailles de la Jérusalem nouvelle avoient douze fondemens, où sont les noms des douze apôtres de l'Agneau, et il y avoit trois portes à l'orient, trois portes au septentrion, trois portes au midi, et trois portes à l'occident. Le premier fondement étoit de *jaspe*, le second de *saphir*, le troisième de *calcédoine*, le quatrième d'*émeraude*, le cinquième de *sardonix*, le sixième de *sardoine*, le septième de *chrysolite*, le huitième de *berille*, le neuvième de *topaze*, le dixième de *chrysoprase*, le onzième d'*hyacinthe*, et le douzième d'*améthiste* (1). Je ne vois point de temple dans la ville, continue l'auteur de l'Apocalypse, parce que le Seigneur Dieu tout-puissant et l'Agneau en sont le temple; et cette ville n'a pas besoin d'être éclairée par le soleil ou la lune, parce que c'est la lumière de Dieu qui l'éclaire, et que l'Agneau en est la lampe.

On voit évidemment, dans tout ce paragraphe de l'Apocalypse, que l'auteur a eu l'intention de peindre le triomphe du soleil dans le signe du belier ou de l'agneau, surtout quand il dit : *Les nations marcheront à la faveur de sa lumière;* et il s'exprime ainsi pour désigner l'exaltation

---

(1) Ces mêmes pierres, comme on l'a vu plus haut, étoient employées à l'ornement du pectoral du grand-prêtre des Juifs; *voyez*, sur le frontispice de cet ouvrage, la manière dont elles étoient distribuées; et *voyez*, sur le grand *planisphère iconologique des signes et de leurs décans*, ce que les anciens entendoient par ces couleurs symboliques.

du soleil, ou le solstice : *Ses portes ne se fermeront point chaque jour, parce qu'il n'y aura point de nuit. L'arbre de vie* s'élève au milieu de la ville, et on voit un fleuve d'eau vive et claire comme du cristal, qui coule du trône de Dieu et de l'Agneau. *Là,* continue l'auteur de l'Apocalypse, *il n'y aura plus de malédiction, il n'y aura plus de nuits; mais le trône de Dieu et de l'Agneau y sera, et ses serviteurs le verront face à face.* Enfin, ce tableau est une image parfaite de la félicité et du bonheur dont les habitans de la terre jouissent pendant le séjour du soleil dans les signes supérieurs.

Il résulte de cet examen, que l'Apocalypse est un poëme dont le soleil est le héros, sous la forme de l'agneau ou du belier, dans lequel il prenoit alors son domicile au printemps, comme le prouve la description de la Jérusalem céleste, au milieu de laquelle on voit couler le fleuve d'Orion, qui s'élève à l'orient avec l'agneau, et dont les eaux descendoient vers le midi. L'arbre de vie, dont on voyoit s'élever les rameaux avec majesté dans la ville sainte, est une image du faisceau conservateur, qui réunit tous les germes; il est un symbole des deux principes, dont le soleil est essentiellement le moteur.

Il n'y aura plus de nuits, plus de malédiction, et les serviteurs de Dieu et de l'Agneau le verront face à face, voilà le texte de l'Apocalypse. Oui, c'est bien là la peinture du solstice d'été, car alors il n'y a plus de nuit; le crépuscule et l'aurore se confondent; le disque parfait du soleil se montre sans nuages, et c'est à cette époque de l'année que l'homme, jouissant de tous les avantages

de la vie, se trouve véritablement dans un état parfait de jouissance et de bonheur.

D'après ce qu'on vient de lire, on voit que l'Apocalypse n'est qu'une imitation des mystères anciens, dont l'explication a été l'objet principal de ce volume; mais on ne trouve plus, dans ce livre, le beau génie de ces illustres philosophes grecs, dont les ingénieuses inventions plaisent encore à la lecture. Enfin, il est facile de s'apercevoir que l'Apocalypse, dans sa composition comme dans son style, n'est que le résultat d'une imagination exaltée; qu'elle n'est qu'un tissu d'idées mystiques, auxquelles on a cependant rattaché les phénomènes du monde céleste et terrestre, parce que l'auteur devoit se conformer aux idées reçues de son temps, et qu'il ne pouvoit se dispenser de suivre, dans son poëme, les théories que l'on enseignoit dans les collèges consacrés à l'étude des hautes sciences.

Nous saisirons cette occasion, pour faire remarquer à nos lecteurs, que les figures, dont on a décoré les portails des vieilles églises chrétiennes, ont été comparées, par quelques savans, aux images hiéroglyphiques des Égyptiens, tandis qu'elles ne sont, pour la plupart, que la représentation des sujets de l'Apocalypse. Quoiqu'il en soit, il ne faut pas s'étonner si quelques savans, peu versés dans la connoissance des monumens du moyen âge, ont cru y voir des symboles du culte égyptien, puisque l'Apocalypse, ouvrage d'un initié aux mystères, peut être considéré comme un poëme dont le but auroit été la représentation allégorique des phénomènes de la nature. Le portail de l'église Notre-Dame de Paris, est

couvert d'un zodiaque, et des emblêmes du culte des Mages. Ceux des cathédrales de Reims, de Strasbourg, de Saint-Denis, et de beaucoup d'autres églises chrétiennes des différentes contrées de l'Europe, sont chargées des mêmes allégories, et on observera particulièrement que toutes les figures qui décorent ces monumens, se rattachent toutes à l'ancien culte si longtemps en faveur dans les Gaules, et qu'elles forment, dans leur ensemble, une espèce de poëme, dont chaque groupe, quoique séparé, peut être considéré comme une partie du tout, ou comme un chant qui appartient à la composition générale de l'ouvrage. C'est donc envain que l'on chercheroit l'explication de ces figures emblématiques dans la science hermétique, comme on en avoit attribué la connoissance à Nicolas Flamel. Il est bon d'observer encore, que l'on a quelquefois surchargé les tableaux dont nous parlons, de la représentation des vices communs à l'espèce humaine, pour inspirer au peuple l'horreur du péché ou du mal. Dans ce cas-là, il faut séparer cette espèce de sujets, et ne pas les confondre avec les autres.

D'ailleurs, où la peinture allégorique de la marche de l'univers, liée par une combinaison savante à la morale des peuples, seroit-elle mieux placée, si ce n'est à la décoration des temples élevés en l'honneur de la divinité créatrice du ciel et de la terre?... C'est aussi pour cette raison, que l'on a sculpté, à côté des signes célestes, les figures, ou la représentation des travaux agricoles de chaque mois de l'année. Ainsi, on ne peut douter que ces tableaux ne soient l'image du ciel et de la terre, sur lesquels un dieu éternel et bienveillant, exerce sa toute

puissance; car on remarquera qu'il est toujours représenté, sur le fronton du temple, par une figure humaine. On le voit assis, avec majesté, sur des nuages, ou sur son trône de gloire, entouré de ses anges, ou des génies qui lui sont subordonnés.

On se rappellera que les anciens donnoient le nom d'anges à des génies, qui leur représentoient les divisions et les subdivisions du zodiaque, et qu'ils accordoient à ces génies la direction spéciale des autres divinités subalternes, dont ils avoient peuplé le ciel et la terre, en les soumettant cependant à la suprême divinité. On sa rappellera encore que cette hiérarchie de pouvoirs, établie par les Mages dans l'ordre céleste et terrestre, fût imitée par Platon pour l'organisation de sa république, et que, dans la suite, elle fut appliquée à toute espèce de gouvernement.

NOTES ET OBSERVATIONS
SUR
LA MYTHOLOGIE INDIENNE.

A l'explication de l'Apocalypse, je joins ici, en forme de notes, quelques passages tirés de la religion indienne. Ces notes se lient naturellement, comme on va le voir, à tout ce qui a été dit jusqu'à présent sur le grand système mythologique des mages.

On est généralement peu d'accord sur la question de savoir si le culte égyptien passa dans l'Inde, ou si, au contraire, ce fût celui de l'Inde qui passa en Egypte. Ce qui peut avoir occasionné cette indécision dans les idées, c'est que les anciens, si on en croit les auteurs, avoient donné le nom d'*Indien* aux peuples d'Éthiopie; car Hérodote dit qu'il y avoit deux sortes d'Éthiopiens; *les uns Orientaux, qui habitoient au milieu des Indiens, et servoient avec eux dans les troupes de Darius et de Xercès; les autres Occidentaux, qui demeuroient au sud et à l'ouest de l'Égypte.* Cependant, si j'examine la mythologie égyptienne, ainsi que les monumens auxquels elle a donné lieu, je me rangerai à l'avis de ceux qui disent que les Indiens reçurent leurs dieux de l'Égypte, et je m'autoriserai, à cet égard, des voyages que l'on fait faire à Osiris et à Bacchus, pour soumettre l'Inde et lui donner des lois. Dans tout état de cause, il est du moins certain que les Indiens ont eu des relations directes avec les Égyptiens, et la preuve de ces rapports existe dans les monumens mythologiques dont je vais parler.

DU CULTE ET DES DIEUX DE L'INDE. (1)

La morale des Indiens est de la plus grande pureté; et, quoique la plupart des figures représentées dans leurs temples soient obscènes, la décence, cependant, leur est expressément recommandée, et elle est scrupuleusement observée. Les vertus principalement ordonnées par la religion, sont la reconnoissance et la charité; il est rare qu'un Indien manque à cette dernière.

(1) Ces extraits, que j'explique, sont tirés d'un manuscrit.

Les cérémonies religieuses des Indiens consistent dans des ablutions fréquentes, dans des postures différentes du corps et des mains, et en jetant de l'eau, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Les Indiens ne font jamais leurs prières et ne prennent point leurs repas sans s'être lavé le corps auparavant, et, s'ils prient devant la statue d'un dieu, ils la frottent d'huile et de beurre, et jettent sur elle des fleurs; c'est pour cela que l'on voit beaucoup de fleurs sur les représentations des divinités indiennes; souvent aussi on les orne de guirlandes de fleurs. Chaque dieu a ses cérémonies particulières; mais dans toutes, les Indiens font particulièrement usage d'eau : cette eau, qui leur est ordinairement distribuée par les prêtres, est l'eau lustrale des peuples anciens, qui passa aussi chez les peuples modernes.

L'eau lustrale, chez les anciens, se plaçoit à la porte ou dans le vestibule du temple. Les modernes se contentent de toucher l'eau sacrée du bout du doigt, et de se signer le front; mais les anciens, en entrant dans le temple, prenoient le flabellum qui étoit dans le vase, se lavoient eux-mêmes, ou se faisoient laver par un prêtre. Cette purification étoit exigée par la religion, avant de se montrer dans le temple et de paroître devant la divinité. C'est aussi par la même raison qu'on plongeoit les enfans nouvellement nés dans l'eau lustrale, et qu'on en lavoit les morts; que ceux qui devoient former le deuil du défunt s'en aspergeoient eux-mêmes avant d'entrer dans la maison; car le vase étoit placé à l'entrée de la porte : cette espèce de *lavabo* remonte jusqu'aux mystères d'Isis. C'étoit un symbole de la pureté que l'on doit apporter dans tous les actes de religion.

Du Lingam des Indiens.

Le lingam des Indiens, dont le culte célèbre égale le phallus des Egyptiens, des Grecs et des Romains, n'est autre chose que l'assemblage des organes de la génération des deux sexes. Les Indiens ont la plus grande vénération pour le symbole de la nature toujours reproduisant, et l'idole qu'ils en font est ordinairement posée sur un plateau auquel on donne la forme des parties naturelles de la femme. Les six divisions que l'on distingue dans la longueur du lingam, sont une image des six mois d'abondance auxquels il est censé présider; car il est un symbole de la fécondation universelle. Les prêtres particulièrement attachés au culte du lingam, sont chargés de l'orner de fleurs, à peu près comme les Grecs paroient le phallus qu'ils portoient en procession dans les fêtes de Bacchus. Voici ce qu'on rapporte sur l'origine du lingam.

Rama, après avoir détruit Raounen, espèce de géant, qui tua son frère et détrôna les dieux comme fit Typhon, voulut faire un sacrifice pour expier

tous les meurtres qu'il avoit été obligé de commettre pendant la guerre qu'il fit à Raounen, et n'ayant pas de lingam, il chargea Anoumar de lui en apporter un. Ce ministre, roi des singes, ayant tardé dans sa mission, Rama fit un lingam de sable, et en commençoit la cérémonie, lorsqu'Anoumar arriva avec le lingam de Cachi. Celui-ci, piqué de ce qu'avoit fait Rama, dit qu'il détruiroit le iingam de sable, pour mettre à la place celui qu'il apportoit. Alors Rama lui dit d'essayer s'il pourroit le détruire. Anoumar tourna sa queue autour du lingam, et fit un effort si grand pour l'enlever, que sa queue rompant tout à coup, il fut enlevé si haut qu'il se seroit fracassé en retombant, si Rama n'eût pas eu pitié de lui, en faisant paroître un grand étang pour le recevoir.

Dans cette version mythologique, on voit reparoître le combat qui a éternellement lieu entre les deux principes, c'est-à-dire, entre le principe créateur et le principe destructeur; car le lingam des Indiens, comme je l'ai dit plus haut, est la représentation des parties sexuelles de l'homme, l'image de la fécondité, ou de Vichenou dieu créateur et conservateur, comme le roi des singes, sous le nom d'Anoumar, est ici un symbole de destruction et la représentation figurée du signe appelé verseau; et on se rappellera qu'on donnoit à ce signe céleste le nom de Cécrops, qui veut dire *face de singe*, et que les Egyptiens, dans leurs cérémonies, figuroient ce même verseau par cet animal. Ainsi on a vu le phallus des Egyptiens présenté comme l'image d'Osiris, dieu créateur et bienfaisant; ce qui est très-bien exprimé sur un des bas-reliefs du principal temple de la ville de Thèbes, que j'ai vu dans l'ouvrage de la commission d'Égypte. On voit Osiris nu, d'une taille gigantesque, et tenant de la main droite son phallus, dont l'éjaculation produit les planètes et les astres, qui sont représentées par de petites figures humaines, qui, chacune, se trouve à la place qui lui est destinée dans le ciel; au bas du même tableau, on voit une portion de la semence du dieu fort et suprême, couler et produire le premier homme qui est encore couché sur la terre et dans un parfait état de nullité. D'ailleurs, la conception en elle-même est un phénomène si admirable, si extraordinaire, quoique naturelle et simple dans son action, qu'on ne sauroit être surpris d'en voir présenté, à l'adoration des hommes, les principaux agens sous leurs formes naturelles, comme la cause de l'origine de tous les êtres, et comme les moteurs de leur conservation.

En Égypte, l'image du phallus étoit consacrée dans les temples, et on la révéroit comme la divinité dont elle étoit l'emblême. Dans certaines fêtes, les femmes du peuple se travestissoient, et dansoient dans les places publiques et dans les rues de Thèbes et de Memphis, d'une façon fort étrange à

nos usages et à notre moralité. Elles s'appliquoient aux épaules de grandes ailes, assez semblables à celles que l'on donnoit à Isis; ces femmes gesticuloient, et formoient toutes sortes de mouvemens lascifs avec l'image sculptée d'un phallus qu'elles tenoient à la main, et qu'elles plaçoient de temps en temps d'une manière que la décence ne peut décrire. Les Égyptiens appeloient ce déguisement mystique *cherubs*, qui signifie en hébreu *multipliant*. C'étoit donc la fête des multiplians, ou de la fécondité, qui se pratiquoit à l'équinoxe d'automne, au moment où le serpent et la femme se montrent dans le ciel, lorsqu'Osiris prend lui-même la forme d'un serpent, sous le nom de Serapis; car le mot *cherubs* veut dire aussi serpent, et l'on sait que le dieu Serapis annonçoit ordinairement, sous cette forme, le débordement du Nil, et, par conséquent, la fécondation des terres que ce fleuve arrose. Ainsi l'image du phallus, que les femmes portoient au col, étoit un symbole de la fécondité universelle de la nature et de la reproduction des êtres, et non un signe de libertinage, comme l'ont dit quelques sots écrivains.

Chez les Grecs, pendant les fêtes itiphalliques, un nombre de jeunes vierges promenoient dans les rues un phallus colossal, qu'elles avoient orné de couronnes et de guirlandes composées de verdure et de toutes sortes de fleurs. Des jeunes hommes, ou Bacchants, marchoient en cadence devant le cortége, au son de divers instrumens et d'une musique vraiment bacchique. Ces fêtes se terminoient ordinairement par des initiations secrètes (1).

Ainsi Rama perd le lingam dans un combat singulier qu'il soutient contre le dieu destructeur Raounen; de même le phallus est enlevé à Osiris par Typhon, son redoutable ennemi. Celui-ci le jette dans le Nil, et par cette action infâme, il féconde le fleuve, dont les épanchemens périodiques des eaux déposent une partie de cette même fécondation sur les terres qu'il arrose. Dans la mythologie indienne, Rama, par sa propre volonté et par sa propre puissance, produit un autre lingam; dans celle des Egyptiens, c'est Isis qui retrouve le phallus de son époux; elle le rattache à son corps

(1) Je possède le dessin d'un phallus en marbre, découvert en 1790, par M. Arthaut, médecin, dans la caverne du Borgne à Saint-Domingue.

La grande quantité de monumens du même genre que l'on a découverts dans l'île à différentes époques, ainsi que l'annonce M. Arthaut dans un mémoire intitulé : *Dissertation sur les phallus des naturels de Saint-Domingue*, prouve bien que le culte de cette divinité y avoit été introduit dés la plus haute antiquité, comme il l'est encore dans l'Inde sous le nom de *lingam* et d'*ixora*. Le phallus de Saint-Domingue paroît avoir été porté au col en forme d'amulette, comme cela se pratiquoit en Égypte, en Grèce et en Italie; car on remarque, dans sa partie inférieure, un trou qui a dû servir à passer un ruban.

qu'elle ressuscite, et le dieu reparoît avec toute sa vigueur et toute son énergie.

Depuis ce temps, dit-on, les Indiens adorent les deux lingams dont je viens de parler, et tous les ans on célèbre une fête qui attire de toutes parts une grande foule de peuple. A cette fête, on voit un étang au milieu duquel est élevé un lingam et un singe sans queue, paroissant y tomber. On voit un autre tableau indien sur lequel le lingam est représenté devant une montagne enflammée; cette montagne est une montagne sacrée, comme celles que l'on fait paroître dans les poëmes mythologiques des Égyptiens, des Juifs, des Grecs, etc.

Le feu qui est sur la montagne sacrée, s'allume tous les ans, à l'époque de la fête consacrée au culte du lingam. La fête de ce dieu arrive en novembre, et le feu est entretenu par du beurre et du camphre, que la dévotion des Indiens envoie de toutes les provinces; ce feu dure trois jours et trois nuits, et ne peut s'entretenir par aucune autre matière. Le marre qui reste lorsque le feu est éteint, s'envoie en présent aux princes et aux Indiens distingués, qui en mettent tous les jours un peu sur le front. *Cette montagne est le lieu le plus sacré que les Indiens aient dans leur religion; elle est même plus vénérée que le Gange.* Ils disent qu'il y est arrivé une grande quantité de miracles, et qu'enfin elle est *la figure de Dieu même; que c'est elle qui étoit la colonne de feu qui parut entre Brouma et Vichenou,* lors de leur grande dispute sur la préséance, et qu'elle s'est raccourcie depuis et devenue terre, au lieu de feu qu'elle étoit primitivement. C'est en mémoire de ce miracle qu'on allume du feu sur elle, et qu'on le rend le plus considérable qu'il est possible. (Voilà donc le culte du feu établi dans l'Inde comme dans toutes les religions de l'antiquité). Le lingam se conserve religieusement dans le temple que l'on a élevé exprès au pied de la montagne : ce temple est consacré à Chiven.

D'après tous ces usages religieux des divers peuples de l'antiquité, qui pourroient nous paroître barbares, je dirai : C'est à tort si quelques orateurs, dans le délire de leur imagination, ont déclamé contre les fêtes et contre les images d'un culte qui plaçoit au nombre des dieux le principe de la génération universelle; car ces images, ces expressions symboliques des deux puissances de la nature, qui, selon eux, blessoit la pudeur et les convenances de la société, étoient toutes saintes chez des peuples sages et non corrompus. Elles avoient été imaginées, ces figures emblématiques, dans des temps où les organes de la génération, et leur rapprochement naturel, n'avoient point encore été flétris par l'abus de la civilisation, et par un préjugé ridicule dont il a plu aux spiritualistes de les couvrir; préjugé que

les fanatiques religieux, aussi-bien que les libertins, n'ont cessé de propager : les uns par esprit de mysticité, les autres par une suite de la corruption des mœurs. Maintenant, je vais faire connoître Parvadi, femme de Chiven, notre Ève, ou la mère du genre humain.

Parvadi, suivant les Chivenistes, est incréée. Ils disent cependant qu'elle a été fille du sage Taken, fils de Brouma, et ensuite fille du roi des montagnes. On remarquera que ce roi des montagnes n'est autre que le soleil, qui plane à son lever, comme dans tous les temps, sur les plus hautes montagnes, et qui établit le siége de son repos dans la partie la plus élevée du ciel, ou sur la montagne céleste, appelée aussi la *Montagne des dieux*, et même la *Montagne Sainte*. Taken ayant beaucoup mérité auprès de Dieu par ses longues pénitences, Dieu lui dit qu'il lui accorderoit ce qu'il désiroit; le sage désira d'être le beau-père de Dieu. Aussitôt Parvadi parut sous la figure d'un enfant, porté sur l'eau d'un étang par une feuille de nimphœa (1). Taken prit cet enfant, et le remit à sa femme qui l'allaita, et la déesse fut élevée pendant cinq ans dans cette maison. Au bout de ce temps, Chiven leur apparut sous la forme d'un brame, l'épousa et l'emmena. Saturne épouse Rhéa, que l'on appeloit *Magna Mater*, grande mère ou la terre.

Parvadi n'a point de temple particulier, mais sa statue, voilée, est ordinairement placée séparément dans le temple de Chiven, où elle est adorée principalement sous le nom de *Déesse Mère*. Ainsi, Parvadi seroit la déesse mère des Égyptiens, qu'ils appeloient Isis. Elle seroit la Calisto des Grecs, où l'ourse céleste; enfin, elle seroit Ève, ou la première femme du genre humain.

Du dieu Vichenou.

Vichenou est considéré comme le deuxième dieu des Indiens; il est sorti,

(1) La naissance du soleil fut souvent figurée chez les anciens par un enfant exposé au milieu des eaux; de même pour exprimer la naissance du dieu du jour, les Indiens dessinent Brama sous les formes gracieuses et enfantines d'un nouveau né assis sur une feuille de nénuphar, voguant au gré des eaux de l'Indus ou du fleuve qui arrose leurs terres. Delà, sans doute, cette idée singulière des peuples modernes, de dire aux enfans qu'ils naissent sur un choux. Les Égyptiens, pour peindre le solstice d'hiver, donnoient le nom de *Canopus* à Osiris, et ils le supposoient enfermé dans une urne sémisphérique qui répandoit de l'eau de toutes parts, et au haut de laquelle ils figuroient la tête du dieu. Ce vase mystérieux avoit la forme d'un œuf; on le portoit en triomphe dans la pompe isiaque comme un symbole du monde, et on supposoit qu'il renfermoit le soleil pendant son absence sur la terre. (*Voyez* la gravure de la pompe isiaque.)

dit-on, de l'épaule de Chiven, et il a fait sortir de son nombril la fleur de nénuphar, dans laquelle étoit Brouma. Cette fleur sacrée égale, dans cette circonstance, celle du lotus, que les Égyptiens, par la même raison, avoient consacrée à la divinité; car, sur quelques monumens du culte secret d'Osiris, on le voit lui-même introduire le phallus dans une fleur de lotus, pour y déposer le germe de la fécondation universelle (1).

Brouma ayant reçu l'ordre de créer le monde, Vichenou fut chargé de sa conservation. Pour remplir sa mission, Vichenou se montra dix fois sur la terre sous des formes différentes, connues sous le nom d'*incarnations de Vichenou*. La première métamorphose de ce dieu fut en poisson, la deuxième en tortue, la troisième en sanglier, la quatrième en lion, la cinquième en Brame, la sixième en fils d'un pénitent, la septième en fils de roi, sous le nom de *Rama*, la huitième encore en fils de roi (2). On observera que ces deux métamorphoses de Vichenou ont donné lieu à deux poëmes particuliers, dont je connois des peintures très-soignées. En général, la mythologie indienne ne présente, dans son ensemble, qu'un roman diffu, dont la marche lente et embrouillée indique assez la réunion de plusieurs pièces détachées, que l'on auroit cousues ensemble pour en former un tout. Dans sa neuvième incarnation, Vichenou parut sous la figure d'un homme effrayé et tout nu; enfin, il se montra en cheval dans sa dixième et dernière métamorphose.

Les marques distinctives de Vichenou sont de porter, dans une de ses mains, car on lui donne plusieurs bras, le *chaeron*, et, dans une de ses mains gauches, un *chanque*. Le chaeron est une roue qu'il lance contre tout être qui voudroit bouleverser le monde, dont il est le conservateur. Cette roue mystérieuse pourroit bien être aussi un symbole du zodiaque, comme l'étoit, chez les Égyptiens, un serpent tourné ou arrondi comme un cercle. Le chanque est un coquillage qui lui sert de trompette pour chanter ses victoires. Le serpent Adyséchen, qui a mille têtes, lui sert de trône et de

---

(1) *Voyez* au cabinet des antiques (bibliothèque du Roi), un vase égyptien en bronze, publié par Caylus, tome VI, plan. XIV et XV, décrit page 40, etc. *Voyez* également dans mon ouvrage, intitulé *Nouvelle Explication des Hiéroglyphes*, tome I, planch. IV, n.° 2, pag. 53 et suiv., la description que je donne d'un autre vase égyptien que j'ai tiré de la collection du cardinal Borgia.

(2) J'ai déjà fait remarquer qu'on donnoit le nom de *Roi du Ciel* au soleil, même à Osiris, à Jupiter, à Apollon, et généralement à toutes les divinités qui le représentoient sur la terre.

lit : ce serpent est aussi chargé, par le dieu, de soutenir la terre sur ses mille têtes.

On remarquera que le serpent de Vichenou est ici, comme dans beaucoup d'autres mythologies, ce que les astronomes appellent le serpent d'Ève, ou le serpent femelle d'Ophiucus, dont on a fait Sérapis, Esculape et Pluton; c'est le même serpent qui fixe la division des empires *lumineux* et *ténébreux*, ou celle des deux hémisphères, boréal et austral. Enfin, c'est cette division astronomique, qui a fait dire aux mythologues indiens, que le serpent Adyséchen servoit de trône, même de lit, à Vichenou, et qu'il soutenoit la terre sur ses mille têtes. Vichenou seroit donc l'image du soleil domicilié dans le serpentaire, ce qui est confirmé par la version suivante.

Vichenou étoit autrefois *rouge*, un accident l'a rendu *bleu*. Les génies bienfaisans et malfaisans ayant souvent dispute ensemble, vinrent lui porter des plaintes; il leur dit que le parti qui pourroit tirer du beurre de la mer de lait, auroit gain de cause. Pour lui en faciliter les moyens, car il favorisoit l'un des deux partis, il lança une montagne dans cette mer, afin de la mouvoir; au lieu de cordes, il l'entortilla du serpent Adyséchen, et afin que la montagne ne vacillât point, il mit dessus la lune qu'il soutint de ses mains. Les génies se saisirent, les uns de la tête et les autres de la queue du serpent, et en la tirant alternativement, ils firent tourner la montagne avec tant de rapidité, que la mer se changeoit en beurre, lorsque le serpent fatigué, y lança son venin, qui, en touchant le beurre, le corrompit, et en fit sortir des vapeurs tellement malignes, que les génies prirent tous la fuite. La peau de Vichenou en fut si fortement brûlée, qu'elle changea tout-à-coup de couleur, et qu'elle devint bleue, de rouge qu'elle étoit.

Si on considère Vichenou comme une image du soleil, on verra, dans la version du poëte indien, un symbole du solstice d'été et de l'équinoxe d'automne; et je dirai : la peau rouge du dieu dont il s'agit est bien la peinture de la face brûlante que le soleil montre au repos solsticial, sous le signe du lion; comme la couleur bleue que prend ensuite Vichenou, exprime parfaitement l'affoiblissement de l'astre conservateur de l'univers, lorsqu'il commence à passer dans les signes inférieurs à l'équinoxe d'automne, quand le serpent triomphe, ou se montre dans le ciel sous les auspices de ce même astre, qui prend alors son domicile dans le serpentaire.

La mer de lait, si célèbre dans la mythologie indienne, n'est qu'une peinture de la voie lactée, qui a naturellement la forme d'une mer, et qui répand dans le ciel une couleur blanchâtre semblable à celle du lait. Les anciens supposoient que les âmes, après la mort, traversoient cette constellation, à la tête de laquelle marche le serpentaire, pour monter dans les cieux, ou

pour descendre sur la terre. L'échelle merveilleuse qui apparut à Jacob, lorsqu'après avoir marché tout le jour il se reposa en un lieu appelé Béthel, ne seroit-elle pas aussi une image de la voie lactée? En effet, pendant son sommeil, Jacob vit près de lui une échelle qui touchoit d'un bout au ciel, et de l'autre à la terre, et des anges qui descendoient et montoient alternativement. C'est bien là l'image d'une correspondance établie entre le ciel et la terre. Jacob seroit donc le lien mystérieux des deux mondes, comme l'est effectivement Ophiucus, et comme l'étoient Anubis chez les Égyptiens, et Mercure chez les Grecs. L'échelle de Jacob sera donc la voie lactée qui traverse entièrement le ciel; car, lorsqu'Ophiucus, placé à l'origine de cette constellation, se couche, il fait monter l'écrevisse, que l'on appelle *la porte du ciel* ou *des dieux*. Jacob entendit alors une voix qui lui dit : *c'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel*. Dans l'antre que Zoroastre avoit construite à Mithra, on voyoit, entr'autres représentations, celle d'une échelle sacrée, au haut de laquelle étoit le soleil, et où étoient rangées les sept planètes suivant les jours de la semaine.

Ainsi, en considérant le poëme indien dont je donne l'explication, comme un thème céleste, on verra, dans les génies qui tournent, la montagne miraculeuse, les étoiles de la couronne boréale qui touchent le serpent d'Ève, et l'aigle ou le vautour dont la queue touche aussi l'extrémité de celle du serpent.

Du dieu Brouma.

Brouma est le troisième dieu des Indiens. Il est sorti du nombril de Vichenou, avec cinq têtes. Il a été chargé de créer le monde. Cette mission le rendit si puissant, que les sages et les pénitens, éblouis de sa grandeur, ne reconnurent plus le vrai dieu, qui est Chiven. Selon les Chiveuistes, ils demandèrent à Brouma s'il n'étoit pas le plus puissant des dieux; celui-ci eut l'orgueil de lui répondre que oui; aussitôt Chiven leur apparut. L'aspect de dieu n'ayant point fait rentrer Brouma en lui-même, Chiven crut devoir l'humilier, il souffla par les narines, et Vaireven fut créé. Il ordonna à ce dernier de tirer la tête du milieu de Brouma, ce qui fut exécuté sur-le-champ. Brouma se soumit et fut pardonné; mais il ne lui resta plus que quatre têtes. Cette punition ne le corrigea pas; car, depuis, il osa défier Vichenou sur le droit de préséance. Cette guerre entre les dieux pensa bouleverser le monde.

Chiven parut au milieu des deux combattans sous la forme d'une immense colonne de feu, et leur dit que celui qui verroit le premier la tête de la

colonne, seroit le plus puissant. C'est précisément ce que fit Moïse, lorsqu'il opposa un serpent d'airain aux serpens venimeux que le Seigneur envoya aux Israélites, pour les punir de leur désobéissance.

Cependant, Vichenou se changea vainement en sanglier pour déraciner la redoutable colonne; accablé de fatigue, après un long travail, il revint sur la terre. Quant à Brouma, il se changea en oiseau, et vola vers la tête de la colonne. Son vol étoit si rapide, qu'en un clin-d'œil il montoit mille lieues. Ce discours est une image parfaite du soleil, vainqueur de son ennemi, lorsqu'au solstice d'été il se montre à nos yeux comme une colonne de feu inébranlable, après avoir vaincu l'ours du nord, qu'on appelle le porc ou le sanglier; et je dirai, la métamorphose de Brouma en oiseau, dont le vol rapide le porte en un instant au haut de la colonne, n'est autre qu'un symbole de l'aigle ou de l'épervier, le compagnon de Jupiter, dont Osiris prend la forme.

Brouma, fatigué de sa course, s'abattit, et vit tomber du ciel une fleur de caldère qui s'étoit détachée de la tête de dieu; il s'en empara, dans l'espérance qu'elle lui serviroit d'excuse dans la défense de sa cause, qu'il méditoit depuis long-temps. Alors il descendit auprès de Vichenou, et lui dit qu'il avoit vu la tête de la colonne, et cita pour témoin la fleur qu'il tenoit entre ses mains; mais au moment que la fleur alloit parler, la colonne s'ouvrit, et Chiven parut; il dit à Vichenou, que parce qu'il avoit été vrai et sincère, il lui accorderoit encore plus de pouvoir qu'il n'en avoit auparavant, et à Brouma, parce qu'il avoit osé en imposer, que son nom ne seroit plus révéré sur la terre, et qu'on n'élèveroit plus de temple en son honneur. Il lui annonça en même temps que les Brames seuls l'invoqueroient le matin au lever du soleil, et le soir à son coucher. On voit clairement que la punition de Brouma, et le pouvoir que lui ôte Chiven, n'est qu'une manière allégorique d'exprimer l'affoiblissement du soleil après le solstice, et la diminution des jours.

Brouma n'a pas eu d'enfans de sa femme, mais il a créé de son cœur sept hommes immortels; allusion sans doute aux sept planètes. De son estomach Brouma créa un autre homme immortel, et du pouce d'un pied, un autre encore : cet homme créa cinquante filles. Ce passage a une ressemblance parfaite avec le travail d'Hercule, où l'on voit ce dieu fort et vigoureux, épouser cinquante vierges en une nuit. Le premier des sept hommes, créa un seul homme qui épousa treize des cinquante filles; de la première il eut tous les sages et les pénitens qui ont eu sur la terre le même pouvoir que nous attribuons aux magiciens et aux fées; des douze autres filles, il a eu les diables, les hommes et les couleuvres. Les autres fils de Brouma ont produit la lune,

les étoiles et les animaux. Ceci est une peinture de la création du monde, telle que nous la représente le bas-relief de la ville de Thèbes, dont j'ai parlé plus haut. Cette description des fonctions du dieu Brouma, rappelle également les divisions et les subdivisions du zodiaque en décans et en paranatellons, dont les astronomes mages avoient fait des anges et des génies soumis, par brigades ou par divisions, à un chef, qui lui-même étoit sous la surveillance d'un dieu suprême.

Vichenou, dès sa naissance, fit des prodiges; il défait une géante et ses deux fils, etc., etc. Il est donc comme Hercule au berceau, que l'on nous fait voir vainqueur de deux serpens, qu'une main jalouse avoit placés dans son lit pour le dévorer. On remarquera encore que Vichenou est né d'une femme stérile, devenue féconde par une opération divine et mystérieuse. On raconte que la princesse sa mère, femme d'un roi célèbre de l'Inde, ne devint enceinte, après un long temps de mariage et de cohabitation avec son mari, qu'à la suite d'un sacrifice opéré par un grand-prêtre qui avoit une tête de cerf et une seule corne sur le front. On ajoute que le roi ayant trois femmes, le jeune Vichenou produisit un second enfant à la seconde femme du roi, par la puissance d'une roue qu'il tenoit d'une main, et que, de la troisième femme, il fit naître un enfant de la conque qu'il tenoit de l'autre main. Cette trinité paroît étrangement conçue; voici comment on peut l'expliquer.

Ces trois femmes du roi, ou du dieu suprême, ne sont, comme les trois Grâces, qu'une répétition de la triade sacrée des Égyptiens et des Platoniciens. Vichenou seroit donc une image du principe créateur et fécondant, ou la puissance par qui tout naît et se reproduit sur la terre. Le second enfant, né de la roue mystérieuse, seroit un symbole du zodiaque, sur lequel voyage le soleil; et la conque dont Vichenou se sert comme d'un instrument, est le symbole de l'harmonie qui règne dans l'univers, et sans laquelle rien ne sauroit exister.

Vichenou, sous le nom de Rama, épouse une seconde fois la déesse Lachimi, qui se présente à lui sous la forme d'une princesse d'une beauté extraordinaire. Cette déesse s'étoit incarnée pour vivre avec son époux, lequel devoit habiter dix mille ans sur la terre.

Dans cette déesse, on reconnoîtra la lune, ou l'épouse du soleil, qui le suit pas à pas, et qui semble courir après lui, comme fait la déesse Isis que les mythologues égyptiens nous représentent cherchant Osiris, son époux. Par la même raison, la déesse des Indiens seroit aussi Cérès, qui, selon les Grecs, marchoit sans cesse cherchant son fils Triptolême, ainsi que sa fille Proserpine, déesse des lieux inférieurs. Je passe aux incarnations de Vichenou.

VICHENOU MÉTAMORPHOSÉ EN POISSON.

Première Incarnation de ce Dieu.

Un géant ayant enlevé le Veidam (le livre sacré des Indiens), alla se cacher au fond de la mer, croyant qu'on ne le trouveroit point en ce lieu. Vichenou se changea subitement en poisson, poursuivit le ravisseur, l'attaqua et le tua. Il ouvrit aussitôt le ventre du géant, dans lequel il ne trouva plus que trois livres du Veidam, le quatrième avoit été digéré par le monstre.

La version qu'on vient de lire sur la première métamorphose du second dieu de l'Inde, présente peu de traits mythologiques. Cependant, on nous y montre Vichenou comme le conservateur du livre sacré, ou de la loi écrite; c'est ainsi qu'Osiris reçut du ciel les lois qu'il transmit aux Égyptiens. Mais si je rappelle ici ce que j'ai dit plus haut sur Vichenou, qui fut chargé de conserver le monde, et qui, pour remplir cette mission, parut dix mille ans sur la terre, je dirai : Vichenou, dieu conservateur, est une image du soleil, comme Osiris qui féconde et conserve; et les dix mille ans qu'il passe sur la terre, en prenant dix figures différentes, ne sont qu'une manière mystérieuse pour peindre une période solaire, dont la durée seroit de dix mille ans. Cette période se composeroit donc de l'apparition du soleil au printemps, dans quatre signes différens, et comme il paroît à cette époque de l'année pendant deux mille cinq cents ans environ pour chaque signe, cela fait bien les dix mille ans, pour quatre signes qu'il auroit parcourus. Ainsi, la première incarnation de Vichenou en poisson, pourroit bien indiquer que la période dont je viens de parler, commença sous le signe du capricorne ou du débordement; car les anciennes sphères nous font voir le capricorne avec une queue de poisson, et ayant un poisson dessous son ventre (1).

VICHENOU EN TORTUE.

Deuxième Incarnation de ce Dieu.

Cette partie du poëme de Vichenou présente, plus que tous les autres, un roman diffus dans ses formes, embarrassé dans sa marche, et trop long pour le rapporter en entier. D'ailleurs, le commencement du discours n'est qu'une répétition de ce que nous avons dit plus haut, sur le moyen employé

(1) Le solstice d'été dans le capricorne, place le solstice d'hiver entre les gémeaux et l'écrevisse; l'équinoxe du printemps, entre la vierge et la balance; et celui d'automne, entre le belier et les poissons.

par le dieu pour changer la mer en beurre. On a seulement ajouté que la montagne, fortement ébranlée par la secousse des génies, qui, à l'aide du serpent Adyséchen, la faisoient mouvoir, étant prête à perdre son équilibre, et par conséquent à crouler, le dieu Vichenou se transforma en tortue, pour la soutenir et la remettre dans son à plomb.

Les anciens poëtes disent que Mercure forma la lyre d'Apollon d'une écaille de tortue qu'il trouva sur les bords du Nil, après la retraite de ses eaux. Dans cette circonstance, la tortue prend la place de la constellation de la lyre, du vautour, ou de l'aigle, l'image du soleil. En effet, cette constellation, placée vers le pôle, et près du colure du solstice, se montre constamment à l'orient de l'horizon, qu'elle ne quitte jamais, et les prêtres astronomes la considéroient comme un symbole de l'harmonie qui règne dans les cieux. On ne doit donc pas s'étonner de voir paroître ici cette même constellation comme le soutien du monde, désigné par une montagne, lorsque Vichenou, à qui il appartient seul de le conserver, en prend la forme pour le redresser et le remettre sur son axe. C'est ainsi qu'Atlas, portant le monde sur son dos, selon la fable, fut métamorphosé lui-même en montagne.

Vichenou se déguise en femme, et comme Pénélope, il rend amoureux tous les hommes qui le voient. L'on dit que deux génies malins, voulant tromper le dieu prêt à livrer son honneur, furent dénoncés par le soleil et la lune, et que Vichenou lança contre eux un bassin de métal qu'il tenoit à la main, et que le bassin, en tournoyant dans l'air, alla couper la tête à ces deux mauvais génies, qui, cependant, par surprise, venoient de manger du beurre de la mer sacrée, lequel avoit le pouvoir de rendre immortel, car cette immortalité étoit le but auquel aspiroit les combattans; mais comme ils n'avoient point eu le temps d'avaler le beurre qui la donnoit, leurs corps tombèrent à terre, et leurs têtes immortels s'enlevèrent dans les airs. Vichenou les métamorphosa en deux couleuvres, l'une *rouge* et l'autre *noire*, et leur dit: que puisque le soleil et la lune avoient été leurs délateurs, il leur permettoit de les attaquer de temps en temps. Ce sont, disent les Indiens, les combats de ces deux serpens avec les planètes, qui occasionnent les éclipses de soleil et de lune. Quelle tournure bizarre et singulière de l'auteur du poëme, pour exprimer, 1°. le combat de la lumière avec les ténèbres, ou celui du bien avec le mal? Ne verra-t-on pas l'embléme de l'un et l'autre principe, dans le serpent rouge et le serpent noir, comme on l'a vu dans le combat des hommes rouges et des hommes noirs, représenté dans le tombeau des rois de Thèbes, dont j'ai parlé page 20? Ce combat est celui que les géans livrèrent à Jupiter, pour lui ravir son immortalité; c'est celui

des anges rebelles contre le Dieu de gloire, de bonté et de sagesse; 2°. Pour figurer à leur manière le culte céphalénite des anciens, célèbre en Égypte par les têtes d'Isis et d'Osiris séparées de leurs troncs, comme il le fut en Grèce, en l'honneur de Bacchus, de Méduse, etc., et dans les Gaules, sous le nom de Dionysios, ils supposèrent que les têtes coupées des génies malins, ayant acquises l'immortalité, planoient dans les airs, tandis que la dépouille mortelle de leurs corps croupissoit sur la terre.

Selon le manuscrit que j'ai eu dans les mains, ce n'est pas le seul culte que les Indiens rendent à des têtes coupées. Ils ont une déesse de la petite-vérole, nommée *Mariatale*, qu'ils craignent prodigieusement. Ils lui élèvent des temples, dans l'intérieur desquels ils ne représentent que la tête de la déesse, et c'est à cette tête à laquelle ils adressent leurs vœux. Cette femme avoit été décapitée par son fils, qui en avoit reçu l'ordre de son père. Le fils, tourmenté par les remords, eut honte de son crime et se repentit. Il prit respectueusement la tête de sa mère, qu'il rapprocha d'un autre corps, et, par un singulier effet de la bonté des dieux, elle ressuscita; mais comme ce corps étoit celui d'un être vil et méprisable, elle n'osa plus se montrer, et commit dans la suite les crimes les plus atroces; voilà, dit-on, pourquoi les Indiens adorent séparément la tête de Mariatale, déesse de la petite-vérole; voilà pourquoi ils placent son corps hors du temple, tandis que sa tête est sur l'autel, au milieu du sanctuaire, ou dans le lieu le plus saint.

Cependant, le combat reprend avec acharnement, les mauvais génies succombent, et la femme, le symbole de la vierge céleste, conserve toute sa pureté. Alors Chiven descendit sur la terre; il trouva cette femme si belle qu'il satisfit ses desirs, et de cette union naquit le dieu protecteur des provinces, des villes et des villages. Ce dieu a partout des temples, plus ordinairement dans les bois, dans les champs, dans les lieux écartés, et rarement dans les villes.

VICHENOU MÉTAMORPHOSÉ EN SANGLIER OU EN PORC.

Troisième Incarnation de ce Dieu.

Vichenou est venu trois fois dans le monde sous la forme d'un sanglier. La première fois, pour relever la terre, que l'eau de la mer avoit couverte et fait pencher. Vichenou, avec ses défenses, la releva, et les eaux rentrèrent dans leur lit. Allusion faite, sans doute, au mouvement que la grande ourse, appelée sanglier ou porc, fait dans le ciel; c'est-à-dire, que la constellation de la grande ourse monte à l'orient, et semble pousser le fleuve du verseau vers l'occident, parce que celui-ci se couche lorsqu'elle se lève.

C'est ainsi que Vichenou, ou le soleil placé dans l'ourse, ramène l'ordre dans le monde, que le fleuve débordé, ou l'inondation du verseau avoit détruit.

La deuxième fois, Vichenou parut pour fouiller dans la terre, afin d'avoir le pied de Dieu qui étoit sous la forme d'une colonne embrâsée, lors de sa dispute sur la préséance avec Brouma. Suivant les Indiens, le dieu conservateur descendit une troisième fois du haut du ciel, pour détruire un mauvais génie qui troubloit la tranquillité du monde par l'énormité de ses crimes.

On raconte qu'un génie malfaisant, nommé *Eréniachader*, avoit obtenu de Dieu de n'être pas tué, ni par aucune espèce de génie, ni par la main des hommes : cette grâce spéciale l'avoit rendu si méchant, qu'il ne cherchoit qu'à faire le mal. Vichenou crut devoir arrêter le cours des forfaits d'un pareil monstre; il attendit Eréniachader dans un bois où il chassoit, se changea en sanglier, se jeta sur lui, et le tua. Les méchans ne s'avisent jamais de tout; ce génie avoit oublié de demander à Dieu de n'être pas tué par aucun animal. Ce thême fabuleux est encore pris dans l'astronomie; car à fur et mesure que la constellation de l'ourse, ou le sanglier, monte, elle repousse vers l'occident le grand géant Typhon, ou le mauvais génie.

MÉTAMORPHOSE DE VICHENOU EN LION.

Quatrième Incarnation de ce Dieu.

On va voir reparoître ici le combat entre les deux principes, et c'est le frère d'Eréniachader, autre mauvais génie, que l'on met en scène.

Le monstre, se croyant immortel comme son frère, ne mit aucune borne à sa méchanceté, et devint le plus orgueilleux des hommes. Il exigea que tous les génies qui étoient sous ses ordres, ne reconnussent point d'autre dieu que lui, et leur défendit, sous les peines les plus grandes, de prononcer le nom de dieu. Ce génie eut un fils vertueux, qui, dans la suite, se roidit contre les ordres de son père, et qui, malgré les vives remontrances et les menaces les plus fortes qu'il pût lui faire, prononçoit sans cesse le nom de Vichenou, et déclara ouvertement à son père qu'il ne reconnoissoit point d'autre dieu, et qu'il l'adoreroit toujours, quoiqu'il puisse dire. Le père, irrité de l'arrogance de son fils, donna ordre à ses génies subalternes de le tuer. Cependant, les armes des satellites du tyran s'émoussèrent contre le corps vertueux de l'enfant. Le père, furieux, ordonna qu'on le déchirât avec les mains et les dents, mais l'enfant étoit devenu invulnérable. On le jeta dans le feu, et cet élément ne l'incommodoit point. Enfin, le père voulut qu'on le noyât : on détacha une montagne, on y attacha l'enfant, et on jeta l'un et l'autre dans la mer; la montagne flotta et porta l'enfant.

C'est le même thème céleste qui reparoît dans la fable d'OEdipe encore au berceau, et dont Laïus ordonne la mort, comme dans celle de Jason, qu'un père orgueilleux et timide veut faire périr, dans la crainte d'être détrôné par son propre fils. De même Moïse, trois mois après sa naissance, est mis dans une corbeille d'osier, et exposé à la fureur des eaux du Nil; cependant, la corbeille flotte, et poussée légèrement par un vent favorable, Moïse évite la mort par un de ces événemens qui tiennent du prodige.

Dans cette circonstance, la montagne flottante, portant l'enfant vertueux, sera une répétition de la corbeille de jonc qui contenoit le petit Moïse, et de celle d'osier que les Égyptiens exposoient tous les ans sur le Nil, pour annoncer la résurrection d'Adonis, leur seigneur, qu'ils appeloient *Dominus sol.* D'ailleurs, on se rappellera que le roi Hérode, mauvais génie, fait périr, à jour nommé, tous les nouveaux nés de ses états, dans l'espérance d'envelopper, par cette proscription barbare, un jeune roi, dont l'avenue avoit été annoncée par les mages; et ce même enfant, l'espoir des nations, est sauvé du massacre général, malgré les précautions de son persécuteur.

Le mauvais génie dont il est question dans cette fable, ne pouvant réussir à faire périr son fils, le fit venir et lui dit : Je vois que mon ennemi vous protège; mais pourquoi se cache-t-il devant moi?.... Si je le rencontrois, je l'exterminerois; où est-il?.... Il est partout, répond l'enfant, et sa divinité remplit l'univers.... Est-il dans cette colonne, lui demanda le père, en lui montrant celle qui étoit devant lui?.... Oui, dit l'enfant. A l'instant le monstre frappa un grand coup sur la colonne, et le monde trembla. Erénien, c'étoit le nom du monstre, n'en fut point épouvanté; il insulta Vichenou, et le défia de paroître. La colonne alors se fendit en deux, et Vichenou parut avec la tête d'un lion et le corps d'un homme. Vichenou déchira ce mauvais génie, et but son sang, parce que, si ce sang eût touché la terre, il auroit produit d'autres génies malfaisans. Le dieu donna le royaume d'Erénien à son fils, qui avoit le cœur vertueux.

On conviendra que c'est bien là une peinture allégorique du triomphe de la lumière, lorsque le soleil prend sa plus haute exaltation dans le signe du lion, et qu'il y fixe le siége de son triomphe. On se rappellera que le dieu bon et tout-puissant des Égyptiens, Osiris, prend la figure d'un lion pour combattre le prince des ténèbres, ou le mauvais génie. Erénien sera donc l'hydre fameuse qui tombe sous les coups d'Hercule, et dont les têtes, toujours renaissantes, reparoissoient successivement à mesure que le demi-dieu en détachoit une du tronc, et dont le sang impur infectoit l'air; sang qui fut même un principe de mort pour son vainqueur.

VICHENOU MÉTAMORPHOSÉ EN BRAME-NAIN.

Cinquième Incarnation de ce Dieu.

Dans cette métamorphose, Vichenou donne un roi aux lieux inférieurs : voici comme on raconte le fait.

Un géant, arrière-petit-fils d'Érénien, dont on vient d'entendre la fin tragique, ayant fait de grandes pénitences, fit un sacrifice du milieu duquel sortit un *char*, un *arc* et une *flèche*; il s'arme aussitôt, monte sur le char, et se rend de suite au séjour des bienheureux, pour faire la guerre à Devendren. Celui-ci, se voyant le plus foible, alla se cacher. Vichenou eut pitié du géant; il se déguisa en brame-nain, et après lui avoir fait plusieurs demandes, auxquelles le criminel obtempéra avec beaucoup de soumission, il lui fit grâce, et l'envoya gouverner un pays qui est sous terre, et lui promit qu'il surveilleroit lui-même, en personne, ce royaume. D'après ce discours, on peut donc considérer le géant dont il s'agit, et Vichenou lui-même, comme le Pluton des Indiens, ou comme l'image du soleil lorsqu'il passe dans les signes descendans, et qu'il est censé régir ou gouverner la partie inférieure de la terre.

VICHENOU SOUS LE NOM DE RAMA.

Sixième Incarnation de ce Dieu.

Je l'ai dit et le redis encore. Les fables religieuses sont partout les mêmes, et si elles diffèrent entre elles, ce n'est pas par le fond, mais par la manière dont elles sont présentées. En effet, en repassant en revue tous les mensonges sacrés des anciens, on remarquera que, de même que chaque peuple, dans la composition de sa mythologie, a donné la mesure de ses goûts, de ses mœurs, de sa politique; de même chaque auteur, en traçant les contes ou les histoires factices qu'il avoit à présenter à la multitude, a presque toujours laissé, dans ses ouvrages, l'empreinte de son caractère individuel. Ainsi, en parlant de Vichenou, je dirai : Chaque incarnation de ce dieu suprême de l'Inde, a donné lieu à un poëme romanesque plus ou moins étendu, dont le fond est toujours le même; on y traite de la naissance du dieu, de ses mariages, de ses combats avec les géans, de la victoire qu'il remporte sur ses ennemis, et de sa défaite personnelle. Enfin, tout ce qu'on a dit dans le discours qui concerne cette sixième métamorphose, est si long, si délayé, que je me dispenserai de l'analyser en entier; je m'attacherai seulement à en faire remarquer les faits principaux, et à les expliquer.

On suppose ici que le dieu Vichenou, déjà créé, prit un nouveau corps,

et reparut sur la terre sous le nom de Rama, et on dit : Les génies bienfaisans se plaignirent un jour à Vichenou de ce que le géant Raoouanen, sous les ordres duquel Dieu avoit mis tous les génies et les sages, les maltraitoient beaucoup; Vichenou leur dit que le temps viendroit où ce géant seroit mis à mort, et qu'en attendant ce temps, ils devroient se choisir un lieu sur la terre où ils vivroient ensemble sous la forme de singes, parce qu'un oracle avoit prédit que Raoouanen seroit tué par les singes, et que lui-même, Vichenou, s'incarneroit sous les formes de Rama, et qu'ensemble ils détruiroient tous les monstres qui infestoient le monde. Le jour de la justice suprême étant arrivé, Vichenou s'incarna, et voici ce que l'on rapporte sur sa seconde naissance et sur ses hauts faits.

Un grand prêtre, homme très-pieux et qui connoissoit l'avenir, sachant que Vichenou devoit prendre naissance sur la terre, engagea son roi, qui avoit eu trois femmes et soixante mille concubines sans avoir eu d'enfans, à faire un sacrifice à Dieu pour en avoir; mais pour que le sacrifice eût plus de mérite, il falloit y appeler un fameux pénitent qui avoit une tête de cerf et une seule corne sur le front, et qui, après les pénitences et les austérités les plus grandes, venoit d'épouser la fille d'un roi voisin. Ce sacrifice se fit avec beaucoup de solennité. Pendant l'invocation du grand-prêtre, il sortit du feu un esprit portant un bassin plein de beurre d'une espèce toute particulière. Le roi prit une partie du mets céleste que lui présentoit l'esprit, et la fit manger à sa première femme; une autre partie à la seconde, et enfin le reste à sa troisième femme. Toutes les femmes devinrent grosses; la première et la seconde chacune d'un enfant, et la troisième de deux; c'est-à-dire, Vichenou vint de la première, sous le nom de *Rama;* la roue qu'il porte dans une de ses mains prit un corps dans la deuxième, sous le nom de *Barradin;* le coquillage et le serpent s'incarnèrent de même dans la troisième : le premier, sous le nom de *Lachoumaner,* et le deuxième, sous celui de *Satrouguin.* Comme on le voit, le poëte suppose que Vichenou, en se réduisant à l'état d'embryon pour devenir homme, ne quitta ses attributs ordinaires que pour en tirer avantage.

A peine Rama fut-il sorti de l'enfance, qu'il fit des prodiges de valeur : ses premiers exploits furent la défaite de la géante et de ses deux fils; il tua l'un, et blessa l'autre si vigoureusement, qu'il fut obligé de fuir et de se cacher dans le fond de la mer. Voilà comment les Indiens expliquent la naissance du génie pur et bienfaisant qui détruit le principe du mal, repousse le mauvais génie, et le renverse de son trône.

Cependant la déesse Lachimi, épouse de Vichenou, sachant que son époux devoit passer dix mille ans sur la terre, voulut aussi s'incarner pour

vivre avec lui; elle prit la figure de Siddé, fille d'un roi voisin. Cette jeune et belle princesse enflamma le cœur de Rama. Elle étoit le prix de celui qui tendroit un arc que son père avoit trouvé dans un coffre placé à côté de celui dans lequel elle étoit enfermée elle-même; car le roi son père, n'ayant point d'enfant, fit un sacrifice aux dieux pour en obtenir, et il découvrit bientôt, dans son champ, les deux coffres qui contenoient l'arc et l'enfant auquel étoit attaché son bonheur.

La jeune princesse, en âge d'être mariée, fut recherchée par tous les rois d'alentour; mais aucun ne parvint à tendre l'arc. Il falloit que l'oracle s'accomplisse. *Rama, ses frères et Siddé,* avoit-il dit, *en prenant un corps humain pendant tout le temps qu'ils resteront sur la terre, devront oublier leur divinité; ils ont leur destinée à suivre, mais il faut qu'elle soit conduite par le hasard......* Rama, archer fameux comme Apollon, fit l'épreuve de l'arc mystérieux en présence de soixante mille personnes, et il fut le seul qui parvint à le faire plier. Il épousa la jeune princesse.

Rama, dans cette circonstance, représente le soleil épousant la vierge céleste, ou la couvrant de ses feux, lorsqu'en quittant le lion solsticial il se montre dans ce signe tous les jours au lever de l'aurore, sa fidèle compagne, et lorsqu'on voit à l'occident l'arc du sagittaire tendu et comme en arrêt. Tyndare, en parlant des amours de Jupiter pour Léda, raconte quelque chose à peu près semblable : Hélène, fille de Jupiter et de Némésis, dit-il, cherchant à éviter les approches du dieu qui la poursuivoit, fut changée en oie; et Jupiter, pour satisfaire sa passion, ayant pris la forme d'un cygne, Némésis en eut un œuf. Un berger trouva cet œuf dans une forêt, et le porta à Léda, qui le conserva dans un coffre. Après un certain intervalle de temps, Hélène naquit, et Léda l'éleva comme sa propre fille.

La réputation de Rama alloit toujours croissante; on citoit partout sa force, son courage, ses vertus, et les qualités qu'il possédoit pour désenchanter le monde et le rendre heureux. Le père de Rama, après un règne de soixante mille ans, résolut de fixer ses jours dans la pénitence; il abdiqua en faveur de son fils, avec l'approbation générale de ses sujets; mais l'intrigue d'une esclave, qui s'empara de l'esprit de la reine, fit qu'elle détermina le roi à frustrer Rama du trône en faveur de son fils.

On remarquera que cette reine donne des conseils perfides à son mari, comme Ève en donna à Adam, et comme Médée en donna à Jason; et cette reine, comme les femmes que je viens de nommer, ne sont que les emblêmes de la constellation de la vierge, que l'on appelle indistinctement Ève, Médée, Cérès, et la femme serpent.

Le jeune prince obéit; mais sa femme, les princes ses frères, et leurs

femmes le suivirent, de sorte que le vieux roi, abandonné à lui seul, mourut peu de temps après de désespoir.

Il faut observer, dans cette circonstance, que Rama possède toutes les vertus d'un dieu bienfaisant ou d'un bon génie, comme Osiris, comme Bacchus et comme Adonis, et qu'il est supplanté par le principe destructeur, ennemi de l'ordre et du bien. Le père de Rama abdique en faveur de son fils, comme font tous les héros des poëmes solaires. C'est une manière allégorique d'exprimer le renouvellement d'une période ou d'un cycle. La pénitence que l'on fait faire ici au vieux roi, n'est qu'un symbole de la mort du soleil, ou plutôt du terme de sa course, après la révolution de la grande année. Le vieux roi, dans le poëme, meurt de désespoir peu de temps après l'absence de ses enfans, lesquels s'étoient éloignés de lui et de ses états par l'effet d'une intrigue de la cour. Ainsi mourut OEdipe, isolé de sa famille entière, après avoir abdiqué le trône en faveur de ses fils. Ce poëme, qui pourroit bien être une répétition de la fable d'OEdipe et de ses enfans, se poursuit de même, comme on va le voir.

Cependant Rama, après avoir satisfait aux derniers devoirs d'un fils religieux envers son père, continuoit, tout pensif, sa route, en suivant les bords du Gange. Il eut une entrevue avec son frère Baradin, qui le sollicita de reprendre le trône, mais Rama, rempli de sagesse, s'y refusa constamment. Après avoir satisfait aux sentimens qu'inspirent la tendresse et l'amitié fraternelle, Baradin ne partit qu'après avoir fait serment, sur la tête de son frère, de le remettre sur le trône de son père, après l'accomplissement de son vœu de quatorze années de pénitence; il jura qu'il feroit dresser un bûcher, dans lequel il descendroit, si son frère, le lendemain de l'écoulement des quatorze années, ne venoit remplir une place qu'il considéroit comme vacante par son absence. C'est bien là, je pense, la promesse qu'Étéocle fit à son frère Polynice, de lui rendre le trône de son père au retour de ses voyages.

Rama, sensible aux témoignages d'amitié de son frère, l'embrassa et continua sa route..... Non loin de là, il rencontra un géant énorme, qui portoit sur ses épaules des éléphans, qui lui servoit de nourriture, et dont il faisoit de chacun une bouchée. Ce géant devenu amoureux de Siddée, l'enleva. Rama et son frère lui décochèrent des flèches, qui l'obligèrent à mettre Siddée à terre. Le géant se saisit des deux frères et les enleva en l'air, mais ceux-ci, armés de leurs sabres, lui coupèrent la tête. Le géant en tombant à terre, changea de forme, et prit subitement celle d'un bon génie.

Ce passage réunit à la fois deux traits de la mythologie grecque; car c'est ainsi que Déjanire fut enlevée des mains d'Hercule, par le centaure Nessus, lequel périt sous les traits du fils de Jupiter. Et ailleurs, le même demi-dieu,

combattant avec Antée, autre géant, fils de la terre, l'enleva dans ses bras, et lui faisant perdre, par ce mouvement, les secours qu'il recevoit de sa mère, l'étouffa.

Le poëme, extrêmement long, continue dans le même sens; et Rama, en poursuivant son illustre carrière, trouva toujours des géans à combattre et de nouvelles difficultés à vaincre. Enfin, Rama arrive dans un royaume habité par des singes, dont le roi se nommoit Soucrimen, qui avoit un autre singe pour conseiller. Rama subit, dans la ville des singes, plusieurs épreuves, desquelles il se tira avec honneur.

Mes lecteurs se rappelleront, sans doute, que la ville des singes n'est qu'un symbole du signe céleste appelé verseau, ainsi que la ville de Cécrops, célèbre dans l'antiquité, que l'on doit désigner, en français, par la *ville des singes*, ainsi que je l'ai démontré dans un article sur les Égyptiens; et comme on va le voir encore par ce qui suit :

Le roi des singes oppose à Rama son frère Vally, qui étoit d'une force extraordinaire, et qui avoit reçu de dieu le don de ravir à son adversaire la moitié de ses forces, lorsqu'il combattoit avec lui. Cependant il annonça qu'il suivroit Rama, s'il perçoit d'un coup de flèche sept arbres qu'il montroit. Rama se mit sur le champ en mesure, lança une flèche, et perça les sept arbres. Le roi émerveillé s'unit à Rama pour vaincre son frère, et l'attaqua.

Il ne faut voir, dans les deux frères qui se combattent dans le poëme indien, qu'une répétition du combat d'Étéocle et de Polynice, et qu'une image du roi de la lumière, mis en opposition avec le prince des ténèbres.

Le combat fut vigoureux; le roi abandonné un moment par la méprise de Rama, fut prêt à succomber sous la valeur de son frère, lorsque Rama, à qui il en fit des reproches, avoua que, trompé par la ressemblance, il n'avoit pas su auquel des deux il devoit le secours qu'il avoit promis, et qu'il avoit gardé la neutralité, dans la crainte de commettre une erreur. Il lui posa une fleur sur la tête, et l'engagea à reprendre le combat en toute assurance. C'est ainsi que la déesse Isis déposa sur la tête d'Osiris, une couronne de mélilot, pour le reconnoître plus facilement, au retour d'un voyage qu'il avoit entrepris avec ses frères Anubis et Macédon.

Soucrimen attaque de nouveau son frère, et pendant qu'ils en étoient aux mains, Rama décocha une flèche contre Vally, et le tua. Rama fit aussitôt assembler le peuple, et fit reconnoître, au même instant, Soucrimen pour roi. Les troubles appaisés par cet acte d'autorité, il pria Soucrimen d'ordonner à tous ses singes qui étoient répandus dans les bois, de se rassembler aussitôt que la saison des pluies, qui étoit commencée, seroit passée, afin d'aller à la recherche du pays de Raoouanen, lieu de délices et

du parfait bonheur (1). Voilà donc une nouvelle peinture du soleil, lorsqu'il siége dans le verseau? C'est alors que cet astre, figuré par le dieu des eaux, et penché sur une urne, verse des torrens sur la terre, avant de lui donner la fécondité, et de la ramener à cette époque heureuse appelée printemps. Le poëme de Rama continue dans le même sens, mais j'invite particulièrement mes lecteurs à porter toute leur attention sur le paragraphe suivant.

Rama, afin de se rendre favorable le dieu de la mer, fit assembler des roseaux, qu'il mit sur la mer, et se coucha dessus. Rama resta dans cette situation sept jours à prier et sans prendre nourriture. Ce trait remarquable de la fable indienne, vient à l'appui de ce que j'ai dit plus haut sur la position du soleil qu'on a voulu peindre; car je vois que le repos de Vichenou, sur les eaux, n'est qu'une image du repos solsticial d'hiver. La peinture en est d'autant plus exacte, que le soleil, dans cette situation, paroît véritablement se coucher dans la mer, lorsqu'il descend tous les soirs à l'occident, et qu'il plonge ses rayons dans les ondes. Il est facile de concevoir aussi que l'auteur du poëme, placé à l'orient et aux bords du Gange, pour examiner le coucher du soleil, à cette époque de l'année, a pu imaginer facilement que Rama, le héros de son poëme, qui représente l'astre suprême, a pu plier les roseaux du fleuve, pour en former un lit de repos, sur lequel il devra sommeiller jusqu'à ce que l'aurore, l'avant-courrière du jour, précédée de la rosée céleste, vienne annoncer son réveil au printemps.

Après son repos de sept jours, Rama ne voyant pas paroître Varounin, dieu de la mer, qu'il attendoit dans son impatience, jetta sur l'élément humide des flèches de feu. La mer aussitôt mugit et se mit en fermentation, les poissons agités se montroient de tous les côtés, mais le dieu ne paroissoit pas. Rama lança aussitôt contre lui une flèche, la flèche l'atteignit, et le dieu parut aux yeux de Rama comme une montagne enflammée, et il s'excusa de ce qu'il n'avoit pu venir, parce qu'il étoit occupé à séparer deux poissons qui se battoient dans la mer d'eau douce, et qu'il ne savoit pas que Rama avoit besoin de lui auprès de la mer salée, et qu'il le prioit de lui pardonner et de le débarrasser de la flèche qui le brûloit.

Ce passage est bien dans l'esprit mythologique de l'antiquité; car le soleil, en quittant le signe du verseau, après son repos solsticial d'hiver, passe dans celui des poissons, qui le suit immédiatement, et c'est entre le lien qui unit les deux poissons ensemble, et un peu au-dessus de la baleine, qu'on a placé

---

(1) *Voyez* pages 130 et 131, ce que j'ai dit du Cercopythèque des Égyptiens et de Cécrops.

le siége ou le trône de Neptune, dieu des mers. D'ailleurs, par la mer d'eau douce, on doit entendre le ciel, ou l'*océan lumineux*, comme l'appellent Saint-Jean et Saint-Justin; et par la mer salée, on entendra la véritable mer, c'est-à-dire celle qui environne la terre. Enfin, lorsque la flèche céleste est montée au zénith, on voit à l'occident le dieu des eaux, et par conséquent, le signe des poissons qui l'accompagne.

Ce qui suit dans le roman indien, est la conséquence de ce qu'on vient de lire, car Rama, après avoir détruit à coup de flèches des géans, ou les habitans d'un île de la mer d'eau douce (le ciel), qui commettoient des atrocités, demanda au dieu des eaux de lui faire un passage pour arriver jusqu'au pays de Raoouanen, ou au séjour de bonheur. Varounin dit alors à Rama que cette mer étoit si profonde, que lui-même n'en connoissoit pas le fond, et qu'il y avoit de l'impossibilité à la combler, mais qu'il offroit son dos, et que Rama n'avoit qu'à faire jeter de la terre dessus. Tous les singes furent commandés pour cet ouvrage; chacun apportoit au moins quatre montagnes, une traînée par leurs queues, deux dans les mains, et une sur la tête. Avec cette activité, la chaussée fut faite en trois jours : c'étoit Nalin, fils du charpentier des sages, qui conduisoit les travaux.

Le poëme marche toujours astronomiquement, puisqu'on nous y fait voir encore le soleil, dans le siége de l'eau; que, pour le faire sortir de l'espèce de mer dans laquelle il est plongé, on met en activité les animaux qui en étoient les emblêmes chez les Égyptiens, et enfin que le dieu des eaux, pour former un passage solide, lui prête son dos sur lequel il marche pour arriver au royaume du bonheur, ou au signe dans lequel il fixera le printemps. Or, on conviendra que Varounin tient ici la place d'Atlas; car, non-seulement Atlas portoit le monde, mais encore une montagne, et ce même Atlas, frère de Dagon, dieu des Syriens, marche avec le verseau qui est comme monté sur lui. (*Voyez* la sphère). On voit également que le travail dont il s'agit dans le poëme, ressemble à celui des géans de la mythologie grecque, qui entassent montagnes sur montagnes, pour escalader le ciel et arriver au trône de gloire ou dans le séjour de la suprême félicité. On voit encore le célèbre charpentier des sages, conduire cette grande opération, et en diriger tout le travail. Il en est ainsi de la construction du navire Argo et de l'arche de Noë, dont l'architecture en bois étoit le préparatif d'un grand voyage qui avoit pour but la gloire et la félicité. On voit enfin, par les différens passages de ce poëme, que tous nos contes de fées, de géans, etc., qui nous ont été rapportés dans des temps d'ignorance, nous viennent des peuples de l'Asie, et l'on se rappellera que l'on fait voir dans nos provinces des grottes de fées, des chemins, des constructions solides, dont le travail

paroît extraordinaire, des entassemens de terre, semblables à des montagnes, que l'on dit avoir été élevés par des fées ou par des géans.

Le poëme sur Vichenou, tout en marchant à sa fin, se soutient dans le même esprit, et Rama, avant d'arriver au séjour du bonheur, malgré son caractère doux et pacifique, est forcé de combattre Raoouanen, géant à dix têtes. Le géant abattu, les dix couronnes qui ornoient son front furent posées sur la tête de Rama..... C'est ainsi que la bête aux *dix têtes* couronnées, dont l'Apocalypse fait mention, fixa, par sa chûte, le triomphe de l'agneau. Il seroit trop long de rapporter tous les faits qui eurent lieu à la suite de cet événement mémorable; comme ils ne sont qu'une répétition, sous d'autres formes, du voyage de l'astre du jour dans les signes du zodiaque, pour nous peindre une nouvelle période solaire, je m'arrête, et je passe à la dernière incarnation de ce dieu, bien persuadé que ce que j'ai dit est plus que suffisant pour prouver que le poëme de Vichenou, sous le nom de Rama, aussi-bien que ceux qui traitent de ses incarnations, ne sont que des fictions qui ont l'astronomie pour base.

VICHENOU MÉTAMORPHOSÉ EN CHEVAL.

Dixième Incarnation de ce Dieu.

La version sur Vichenou, qu'on va lire, est assez curieuse, en ce qu'elle a des rapports avec quelques passages de l'Apocalypse. Vichenou n'est pas encore venu sur la terre sous la forme d'un cheval, nous dit la mythologie indienne; c'est à la fin des quatre âges qu'il paroîtra sous cette forme, afin de tout détruire (1). Vichenou amène l'âge de fer; il est donc, dans cette circonstance, l'emblême du principe destructeur, et l'image de la fin du monde. En effet, le cheval céleste, fils de Neptune et de Méduse, dont Vichenou prend ici la figure, annonce la destruction de l'univers par l'eau; car il unit son cou à la main droite du verseau, et il est renfermé par les deux poissons. D'ailleurs, on sait que l'eau étoit considérée des anciens comme le principe du mal, parce qu'elle détruit les germes de la fécondation, excepté cependant en Égypte, où l'inondation du Nil disposoit la terre à recevoir le labour et les semailles. Or, le soleil fait homme, sous le nom de Vichenou, commençant, dans le poëme dont il s'agit, sa course zodiacale par le signe des poissons (2), devoit nécessairement la terminer par son entrée dans le verseau ou dans le

---

(1) *Voyez* pages 165 et suivantes, ce que j'ai dit de l'Apocalypse.

(2) *Voyez* page 190, la première incarnation de Vichenou.

cheval céleste, enfant de Neptune, dont l'empire s'établit dans le sein des mers, et au milieu de ses habitans, ou des poissons.

Outre la tête de cheval que l'on donne à Vichenou, on le représente tenant un sabre d'une main, et de l'autre un bouclier. On ajoute que la couleur de sa chair est bleue, et qu'il a des cheveux noirs. Ainsi la couleur bleue seroit la peinture de l'eau dont il est le symbole, comme la couleur noire de ses cheveux seroit celle des signes inférieurs ou des ténèbres. Avant de terminer mes observations sur la mythologie indienne, je donnerai l'explication d'une autre fable sur Vichenou, non moins curieuse que les précédentes.

VICHENOU SOUS LA FORME DE LA DÉESSE QUICHENA.

Le dieu Vichenou, sous le nom de Quichena, naquit de Dévegué, et vint au monde avec quatre bras, tenant ses attributs à chaque main. On le représente (1) montrant dans l'intérieur de la main principale la figure de la partie génitale d'une femme, comme un symbole de la reproduction universelle. Cependant Vichenou prit la figure de Quichena pour détruire une partie du monde, et on dit que ce fût sous ces traits qu'il divisa les rois entr'eux à un tel point, que tous les peuples se faisoient la guerre et s'entretuoient (2). Dans l'autre main gauche, le dieu tient la conque sacrée; et dans l'autre, la roue symbolique entourée de flammes, image du zodiaque.

On observera que le coquillage dont il est question ici, fut révéré des Indiens comme un symbole d'harmonie, de génération, et, par conséquent, de conservation, parce qu'il présente à la vue la forme exacte de la partie génitale d'une jeune fille foiblement émue d'un sentiment d'amour. C'est ce coquillage que l'on appelle encore vulgairement *pucelage*.

A l'occasion de la naissance de Vichenou, sous le nom de Quichena, je vais rapporter une fable qui prouvera jusqu'à l'évidence que les mythologues ne sont que les copistes les uns des autres, quoiqu'ils se soient souvent trouvés fort éloignés par les époques et par les distances.

Le roi Cangiu, frère de Dévegué, mère de Quichena, sut, par prophétie, que le fils de sa sœur le tueroit. Pour éviter le sort dont cet oracle le

---

(1) *Voyez*, au Musée royal des Monumens français, la statue de cette divinité, apportée en France, de l'île de Java, par M. Leschenot.

Cette statue, de deux pieds de proportion, assez bien sculptée et d'une seule pierre volcanique, de la nature de celles qui se trouvent en Auvergne, connues sous le nom de pierres de *volvic*, est unique en France.

(2) *Voyez* l'Apocalypse expliquée pages 165 et 166.

menaçoit, il mit près de sa cour un géant déguisé sous la figure d'un *âne*, qui devoit braire toutes les fois que sa sœur accoucheroit. Ce génie, très-surveillant, s'acquittoit si ponctuellement de sa commission, que Dévegué ne pût sauver aucun de ses enfans. On se rappellera, sans doute, que c'est l'âne, la monture de Bacchus et de Silène, qui, suivant les anciens, mit en fuite, par ses cris réitérés, les mauvais génies, ou les géans, qui marchoient contre le Dieu des vendanges.

Lorsque Quichena vint au monde, elle parut avec ses quatre bras armés des attributs de Vichenou. Elle dit à son père et à sa mère, qui étoient tristes de sa naissance, mais qui furent surpris de lui voir la figure de Vichenou, de ne rien craindre pour elle, et de la porter au milieu des pasteurs du voisinage, et que là ils trouveroient un spectre qu'ils mettroient à sa place. Quichena reprit la forme d'un enfant et fut portée de suite chez le chef des pasteurs, comme elle l'avoit recommandé. Son père y trouva en effet le spectre qui avoit la figure d'un enfant, il le prit et le porta dans sa maison. L'âne se mit aussitôt à braire. Cangon, trompé par cette ruse, vint, prit par les pieds l'enfant qu'il croyoit de sa sœur, et voulut l'écraser contre terre. L'enfant s'échappa de ses mains, et, en disparoissant, lui dit : celui qui doit vous tuer est parmi les pasteurs. Sur-le-champ, le roi donna ordre de tuer tous les enfans qui se trouveroient chez les pasteurs. Quichena échappa du massacre par les soins de son nouveau père, qui le croyoit son fils. Voilà, je pense, une répétition du massacre des innocens, ou la proscription du roi Hérode contre les nouveaux nés de la Judée, dans laquelle il espéroit envelopper le Roi des rois, qui lui portoit ombrage. Œdipe et Jason, dans l'enfance, furent également remis à des bergers, pour les faire périr; mais ils échappèrent aussi à la mort, par des incidens imprévus, par les rois leurs pères.

Le roi, par différens pronostics affreux, s'aperçut que sa victime lui étoit échappée; il envoya un géant chez tous les bergers; ce géant avoit ordre de s'introduire en secret dans leurs maisons, et de tuer indistinctement tous les enfans qu'il trouveroit. Ce redoutable suppôt de la cruauté, entra donc chez le père de Quichena lorsque sa femme étoit absente, et en prit la figure; il vit l'enfant, vint à lui comme pour l'allaiter, et, lui prenant la tête, il se disposoit à l'étrangler, lorsque le jeune nourrisson lui ôta la vie par le sein qu'il lui présentoit. Le géant, en mourant, reprit sa figure monstrueuse. La véritable mère de Quichena vint sur les entrefaites, et craignant pour son enfant, qui jouoit avec le corps du géant, le prit pour le battre, lorsque Quichena ouvrit la bouche et lui fit voir le monde entier. Cette idée colossale de la suprême divinité, est beaucoup mieux exprimée dans la

figure gigantesque d'Isis, qui se trouve au nombre des peintures de Thèbes, gravées par la commission d'Égypte, et par M. le baron Denon. La déesse est baissée, et le ciel et la terre se trouvent compris dans l'espace que forme son corps, dessiné en cercle.

Le roi envoya un autre géant qui se changea en char, et voulut passer sur le corps de Quichena, qui étoit à jouer dans la rue. Mais l'enfant, d'un coup de pied, réduisit le char en poudre, et le dispersa dans les airs, aussi rapidement que le vent dissipe la fumée. C'est ainsi que le roi Hérode, témoin cruel du massacre des premiers nés des Juifs, dans sa fureur barbare, monte sur son char, et le fait passer sur les corps expirans de quelques enfans gissans encore sur les chemins, dans la supposition où il étoit que le fer ne les avoit pas suffisament atteint.

Le roi courroucé envoya à Quichena, un oiseau, autre géant, qui devoit le dévorer; l'enfant prit courageusement l'oiseau par le bec, et le déchira en deux. Enfin, le roi ne pouvant réussir, envoya une armée contre le même enfant, qui la détruisit entièrement. Quichena se saisit de l'éléphant qui portoit le roi, lui arracha une de ses défenses, et avec cette dent tua le roi... Ainsi s'accomplit la destinée de ce prince.

Explication de la Fable de Quichena.

Cette fable n'est, comme les autres, qu'une peinture de ce que nous fait voir le ciel, le jour de la naissance du héros mis en action. En effet, si on porte ses regards sur la sphère, au moment où le dieu du jour est censé naître, au solstice d'hiver, du sein de la vierge céleste, on verra cette même vierge, avec son enfant, au méridien inférieur.

Quichena, ou le jeune Vichenou, mâle et femelle comme Osiris, Adonis, Apollon et Isis, est menacé de la mort au moment de sa naissance, comme le furent une foule de dieux du même genre. Effectivement le jeune soleil-roi naît à l'époque la plus malheureuse de l'année, c'est-à-dire au solstice d'hiver, au milieu des ténèbres, enfin, au temps où la nature endormie est comme anéantie; mais cet enfant échappe au danger qui le poursuit : l'image vivante du soleil, il va bientôt détrôner son père, et prendre les rênes du gouvernement pour régner à son tour.

Cet enfant passe ensuite chez des bergers pasteurs, pour fuir son tyran; de même le soleil nouveau en passant dans la constellation du cocher, porteur de chèvre, sera censé paroître sous la figure d'un berger, ou se placer au milieu d'un troupeau, puisqu'à son lever il marchera tous les matins à la tête du taureau et du belier. C'est cette belle étoile du matin, qui

annonça aux bergers la naissance du Roi des rois. C'est aussi les trois étoiles de la ceinture d'Orion, lequel paroît à l'orient, qui ont donné l'idée aux mythologues, de supposer que trois rois mages étoient venus de l'orient, avec de l'or, de la myrrhe et de l'encens, pour rendre hommage au Dieu de gloire. Le peuple appelle encore aujourd'hui les étoiles brillantes de la ceinture d'Orion, les *trois rois*.

Orion, armé et en arrêt comme un chasseur qui guette sa proie, et qui paroît au bord de l'horizon, ne seroit-il pas le fameux géant, ou l'ogre de la fable, qui cherche à détruire le nouveau roi?... Ne seroit-il pas aussi le méchant Hérode, qui fait égorger tous les nouveaux-nés de la Judée, pour envelopper, dans cette proscription criminelle, le nouveau roi annoncé par les mages? C'est ce que je vais démontrer. Le soleil, en montant, arrive dans les gémeaux: voilà les deux enfans que la femme du berger, suivant le texte indien, trouve grouppés ensemble lorsqu'elle rentre dans son habitation. Le géant est toujours à son poste, car Orion fait autant de mouvemens que le soleil. L'âne qui joue aussi son rôle dans cette fable, et le char qui est prêt à passer sur le corps de Quichena, se trouvent l'un et l'autre dans le ciel; car l'écrevisse, ou la constellation du cancer, qui accompagne les enfans de Léda, ou les gémeaux, s'appeloit les *ânes* dans les sphères anciennes, comme l'ourse, qui par la manière dont elle se dessine, semble fondre sur eux, y étoit désignée sous le nom de *charriot*.

Le soleil, toujours enfant, poursuit sa route diurne; il arrive au zénith, et passe jusqu'à la constellation du vautour. Que fait Quichena alors?.... Elle brise, d'un coup de pied, le char qui devoit la tuer, et le réduit en poudre; mais le roi, courroucé, lui envoie sur-le-champ un oiseau de proie pour la dévorer; elle le déchire bientôt, et le met en pièces. Enfin, le roi, vaincu dans toutes ses tentatives, fait marcher une armée formidable contre l'enfant; l'armée est également détruite, et disparoît à l'instant. Le roi lui-même se présente à la tête d'une seconde armée; Quichena se saisit de l'éléphant sur lequel il est monté, lui arrache une défense, et, armée de cette manière, elle tue le roi, et met son armée en déroute; tel on vit Samson réduire les Philistins avec une mâchoire d'âne.

La première armée dont il est question ici, est un simulacre de la voie lactée, à la tête de laquelle marche Ophiucus, et sur laquelle le soleil passe avant d'arriver au signe du verseau, le siége de l'eau ou de la destruction, exprimé, dans la fable, par l'éléphant dont l'enfant est vainqueur, ainsi que du roi et de l'armée entière; ce qui exprime très-bien que le soleil est arrivé au point d'où il est parti, en s'élevant un peu au-dessus des signes inférieurs, pour commencer un règne plus heureux, et régénérer la nature.

Vichenou est adoré sur les bords de la rivière de Emmoné, près du Gange, lieu où la déesse Quichena gardoit des troupeaux. Là, on voit ce dieu sous la forme d'un énorme serpent à cinq têtes, qui s'élèvent d'un autel tandis que la partie inférieure du corps de ce monstre enveloppe la masse de l'autel, précisément comme les Grecs représentoient le serpent Python dans le temple de Delphes. Je borne là mes recherches sur la mythologie indienne; elles suffisent, sans doute, pour faire connoître ses rapports avec les autres mythologies : d'ailleurs, j'inviterai ceux de mes lecteurs qui voudroient la mieux connoître encore, à consulter la belle suite d'idoles réunies aux archives de la loge St.-Alexandre d'Ecosse, par les soins du f.·. Thory, archiviste perpétuel. En voici la description.

Description des Idoles indiennes (1), *conservées dans les archives de la Loge St.-Alexandre d'Ecosse, à Paris.* (La totalité de cette collection précieuse est en bronze.)

N.° 1. Idole de Chiven. — Sur les idoles de Chiven, on représente ordinairement, dans la chevelure du dieu, la tête de son fils Virapatrin, qui en fut créé. Quelquefois on voit au-dessus de sa chevelure, au lieu de couronne, la figure de la déesse Ganga, déesse du Gange. On lui donne quatre bras, et on lui fait tenir d'une main le cerf furieux, que des pénitens, jaloux de sa gloire, avoient lancé contre lui pour le déchirer; mais il retint l'animal entre ses doigts. Dans une autre main du dieu, on place le tambour sacré, le symbole de l'harmonie universelle, comme l'étoient le systre dans la main d'Isis, et la lyre dans celle d'Apollon. Dans la troisième main de Chiven, on met une espèce de lance à trois dards, assez semblable au trident de Neptune. Enfin, dans la quatrième, lorsqu'il ne tient pas son fils Vaireven sur ses genoux, on lui donne la barre de fer rouge que des pénitens malveillans lancèrent contre lui pour le détruire.

La couleur de Chiven ressemble à celle de l'atmosphère, lorsque le soleil se couche par un beau jour; mais on le représente blanc, parce qu'il est censé frotté de cendres, pour désigner la destruction de toutes choses, qu'il doit opérer à la fin des siècles. Ses sectateurs, à son imitation, se frottent de cendres plusieurs parties du corps, et surtout le front; pour eux cette formule, prescrite par la religion, est un symbole de destruction, et un

(1) Cette collection est la plus nombreuse et la mieux choisie que je connoisse; elle avoit appartenue au baron Van-Hoorn.

souvenir de la mort qui doit les atteindre un jour; et le prêtre, dans les bras duquel ils vont se jeter après cette cérémonie, leur dit à peu près ces mots : *O homme! souviens-toi que tu es cendres, et que tu retourneras en cendres.*

N.° 2. Le bronze désigné par ce numéro, représente Vaireven, premier fils de Chiven. Vaireven est armé ici de la hache avec laquelle, de l'ordre de son père, il coupa une des cinq têtes du dieu Brouma, dont Chiven avoit à se plaindre à cause de son extrême orgueil.

Avant cette fameuse expédition, on représentoit Brouma avec cinq têtes; mais celle du milieu lui ayant été enlevée par Vaireven, il ne parut, dans la suite, qu'avec quatre : allusion, sans doute, aux quatre divisions de l'année.

Anguini, dieu du Feu.

Les manuscrits indiens nous représentent Anguini, dieu du feu, monté sur un belier, et le corps surmonté de trois têtes, lesquelles sont environnées d'une flamme considérable, qui s'élève en forme de pyramide. C'est ainsi que quelques monumens égyptiens nous représentent le triomphe du soleil par un belier à trois têtes, pour désigner les trois mois de l'été, lorsque cet astre prenoit son domicile dans *Aries;* c'est aussi par la même raison que l'Apocalypse représente le triomphe de l'agneau réparateur, par les mêmes formes.

N.° 3. Le dieu Chiven et ses deux fils, Vichenou et Soupramanier, espèce de trinité, sont représentés ici sous un grand cercle formant auréole.

La première figure à droite, nous fait voir Chiven vainqueur des géans qui vouloient le détrôner. Si on se rappelle de la fable de Chiven, on verra que des génies rebelles, voulant le détrôner, firent plusieurs tentatives contre le dieu incréé; qu'enfin, pour dernier acte de leur fureur, ils lancèrent contre lui une *boule enflammée*, qui, dans l'instant même, le priva de la partie sexuelle de son corps, laquelle, en tombant à terre, enflamma le monde, ce qui est parfaitement exprimé sur le monument que je décris, par la boule que le dieu tient d'une main, et par la conque, son instrument favori, le symbole de l'harmonie, qui est renversée, et qu'il foule de son pied droit; mais le dieu, loin de vouloir anéantir le monde, le prend encore sous sa protection immédiate : ce que l'on a exprimé par l'attitude de son bras droit, qu'il étend d'une manière rassurante, et par l'ouverture négligée de sa main, que l'on peut considérer comme un égide conservateur. On remarquera que ce grand événement fut l'origine du culte du lingam dans l'Inde, et que le lingam fut considéré comme le symbole de la

régénération de toute la nature. Cronos et Osiris, comme le dieu Chiven, perdent la partie essentielle de la génération; mais elle reparoît sous sa forme naturelle, pour arrêter la destruction qui menaçoit l'univers.

La seconde figure du monument représente Vichenou sous la forme de Rama, tenant de la main gauche *l'arc mystérieux*, à l'aide duquel il obtint sa femme; et on voit, dans sa main droite, la flèche brûlante dont il perça les géans ennemis de l'ordre, et à l'aide de laquelle il embrâsa le ciel et la terre. Cette seconde partie du monument, est l'expression figurée de la fin du monde par le *feu*, ou le symbole du soleil, qui paroît enflammer l'univers le dernier jour du solstice d'été, le terme de sa course annuelle (1).

La troisième figure représente Soupramanier, troisième fils de Chiven; il est posé sur la lance avec laquelle il délivra le monde des génies malfaisans, et il tient dans sa main droite l'instrument sacré, comme un symbole de paix et d'harmonie. Soupramanier, dit-on, est sorti de l'œil que Chiven porte au milieu du front (2). Cet œil, semblable à celui d'Osiris, que l'on figuroit isolément, et que les hommes religieux ou les femmes pieuses portoient au cou en forme d'amulette, donne nécessairement à Chiven le caractère d'un dieu qui voit tout, et, par conséquent, celui d'un surveillant actif des choses d'ici-bas. Soupramanier a six têtes, douze bras, et il tient dans une main la lance que les Indiens appellent *vel;* lance faite par Dieu lui-même, et qu'il lui a donné pour vaincre le géant Souraparpeman, qui, par les plus grandes pénitences, avoit obtenu de Dieu l'immortalité, et le gouvernement du monde pendant cent huit âges. Mais le géant abusa tellement de son pouvoir, et devint si méchant, que Dieu fut obligé de le punir. Pour cet effet, il arma Soupramanier d'une lance (3) qui, après un combat très-sanglant de dix jours, coupa, avec le vel, en deux parts, le géant audacieux. Une moitié de son corps fut métamorphosée en coq, et l'autre en paon, lequel sert de monture ordinaire à Soupramanier. Enfin, on voit clairement que les trois divinités

---

(1) *Voyez* page 69, ce que j'ai dit sur la fin du monde par le feu.

(2) De même la mythologie grecque nous représente les géans-cyclopes, enfans d'Uranus, auquel on donnoit aussi le nom de CYCLOPE, qui veut dire *œil rond*, avec un œil au milieu du front, sans pour cela les priver des deux autres orbites. On peut donc considérer le dieu-cyclope, ou Uranus, fils du Jour et de Chaos, comme une image du soleil ou de l'*œil rond* qui voit tout.

(3) C'est ainsi que Dieu arma Saint-Michel pour combattre le démon, géant orgueilleux.

représentées ici, procèdent toutes trois du même principe, quoiqu'elles soient pourvues toutes les trois d'attributions et de puissances différentes en apparence; mais avec l'œil de l'observation, en les réduisant à leur origine primitive, on voit cependant qu'elles ne sont que l'image d'une nature unique, qui renferme en elle un seul et même pouvoir et une seule et même fonction, ce qui en fait une véritable trinité.

N.º 4. Les deux bronzes désignés par ce numéro, représentent le dieu Poulear, fils de Chiven, né avec six bras et une tête d'éléphant. On lui donna cette forme, parce que son père le forma d'une image d'éléphant qu'il avoit faite à la campagne dans un moment de loisir.

Le plus remarquable de ces deux bronzes, est celui où l'on voit le dieu assis sur une espèce de trône, placé sous ce qu'on appelle *chérolle*, ou chapelle diversement ornée. Poulear y est représenté avec quatre bras, tenant dans ses mains les attributs de sa puissance; mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ce monument, c'est le rat qui est dessiné au pied du trône. Ce rat est un géant destructeur que le dieu tua d'un coup de dent dans l'estomac; il le métamorphosa en rat, et en fit sa monture ordinaire.

Poulear est extrêmement vénéré. On place sa représentation dans tous les temples des dieux, dans les rues, sur les chemins et dans les campagnes. Les Indiens n'entreprennent point de voyage sans le prier. Ils ne bâtissent point de maison, sans avoir apporté sur le terrain, avant la construction, une idole de Poulear, qu'ils arrosent d'huile, et sur lequel ils jettent des fleurs. Ils s'imaginent que si, avant de commencer quelque chose que ce soit, ils ne pensent pas à Poulear, ce dieu leur fait perdre la mémoire de ce qu'ils vouloient faire, et qu'ils travailleroient en vain, et sans réussir dans leur entreprise. Cette croyance a singulièrement multiplié ses images.

Poulear fut prié, par les sages et les pénitens, de détruire un géant qui ravageoit le monde. Ce dieu s'arracha lui-même une de ses défenses, qu'il lança contre le géant. La dent entra dans l'estomac du mauvais génie, et le renversa; le dieu le changea en rat, et en fit sa monture. On observera, dans cette circonstance, que le dieu-rat, chez les Égyptiens, étoit un symbole d'Osiris ou du soleil. On adoroit aussi le rat sous le nom d'*Apollo Smintheus*, Apollon, ou le soleil-rat.

Suivant un manuscrit indien, les Talmouls, pour adorer leur dieu Poulear, croisent les bras, ferment les poings, et se frappent ainsi quelques coups sur les tempes; ensuite, toujours les bras croisés, ils se prennent les oreilles, et font trois inclinaisons en pliant les genoux; puis ils l'adorent comme les autres dieux, en joignant les mains et se frappant le

front. Ils font cette cérémonie en mémoire d'un miracle que ce dieu a fait en faveur d'un fameux pénitent qui, n'ayant plus d'eau, pria Poulear de lui en donner. Celui-ci en mit, avec sa trompe, dans une cruche qui contenoit auparavant un fleuve entier, et la cruche fut remplie sur-le-champ. Cette cruche ne peut être qu'un symbole de l'*amphora* que le verseau tient dans ses mains, et dont l'eau qui en découle porte, sur la sphère, le nom de *fleuve*. Elle sera également les cruches si célèbres à Cana, comme elle sera le vase d'Isis et d'Osiris, que les Égyptiens appeloient *canopus*.

N.° 5. Les Indiens avoient une divinité particulière sous le nom d'*Avenaganon*, qu'ils représentoient sous la forme d'un éléphant; c'est ce que représente l'idole désignée sous ce numéro.

L'éléphant Avenaganon est ordinairement représenté avec un riche collier composé de coquillages les plus rares, tenant avec sa trompe la queue du lion *Singué*, son ennemi.

On remarquera que ceci est bien en rapport avec ce que je viens de dire sur le miracle de Poulear, qui, lui-même, prend la forme d'un éléphant, que je suppose être l'emblème de l'eau, ou du signe appelé verseau; car, lorsque le soleil monte à l'orient dans ce signe, et qu'il y fixe le siége de l'eau ou de la destruction des germes fécondans, il semble poursuivre le lion du solstice qui lui est opposé, et qu'il plonge dans l'abîme de l'occident. Avenaganon signifie *voiture d'éléphant;* cette idole se montroit au peuple le septième jour de la fête du *Tironal*, qui se célébroit tous les ans comme une espèce de dédicace, dans tous les temples, en l'honneur du dieu qu'on y adoroit.

N.° 6. Ce monument nous fait voir la vache désirable, que les Indiens appeloient *Comadénon*. Elle est ornée de colliers, de bracelets, et son pis ou ses mamelons, percés de petits trous, semblent indiquer que cette idole servoit, dans les temples, à distribuer l'eau lustrale après l'avoir purifiée.

Cette vache sacrée est la même qui étoit adorée à Memphis, sous le nom d'Io ou d'Isis; elle est un symbole des quatre âges du monde, désignés par quatre métaux d'une valeur et d'une pureté progressivement décroissante, tels que l'or, l'argent, l'airain et le fer. (*Voyez* ce que j'ai dit à ce sujet, dans le cours de l'ouvrage.

N.° 7. Idole représentant la trinité sous le nom de *Trimouty*. Cette trinité est formée des dieux Brouma, dieu créateur; Vichenou, dieu conservateur; et de Chiven, dieu destructeur: elle réunit ainsi, dans son ensemble, les trois principes qui éternisent la durée du monde, savoir le principe créateur, le principe conservateur, et le principe destructeur.

Cette statue est une des plus curieuses de la collection ; elle se compose de trois têtes, de quatre bras et d'un seul corps. La représentation de Brouma en est le principal objet, et on voit, dans les mains du dieu, le lingam si révéré des Indiens, ainsi que la partie naturelle de la femme. Ces emblêmes, très-bien dessinés, expriment nécessairement que Brama lui-même est l'image de la puissance créatrice. Les deux autres bras de la statue désigneront d'autres dieux. Le gauche figurera Vichenou, car il tient à la main l'instrument qui égale le systre d'Isis et la lyre d'Apollon ; le droit peindra Chiven, dieu destructeur, et l'attribut de Neptune, ou la lance à trois dards mise dans sa main, désignera la destruction du monde par l'eau.

N.° 8. Le bronze que l'on voit ici, représente Vichenou vainqueur du géant Machabeli, qu'il fit roi des enfers. Le dieu est entouré d'un symbole du zodiaque, ou de la roue mystérieuse, de laquelle il sort des flammes. Comme je l'ai dit, Vichenou, deuxième dieu, sortit de l'épaule de Chiven. Si Brouma, son frère, fût le créateur du monde, Vichenou en fut le conservateur. Pour remplir cette mission, il vint, dit-on, dix fois sur la terre, sous diverses formes, appelées incarnations ou métamorphoses. Le sujet du monument, que je décris, appartient à l'une de ces incarnations. (*Voyez* page 195, la cinquième incarnation de Vichenou).

Vichenou, métamorphosé en brame-nain, se chargea de la défense de Devendren, roi du paradis, qu'un pénitent audacieux avoit attaqué. Vichenou, sous l'*incognito*, se présente devant le géant, et lui demande trois pas de terrain ; le prince les lui accorde. Vichenou, en deux pas, enjamba le ciel et la terre, et demanda à son adversaire où il vouloit qu'il mît le troisième ; celui-ci, qui reconnut son dieu, lui présenta sa tête. Vichenou, satisfait, lui donna le gouvernement des lieux inférieurs ou des enfers. (*Voyez* page 195).

N.° 9. Chapelle en bronze, représentant Vichenou et sa femme, montés sur un cheval blanc, appelé, par les Indiens, *Coudrevaguenon*. Ce dieu a deux bras et quatre mains, dont deux sont placées selon l'usage ordinaire, et les deux autres sortent du coude de chaque bras. De la main gauche, qui est en avant, il tient la coupe dans laquelle on présentoit aux rois le beurre sacré, et la droite est armée de l'arc mystérieux ; ce qui m'autorise à croire que c'est Siddé et non pas Lachimi, que l'on voit en croupe derrière Vichenou, puisqu'il épousa Siddé par le pouvoir de ce même arc. (*Voyez* pages 196, 197, etc., ce que j'ai dit à ce sujet). Les deux autres mains de Vichenou sont garnies des attributs ordinaires.

Cette idole, telle qu'elle est représentée ici, se montroit au peuple le neuvième jour de la fête du Tirounal. Cette fête duroit dix jours, par

allusion aux dix incarnations de Vichenou. Le dernier jour des cérémonies publiques, on promenoit le dieu dans un char qui étoit accompagné, de chaque côté, d'un cheval blanc et d'un palmier.

N.° 10. Le dieu Rama est représenté ici, tenant d'une main un arc débandé, et de l'autre une flèche. L'arc mystique et débandé, dont Rama est porteur, est celui qui le rendit vainqueur de Siddé, lorsque le père de la princesse, après avoir trouvé ce même arc dans un coffre qui étoit placé dans son champ, à côté de celui qui contenoit sa fille à l'époque de sa naissance, le conserva jusqu'au moment de son mariage. Ce temps venu, il annonça à tous les prétendans de la princesse, qu'elle seroit le prix de celui qui parviendroit à tendre l'arc; tous essayèrent en vain, Rama seul le tendit, et obtint la main de Siddé. La flèche que Rama tient dans l'autre main, est celle qui le rendit vainqueur de Varounen, dieu de la mer, et avec laquelle il embrâsa le ciel et les eaux, pour vaincre les géans qui le poursuivoient. Enfin Rama, armé d'un arc et d'une flèche, est un archer célèbre, comme le dieu du jour sous le nom d'Apollon. Il fut vainqueur d'un géant qui vouloit lui ravir sa femme Siddé; tel on vit Hercule percer de ses traits le centaure Nessus, qui fuyoit avec Déjanire à travers les flots.

N.° 11. (*Suite des idoles de Rama*). Celle-ci représente l'incarnation de Lachimi, femme de Vichenou. Elle parut en jeune princesse, pour suivre son époux, qui devoit passer dix mille ans sur la terre, sous le nom de Rama. Cette déesse, sous le nom de Siddé, épouse Rama; elle tient d'une main l'indication de sa naissance, c'est-à-dire, le coffre dans lequel elle fut trouvée par son père, et de l'autre, le vase sacré, ou la coupe dans laquelle les Indiens offroient, aux dieux et aux rois, le beurre sacré qui se faisoit tous les ans sur la montagne miraculeuse. Cette coupe symbolique désigneroit donc le sacrifice que le père de Siddé fit aux dieux, pour obtenir l'enfant tant désiré dont on voit ici l'idole, car sa femme étoit stérile; et la tortue qui se dessine sur le monument, seroit un symbole de l'amour de Siddé pour Rama. Ainsi, je dirai : Siddé est une image allégorique de la constellation de la vierge, qui est censée suivre les pas du soleil, et qui monte dans les cieux, ayant d'un côté, la coupe de Bacchus ou des dieux, et de l'autre, la lyre qui, suivant les anciens, fut composée par Mercure, de l'écaille d'une tortue que ce dieu découvrit sur les bords du Nil.

N.° 12. Cette idole se rapporte encore à la fable indienne sur Rama; elle représente Nalin, le charpentier ou le grand constructeur des sages, lequel fut chargé par Rama, dieu des eaux, de faire combler en trois jours la mer d'eau douce, qui traversoit la route que Rama devoit suivre pour

arriver au pays du bonheur et de la félicité. Il tient, d'une main, le marteau à l'usage des constructions, et de l'autre, la règle pour mesurer l'ouvrage. Le dieu Nalin est donc un dieu constructeur, comme le furent Osiris, Apollon et Orphée, qui bâtirent des villes; comme Hercule, qui construisit le vaisseau *Argo*; et enfin, comme le célèbre Hiram, qui éleva le temple de Salomon.

N.° 13. Bronze représentant Vichenou sous la forme de la déesse Quichena. (*Voyez*, page 203, ce que j'ai dit sur les attributs de cette déesse, et sur la manière de la représenter).

N.° 14. Bronze représentant Manmadin, ou Cupidon, fils de Vichenou. On le voit ici sur les genoux de la déesse Lachimi, sa mère. (*Voyez*, page 141, ce que j'ai dit sur le dieu des amours).

N.° 15. L'idole de bronze désignée par ce numéro, représente Brouma, dieu créateur, avec ses quatre bras, le symbole de sa puissance. Derrière le dieu tout-puissant de l'Inde, on voit l'oiseau Annon, dont il prit la figure pour monter vers la colonne de feu sous laquelle parut Chiven, dans la dispute de Brouma avec Vichenou sur la préséance des dieux. On remarque encore, dans le bec de l'oiseau Annon, la fleur de caldère, qui se détacha de la tête du dieu lui-même, et dont l'animal s'empara, dans l'espérance de trouver en elle un témoignage de la fraude qu'il méditoit pour sa justification. Chiven ne fut pas sa dupe, et, de ce moment, il diminua son pouvoir.

La colonne de feu, dirai-je, est l'image de la plus grande exaltation du soleil au solstice d'été. Le dieu Brouma, métamorphosé en oiseau, ne peut être, dans cette circonstance, que l'aigle céleste, l'oiseau de Jupiter, ou l'épervier dont Osiris prend aussi la forme. Ainsi, par la même raison, l'affoiblissement du pouvoir de Brouma, seroit une peinture allégorique de la diminution des jours après le solstice, et, par conséquent, de la force du soleil.

Enfin Brouma, selon les livres sacrés des brames, fut chargé de créer le monde; c'est ainsi que cette grande fonction, chez les Égyptiens, est attribuée au dieu Cneph; à Cronos, chez les Grecs, et à un dieu éternel et unique, chez les Juifs. Moïse, dans un cantique, fait parler ainsi le dieu maître de la terre et des cieux : *Je suis le Seigneur, je tue et je vivifie.* Brouma, n'ayant point eu d'enfans, créa, de son cœur, sept hommes immortels : ce sont les sept anges de l'Apocalypse. Le premier des sept hommes, créa un seul homme qui épousa treize filles; cet homme mystérieux n'est autre que le soleil qui épousa treize lunes, qui paroissent successivement pendant le cours de l'année. De sa première femme, il eut tous les

sages et les pénitens qui ont eu, sur la terre, le même pouvoir que l'on attribue aux magiciens et aux fées; c'est ainsi que l'on donna aux Indiens des génies supérieurs, des anges, des saints, et des faiseurs de miracles. Des douze autres filles, il a eu les diables, les hommes et les couleuvres. Voilà un modèle de création universelle, semblable à celui des Égyptiens, des Perses, même à celui des Grecs, et on le retrouve encore dans l'Apocalypse; car les sept hommes créés par Brouma, sont les sept anges, image des sept planètes. L'origine de toutes les fictions est dans le ciel, comme je l'ai démontré jusqu'à présent. On la trouvera principalement dans la marche régulière des astres, dans celle des planètes, ce qui a donné lieu à des divisions et à des subdivisions, qu'il a fallu nécessairement distinguer par des formes et par des noms différens, pour les reconnoître dans leurs fonctions toujours opposées. C'est ainsi que l'ouvrage d'une secte phrygienne, attribuée à Saint-Jean, sous le nom d'Apocalypse, nous fait voir chaque planète présidée par un archange. Raphaël est le président du soleil; Hamiël, celui de Vénus; Michaël ou Michel, celui de Mercure, qui, comme le dieu égyptien et grec, pèse les âmes des humains, et les conduit au séjour inférieur.

En effet, la sphère persique de Scaliger, peint, au premier décan de la balance, un homme qui a l'air menaçant, et qui tient une balance, et auprès la tête d'un dragon. Le premier degré de la sphère des trois cent soixante décans, y place un homme qui tient des javelots, avec cette devise astrologique : *celui qui naîtra sous ce degré sera belliqueux*. Dans l'église de Sainte-Marie-des-Anges, dont le pape Pie IV a fait la consécration, on voit les sept anges, ou archanges, sur le grand autel autour de la vierge, et Saint-Michel a cette inscription : *je suis prêt à recevoir les âmes*. Selon Beausobre, la théologie sur les anges vient des Caldéens; aussi est-ce une ancienne tradition, que les Juifs apportèrent de Babylone, les noms des anges, qu'ils n'avoient point auparavant.

L'archange Gabriel fut le président de la lune, et chargé, par cette raison, d'annoncer à la vierge Marie qu'elle donneroit le jour à un fils qui seroit le Roi des rois; c'est-à-dire le roi du ciel et de la terre. Zaphikiel présidoit Saturne, Camaël, Mars et Zadukiel-Jupiter. Chez les Arabes, suivant Kirker, chaque planète est aussi présidée par un ange.

Il est encore à remarquer que les astrologues ont aussi désigné les planètes par des animaux, avec lesquels ils leurs supposoient quelqu'analogie. Saturne étoit appelé l'*âne*, Jupiter l'*aigle*, Mars le *loup*, le soleil le *lion*, Vénus la *colombe*, Mercure le *dragon*, et la lune le *bœuf*. Plusieurs de ces animaux sont ceux qui caractérisent les archanges, et tous sont dans les

constellations. Les Pléïades furent appelées les *colombes;* le mot même PETEÏAS, signifie colombe. L'âne, est au cancer, en aspect avec le capricorne, domicile de Saturne; le loup, sous le domicile de Mars; l'aigle, sur le sagittaire, domicile de Jupiter; le bœuf est le lieu de l'exaltation de la lune; la colombe, ou la Pleïade tient au même signe, domicile de Vénus; l'Hydre est sous la vierge, domicile de Mercure; et le lion est le domicile du soleil. (*Voyez* les divers passages de l'Apocalypse que j'ai expliqués).

Après avoir donné l'explication des incarnations de Vichenou, j'ai observé, qu'entre autres marques distinctives de ce dieu conservateur du monde, auquel on donne quatre bras, symboles des quatre saisons, on lui met, dans l'une de ses mains droites, ce que les Indiens appellent un *chaëron;* et dans l'une de ses mains gauches, ce qu'ils nomment un *chanque.* Le chaëron est une roue qu'il lance contre tout être qui voudroit bouleverser le monde. Cette roue est un symbole du zodiaque, comme je l'ai déjà dit. On trouve, dans la vision d'Ézéchiel, les quatre animaux de l'Apocalypse au milieu des flammes et de la lumière la plus brillante. Ces animaux sont ceux dont Osiris et Vichenou prennent les formes pour paroître dans le monde. Ce sont effectivement ceux qui désignent les constellations que le soleil couvre successivement, lorsqu'il fixe les quatre divisions de l'année, ou les quatre saisons. Ces animaux, suivant Ézéchiel, se meuvent circulairement attachés à des roues; or, on sait que les Hébreux donnent au zodiaque le nom de *roue des signes.* C'est cette même roue, suivant le système Manichéen, à laquelle sont attachés douze sceaux qui, en tournant, puisent les âmes. Le chanque est un coquillage qui sert de trompette au dieu Vichenou, pour chanter ses victoires; c'est l'instrument des Tritons, c'est la flûte de Pan, etc. Après cela, je dirai: la roue que le dieu de l'Inde tient à la main, exprime le gouvernement qu'il exerce dans les cieux, comme le chanque indique celui qu'il prend sur l'empire des mers, dont il maintient les eaux dans de justes limites, pour la sûreté du monde qu'il doit conserver.

On se rappellera encore que les Indiens multiplioient à l'infini les idoles de leur dieu Poulear; on les voit dans les campagnes et sur les grands chemins, comme faisoient les Grecs en l'honneur de Priape et de Mercure. On a vu les mêmes Indiens verser du beurre sacré sur les images de leurs dieux; de même Jacob versa de l'huile sur une pierre qui étoit sous son chevet, et il la dressa ensuite comme une colonne, pour rendre hommage à son dieu. C'est ainsi que Samuël fit couler l'huile sainte sur la tête du roi David, le principal appui de la loi judaïque.

Je terminerai ce discours par dire, que si l'astronomie et la mythologie doivent la naissance au génie ardent des Chaldéens et des Égyptiens, on peut

croire que ce que l'on appelle fable ou apologue, est dû à l'esprit calme des Indiens, et on conviendra que la fable est le genre d'écrire qui peint le mieux le caractère et la tournure de l'esprit asiatique. En effet, ce goût des paraboles et des énigmes; cette habitude de parler toujours par images, d'envelopper les préceptes d'un voile qui semble les conserver, durent encore en Asie; leurs poëtes, leurs philosophes n'ont jamais écrit autrement. Nulle part, a dit Florian, on n'a dû s'occuper davantage des animaux que chez le peuple où la métempsycose étoit un dogme reçu. Dès qu'on a pu croire que l'âme passoit, après la mort, dans le corps de quelque animal, on n'a rien eu de mieux à faire, rien de plus raisonnable, rien de plus conséquent, que d'étudier avec soin les mœurs, les habitudes, la façon de vivre de ces animaux si intéressans, puisqu'ils étoient à la fois, pour l'homme, l'avenir et le passé; puisqu'on voyoit toujours en eux ses pères, ses enfans et soi-même.

Sans doute, le premier philosophe qui a pris la peine de rapprocher les mœurs pures et douces des animaux avec nos intrigues, nos haines, nos crimes, a dû nécessairement faire causer ensemble les animaux, pour reprocher à l'homme sa barbarie, pour lui peindre des vérités dures, que le philosophe n'auroit pu hasarder, sans s'exposer aux effets cruels de l'amour-propre irrité. Voilà la fable inventée, et il y a tout lieu de croire que l'apologue a dû naître dans l'Inde, et que le premier fabuliste fût un brachman.

Les apologues de Bidpaï passent pour être les plus anciens monumens que l'on connoisse dans ce genre, et Bidpaï étoit brachman. On suppose encore que Bidpaï avoit puisé son recueil d'apologues dans celui des Gymnosophites, dont l'antiquité se perd dans la nuit des temps. Ce qu'il y a de sûr, a dit encore Florian, c'est que les apologues indiens, parmi lesquels on trouve les *deux pigeons*, si bien mis en vers par La Fontaine, ont été traduits dans toutes les langues de l'Orient, tantôt sous le nom de Bidpaï, tantôt sous celui de Lochman. Ils passèrent ensuite en Grèce sous le titre de *fables d'Ésope*. En effet, Ésope est un personnage imaginaire, sous le nom duquel on répandit, dans la Grèce, des apologues connus long-temps avant lui dans tout l'Orient. Les Orientaux réclament des ouvrages, et les attribuent à Lochman, fabuliste célèbre en Asie depuis des milliers d'années, surnommé le *sage* par tout l'Orient, et qui passe pour avoir été, comme Ésope, esclave, laid et contrefait. Boulanger a démontré qu'Ésope et Lochman ne sont qu'un.

NOTA.

La Loge Saint-Alexandre d'Écosse, outre les figures précieuses de la mythologie de l'Inde, possède encore un nombre considérable d'idoles, de

petites figures égyptiennes, grecques et romaines, d'amulettes, et beaucoup d'autres petits monumens antiques, dont l'hommage lui a été fait par plusieurs frères de la Loge, membres de la commission d'Égypte. Les archives de cette Loge, dont la réunion est due au frère Thory, sont assez considérables; elles se composent de livres rares et de manuscrits précieux sur la Franche-Maçonnerie, que l'on peut consulter au besoin, attendu que l'archiviste est très-communicatif.

LA FRANCHE-MAÇONNERIE RENDUE A SA VÉRITABLE ORIGINE.

SECONDE PARTIE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

En traitant de l'antiquité de la Franche-Maçonnerie, en donnant des preuves que ses mystères, non-seulement sont une imitation, mais encore une suite de ceux d'Isis et de Cérès, on n'a pas dû croire que je dusse trouver, dans les rits particuliers de l'initiation égyptienne ou grecque, les signes, les usages ou les attouchemens qui, aujourd'hui, sont communs à tous les Francs-Maçons. Ces détails, purement de police chez les anciens comme chez les modernes, n'ont pas dû traverser les siècles, et venir jusqu'à nous, puisqu'ils étoient secrets, qu'on ne les communiquoit aux initiés internes ou externes, que sous le serment du silence, et que pour se reconnoître entre eux. Il est donc impossible de les faire paroître ici, puisqu'on ne les connoît pas. Mais c'est le fonds des

mystères maçonniques qu'il importe de faire connoître; ce fonds, je crois l'avoir suffisamment examiné, et l'avoir traité d'une manière nouvelle; car il est constant que ce qui compose essentiellement la Franche-Maçonnerie sur tous ses points, est en rapport avec les mystères usités chez les anciens. C'est à cette simple démonstration que se borne mon travail; c'est aussi ce que je ferai, sans occuper mes lecteurs des détails que je ne puis connoître, et qui, au fonds, se réduisent à des formules d'usage. Ainsi, abstraction faite des usages particuliers qui appartiennent aux Francs-Maçons modernes, il est du moins constant que la Franche-Maçonnerie ne diffère en rien des anciennes initiations des Égyptiens et des Grecs (1).

Je sais que l'on pourroit dire qu'il étoit inutile d'examiner, comme je l'ai fait, les théories des anciens sur l'organisation de l'univers, et d'expliquer l'Apocalypse, pour arriver à prouver que la Franche-Maçonnerie n'est qu'une imitation des mystères d'Isis et de Cérès, et qu'il suffisoit, pour atteindre le but que je me suis proposé, d'établir un simple parallèle des deux institutions.... Je répondrai, 1.° qu'il étoit important de démontrer que les théories et les fables mythologiques des anciens, quoique différentes dans les formes, et qu'elles dussent le jour à des temps divers, n'étoient que l'ouvrage des initiés, puis-

---

(1) Pour bien connoître les différens rits de la Franche-Maçonnerie, les diverses sectes auxquelles elle a donné lieu, ainsi que les réunions secrètes des femmes, on peut consulter l'excellent ouvrage intitulé : *Histoire de la Fondation du Grand-Orient de France*, imprimé en 1812. (Il se vend chez P. Dufart, libraire, quai Voltaire, n.° 19.)

que le collège des initiations réunissoit, par son institution, l'universalité des sciences et des connoissances humaines qu'on ne pouvoit professer ailleurs; 2.° qu'il falloit bien, par des rapprochemens sensibles et multipliés, prouver que les maximes et les allégories sacrées, proposées par les initiés, n'étoient, dans le fonds, qu'un tableau symbolique du ciel et de la terre; 3.° qu'il étoit essentiel d'indiquer quel pouvoit être le but que l'on se proposoit, en offrant toutes ces choses sous une apparence mystérieuse à la multitude des hommes.

On conviendra donc que j'ai eu raison de rapporter, dans la première partie de mon ouvrage, la théorie des anciens sur les élémens, puisque ces mêmes élémens font partie des épreuves que l'on administre dans le premier grade maçonnique, et qu'ils jouoient le principal rôle dans les anciennes initiations. (*Voyez* la gravure et la description de la pompe isiaque, page 127). J'ai eu également raison de développer l'opinion que les anciens avoient de l'âme du monde, laquelle, selon eux, anime l'universalité des êtres, par une suite de son essence organique et divine. Ce n'est pas non plus sans raison que j'ai interprété la pensée des philosophes de l'antiquité, sur les voyages des âmes après la mort; car on peut considérer les voyages que l'on faisoit faire aux candidats qui aspiroient à l'initiation, avant leur intronisation au temple, ou dans le séjour de délices et de paix, lieu ou siége la lumière et la sagesse, comme un symbole du voyage que l'âme, qui anime un corps sur la terre, est censée faire dans son enveloppe ténébreuse, en traversant la durée de la vie, et de celui qu'elle fait aussi,

après la mort, dans les sphères célestes, pour se fondre ensuite avec le feu éther d'où elle est sortie, et d'où elle sortira encore pour reparoître sur la terre, en prenant une forme nouvelle. Ces voyages symboliques, comme on le verra dans la suite, sont ceux que l'on répète encore aujourd'hui dans le premier grade de la Franche-Maçonnerie. J'ajouterai à tout ce que je viens de dire, que je devois traiter aussi de l'astre brillant qui anime toute la nature, fils d'un dieu tout-puissant, parce que c'est sur le soleil seul que roulent les mystères de la Franche-Maçonnerie, et qu'il y paroît, comme dans les poëmes anciens, sous des noms et sous des formes propres à peindre la puissance qu'il exerce sur les saisons, comme régulateur du temps, et comme chef des années.

D'après cela, il seroit reconnu que la science sacrée des anciens avoit pris naissance dans le collège où se pratiquoient les initiations secrètes, et qu'elle tendoit à maintenir l'ordre dans la société, en assujétissant les hommes à des devoirs envers des êtres surnaturels, lesquels étoient censés veiller à la conservation générale du ciel et de la terre. Il seroit donc enfin reconnu que les diverses théories, aussi bien que les doctrines mystiques et sacrées proposées aux nations par les prêtres philosophes de l'antiquité, ont entre elles, pour le fonds, une seule et unique concordance, quoiqu'elles se présentent souvent à notre esprit, et même à nos yeux, sous des formes différentes ; c'est ce que je vais prouver par l'explication des différens grades dont la Franche-Maçonnerie se compose.

CHAPITRE PREMIER.

Des Épreuves que l'on faisoit subir à ceux qui se présentoient à l'initiation, et de celles qui se pratiquent encore aujourd'hui dans la Franche-Maçonnerie.

L'initiation aux mystères, a dit Jean Stobée, est la fin de la vie profane. En effet, l'étude des sciences morales et de la philosophie, dégage l'esprit des erreurs et des incertitudes dans lesquelles l'homme ignorant flotte sans cesse; son état est celui de la mort, et il ne reçoit véritablement la vie qu'avec l'instruction. C'est cet état de perfection, auquel chacun aspiroit, qui a rendu les mystères si célèbres en Égypte, comme en Grèce. Mais avant de toucher au moment fortuné qui alimentoit le désir des aspirans, ils devoient parcourir longuement dans les ténèbres, ils devoient surmonter les écueils les plus dangereux, et affronter une mort apparente, qui se présentoit à chaque pas et sous mille formes, pendant le cours des épreuves.

Dans les épreuves de l'antique initiation, comme dans celles de la Franche-Maçonnerie, on découvre encore le grand système organique du monde, et la marche régulière que le soleil observe annuellement dans le zodiaque, comme on va le voir. On a dit que les grandes pyramides d'Égypte avoient servi d'entrée aux souterrains où se passoient les épreuves de l'initiation, mais

rien n'est moins certain qne ce fait, avancé cependant par plusieurs voyageurs. Il est au moins prouvé que les routes qui conduisoient aux souterrains mystérieux par lesquels les aspirans devoient passer, avant de toucher au terme de la félicité suprême, étoient tellement difficiles à aborder, que ceux qui s'y engageoient couroient, en apparence, le plus grand danger. L'initié, porteur uniquement d'une lampe, marchoit ainsi dans les ténébres, et traversoit, sous terre, des galeries tellement basses, qu'il étoit souvent obligé de joindre l'emploi de ses mains à celui de ses pieds, pour avancer.

Dans cette première épreuve, nous voyons la peinture mystique de la terre, dans laquelle l'initié voyage; elle seroit donc aussi un symbole de la matière inerte, et par conséquent des ténèbres, ou des lieux inférieurs que le soleil parcourt lui-même. Arrivé au terme de cette première course, un trou immense se présentoit à la vue du candidat. Ce précipice, nullement défendu, et enduit dans son intérieur d'un ciment si dur et si uni, qu'il offroit à la vue le vif poli d'une glace, en rendoit l'aspect extrêmement effrayant. Il étoit construit et se présentoit de manière que l'initié étant arrivé jusque-là, ne pouvoit plus reculer, et qu'il n'avoit rien de mieux à faire que d'y descendre; car on y avoit adapté exprès une échelle en fer. Cette échelle, scellée et plaquée contre le mur, étoit d'autant plus difficile à aborder, que les échelons étoient polis et brillans comme l'acier le mieux travaillé. Il faut remarquer encore que l'échelle dont il s'agit, faite pour désespérer les hommes les plus intrépides, s'arrêtoit à soixante pieds de profondeur. L'initié étant arrivé au

dernier échelon, et n'ayant d'autre secours que sa lampe, voyoit au-dessous lui une distance dont il ne pouvoit calculer l'immensité, sans pouvoir découvrir aucun moyen d'achever son entreprise. Occupé du danger qui le menaçoit, et flottant dans l'incertitude de ce qu'il devoit faire, il étoit obligé de remonter quelques degrés pour arriver à une petite ouverture qu'il n'avoit point aperçue d'abord, et qui servoit d'entrée à un chemin creusé dans le roc, en forme de spyrale, lequel conduisoit au fond du précipice, que nous appellerons *puits mystérieux*; car il y avoit un puits du même genre dans tous les lieux consacrés à l'initiation des mystères. Delà, sans doute, le nom de *puits de science, puits de sagesse*, donné à ces sortes de puits mystérieux; delà aussi le proverbe si connu : *la vérité est au fond du puits*, puisque la science, ou la connoissance des causes surnaturelles, étoit le résultat de l'initiation complète, quand, après être descendu dans le puits mystérieux, l'initié subissoit l'épreuve ténébreuse ou terrestre, et qu'il avoit assez de forces morales et physiques pour supporter les autres (1). Cependant un initié étoit chargé de suivre le

(1) Il y avoit également un puits mystérieux dans le temple de Cérès à Éleusis. Sur la route d'Éleusis, près Mégare, on montroit aussi un puits sacré, et on disoit : « c'est-là que Cérès, déguisée en vieille, fut rencontrée par les filles de Célée ». A Potnie, près Thèbes, on voyoit aussi un puits que l'on avoit consacré à Cérès et à Proserpine sa fille. A Épidaure, sous la statue d'ivoire d'Esculape, on avoit creusé un puits qui servoit à entretenir fraîche la statue du dieu; c'est-à-dire qu'on a dit de ce puits, dont on ne connoissoit pas bien l'usage, qu'il servoit à entretenir une sorte d'humidité nécessaire à la conservation de l'ivoire, dont la statue étoit composée.

Par une suite de tout ce qui a été imité des anciens mystères, j'ai vu

candidat de loin, et sans être aperçu, pour veiller à sa sûreté; en conséquence, il lui étoit défendu de lui parler, encore moins d'aller à lui sous aucun prétexte.

C'est ici que commencent les grands travaux de l'initiation, et pour les mieux faire connoître, nous joindrons à la gravure ci-jointe, ce que l'on a dit à ce sujet, d'après les anciens auteurs. Au bout du chemin qui conduisoit au fond du puits, on trouvoit, au nord, une grille d'airain, et au midi, une forte grille de fer bien fermée, à travers laquelle on voyoit une allée à perte de vue, bordée des deux côtés d'une suite d'arcades, éclairée par de grandes lueurs de lampes et de torches, qu'on avoit soin de placer de distance en distance, les jours de réception. Ces arcades, suivant l'opinion de ceux qui ont cru que les pyramides étoient l'entrée des souterrains à l'usage des initiations, étoient, disent-ils, le dessous des autres pyramides, qui étoient de vrais tombeaux, qui répondoient à des temples souterrains. Nous sortirons un moment de la question pour fixer l'opinion sur les pyramides d'Égypte.

Opinion que l'on doit avoir des Pyramides d'Égypte.

Suivant Diodore de Sicile, les pyramides d'Égypte auroient servi de tombeaux aux rois. Nous répondrons à l'assertion de Diodore, les pyramides d'Égypte n'étoient

---

dans la plupart de nos vieilles églises, des puits très-profondément creusés, à l'eau desquels on accordoit, entre autres vertus, celle de guérir les maux d'yeux, les maladies chroniques, et même celle de rendre fécondes les femmes stériles.

point des tombeaux, mais des monumens élevés en l'honneur du soleil, considéré des Égyptiens comme le plus grand et le plus puissant des dieux.

Les Pharaons, qui, selon Diodore avoient fait bâtir deux grandes pyramides, n'avoient osé ordonner d'y faire déposer leurs corps, de peur que les Égyptiens ne vinssent les en arracher.

Il suffit d'y réfléchir, a dit M. de Paw, pour concevoir l'absurdité où ces princes seroient tombés en élevant des pyramides qui devoient servir de sépulture; tandis que, d'un autre côté, ils étoient certains qu'on ne les y enterreroit jamais. Les Grecs s'étant une fois mis dans l'esprit que les pyramides sont les tombeaux des Pharaons, n'ont jamais voulu se laisser désabuser à cet égard, quoique les Égyptiens aient hautement déclaré que jamais aucun de leurs rois n'avoit été enseveli dans l'intérieur d'une pyramide, et que c'étoit des monumens élevés par la nation réunie, et non par les princes en particulier.

Ceux qui ont écrit avec tant de légèreté sur un objet qui méritoit tant de recherches et de critique, ignoroient, sans doute, les travaux et les méditations profondes de quelques savans sur ces ouvrages, qui immortaliseront les Égyptiens; ils ignoroient ce qui a été observé sur la grande pyramide, ce monument le plus imposant mille fois encore par son objet et le génie qui présida à sa construction, que par sa masse et son antiquité. La forme de la grande pyramide, ses dimensions, la manière dont elle est orientée, ne sont assurément pas l'effet du hasard, mais le produit de combinaisons savantes. Aussi, depuis qu'elle sert d'ornement au sol de l'Égypte, a-t-elle exercé

la critique et l'examen d'un grand nombre de savans et de voyageurs. Ce qui a fixé surtout l'attention de la plupart d'entr'eux, c'est le résultat des mesures de sa base et de sa hauteur, résultat auquel on a mis beaucoup d'importance. C'est ce qui a fait dire à un savant, qui s'occupoit de la science des mesures : ainsi ces pyramides, que le vulgaire des écrivains n'envisage que comme un monument de l'orgeuil ou de la vanité puérile et tyrannique des princes qui les élevèrent, sont pourtant un des plus superbes et des plus respectables témoins de la science qu'avoient acquise les anciens sur la mesure de la terre, et de l'application ingénieuse qu'ils en firent aux mesures usuels de la société (1).

Mais on a découvert, dira-t-on, dans le fond de la grande pyramide, un petit caveau, ou un tombeau, taillé

---

(1) *Extrait tiré de l'ouvrage de* Dupuis, *tome* I.er

Chazelles, qui fut envoyé en Égypte en 1693, pour mesurer toutes les dimensions de la grande pyramide, trouva qu'elle étoit exactement orientée, et que les quatre faces regardoient les quatre points cardinaux du monde, auxquels aboutissoient les quatre côtés prolongés du carré parfait qui forme sa base. Cette position de la grande pyramide, confirmée par le témoignage des autres voyageurs, décèle déjà un but astronomique ou cosmique de la part des constructeurs. Il en résultoit donc une grande croix qui aboutissoit aux quatre coins du monde, et dont les branches se coupoient au centre de la base de la pyramide, sous laquelle Osiris étoit étendu mort.

Voici les dimensions de cette pyramide, telles que Chazelles nous les a données.

Le côté de la base qui est carré, 110 toises ou 660 pieds.

Les faces sont des triangles équilatéraux.

Ainsi, la superficie de la base est 12,100 toises carrées.

La hauteur perpendiculaire, 77 toises $\frac{1}{4}$ ou 466 pieds $\frac{1}{2}$

La solidité, 313,590 toises cubes.

de manière à contenir un corps ; et ce tombeau est celui d'un ancien roi d'Égypte ? Pour répondre d'une manière positive à cette observation, je dirai : les voyageurs instruits et les antiquaires sont généralement d'accord sur le but qu'on s'est proposé par la construction de cet édifice, et tous le considèrent comme le tombeau d'Osiris.

Nous avons déjà démontré qu'Osiris étoit l'image du soleil, le feu caché de la nature, le principe qui anime tout et qui crée tout par sa seule puissance, comme l'ont relaté les Égyptiens eux-mêmes, dans les inscriptions rapportées par Diodore. Osiris étoit donc, pour les Égyptiens, un symbole de la lumière céleste, de dieu lui-même, qui voit tout, qui contemple tout du haut de son trône de gloire; aussi l'appeloient-ils *Osiris-Roi, Osiris le Bienfaisant*, etc., etc.

Qui n'admireroit pas avec nous la conception sublime des Égyptiens, dans la composition de ce grand et inconcevable monument!... On sera plus étonné encore d'une entreprise aussi vaste que savante, quand on saura que, par un calcul précis, les Égyptiens ont fixé les proportions de la pyramide d'après les mesures de la terre, et d'après le cercle de déclinaison que le soleil décrit deux fois par an aux équinoxes; c'est-à-dire, que le monument étoit combiné de manière qu'à midi, à l'équinoxe du printemps, comme à l'équinoxe d'automne, le soleil, porté au zénith du ciel, paroissoit cependant se poser au sommet de la pyramide, comme sur un piédestal; et que la lune, à minuit, venoit au rendez-vous, et prenoit la place de son époux..... C'est alors que le peuple égyptien arrivoit en foule au pied de ce vaste et immense autel,

qu'il s'agenouilloit devant le dieu Osiris. Placé au centre d'une pompe religieuse, entouré de danses pieuses, et mû vivement par les accords mélodieux d'un grand nombre d'instrumens, ce peuple doux et docile attendoit tout le jour, dans la même position, l'apparition de leur grande déesse Isis, pour lui rendre les mêmes honneurs.

On remarquera que, par une suite de la même combinaison astronomique, le soleil, en se plaçant à l'équinoxe d'automne, au sommet de la grande pyramide, commençoit à en prolonger les ombres vers la base, et qu'en continuant ainsi sa course, il arrivoit au point d'en supprimer entièrement la lumière, lorsqu'il arrivoit au solstice d'hiver. C'est la vue de ce phénomène qui a fait dire aux Égyptiens que leur dieu Osiris descendoit dans la nuit du tombeau ou dans les ténèbres, lorsque la lune, ou Isis, marchoit sans cesse dans le ciel, et qu'elle paroissoit errer et chercher celui que l'on supposoit devenir, par circonstance, l'objet de ses sollicitudes.

Ainsi le peuple égyptien, voyant décliner les jours après l'équinoxe d'automne, préparé d'ailleurs à la superstition par des prêtres puissans et astronomes, dans l'admiration de ce qui se passoit sous ses yeux, a dû croire que l'astre dieu, ou Osiris, venoit se montrer à midi pour la dernière fois, et qu'il se dirigeoit insensiblement vers l'intérieur de la pyramide, où il restoit enfermé jusqu'à l'équinoxe réparateur, qui le ramenoit tous les ans, rayonnant de gloire, à la même époque, sur le même piédestal, et à la même heure..... Ce peuple, également frappé d'étonnement à la vue du retour du soleil, dont l'attitude et la position, au printemps, dégageoit naturellement la

pyramide de ses ombres, en chassoit les ténèbres, et l'enveloppoit, pour ainsi dire, de ses rayons lumineux, a dit qu'Osiris, dégagé du tombeau, étoit ressuscité d'entre les morts, et que la grande déesse Isis, qu'ils voyoient reparoître à minuit à la même place, l'avoit retiré des mains barbares de Typhon, pour le rendre à son peuple bien-aimé. Ainsi, ce tombeau consacré au soleil, étoit censé recevoir le dieu suprême de l'Égypte, lorsqu'en descendant dans les signes inférieurs, il privoit la nature de sa présence..... Ce n'étoit donc qu'un simulacre, comme le sont tous les tombeaux qu'on a élevés en l'honneur des personnages mythologiques, chez les différens peuples de la terre; et c'est ainsi que les Crétois conservoient le tombeau de Jupiter. Et pourquoi, ajouterons-nous, cette fameuse pyramide ne seroit-elle pas un symbole d'Osiris? Les Grecs, à Sicione, avoient représenté Jupiter par une pyramide; et à Paphos, la statue de Vénus avoit la forme d'un obélisque. Quand il s'agit des monumens religieux, rien ne coûte à un peuple puissant, riche et superstitieux, qui prétend à la gloire d'avoir donné à la religion une forme majestueuse et savante. Telle étoit la prétention des Égyptiens, qui aspiroient à la réputation de *sagesse universelle*. Voilà nos idées sur la grande pyramide, que nous considérons comme le tombeau du soleil ou d'Osiris, et nous ne pensons pas qu'elle ait jamais servi à la sépulture des Pharaons, ni qu'elle ait jamais été consacrée à l'usage des initiations. Nous revenons à notre sujet.

Suite des Épreuves que l'on faisoit subir à ceux qui se présentoient à l'initiation.

C'est dans des grottes immenses et profondes, ajoutent les auteurs qui ont traité de l'initiation aux mystères, que les prêtres et les prêtresses d'Isis faisoient des sacrifices nocturnes, et qu'ils chantoient des hymnes funèbres pour honorer les dieux, et les remercier d'avoir admis les bons rois de l'Égypte au séjour des bienheureux. Ces hymnes, admirablement composés, ces sons tristes et harmonieux, que l'écho des voûtes rendoit encore plus imposans et plus lugubres, fixoient bientôt l'attention de ceux qui pénétroient jusque-là; mais comme ce n'étoit pas le but où l'aspirant devoit s'arrêter, l'initié, qui le suivoit de loin, s'approchoit de lui sans lui parler, le conduisoit à la grille d'airain par laquelle il devoit passer, et disparoissoit aussitôt. Cette porte, formée de deux parties mobiles, étoit si bien ajustée sur ses pivots, qu'elle s'ouvroit entièrement et sans bruit dès qu'on la poussoit un peu; mais les deux battans, en retombant d'eux-mêmes pour se rejoindre, faisoient un bruit très-considérable qui se reportoit en un instant jusqu'à l'extrémité du souterrain. La redondance des voûtes rendoit encore le bruit plus affreux. Il servoit à avertir les prêtres du sacré collége, qu'il y avoit un aspirant qui s'engageoit dans les épreuves de l'initiation, et, de ce moment, les desservans préparoient tout pour le recevoir.

Ce qu'on vient de lire est une preuve nouvelle que la Franche-Maçonnerie n'est qu'une imitation des anciens

mystères, ainsi que nous l'avons avancé. Elle sera aussi l'histoire allégorique du monde et de ses agens; elle sera donc un symbole de la distribution du monde visible et même intellectuel, et, pour en convaincre nos lecteurs, il nous suffira de parler de la réception d'un candidat aux premiers grades.

§. Ier.

Du premier Grade de la Franche-Maçonnerie.

Les trois premiers grades maçonniques sont la représentation des trois âges du monde. D'abord, je vois que la réception d'un candidat au premier grade, est ellemême l'image mystérieuse d'une révolution solaire; et, par les cérémonies qu'on y observe, je vois encore que l'on fait commencer cette révolution à l'équinoxe d'automne, et j'y trouve aussi l'application des deux grands principes de la nature, *lumière* et *ténèbre*. Je vais donc commencer par examiner les premières dispositions que l'on observe pour l'admission d'un candidat à la Franche-Maçonnerie.

Après les informations d'usage (1), le jour étant pris

(1) Les prêtres attachés au collège des initiations, avoient imaginé une espèce de police extérieure, au moyen de laquelle ils étoient instruits de tout ce qui se passoit dans la ville, et recevoient des renseignemens particuliers sur les personnages les plus distingués, et en général sur tous ceux qui pouvoient aspirer ou prétendre à l'initiation. Voici comme l'abbé Térasson s'exprime à ce sujet : comme le courage qu'il falloit avoir pour s'exposer aux épreuves de l'initiation, ne pouvoit guère se trouver qu'en des hommes déjà célèbres, les prêtres connoissoient assez, ou par eux-mêmes, ou par le bruit public, leurs perfections et leurs défauts; mais outre cela, comme

pour sa réception, à son arrivée dans le local, il est ordinairement reçu par celui qui lui sert de parrain, ou par celui qui l'a proposé à la société. Il le conduit à la porte du temple, où il l'invite, sous un prétexte quelconque, de rester là et de l'attendre; c'est alors qu'il va avertir les officiers de la loge de l'arrivée du récipiendaire. Dans cette circonstance, comme on le voit, le parrain, ou le proposant, fait l'office de la porte d'airain dont j'ai parlé plus haut. Alors deux membres de la loge arrivent, et s'emparent du candidat; ils le dépouillent de ses armes, de ses bijoux, et généralement des objets en métal qu'il peut avoir dessus lui; ensuite on lui bande les yeux, on lui retire son habit, et on le met dans l'état d'un homme qui ne seroit, ni nu, ni vêtu.

Cette première disposition prend déjà un caractère allégorique. Dans le dépouillement des armes, des bijoux

---

on venoit demander fréquemment des conseils ou même des prédictions aux prêtres, qui passoient pour très-profonds dans la connoissance de l'avenir et des choses les plus cachées, il n'étoit point de diligence qu'ils ne fissent pour s'instruire, sans qu'on s'en aperçut, de tous les secrets des princes et des particuliers; à quoi même l'adresse de leurs femmes et de leurs officiers du second ordre, qui alloient dans le monde, ne contribuoit pas peu. Depuis que l'aspirant étoit enfermé chez eux, ils recherchoient avec un grand soin toutes les circonstances de sa vie. Ainsi, ils l'étonnoient étrangement en lui rappelant ses actions passées qui pouvoient mériter quelque censure, et en lui faisant des réprimandes proportionnées à la gravité du cas, sans qu'il lui fût permis seulement d'ouvrir la bouche. Ils lui défendoient même de perdre son temps à se justifier par écrit; mais ils prenoient toutes les précautions imaginables pour ne lui rien imputer qui ne fût vrai. Ce fâcheux exercice étoit plus ou moins long à chaque fois, et continuoit plus ou moins de jours, selon l'étendue de la matière, et ils insinuoient à plusieurs qu'ils en savoient plus qu'ils n'en vouloient dire.

et des métaux, que l'on exige de la part du candidat, je vois d'abord un symbole de l'harmonie et de la douceur qui règnent parmi les Francs-Maçons, ainsi que l'aversion à répandre le sang des hommes; je vois ensuite, celui de la soumission obligatoire envers les supérieurs de la loge, et celui de l'abnégation que tout Franc-Maçon doit faire des richesses et des vanités de ce monde. Cet esprit de modestie, d'humilité et de charité, si fortement recommandé par les dogmes de la religion, aussi-bien que par ceux de la Franche-Maçonnerie, animoit Saint-Bernard, qui lui-même s'étoit fait initier à ces derniers mystères, et qui, en conséquence, dressa une règle pour l'organisation des templiers, qui étoient eux-mêmes Francs-Maçons. Après avoir donné à ses condisciples de l'abbaye de Citeaux, de grands exemples de pauvreté sur lui-même, il en porta le goût jusque dans les décorations du temple, ainsi que dans les ustensiles à l'usage du cérémonial. Cette réforme lui attira quelques reproches de la part des autres religieux; mais Saint-Bernard, soutenu dans la profession de ses principes par la force et l'énergie qu'inspire l'initiation, leur fit une réponse qu'il suffit de rapporter pour peindre l'esprit dont il étoit animé. *Dites-moi, pauvres, si toutefois vous l'êtes, que fait l'or dans les églises? Quel fruit retirons-nous de la pompe et de la magnificence de nos temples? Que cherche-t'on en tout cela? Est-ce pour inspirer des sensations de douleur et de componction aux pénitens, ou du plaisir et de la satisfaction aux spectateurs? O vanité, ô folie, l'église est brillante dans les édifices, et désolée dans les pauvres! Elle couvre d'or les pierres du temple, et laisse ses*

enfans nus! Les curieux trouvent de quoi rassasier leurs yeux, et les misérables ne trouvent pas de quoi rassasier leur faim!

L'attitude demi-nue et demi-vêtue, que l'on fait prendre au candidat, est l'image de la température douce de l'équinoxe d'automne, qui étoit le commencement de l'année chez les Égyptiens; et on remarquera que, dans leurs allégories sacrées, ils se servoient toujours de la peinture de cette époque, pour exprimer le commencement ou le renouvellement d'un ordre de chose. De même, le bandeau dont on couvre les yeux du récipiendaire, exprime les ténébres, ou la diminution des jours qui se manifeste alors par l'éloignement du soleil.

Le cabinet de réflexion (1), ainsi que le local occupé par

---

(1) Cette chambre doit-être fermée aux rayons du jour et éclairée d'une seule lampe; les murs en seront noircis et chargés d'emblêmes funèbres, afin d'inspirer le recueillement, la tristesse et l'effroi; des sentences d'une morale pure, des maximes d'une philosophie austère, seront tracées sur les murs en divers endroits de la chambre: une tête de mort et un squelette rappelleront le néant d s choses humaines.

Il ne doit y avoir, dans cette chambre, qu'une chaise, une table, un pain, un vase rempli d'eau, du sel et du soufre dans deux petits vases, du papier, des plumes et de l'encre; au-dessus de la table, seront représentés un coq et une horloge de sable; au bas de ces emblêmes, on lira ces mots: *vigilance* et *persévérance*. Les inscriptions suivantes seront tracées en gros caractères sur la muraille.

Si la curiosité t'a conduit ici, va-t'en.

Si tu crains d'être éclairé sur tes défauts, tu seras mal parmi nous.

Si tu es capable de dissimulation, tremble, on te pénétrera.

Si tu tiens aux distinctions humaines, sors, nous n'en connoissons point ici.

Si ton âme a senti l'effroi, ne vas pas plus loin.

le frère terrible, dans lesquels on fait successivement passer le candidat, ne peut être qu'une représentation des lieux inférieurs et ténébreux habités par le soleil, lorsqu'il descend aux enfers, et qu'il y gouverne en roi, sous les noms d'Ahriman, de Pluton ou de Minos.

C'est dans un antre que Zoroastre avoit établi les mystères de Mithra. Suivant Diodore, cet antre étoit rempli d'emblêmes mythologiques, et l'historien en donne la description de la manière suivante. Le monde, dont le soleil est l'âme, étoit représenté par un antre profond, et voûté comme la sphère, dans lequel on avoit représenté toutes les divisions du ciel et les corps lumineux qui y circulent. On y avoit tracé le mouvement des étoiles fixes et du firmament, qui étoit censé les emporter par sa circulation rapide; celui des planètes qui se meuvent en sens contraire à celui du monde. On y voyoit des portes symboliques, par lesquelles les âmes descendoient de l'empirée jusqu'à la matière terrestre qu'elles animoient en venant habiter nos corps. La division des douze signes du zodiaque, celle des climats, celle de la matière sublumaire en quatre élémens; toutes les distributions du monde visible, et même celles du monde moral intellectuel, dont celui-ci étoit censé l'image, y étoient représentées par des emblêmes analogues à la nature des deux mondes. Porphyre, en parlant des antres dans lesquels on célébroit

---

Si tu persévères, tu seras purifié par les élémens; tu sortiras des ténèbres, et tu verras la lumière.

Le récipiendaire étant introduit dans cette chambre, est ainsi abandonné à ses réflexions et à lui-même pendant quelque temps.

X Ces 2 mots sont contradictoires et nécessitent une explication.

généralement les mystères, a dit : l'*obscurité de ces antres imitoit la nature ténébreuse de la matière, qui entre dans sa composition.*

Si ensuite on entre dans le temple des Francs-Maçons, on sera surpris de la splendeur du lieu, où règne cependant une noble simplicité; on sera surtout émerveillé du silence religieux qui s'y observe, de la soumission respectueuse qui anime chacun pour le maître qui y commande, et la devise suivante : *ici l'on obéït sans dépendre, et l'on gouverne sans commander,* est bien applicable à tout ce qui s'y passe. On y voit une voûte peinte en bleu d'azur, ornée des images du soleil, de la lune et des étoiles qui remplissent le firmament. Tout enfin dans le sanctuaire, rappelle la puissance de Dieu, et par conséquent du grand architecte de l'univers.

Le vénérable, considéré comme le représentant de la suprême toute-puissance, est comme elle placé à l'orient sur un trône d'or. C'est ainsi que se plaçoit, dans le temple d'Isis, l'hiérophante chef des initiations, parce qu'il étoit véritablement un symbole de l'intelligence régulatrice du monde terrestre et céleste. Un autel triangulaire, sur lequel on reçoit le serment du candidat, est placé au pied du trône. Cet autel est un symbole de la trinité égyptienne, ou du mouvement harmonieux qui agit sur la terre comme dans les cieux; il est l'image de la puissance créatrice qui siège à l'orient, car la constellation du triangle, en Égypte, se levoit à l'orient, avec le soleil, lorsque cet astre prenoit à l'équinoxe du printemps, son domicile dans le signe du taureau, et c'est pour cette raison que les Égyptiens plaçoient un *triangle* dans les mains d'Isis et d'Osiris,

et qu'ils en décoroient le front de leur dieu Apis. Ainsi, la forme triangulaire de l'autel des Francs-Maçons, seroit une image de la lumière divine qui nous éclaire, et qui nous donne la vie.

Pourquoi le Triangle est un symbole sacré.

Les anciens philosophes, à la suite de leur théorie sur les quatre élémens, théorie que nous avons fait connoître dans le premier chapitre, ont réglé la distribution de ces mêmes élémens, tant dans les douze signes du zodiaque, que dans les domiciles des planètes; et cette division forme, pour chacun des élémens, un triangle parfait, ce qui fait une distribution de quatre triangles pour les douze signes.

« Le trois sommets ou les trois pointes du triangle, pour le *feu*, correspondent avec le belier, le lion et le sagittaire. Le taureau, la vierge et le capricorne couronnent les pointes de celui de la *terre*. On appuya les trois pointes du triangle de l'*air*, sur les gémeaux, sur la balance et sur le verseau; enfin, on fixa celles du triangle de l'*eau*, au cancer, au scorpion et aux poissons; et c'est de ces lieux, le siège de chaque élément, que, dans cette théorie, on fait découler toutes les qualités qui caractérisent la nature de chaque élément. »

D'après ce qu'on vient de lire, on peut donc considérer le triangle comme un symbole des élémens que les anciens philosophes faisoient concourir à l'organisation de l'univers, et qu'ils considéroient comme l'origine de toutes choses. C'est par une suite de cette savante théorie, que

la forme triangulaire est devenue une forme sacrée et mystérieuse pour les anciens initiés, comme pour les Francs-Maçons, et que l'on représente encore aujourd'hui, dans les loges, Jehovah, ou le grand architecte de l'univers, sous la forme d'un triangle lumineux. Dans la Genèse, on donne indistinctement les noms d'*Elohim*, d'*Adonaï* et de *Jehovah*, à Dieu.

Suite du premier grade de la Franche-Maçonnerie.

Les cérémonies d'usage étant terminées, le frère terrible introduit le candidat dans le temple, en disant : *c'est un aveugle qui demande la lumière, un cadavre qui demande la résurrection.* Il est facile de reconnoître dans cette phrase, la peinture des deux principes, *ténèbre* et *lumière, mal* et *bien, mort* et *résurrection.* On livre ensuite le récipiendaire aux épreuves les plus rigoureuses, ainsi que cela se pratiquoit dans les mystères d'Isis et de Cérès.

Les premières épreuves que l'on fait subir au candidat, sont des épreuves morales, propres à s'assurer des qualités de son cœur, ensuite le vénérable lui adresse ces mots : *Monsieur, je ne dois pas vous laisser ignorer tout le risque que vous courez, si la curiosité vous engage à pénétrer nos mystères ; toute la peine que vous prendrez seroit inutile pour parvenir à les connoître.*

Ceci est une imitation exacte de l'inscription qui se présentoit aux yeux de l'initié aux mystères d'Isis, lors qu'abandonné dans des souterrains immenses, il voyageoit seul, ayant une lampe à la main. Cette

inscription sentencieuse étoit conçue en ces termes : *quiconque fera cette route seul, sans regarder et sans retourner en arrière, sera purifié par le feu, par l'eau et par l'air; et s'il peut vaincre la frayeur de la mort, il sortira du sein de la terre, il reverra la lumière, et il aura droit de préparer son âme à la révélation des mystères de la grande déesse Isis.*

Si le récipiendaire, qui veut être adjoint aux mystères de la Franche-Maçonnerie, persiste dans son dessein, on lui fait faire le premier voyage, et lorsqu'il passe devant le vénérable, il lui dit : *Monsieur, prenez garde à ce que vous allez faire, vous courez un grand danger, je tremble pour vous, j'en ai vu plusieurs qui n'ont pu résister aux épreuves, il seroit très-fâcheux pour vous et pour nous, que vous y succombassiez.*

Dans les mystères d'Isis, l'initié qui persistoit après avoir lu l'inscription dont j'ai parlé plus haut, erroit longtemps dans les souterrains du temple de Memphis, sans rien apercevoir que les ténèbres les plus épaisses et la foible clarté de sa lampe, lorsqu'enfin il arrivoit du côté du midi à une porte de fer, qui étoit gardée par trois hommes armés, et couverts d'un casque en forme de tête de chien. On ne sauroit douter que ces hommes ne soient l'image d'Anubis (1), considéré des Égyptiens comme le gardien des lieux inférieurs et des portes du ciel, comme le conducteur des âmes, comme le dieu de l'éloquence et le ministre d'Osiris. Anubis étoit aussi un

(1) *Voyez* la gravure désignée par le titre *Typhon, Anubis, Hécate* et *Mars*, et ce que j'ai dit d'Anubis, de ses fonctions et de ses attributs, page 150.

symbole de la trinité égyptienne. Ces trois hommes s'avançoient vers le candidat avec une fermeté rébarbative, et l'un d'eux lui disoit : *Nous ne sommes point ici pour vous empêcher de passer, continuez votre route, si les dieux vous en ont donné la force; puissiez-vous n'être pas assez malheureux pour revenir sur vos pas, car alors nous vous arrêterons. Vous pouvez encore vous en retourner, mais faites bien attention qu'après ce moment, vous ne sortirez jamais de ces lieux, si vous ne parvenez incessamment au but que vous vous étiez proposé d'atteindre : songez surtout que vous ne pouvez y réussir, qu'en vous frayant un passage devant vous, sans tourner la tête et sans reculer.* Si, en joignant la présence d'esprit au courage, l'initié assuroit que rien ne pourroit l'ébranler, et qu'il persistoit dans sa volonté, les trois hommes le laissoient passer.

L'aspirant, qui continuoit son chemin, n'avoit pas fait cinquante pas, qu'il apercevoit une lumière très-vive, qui augmentoit à mesure qu'il avançoit. Suivant l'abbé Térasson, qui a écrit sur cette matière, il se trouvoit à l'entrée d'une voûte qui avoit plus de cent pieds de long et de large, et dont le premier aspect donnoit l'idée d'une fournaise ardente qu'il étoit obligé de traverser. Cette fournaise, semblable à nos feux de théâtre, étoit composée d'un bois léger très-enflammable, de bitume, de branches d'arbres et de baumes, le tout rangé en forme d'allées d'arbres plantés en quinconces, et distant les uns des autres d'environ huit à neuf pieds : c'étoit là la première épreuve du feu. La seconde épreuve du feu, qui

se présentoit de suite aux yeux du candidat, consistoit à marcher dans les vides d'un gril de fer rougi par un feu très-ardent, et formé en lozanges qui ne laissoient, dans leurs divisions, que la place de poser le pied. Suivant tous les auteurs qui ont parlé de l'initiation égyptienne, ce gril avoit vingt pieds de long sur huit de large et six de haut; il commençoit à l'extrémité des bûchers, et finissoit au bord du canal de cinquante pieds de large, dont l'eau, qui venoit du Nil, entroit, d'un côté du souterrain, avec un bruit et une rapidité étonnante, et en sortoit de même par l'autre. Il falloit aussi traverser ce canal à la nage, ou à l'aide de deux balustrades qui sortoient du fond de l'eau, et qui servoit à guider le candidat, lequel devoit toujours conserver la lumière de sa lampe. Voilà l'épreuve de l'eau.

Parvenu à l'autre côté du canal, le candidat, qui avoit dû se déshabiller pour traverser le torrent qui lui barroit le chemin, reprenoit ses vêtemens, et se trouvoit près d'une grande arcade dans laquelle il étoit obligé de monter par le moyen de plusieurs degrés pratiqués exprès, et qui le conduisoient à un pont-levis qui cachoit un mécanisme assez compliqué. Au bout de ce pont, dont les côtés étoient fermés par deux murs d'airain, se trouvoit une porte recouverte d'ivoire, et garnie de deux filets d'or qui marquoient qu'elle s'ouvroit en dedans. Ceci engageoit ordinairement le candidat à la pousser, pour en obtenir l'ouverture; mais après avoir vainement tenté d'ouvrir cette porte, il saisissoit deux gros anneaux qu'il apercevoit à la lueur de sa lampe, et qui tenoit au chambranle de la porte. C'est alors que le mécanisme agissoit,

car à peine l'aspirant avoit-il touché à ces anneaux, qu'une détente faisoit mouvoir des roues qui ébranloient le pont-levis, et l'enlevoit avec l'aspirant, qui, en faisant plusieurs fois le tour rapide que produisoit cette mécanique, se trouvoit suspendu en l'air, et lui faisoit voir au-dessous de lui un précipice immense, duquel souffloit un vent impétueux qui éteignoit la lampe. Le candidat restoit environ une minute dans cette cruelle position, après quoi il se trouvoit rendu à son premier état, par l'effet d'un contrepoids qui le redescendoit doucement, et le plaçoit devant la porte-d'ivoire. Voilà la manière dont on administroit l'épreuve de l'air. D'ailleurs, ces diverses épreuves, que les prêtres de la grande déesse des Égyptiens administroient à Memphis, pour l'admission aux mystères, sont parfaitement exprimés sur la gravure ci-jointe, composée par M. Moreau le jeune.

Les épreuves proposées pour la réception d'un candidat à la Franche-Maçonnerie, varient selon les loges où se font les réceptions. Il seroit à désirer que l'on s'en tînt invariablement à l'imitation des épreuves qui se pratiquoient dans l'initiation égyptienne, puisque l'on doit voir, dans les formules allégoriques de la Franche-Maçonnerie, tout ce que les anciens entendoient par celles des mystères d'Isis et de Cérés. Le dernier voyage étant fait, et le récipiendaire étant arrivé à l'occident de la loge, le vénérable, qu'il ne connoît point, et qu'il n'a pas encore vu, lui dit d'une voix ferme, sonore et assurée : *Vous allez, monsieur, être livré à votre dernière épreuve, et c'est par elle que l'on vous reconnoîtra pour Franc-Maçon. Aurez-vous la même*

fermeté que vous avez déjà montrée? Plusieurs en manquent dans ce moment, et je ne serois pas surpris de la foiblesse que vous me témoigneriez. Vous êtes le maître de vous retirer, et de dire tout ce que vous avez vu, entendu, et ce que l'on vous a fait. Prenez-garde que votre courage ne vous précipite dans des dangers que vous ne pourrez éviter. Le vénérable, après un moment de silence, ordonne de lui faire monter les trois degrés du temple, et de le faire avancer vers l'autel; c'est alors que l'orateur de la loge, le symbole de l'esprit divin, ou de l'éloquence qui persuade, se lève, et prononce un discours analogue à la circonstance. Le discours fini, on lui fait mettre un genou en terre, la main droite sur l'Évangile, le livre sacré des lois éternelles et de la morale universelle, et on lui fait prêter le serment d'obligation.

L'obligation est ainsi conçue :

Je jure et promets sur les statuts généraux de l'ordre, et sur le glaive, symbole de l'honneur, devant le grand architecte de l'univers, de garder inviolablement tous les secrets qui me seront confiés par cette respectable loge, ainsi que tout ce que j'y aurai vu faire ou entendu dire; de ne jamais les écrire, tracer, graver, ni buriner, que je n'en aie reçu la permission expresse, et de la manière qui pourra m'être indiquée. Je promets d'aimer mes frères, et de les secourir selon mes facultés; je promets en outre de me conformer aux statuts et réglemens de cette respectable loge. Je consens, si je deviens parjure, à avoir la gorge coupée, le cœur et les entrailles arrachées, le corps brûlé et réduit en cendres, mes cendres jetées au vent, et que ma mémoire soit en exécration à tous les Francs-Maçons. Que le grand architecte de l'univers me soit en aide!

On reconduit de suite le nouvel initié à l'occident du temple, où étant arrivé, le vénérable ordonne qu'on lui fasse voir la lumière : *l'initié voit lui-même les lumières*

divines, disent les anciens auteurs. Selon Clément d'Alexandrie, les Égyptiens avoient des prêtres-astrologues qui dessinoient, d'après la sphère, les images des dieux; parmi leurs livres sacrés, un des plus révérés étoit le livre d'astrologie, sur lequel ils prononçoient leur serment; on le portoit ordinairement en procession dans les cérémonies religieuses.

Un banquet, dans lequel le vénérable maintient l'ordre établi pendant l'admission aux mystères, se termine par des accords de musique, par des chants mélodieux, et par ce qu'on appelle la *chaîne d'union* ou la *chaîne mystique.* Dans la chaîne d'union que les Francs-Maçons forment entre eux avant de se séparer, chaque fois qu'ils se rassemblent, je vois l'image du lien sacré qui unit la terre avec les cieux, comme je retrouve, dans l'expression de leurs chants, un symbole de l'harmonie divine qui donne la vie et l'existence à l'univers. Les banquets, chez les anciens, prenoient toujours un caractère de fête, et exprimoient la joie universelle.

Ainsi, les épreuves usitées dans les mystères d'Isis et de Cérès, comme dans la Franche-Maçonnerie, pour le premier grade, étoient au nombre de *trois*, et on les opéroit par le feu, par l'eau et par l'air; cependant, j'en ajouterai une, qui est celle de la terre, car je considère la longue traversée que l'on fait faire au candidat, dans les immenses souterrains de Memphis, avec une seule lampe à la main, comme le double symbole de la terre et des ténèbres; car la nature de la terre est d'être ténébreuse. Ces épreuves étoient donc une image des quatre élémens!.... Si ensuite on examine, chez les anciens, quel étoit le sort

du candidat qui, après avoir supporté courageusement toutes les épreuves, et notamment celle de l'air, se trouvoit placé, par un mouvement insensible, devant la porte d'ivoire; on verra que ce qui se passoit dans l'intérieur du temple, étoit absolument ce qui se pratique encore aujourd'hui dans les loges des Francs-Maçons, au moment où le récipiendaire reçoit la lumière.

Les deux battans de la porte d'ivoire s'ouvroient spontanément, et laissoient voir à l'aspirant le lieu où il alloit recevoir le premier degré de l'initiation. Rien n'étoit plus capable d'inspirer l'étonnement et le respect, que l'endroit où se trouvoit alors le candidat : c'étoit le derrière du sanctuaire du temple d'Osiris, d'Isis et d'Horus, les trois grandes divinités de Memphis et de toute l'Égypte. L'or qui y brilloit de toutes parts, et la lumière d'une infinité de lampes de cristal, éblouissoient d'autant plus l'aspirant, que ce dernier sortoit des plus épaisses ténèbres. Les prêtres, pour lesquels on avoit une profonde vénération, étoient vêtus de robes longues d'un lin superfin, et ils formoient deux haies au milieu desquelles s'avançoit le récipiendaire. Le grand-prêtre, assis sur son trône, à l'extrémité des rangs de prêtres, recevoit le nouveau disciple avec les démonstrations d'estime et d'amitié, il le félicitoit sur son courage, puis lui présentoit une coupe pleine d'eau du Nil : *Que cette eau,* lui disoit-il, *soit un breuvage du léthée ou d'oubli, pour toutes les fausses maximes que vous avez ouïes de la bouche des hommes profanes.* On faisoit ensuite prosterner le récipiendaire au bas de la statue de la grande divinité, puis le grand-prêtre prononçoit sur lui ces paroles : *Isis, ô grande*

déesse des Égyptiens, donnez votre esprit au nouveau serviteur qui a surmonté tant de périls et de travaux pour se présenter à vous; faites qu'il soit victorieux de même dans les épreuves de son âme; rendez-le docile à vos lois, afin qu'il mérite d'être admis à vos augustes mystères.

Tous les prêtres répétoient en chœur ce vœu. Lorsqu'ils avoient terminé leur chant, le hiérophante relevoit le prosélyte, et lui présentoit une liqueur confortative, en lui disant : *Que ceci soit un breuvage de mnémosyne, ou de mémoire, pour les leçons que vous recevez de la sagesse.* Voilà les seules relations qui nous soient parvenues sur le premier grade de l'initiation égyptienne.

Ainsi, dans la porte de fer gardée par trois hommes ayant pour coiffure des casques à tête de chien, dont j'ai parlé plus haut, et la première qui s'offre aux yeux du candidat, je verrai un symbole de l'*âge de fer*, des ténèbres, ou des lieux inférieurs gardés par Cerbère, chien à trois têtes; comme je verrai l'*âge d'airain* dans la seconde porte; et l'*âge d'argent* dans la porte d'ivoire, qui, semblable à la porte du ciel, introduisoit le récipiendaire dans le sanctuaire des dieux, lequel étoit resplendissant d'or et de lumière; c'est-à-dire, dans l'*âge d'or* ou de la félicité.

Cette théorie des quatre âges n'est, au fonds, qu'une suite de celle qui nous a été fournie par Bérose, sur la grande période chaldaïque, appelée année de restitution, ou grande année, dont l'écoulement entier est de quatre cent trente-deux mille ans. En effet, dans le sens des

anciens astrologues, cette grande année embrasse le cercle immense de tous les aspects possibles, et elle rétablit absolument les cieux dans la position qu'on suppose primitive, c'est-à-dire, du point de départ que l'on appellera création, afin que l'ordre primitif des effets terrestres puisse aussi se reproduire.

Les anciens, dans ce qu'ils appeloient grande année, voulant embrasser toutes les révolutions des étoiles appelées fixes, en déterminèrent la révolution totale à trente-six mille ans. Pour y mettre plus de précision encore, et pour embrasser toutes les révolutions des mondes dont le ciel se compose, les Indiens établirent leur grande période, ou leur grande année, de quatre millions trois cent vingt mille ans. Ce calcul étoit peut-être plus précis, en ce qu'il embrassoit, dans un seul nombre, d'une part, les mouvemens produits par la précession des équinoxes, et de l'autre, les mouvemens différens de chacune des planètes, qui varient nécessairement la position du ciel.

Cette nouvelle grande année, renfermant dix fois la période de quatre cent trente-deux mille ans, et étant supposée comprendre toutes les nuances de différences que pouvoient avoir les restitutions successives de la période chaldaïque, elle fut divisée, comme l'année ordinaire, en quatre parties, dont la durée progressive exprimoit ces différences, et la dégradation successive de la nature; ce qui étoit le grand but que se proposoient les mystagogues, qui savent toujours rappeler tout à leur fin. En effet, les hiérophantes de l'orient n'ont cessé de répéter que le monde alloit en se détériorant au physique comme au moral, et qu'enfin, tout seroit détruit pour être régénéré,

lorsque la malice des hommes seroit parvenue à son comble; et l'âge présent, disoient-ils, est l'âge coupable, il sera le dernier comme le plus malheureux. Le commencement de la grande année étoit, en quelque sorte, le printemps de la nature, qui, forte et vigoureuse, déployoit toute son énergie et toute sa fécondité. Elle avoit ensuite son été, son automne et son hiver, après lesquels revenoit encore le printemps, ou figurément, l'âge d'argent, d'airain et de fer, qui finissoit aussi par le retour de l'âge d'or, lequel amenoit encore les autres à sa suite.

L'année solaire et l'état de la nature dans les quatre principales divisions de l'année, firent naître cette idée, qu'on appliqua ensuite à la grande année. Cette belle théorie, à laquelle il ne manquoit que la vérité, n'a été mise en vers par Hésiode, plusieurs siècles après, et par Ovide, que parce que les poètes et les théologiens de l'orient l'avoient consacrée dans leurs fictions cosmogoniques. Voilà la grande idée théologique qui se propagea dans l'univers, et qui fit imaginer la succession des quatre âges du monde dont j'ai déjà parlé, désignés par quatre métaux d'une valeur et d'une pureté progressivement décroissantes, tels que l'or, l'argent, l'airain et le fer. Delà, enfin, la prétendue destruction de la nature par l'*eau* ou par le *feu*, pour la renouveler et la rendre à sa pureté primitive; car on supposoit alors la nature dégradée, et les hommes corrompus.

Cette même dégradation de la félicité et de la vertu de l'homme, pendant la durée de la grande période, divisée en quatre âges, a été désignée chez les Indiens par un autre symbole. Ils représentent la vertu sous l'emblême

d'une vache, qui se tenoit sur ses quatre pieds dans le premier âge, sur trois dans le second, sur deux dans le troisième, et qui, aujourd'hui, dans le quatrième, ne se tient plus que sur un pied. Elle perd un de ses pieds à la fin de chaque âge, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir perdu le dernier, elle les recouvre tous, et recommence le cercle qu'elle a déjà parcourue (1). Les Égyptiens ont fait usage du même symbole dans les diverses manières de représenter leur dieu Osiris, qu'ils nous font voir quelquefois posé sur une seule jambe.

Pour mieux faire connoître la ressemblance qui existe entre l'initiation aux mystères d'Isis, et les pratiques usitées à la réception d'un apprenti maçon, avant de terminer cet article sur le premier grade de la Franche-Maçonnerie, je rapporterai le discours que le vénérable prononce, pendant que le récipiendaire est à genoux devant l'autel sur lequel il prête son obligation, et prononce le serment d'usage. *Monsieur,* dit-il, *l'intrépidité que vous nous avez fait paroître à surmonter et à vaincre les obstacles que vous avez rencontrés dans les voyages mystérieux que l'on vous a fait faire dans cette auguste loge; l'empressement que vous avez témoigné, depuis si longtemps, pour être admis dans une société aussi*

---

(1) La loge Saint-Alexandre d'Ecosse, séante à Paris, possède dans ses archives, une de ces idoles de l'Inde; elle est d'autant plus remarquable, qu'elle est ornée de colliers, de bracelets, et que ses mamelons sont percés de petits trous qui correspondent à un trou plus grand; ce qui m'autorise à croire qu'elle servoit dans un temple quelconque à purifier l'eau lustrale dont on aspergeoit les assistans. (*Voyez* la description que j'ai donnée de ces idoles, page 207, et sur la *vache désirable*, page 211.)

ancienne que respectable, nous prouve que vous avez foulé aux pieds les préjugés du profane vulgaire. Vous allez contracter avec nous un engagement solennel, qui va vous unir par les liens d'une amitié tendre et sincère, à un ordre dans lequel les plus grands rois n'ont pas dédaigné de se faire initier. (On sait qu'il étoit d'usage en Égypte, que tous les Pharaons fussent initiés aux grands mystères d'Isis). *C'est aux pieds du tribunal de la discrétion, que vous allez promettre à la face du grand architecte de l'univers, de garder inviolablement le secret de la Franche-Maçonnerie : consommez ce grand ouvrage.* Là se borne l'examen du premier grade; avant de m'occuper du second, je rapporterai ce qu'Apulée a dit sur son initiation.

.... Je fus conduit pas à pas par des routes détournées jusqu'aux portes de la mort; et, après avoir touché le seuil du palais de Proserpine, je fus purifié par les élémens, et je revins aussitôt à la vie. A minuit, j'aperçu le soleil qui brilloit d'une clarté divine, je vis les dieux des enfers et des cieux; je m'approchai d'eux et les adorai.

Apulée observe qu'il borne son récit aux choses qu'il peut énoncer sans crime, et il continue en ces termes : le point du jour arriva, et quand les solennités furent achevées, je m'assis, par ordre du prêtre chargé de ma conduite, sur un tribunal de bois au milieu du temple, devant la statue de la grande déesse, paroissant avec un habillement de fin lin, rayé de blanc, de pourpre, de bleu et d'écarlate. Derrière me pendoit, depuis les épaules jusqu'aux talons, un beau et riche manteau sur lequel étoit brodés des dragons et des griffons (figures emblématiques de la plus haute exaltation du soleil au solstice d'été; car l'une est l'image de l'hydre brûlante, qui répand dans les airs son haleine empestée pendant les jours caniculaires, et l'autre celle du lion solsticial uni à l'aigle de Jupiter, ou à l'épervier d'Osiris, qui accompagne alors le soleil.) Les personnes sacrées appellent communément cet habit *étole olympiaque* (c'est-à-dire *céleste, divin,* ou à l'usage des dieux de l'Olympe). En la main droite, je portois une torche allumée, et j'avois la tête ornée d'une espèce de couronne de palme blanche, dont les feuilles s'élevoient comme des rayons.

Ainsi ajusté, semblable au soleil, par ma coiffure, et immobile dans mon attitude, comme si j'eusse été l'image du dieu Osiris, le prêtre desservant tira le rideau ou le voile qui séparoit le sanctuaire du reste du temple, et, dans cet état, il me fit voir à tout le peuple. Après, fut célébrée la très-joyeuse journée de ma naissance et de ma nouvelle profession, avec banquets délicieux et illustre compagnie. (L'initié, après son initiation, étoit censé renaître et prendre une nouvelle vie.) Enfin, avant de me retirer, je rendis grâce à la déesse, je me prosternai aux pieds de sa statue, et les larmes aux yeux, je lui adressai cette prière. « O sainte et perpétuelle con-« servatrice du genre humain, toujours disposée à tendre une main secou-« rable aux foibles et aux forts, comme une mère tendre tu portes une « affection toute particulière aux malheureux ! Il ne se passe pas un jour, « une heure, un moment, que tu ne l'emploies à faire le bien; que tu « ne protèges de ta puissance les voyageurs de mer et de terre; tu détournes « les orages de la vie, et les mortels, soutenus par toi dans leur adversité, « supportent avec plus de courage les revers de la fortune, et pour les « rendre plus heureux encore, tu suspends le ciseau de la parque inflexible, « et tu arrêtes le cours des astres qui pourroient avoir de malignes in-« fluences ! Céleste Isis, grande déesse, les dieux t'adorent et les habitans « des enfers te révèrent; tu fais mouvoir les astres, tu donnes la lumière « au soleil, tu gouvernes le monde du haut des cieux et tu foules aux « pieds les lieux infernaux ! Par toi les mouvemens des planètes se régu-« larisent, se correspondent et établissent l'harmonie qui règne entre le ciel « et la terre : tu ramènes les saisons tour-à-tour; ta vue réjouit les corps « célestes; les élémens t'obéissent; les nuages tirent de toi leur substance, « les semences leur germe, et les germes leur accroissement. Les oiseaux « qui volent dans les airs, les bêtes farouches errantes dans les montagnes, « les reptiles qui se traînent sur la terre, comme les poissons qui nagent « dans la mer, tous craignent ta majesté et se courbent devant toi. Mais « moi, foible créature, ô grande déesse, je sens mon insuffisance pour ra-« conter tes étonnantes merveilles; je n'ai pas assez de voix pour chanter « ce que ta perfection m'inspire et ce que j'éprouve devant ton auguste « majesté ! Trop pauvre pour t'offrir tous les sacrifices que tu mérites, je « me bornerai donc à suivre rigoureusement tes lois et à faire tout ce que « ta religion ordonne. Ton image, divine Isis, sera toujours présente à ma « pensée aussi-bien que ta souveraine grandeur ! »

§. II.

Second grade de la Franche-Maçonnerie.

La Franche-Maçonnerie, dans sa constitution comme dans ses formules, présente deux caractères différens, qu'il ne faut pas confondre. En conséquence, j'invite mes lecteurs à observer, que le grade d'apprenti peut être considéré comme une répétition servile de l'initiation égyptienne. On y trouve la même combinaison dans les épreuves, les mêmes symboles dans l'exécution, et les mêmes paroles dans les discours des personnages chargés de conduire l'aspirant à la connoissance qu'il demande. Dans les pratiques mystérieuses, comme dans les emblêmes employés par les Francs-Maçons, à la réception d'un compagnon et d'un maître, je ne trouve, au contraire, que ce qu'on appelle *Maçonnerie Adonhiramithe.* Cette observation confirme l'opinion où je suis, que l'institution de la Franche-Maçonnerie est de toute antiquité, mais qu'à la suite des temps, après avoir perdu sa pureté primitive, elle s'est rétablie avec des varientes, qui appartiennent à une institution plus moderne.

La réception du second grade ou du compagnonnage, dans la Franche-Maçonnerie, se réduit à peu de chose. Elle consiste dans quelques formules ou pratiques, qui tiennent, d'une part, à l'ordre en particulier, et de l'autre dans une simple prestation de serment. Cependant il est essentiel de le prendre pour arriver à la connoissance des autres grades. Apulée, en rendant compte de la seconde initiation aux mystères d'Isis, s'exprime ainsi : « le soleil

« ayant outrepassé le zodiaque, et, par conséquent,
« accompli l'année, la déesse ma bienfaitrice m'apparut
« de nouveau, et m'avertit de me rendre, pour la
« seconde fois, au collège des initiations, afin d'y remplir
« toutes les conditions que l'on exige des nouveaux initiés. »

En Égypte, le second grade étoit entièrement consacré à des épreuves morales, tendantes à diriger l'âme de l'initié vers la vertu, et à former son corps à la privation des choses sensuelles. On y faisoit réellement un cours de philosophie théorique et pratique. *L'initiation parfaite,* disoient les Égyptiens, *est la fin de la vie profane, que nous regardons comme animale. L'amour de la vertu et des devoirs prend la place de toutes les passions dans celui qui la reçoit.*

Je remarquerai entr'autres épreuves corporelles, que l'on faisoit subir à l'initié, celle du baptême, qui se pratiquoit ainsi. Un prêtre appelé Hydranos, ou *Baptiseur,* s'approchoit du candidat, et, après lui avoir fait plusieurs questions relatives aux épreuves par lesquelles il venoit de passer, il le faisoit déshabiller nu jusqu'à la ceinture, à-peu près comme on voit les sacrificateurs égyptiens représentés sur les monumens antiques; il le faisoit approcher d'une cuve remplie d'eau de la mer ou du Nil, dans laquelle on avoit mis du sel, de l'orge et du laurier, puis lui ordonnoit de plonger ses mains dans la cuve, et lui versoit ensuite de l'eau sur la tête, en disant: *puisse cette eau, symbole de la pureté, effacer tout ce qui peut avoir souillé votre chair, et en vous rendant votre première innocence, purifier votre corps, ainsi que la vertu doit purifier votre âme.*

La cérémonie du baptême avoit également lieu dans les mystères d'Éleusis; et chez les Grecs, il n'y avoit que ceux qui avoient été lavés dans les eaux de l'Ilisse, et conduits ensuite en procession au temple de Cérès, qui fussent admis, après cette vie mortelle, dans les bosquets fortunés de l'Élysée. Les pénitens indiens et indiennes se plongent encore tout nus dans l'eau, à la vue de tout le monde et de leurs prêtres. Ceux-ci se tiennent sur les bords du fleuve, et se mettent en prières pendant la cérémonie. Lorsque l'immersion est faite, les pénitens vont droit au prêtre, qui leur donne l'absolution, et il en reçoit au même instant le salaire. C'est une espèce de sacrement de pénitence, que l'on répète autant de fois que l'on en a besoin.

Le discours de l'Hidranos terminé, on revêtoit l'initié d'une robe de lin, qu'il ne devoit plus quitter; on le laissoit alors sans lumière, et, au même instant, une foule de spectres hideux se présentoient à lui, à la lueur d'une lumière factice, qui se répandoit aussitôt dans tout le local. La cérémonie se terminoit ordinairement par un éclat de foudre si violent, que les voûtes du temple en paroissoient ébranlées; un profond silence succédoit à ce bruit effroyable, les portes du temples s'ouvroient, et l'initié entroit au milieu d'un cortège nombreux de prêtres, et étoit reçu dans la partie centrale du temple, que l'on appelle sanctuaire, où l'on voyoit la représentation des dieux du ciel et de la terre.

Ainsi, quand l'initié résistoit aux épreuves longues et fatigantes auxquelles il étoit assujetti pendant quarante jours, comme jeûnes, macérations et autres peines

corporelles (1), il jouissoit entièrement des honneurs de l'initiation, toutefois après avoir subi un nouvel examen et une espèce de jugement devant le tribunal suprême qui étoit composé des chefs de l'initiation et de tous les corps des prêtres de la grande déesse Isis. Le hiérophante, après lui avoir fait un discours analogue à l'engagement sacré qu'il alloit contracter, lui faisoit connoître les devoirs qu'il devoit remplir, ainsi que les lois auxquelles il devoit se soumettre. Le serment prononcé, il le consacroit prosélyte à Isis, mère de la nature, déesse de la sagesse, à Osiris, bienfaiteur du genre humain, et à Horus, dieu de la raison et du silence. Après cette consécration, on donnoit au nouvel initié une ceinture blanche, rayée de bleu, de pourpre, et il recevoit en même temps des signes particuliers, propres à se faire reconnoître de ceux qui, comme lui, avoient reçu la seconde initiation. Enfin, toutes les cérémonies de l'admission aux grands mystères, se terminoient par une procession pompeuse, que l'on nommoit *la manifestation*, ou le triomphe de l'initié. On revêtoit le nouveau prosélyte d'une robe de fin lin blanc, rayée de bleu, de pourpre et d'écarlate; on lui plaçoit sur la tête une couronne de myrthe et de palmier; en cet état, l'officiant le faisoit voir au peuple, en disant : *voilà l'homme par excellence.* De retour au collége

(1) Les Jésuites avoient admis, non-seulement les cérémonies des anciens, dans la Maçonnerie, ou dans les mystères qu'ils administroient dans l'intérieur de leurs maisons; mais encore, ils mirent en pratique, pour le noviciat de leurs élèves, le régime diététique, prescrit pour le second grade aux mystères d'Isis, comme le confirme Georges Smith, lorsqu'il rend compte de la Maçonnerie jésuitique. (Voyez *The use and of fre-mansonry. London, Kearsley*).

sacerdotal, on rendoit grâce aux dieux, et on donnoit des repas magnifiques et des concerts religieux pendant trois jours. Voilà où se bornoit l'initiation pour les étrangers; mais les mages et les prêtres d'Isis avoient des mystères plus sacrés, plus grands et plus profonds, qu'ils ne partageoient qu'avec les Égyptiens, ce qui formoit un *troisième grade*. Apulée, sans rien dire de ce qu'il avoit éprouvé en recevant la grande initiation, nous fait seulement connoître qu'il en est résulté un grand avantage pour lui : écoutons-le lui-même.

Je fus encore averti en songe de me purifier de nouveau par une troisième expiation, dit-il, et voici l'instruction qui me fut donnée dans ce songe. « Apulée, il ne faut point t'épouvanter si tu avois omis de faire ce qui t'a été « prescrit lors de ta première initiation; souviens-toi seulement que c'est un « honneur que les dieux veulent bien te faire; en te parlant ainsi, sache que « c'est une faveur à laquelle personne n'a lieu de prétendre, que d'avoir été « averti trois fois par la divinité même, puisqu'aucun homme ne doit espérer « l'être qu'une fois dans sa vie; souviens-toi que c'est l'annonce prochaine « de ton bonheur. D'ailleurs la tradition des cérémonies mystérieuses par « lesquelles tu dois passer, t'est de toute nécessité. Considère que les dépouilles « de la déesse, que tu as prises en Achaïe, et que tu as déposées dans son « temple, y demeureront éternellement; que, par cette raison, tu ne saurois « assister à Rome aux prières, aux fêtes et aux solennités qui lui sont « adressées, ni te présenter en ta qualité d'initié, quand on te l'ordonnera, « ce qui te seroit heureux, propice et salutaire. Or, reçois donc avec plaisir « le troisième avis que te donnent les prêtres d'Isis, car c'est la volonté des « Dieux ».

Je fus bientôt déterminé à me rendre au sacré collège pour compléter mon initiation. De ce moment, j'écrivis au prêtre qui m'avoit guidé la première fois, je repris mon jeûne de dix jours, je le suivis scrupuleusement, et je fis toutes les dépenses convenables pour arriver à mes fins. J'en fus bientôt récompensé; car peu de jours après avoir terminé mon jeûne, et les prières ordonnées en pareil cas, le plus puissant de tous les Dieux, le Souverain des souverains, le Roi des rois, le grand Osiris enfin, daigna m'apparoître dans toute sa majesté, et me parla en ces termes : « Mon fils, je suis satisfait de ta « conduite et de ta soumission envers ma souveraine puissance. Puisque c'est

« ta vocation, tu suivras à l'avenir la profession d'avocat, tu en tireras « beaucoup d'honneur et de grands avantages. Ne crains rien, ô mon fils! de « la malignité des hommes pervers qui chercheroient à te nuir pendant « le cours de ta vie, je te prends sous ma protection, et veillerai toujours « sur toi ».

De ce moment, je rentrai dans la classe des initiés. A mon arrivée, je fus admis au rang des pastophores, et bientôt après, je passai à la dignité de desservant en chef de l'hiérophante, office qui duroit cinq ans; enfin, je me fis raser la tête, selon l'ordonnance du cérémonial de l'ancien collège. Le saint office dont j'étois pourvu, loin de nuire à ma profession d'avocat, ne fit qu'accroître mon crédit, ma fortune et ma réputation.

D'après ce que l'on vient d'entendre d'Apulée lui-même, on voit clairement qu'il n'a point reçu les secrets des grands mystères, qui ne se communiquoient qu'aux Égyptiens; mais que, par une faveur particulière, après les cérémonies et les purifications d'usage, à un troisième grade, il fut admis au service du culte, seulement comme externe, ce qui nous fait connoître un nouveau genre d'admission aux mystères d'Isis.

§. III.

TROISIÈME GRADE DE LA FRANCHE-MAÇONNERIE.

Du grade de Maître, et du grade d'Élu.

En entrant dans la loge de maître, un jour de réception, je vois sur tous les visages l'expression du deuil, et partout les caractères de la mort. Il y est question d'un assassinat, et ce meurtre est celui d'Hiram, constructeur du temple de Salomon. Dans le milieu du temple on voit un cercueil (1).

---

(1) L'intérieur du temple est tendu de noir, et orné de larmes et de têtes de morts. Le trône du respectable maître, ainsi que l'autel, sont également

Dans ce grade, que je considère comme un des plus importans de la Franche-Maçonnerie, je retrouve tous les emblêmes symboliques faits pour peindre la révolution annuelle du soleil; j'y vois également l'image allégorique des constellations qui accompagnent cet astre à l'équinoxe d'automne, époque à laquelle on avoit fixé son agonie et sa mort. Pour mieux faire connoître le grade dont il s'agit, je rapporterai le discours en entier que le respectable maître prononce au moment de la réception du candidat, parce qu'il est, selon moi, l'histoire entière de ce même grade.

Après les épreuves accoutumées, le très-respectable maître, en adressant la parole au candidat, s'exprime en ces termes : « Vous savez, mon frère, que les apprentis « s'assembloient à la colonne J, placée au nord du « temple, pour y recevoir leur salaire, et que les com- « pagnons étoient payés sous la colonne B, également « au nord, au côté opposé du prix de leur émulation. « L'ordre qui régnoit dans la construction du temple « étoit établi par Hiram, qui sortoit de la tribu de « *Nephtalie*, que Salomon avoit choisi pour le bon « ordre et l'exécution de ses plans, et qui étoit fameux « ouvrier en toutes sortes de métaux. Ce ministre ingé- « nieux voulant récompenser chaque ouvrier selon son « mérite, composa trois classes; la première d'*apprentis*, « la seconde de *compagnons*, la troisième de *maîtres*.

---

drapés en noir, et lugubrement décorés. Sur l'autel on voit une lampe, dont la lumière foible ne réfléchit que sur le respectabse maître. Tous les maîtres sont vêtus de noir, le chapeau en tête et rabattu; ils ont chacun un glaive à la main.

« Pour pouvoir les reconnoître et ne pas les confondre,
« les apprentis eurent J... pour mot du guet, les com-
« pagnons B...., et les maîtres, qui étoient occupés indif-
« féremment dans l'étendue du temple, avoient pour mot
« Jehovah. La jalousie, cependant, s'empara de trois
« perfides compagnons, qui, formant le dessein de savoir
« d'Hiram le mot de maître, de gré ou de force, exécu-
« tèrent, comme je vais vous l'apprendre, leur projet. »

Ici on découvre un cadavre figuré, qui se trouve placé au milieu du temple, sous une espèce de catafalque ou de tombeau.

« Un jour, après la sortie des ouvriers, ces trois scé-
« lérats se portèrent, l'un à la porte de l'*occident,* l'autre
« à celle du *nord,* le troisième à celle de l'*orient.* Hiram
« s'étant présenté à la porte de l'occident pour sortir,
« le premier de ces scélérats lui demanda le mot de
« maître; Hiram refusa de lui donner ce qu'il ne mé-
« ritoit pas, et le pria de ne pas s'obstiner à acquérir
« le grade de maître par violence. Le compagnon, peu
« satisfait de cette réponse, le menaça; les menaces ne
« purent ébranler le maître respectable, à qui ce mal-
« heureux déchargea un coup de rouleau sur la tête.

« Hiram courut à la porte du nord, pour se sauver;
« mais quelle fût sa surprise, lorsque, y étant arrivé,
« il trouva le second scélérat qui, lui demandant, mais
« inutilement, le mot de maître, lui porta un coup de
« maillet sur l'épaule, qui le fit chanceler. Notre res-
« pectable maître rassemble le peu de force qui lui restoit,
« pour s'échapper au danger évident qui le menaçoit;
« mais il fut assuré de sa perte lorsqu'il vit paroître à

« la porte de l'orient, le troisième de ces scélérats, qui
« lui demanda avec frayeur le mot de maître, qu'Hiram
« s'obstina à lui refuser; il lui porta un coup de levier,
« sur la poitrine, qui le terrassa.

« Ces scélérats portèrent le corps d'Hiram sur une
« montagne voisine, où ils l'ensevelirent, et désignèrent
« la place par une branche d'*acacia*, pour pouvoir
« plus à loisir se soustraire aux poursuites de Salomon.

« Salomon détacha neuf maîtres expérimentés pour la
« recherche d'Hiram; trois sortirent par la porte d'occi-
« dent, trois par celle du nord, et trois par celle de l'orient.
« Six jours s'étoient écoulés sans qu'ils eussent décou-
« vert aucun vestige de leur maître, et sans qu'aucune
« espérance les flattât d'apprendre son sort; cependant,
« le *septième* jour, un d'entr'eux, excédé de fatigue,
« voulant s'asseoir, et, pour le faire plus commodément,
« prit la branche d'acacia que les assassins avoient
« plantée pour désigner la sépulture d'Hiram. Cette
« branche ne fit aucune résistance; d'ailleurs, la terre
« remuée de nouveau excita ses soupçons; il appela ses
« compagnons, qui délibérèrent de creuser; mais quel
« fût leur étonnement lorsqu'ils aperçurent le corps du
« respectable maître Hiram. L'un d'entr'eux saisit le doigt,
« et la chair se détacha, il prononça le mot J...; le
« deuxième le saisit par le doigt du milieu, et la chair
« quitta encore les os, et il prononça le mot B...; un
« troisième le prit par la main, en forme de serre, pied
« contre pied, genou contre genou, poitrine contre
« poitrine, le releva et prononça ces mots *M... B......*,
« qui veulent dire *la chair est pourrie.* »

Après avoir donné les signes et attouchemens au candidat, le vénérable maître lui fait un discours moral, conçu en ces termes :

Mon frère, il vous est facile, maintenant, de saisir l'analogie des épreuves par lesquelles vous venez de passer avec le récit historique des circonstances, duquel elles sont l'emblême. Pour peu que vous ayez réfléchi aux différentes circonstances qui ont accompagné votre réception aux grades auxquels vous avez été admis, peut-être aurez vous remarqué quelques points qui paroissent se contredire, ou du moins n'avoir pas entr'eux une parfaite connexité; suspendez encore votre jugement à cet égard. Cette diversité vient de celle des objets que les trois premiers grades vous présentent. Ils sont les points fondamentaux de toutes les connoissances maçonniques. Vous verrez par la suite, à force d'études et de recherches, ces contradictions s'évanouir. La réunion de toutes les connoissances vous présentera un ensemble lié, suivi, satisfaisant, et destiné à conduire aux objets les plus élevés. C'est assez que l'ordre vous ait indiqué la route que vous avez à tenir.

Vous avez été traité en compagnon suspect, cela fait allusion aux profanes, ennemis de notre ordre, qui le calomnient et le persécutent sans le connoître, et contre lesquels nous devons employer la force pour repousser leurs traits, la douceur, pour les ramener à des sentimens plus modérés, et la prudence dans le choix des moyens qui y sont propres. A peine vous êtes-vous justifié de la fausse accusation qui vous a été faite, que vos frères se sont empressés de vous donner de nouvelles marques d'amitié, en vous admettant à la participation de leurs mystères les plus intimes.

Les courses et les voyages sont l'emblême de la recherche du crime, et désignent l'état errant et vagabond du criminel, qui cherche en vain à échapper aux remords et aux châtimens. La marche mystérieuse est le symbole des efforts que fit Hiram pour se dérober aux coups des assassins. Les trois coups que vous avez reçu, figurent ceux qui lui ont été portés : ils doivent vous faire sentir le danger des trois passions funestes dont l'homme est souvent aveuglé, l'*orgeuil,* l'*envie* et l'*avarice.* Ces mêmes épreuves sont encore l'emblême de la haute importance de nos mystères; elles doivent nous convaincre que toujours, en tous lieux, dans toutes les circonstances, nous devons être prêts à tout souffrir, comme notre respectable maître Hiram, plutôt que de révéler nos secrets, et de manquer à nos engagemens. Enfin, elles sont encore des emblêmes allégoriques d'une infinité de connoissances, qu'une étude profonde peut seule vous procurer; et que je ne puis ni ne dois vous communiquer en ce moment.

L'examen de ce grade peut fournir à lui seul les moyens de bien connoître l'origine de la Franche-Maçonnerie. D'abord, je vois que les fondateurs de l'ordre, pour l'organisation du premier grade, ont puisé dans les mystères d'Isis, et qu'ensuite n'y trouvant rien sur le troisième grade, puisque les prêtres égyptiens ne le communiquoient point aux étrangers, ils ont tiré le fonds du sujet dont ils avoient besoin, de l'Ancien Testament; et, en se reportant au temps de Salomon, ils ont fondu le tout ensemble sous une forme nouvelle, sans cependant altérer les allégories qui peignent les révolutions du soleil et celles des astres en général, telles enfin qu'elles sont observées dans les initiations anciennes, comme on a pu le remarquer jusqu'à présent. Avant d'entreprendre l'explication de ce grade important, je dois faire connoître le personnage d'Hiram, sur lequel on a imaginé le roman que l'on vient d'entendre.

Le nom d'Hiram, roi de Tyr, est composé du mot hébreu HIR, qui veut dire *ville*, et de RAM, élevé, radical d'ABRAHAM, *père élevé*, PATER EXCELSUS, premier nom d'Abraham. Hiram veut donc dire *le roi de la ville élevée*, le seigneur par excellence, le *dominus sol*, le soleil bienfaisant, le créateur de toutes choses sur la terre, ou le *grand architecte de l'univers*, qui est Dieu, et l'on sait que le mot des maîtres maçons qui travaillèrent au temple de Salomon, étoit JEHOVAH, qui veut dire *Dieu*, et que ce nom étoit donné au soleil ainsi que celui d'IAO. Cela posé, on voit qu'Hiram est une image du Dieu qui gouverne et régit l'univers, lequel est représenté dans ce thême mystérieux comme dans beaucoup d'autres, sous

la figure et le nom d'un roi. Hiram étoit instruit de toutes les sciences, il les enseignoit aux hommes, comme firent Osiris, Mercure et Apollon; comme eux, il ne sera donc pour nous qu'un être de raison. Hiram, dit Salomon, connoissoit non-seulement toutes les parties de l'architecture, mais encore la science de la nature, et il étoit instruit de tout ce que le ciel et la terre renferment.

Par une suite de l'esprit qui règne dans le roman dont il s'agit, je verrai un symbole de trinité dans l'ordre établi parmi les ouvriers du temple de Salomon, car Hiram les divise en trois classes; ainsi, on a distribué les premiers grades de la Franche-Maçonnerie; ainsi, on a fait dans les mystères d'Isis et de Cérès (1). On fait

---

(1) Si, en suivant l'esprit allégorique des anciens, j'examine scrupuleusement ce que l'on rapporte du grand roi Salomon, je me permettrai de dire que le merveilleux, qui existe dans son histoire, tient de la fable, et peut faire soupçonner qu'il est le héros d'un poëme dont l'invention pourroit appartenir à un nouvel initié des mystères; car, en Égypte, le dernier initié étoit chargé de tous les travaux analogues à l'instruction et à la propagation des lumières, en observant dans ses ouvrages comme dans ses discours, la forme allégorique adoptée par l'ordre en général. En conséquence, je pense que Salomon n'a point écrit les livres qu'on lui attribue, puisque, dans ma supposition, il seroit un personnage idéal. Je ne suis pas le seul de cet avis; car on a dit que le sage Salomon n'étoit autre que le fameux Lochman, surnommé *le Sage*, fabuliste célèbre en Asie depuis des milliers d'années, auquel on attribue la fable des *Deux Pigeons*, si bien mise en vers par La Fontaine (*Voyez*, page 117, le passage de Florian que j'ai rapporté). Boulanger a dit que Salomon, si révéré en Orient par sa sagesse, son esprit, sa puissance, ses ouvrages, étoit Joseph, fils de Jacob, premier ministre d'Égypte.

J'ai dit qu'en Égypte le nouvel initié devoit s'occuper des travaux analogues aux progrès de la philosophie, et de publier, sous des formes allégoriques et mystérieuses, les hautes actions de la suprême divinité; il en

reparoître ici le combat des deux principes dont j'ai souvent parlé. Je dirai donc, les trois compagnons jaloux de la gloire d'Hiram, les assassins de leur maître, ne sont qu'un symbole du mauvais principe que l'on a figuré dans toutes les fables anciennes, comme un prince jaloux, ravisseur de la puissance de son chef, qu'il poursuit sans cesse pour le faire périr. C'est la même jalousie qui excita la colère de Junon contre Hercule encore au berceau; c'est celle d'Étéocle contre Polynice; c'est celle des Titans, des anges rebelles; enfin, c'est celle de Typhon pour Osiris, qui ne respire que fureur et vengeance contre son frère. La mort d'Hiram seroit donc une peinture mystique de la mort du soleil, ou de son passage dans les signes inférieurs? Cette mort supposée désigneroit donc, dans la circonstance, le triomphe du mauvais principe, ou celui des ténèbres sur la lumière ou sur le bon principe. Les initiés qui célèbrent ce mystère ont donc raison de s'habiller de noir et de décorer le temple de voiles funèbres.

Ainsi les trois compagnons perfides trahissent leur maître comme fit Typhon à l'égard d'Osiris, et l'on dit dans la narration : Hiram se présente à la porte de l'occident pour sortir du temple; c'est précisément ce que fait le soleil; car, si je suppose cet astre prenant son domicile dans le signe du belier, le premier jour du printemps, le dernier jour de son triomphe au solstice d'été,

---

étoit de même parmi les chrétiens des temps modernes. Les jeunes prêtres étoient chargés de composer ce qu'on appelle la *Vie des Saints*, et cela se pratiquoit encore ainsi vers le onzième siècle.

ou la veille de sa mort, qui a lieu dans la balance, il descend à l'horizon par la porte de l'occident; et si alors j'examine la position que le belier prend à l'orient, je verrai près de lui le grand Orion, le bras levé, tenant une massue, dans l'attitude de le frapper. Au nord, je verrai Persée, une arme à la main, et dans l'attitude d'un homme prêt à faire un mauvais coup. Je le répète, l'assassinat d'Hiram, pris dans le style figuré ou allégorique, est comme la passion d'Osiris, comme celle d'Adonis, d'Atys et de Mythra, un fait de l'imagination des prêtres astronomes, qui avoient pour but la peinture de l'absence du soleil sur la terre.

Le roman que l'on nous présente sur Hiram est complet, car le ciel nous fait voir aussi les *neuf maîtres* qui vont à la recherche de son corps; et si on porte ses regards à l'occident de l'horizon, lorsque le soleil se couche dans le belier, on verra, autour de cette constellation, Persée, Phaéton et Orion. En suivant ainsi les constellations qui décorent le ciel dans cette position, on remarquera, au nord, Céphée, Hercule et le Bootès; et à l'orient, on verra paroître le centaure, le serpentaire et le scorpion; tous marchent avec lui, et le suivent pas à pas jusqu'à l'instant de sa nouvelle apparition à l'orient.

Les six jours qui s'écoulèrent, suivant le narrateur, entre la mort d'Hiram et la découverte de son corps, sont une suite du même thême céleste; car les six jours dont il s'agit sont l'image des *six mois* que le soleil passe dans les signes inférieurs avant de reparoître à l'orient dans le signe du belier; et la découverte du cadavre d'Hiram, qui se fait le *septième* jour, est un symbole de la résur-

rection du soleil, qui, effectivement, s'opère le septième mois après son passage dans les signes inférieurs; passage que sa disparition sur la terre a fait considérer comme sa mort, ou comme sa descente aux enfers.

Il en est de même, dans le grade d'élu, de la description qu'on y donne du lieu où se retira Adonhiram, et, comme on va le voir, ce grade n'est qu'une suite du thême céleste si mystérieusement écrit dans le grade de maître. On voit, dit le narrateur, une *caverne*, un *buisson ardent*, une *fontaine jaillissante* et un *chien*. Un *lion*, un *tigre* et une *ourse*, gardoient l'entrée de la caverne.

La caverne d'Adonhiram, selon moi, est une peinture des signes inférieurs dans lesquels le soleil se retire après le solstice d'été, lorsqu'il prend son domicile dans le scorpion, signe dans lequel il étoit censé périr. Ainsi, si je suppose le soleil dans la plus haute exaltation du scorpion, et si alors j'examine l'état du ciel, je verrai paroître à l'orient le *grand fleuve*, ou la fontaine jaillissante qui monte avec le belier; car il ne faut pas oublier que, lors de l'invention du roman mythologique dont il s'agit, le soleil prenoit, au printemps, son domicile dans le belier; cela posé, au midi, je verrai Sirius, ou le *grand chien*, et au couchant, le *buisson* qui prend le caractère d'un buisson ardent, parce qu'il se couche héliaquement, c'est-à-dire avec le soleil.

Par la même raison, la grande ourse, le lion et le tigre de Bacchus, ou le loup céleste, marchant de concert à l'occident avec le soleil, ou le scorpion, sont censés garder l'entrée de la caverne, puisqu'ils bordent encore l'horizon, lorsqu'on ne voit plus le soleil.

Je saisirai cette occasion pour dire un mot du buisson ardent cité dans la vie de Moïse. Moïse menant un jour ses brebis et ses moutons vers la montagne d'Horeb, Dieu lui apparut au milieu d'un buisson qui brûloit sans se consumer, et lui ordonna d'aller briser le joug de ses frères. Moïse, d'abord, résista à la volonté de Dieu; mais Dieu vainquit son opiniâtreté par deux prodiges qu'il fit en sa présence. D'abord on voit clairement, par le buisson ardent dont il s'agit, que l'historien de Moïse étoit adorateur du feu, puisque le phénomène dont il s'agit peut être produit par un effet d'optique, en fixant le soleil, comme on va le voir. Moïse, dit le narrateur, étoit vers la montagne d'Horeb, lorsque le Seigneur lui apparut au milieu d'un buisson de feu. Il y a tout lieu de croire que ce miracle s'est opéré au soleil couchant, parce que le soleil quittant alors l'horizon, et paroissant s'abîmer derrière la montagne d'Horeb, faisoit nécessairement ressortir en brun le buisson que l'on peut supposer placé sur le haut ou sur le devant de la montagne; de manière qu'à l'heure du jour où le soleil se couche, fixé d'ailleurs par sa position derrière le buisson, et traversant de ses rayons les intervalles du feuillage, le soleil devoit nécessairement paroître l'enflammer aux yeux de Moïse, qui occupoit un plan plus bas. Quiconque prendra la même position, verra un buisson ardent, et l'on a dit que Moïse adoroit le soleil sous le nom d'*Iao* (1).

---

(1) D'après ce que je viens de dire, on est sans doute disposé à croire que Moïse est le héros d'un poëme sacré, qui, comme les autres, a pris naissance dans le collége des mages. Je vais donc lever un coin du voile

Les Égyptiens, les Grecs, les Romains, ainsi que les Gaulois, et des peuples plus modernes encore, associoient

---

qui couvre, depuis trois mille quatre cents ans environ, l'idole d'une nation constante et courageuse, attachée à ses principes, qui a su résister aux orages continuels d'une politique qui lui étoit contraire, comme aux fureurs des persécutions religieuses; nation errante, mais qui adore encore aujourd'hui le même Dieu que nous, c'est-à-dire le vrai Dieu. Les allégories employées dans les religions, les prestiges, les miracles consignés dans les livres, ont été inventés par les prêtres-mages, pour conduire les hommes à la docilité. En Égypte, les hiérophantes défendoient le raisonnement: *Gardes-toi de sonder la profondeur des mystères*, disoient-ils.

Moïse, continue l'historien, se rend à la cour du Pharaon régnant, accompagné de son frère Aaron, pour solliciter la liberté des Israélites. Refus formel. Aaron, irrité du refus du roi, jette devant lui une baguette qu'il tenoit à la main; elle se change aussitôt en serpent, et ce serpent s'élance sur le roi pour le dévorer. J'ajouterai que le temps de la captivité des Israélites, dont il est parlé dans le poëme, est l'image allégorique d'une période solaire; ainsi leur délivrance par Moïse, sera la peinture d'un nouveau cycle que l'astre du jour doit commencer en passant dans un autre signe, et je ne puis douter que le serpent qu'Aaron fait paroître devant le Pharaon, ne soit le serpent d'automne, et que la baguette qu'il jette devant le roi, ne soit la verge entourée d'un serpent, dont on arme Esculape et Mercure. Ce passage, enfin, m'autorise à croire que c'est en automne que Moïse se présenta à la cour du roi d'Égypte, et que c'est à cette époque qu'il fit son premier miracle, ou plutôt qu'il commença son premier travail. Si on veut se donner la peine d'examiner quel étoit l'état du ciel il y a trois mille quatre cents ans, époque à laquelle on fait naître Moïse, on verra que le soleil ouvroit sa carrière sous le signe du belier, le successeur du taureau, que les Égyptiens adoroient sous le nom d'Apis, et dont l'image vivante figuroit sur les autels de Thèbes et de Memphis (*Voyez* le frontispice). Delà, sans doute, le crime que Moïse fait aux Israélites d'adorer le veau d'or; car les Égyptiens entretenoient dans les temples de jeunes veaux, pour remplacer le bœuf sacré quand il étoit vieux; delà, la destruction du culte du taureau, pour mettre à sa place celui du belier; et c'est par une suite du même principe astronomique, toujours suivi dans le poëme, que l'on a fait de Moïse un berger, un pâtre, et un bon pasteur; car il fut chargé, pendant quarante ans, de la garde

des femmes aux saints mystères. Ces femmes n'étoient point admises aux secrets du sacerdoce. De même les

---

des moutons de son beau-père, comme on a vu Apollon garder ceux d'Admète, dans les plaines de Thessalie.

Moïse, n'étant que simple berger, voit un jour le maître de l'univers qui lui apparoît au milieu d'un buisson de feu; Dieu lui parle, et lui commande d'exécuter les ordres qu'il lui donne. Il est clair que ce buisson de feu, placé sur une montagne élevée, est l'image du soleil, et je vois dans cette peinture allégorique, ce même soleil dans sa plus grande force et dans sa plus haute exaltation; et le Dieu maître du monde dit à Moïse : *Je suis celui qui est et qui sera*, phrase entièrement empruntée de l'inscription du temple de Saïs (*Voyez*, page 116), qui prouve de reste que l'auteur du poëme sur Moïse avoit été initié aux mystères d'Isis, et qu'il attachoit au dieu Jehovah des Hébreux, la même idée que les Égyptiens avoient de leur dieu primitif et tout-puissant, qu'ils appeloient Cneph.

On remarquera encore que, dans tous les poëmes sacrés qui nous sont restés de l'antiquité, on voit paroître le soleil, après la fin d'une période, sous la forme d'une divinité ancienne, et on le peint sous les traits d'un roi accablé de vieillesse, ou d'un vieillard respectable, s'entretenant des choses d'ici-bas avec son successeur, lui donnant des ordres sur la conduite qu'il doit tenir. Ainsi, dans cette circonstance, le maître de toute la nature, placé sur un trône de feu, non-seulement endoctrine Moïse, mais encore il lui donne l'ordre de se rendre en Égypte à la cour du Pharaon, pour délivrer le peuple d'Israël de la captivité. Moïse obéit; au lieu d'argumenter le roi, qui se refuse à sa demande, il opère un miracle en sa présence, et ce miracle consiste à métamorphoser en serpent la baguette ou la verge que son frère tient à la main. Voilà bien le génie des anciens Orientaux; car tout ceci coïncide parfaitement avec le tableau que présente le ciel, en se reportant à l'époque où l'on fait naître Moïse, c'est-à-dire lorsque le soleil, à l'équinoxe du printemps, entroit dans le signe du belier, ou d'*Aries*. Que présentoit alors le ciel, demandera-t-on? Je répondrai : en calculant les mouvemens du soleil d'après la précession des équinoxes, et en montant la sphère en conséquence, je remarquerai qu'au moment où le belier se couche, on voit la couronne boréale s'élever majestueusement au-dessus de l'horizon, et j'observerai que cette constellation est placée entre le bouvier, qui tient à la main un bâton sur lequel il se repose, et le serpentaire, dont la tête du grand serpent qui l'enveloppe semble

Francs-Maçons ont des loges qu'ils appellent *d'adoption*, pour les femmes; mais les symboles et les formules usitées dans ces sortes d'admissions, leur sont particulières, et n'ont rien de commun avec les grands mystères de la Franche-Maçonnerie, comme cela se pratiquoit en Egypte.

Dans les premiers temps du christianisme, il y avoit des femmes pieuses, nommées *Diaconisses*, qui se vouoient au service de l'Église. Elles desservoient les diacres, gardoient les portes du temple du côté que les femmes entroient. Elles distribuoient les aumônes aux femmes, et se chargeoient de la toilette de celles qui venoient se faire baptiser.

Je le répète, la Franche-Maçonnerie est une institution fort ancienne, dont la connoissance des mystères donne à l'homme la force de pratiquer la vertu, et lui inspire l'éloquence nécessaire pour la répandre parmi les adeptes, le porte à faire un entier abandon de lui-même, et à tourner sur son prochain un regard charitable. Le même esprit, sans doute, inspiroit Saint-Paul, lorsqu'il disoit aux Corinthiens : *Pour moi, mes frères, je suis per-*

---

siffler, et s'élancer sur elle pour la dévorer. Il est encore démontré, par le récit de cette fable, que l'on n'a eu d'autre intention que celle de peindre le coucher du soleil sous le signe du belier; car c'est le soir que Moïse abandonne ses moutons, pour se rendre à la cour du Pharaon d'Égypte, et on en aura bientôt la preuve, si on donne aux personnages du roman, le nom des constellations qui se montrent alors dans le ciel.

Dans une autre circonstance, Élie commande aux élémens, et les élémens obéissent. Il fait descendre le feu du ciel, pour dévorer cinquante hommes armés et un capitaine, que le roi Ochosias avoit envoyés au-devant de lui. Je m'arrête, n'ayant eu d'autre intention que celle de faire connoître le buisson ardent de la montagne d'Horeb.

suadé que vous êtes pleins de charité, que vous êtes remplis de toutes sortes de connoissances, et qu'ainsi vous pouvez vous instruire les uns les autres. La connoissance des opérations de la nature, du mouvement des astres, de l'ordre de l'univers, disoient les anciens mages, nous porte infailliblement à l'admiration, et nous force bientôt à reconnoître un créateur suprême; connoissance qui fait le seul but des grands mystères.

CHAPITRE SECOND.

Avant d'arriver à l'examen du grade d'élu écossais, je rappellerai à mon lecteur que l'introduction d'un candidat au premier grade de la Franche-Maçonnerie, aussi-bien qu'aux mystères d'Isis, indiquoit le point de départ du soleil, ou le commencement de l'année, qui avoit lieu, en Égypte, immédiatement après le solstice d'été, c'est-à-dire au moment où le soleil, en passant dans les signes inférieurs, se dégradoit et diminuoit les jours. On a donc eu raison de bander les yeux de l'initié, pendant le voyage qu'il doit faire avant de revoir la lumière, puisque le soleil, dans la position que l'on a voulu figurer, marche lui-même sous terre, ou dans la partie ténébreuse, avant d'arriver à l'époque où, rayonnant de gloire et de majesté, il sera censé ressusciter d'entre les morts, pour rendre la lumière au monde, et régénérer la nature.

En Égypte, l'initié au second grade recevoit les hautes sciences, et passoit à l'étude de la morale. Arrivé à ce degré, il ne sortoit plus de l'espèce de collége dans lequel il étoit, pour ainsi dire, aggrégé aux prêtres qui faisoient les fonctions de professeurs.

Le troisième grade de la Franche-Maçonnerie n'a rien de commun avec les mystères d'Isis; c'est, comme je l'ai démontré, un roman particulier, dont le soleil, sous le nom d'Hiram, est le principal personnage. On a reconnu, sans doute, que le constructeur du monde, ou du temple

de Salomon, n'est autre que le grand architecte de l'univers, que l'on nous peint, dans les cieux, portant un triangle, l'image de la trinité, et le symbole de la lumière qui nous éclaire et nous donne la vie. Le mystère de la mort d'Hiram a été également dévoilé, et on a vu, dans son tombeau, celui du roi du ciel, sous le nom d'Osiris.

On a vu que le grade d'élu est un symbole de trinité ou d'unité; car il se divise en trois sections, ainsi que la trinité ou le triangle, l'image de Dieu; et il faut remarquer que ce grade, la suite de celui de maître, avoit pour but de poursuivre l'assassin d'Hiram et de venger sa mort, comme l'indiquent les sentences écrites, qui décorent la chambre de préparation : 1.° *Le crime ne peut être impuni ;* 2.° *la conscience est un juge inflexible ;* 3.° *sans un pouvoir légitime, la vengeance est criminelle.* On appelle l'assassin d'Hiram, *le meurtrier du père :* cette qualification, donnée au monstre, est bien en rapport avec la définition que j'ai proposée sur le nom d'Hiram. Le malheureux est donc un symbole du mauvais génie, et, semblable à Typhon, il fait périr le bon principe ou le roi du ciel. Enfin, je dirai, la caverne d'Adonhiram ou du Seigneur élevé, car ADONAÏ veut dire *Seigneur,* et HIRAM *élevé,* est semblable à celle dans laquelle se retira Cérès, après la perte qu'elle fit de sa fille Proserpine; la même que l'antre de Mithra, elle est une peinture allégorique du centre de la terre, dans lequel le soleil est censé se retirer après son repos solsticial d'été. Ainsi ont été expliqués le buisson ardent, la fontaine jaillissante

qui accompagnent cette caverne; le chien, le lion le tigre et l'ours qui en gardent l'entrée.

Pour mieux faire connoître le roman dont il s'agit, je vais rapporter le discours que l'orateur prononce ordinairement après la réception du candidat : on verra que ce roman étoit aussi difficile à débrouiller que ceux de la mythologie indienne.

La pompe funèbre étant finie et les travaux repris, dit-il, Salomon n'eut pas de soin plus pressant que la perquisition des meurtriers d'Hiram, pour leur faire subir une punition proportionnée à leur crime. L'absence de trois compagnons et leurs outils, instrumens de leur forfait, ne laissèrent aucun doute sur les coupables. Le plus vieux des trois, comme le plus criminel, fut désigné principalement par le nom infâme d'*Abibale* (*meurtrier du père*). Un inconnu vint se présenter à la porte du palais, et s'étant fait introduire en secret auprès du roi, lui révéla le lieu de la retraite des malfaiteurs. Salomon ne voulut confier à aucun étranger une commission si délicate; mais, assemblant, pendant la nuit, le conseil extraordinaire des maîtres, il déclara qu'il avoit besoin de neuf d'entre eux pour une expédition importante qui demandoit du courage et de l'activité; qu'il connoissoit leur empressement et leur zèle; qu'il ne vouloit accorder de préférence à aucun d'eux; que le sort seul en décideroit, et que le premier que le sort auroit désigné, seroit le chef de l'entreprise. Il fit donc jeter devant lui tous les noms dans un scrutin; le premier qui sortit fut celui de *Joaben*. Il fut le chef de l'entreprise; les huit autres furent élus successivement. Salomon congédia les maîtres, et retint près de lui les neuf élus; il se retira avec eux dans le lieu le plus reculé des travaux; là, il leur exposa la découverte qu'il venoit de faire à l'aide d'un inconnu; ils concertèrent entre eux les mesures qu'il falloit prendre pour réussir.

Les élus prêtèrent serment de venger la mort d'Hiram; ils prirent, pour mot de reconnoissance, le nom du plus coupable, et sortirent de la ville avant le jour, afin de n'être vus de personne. Marchant par des détours et des pays perdus, sous la conduite de l'inconnu, ils arrivèrent à vingt-sept milles de Jérusalem, du côté de Joppa, près d'une caverne au bord de la mer, nommée la caverne du Ben-Acar (*fils de la stérilité*, ou *lieu de la stérilité*), où Abibale (*meurtrier de père*) et ses complices avoient coutume de se retirer. En effet, vers la fin du jour, ils aperçurent deux hommes qui marchoient avec précipitation vers la caverne. On les reconnut bientôt pour

être les coupables; car dès qu'ils eurent aperçu la troupe, ils prirent la fuite à travers les rochers, dans une fondrière où les maîtres les trouvèrent expirans.

Jaben, un peu écarté de ses camarades, aperçut le chien de l'inconnu qui dirigeoit sa route vers la caverne, ayant l'air de suivre quelqu'un à la piste. Ce zélé maître y courut seul, et y pénétra par une descente fort rapide de neuf degrés taillés dans le roc; il aperçut, à la faveur d'une lampe, le traître qui venoit de rentrer, et se disposoit à se reposer. Ce malheureux, saisi à la vue d'un maître qu'il reconnût, se sacrifia lui-même en se plongeant un poignard dans le cœur. Joaben se saisit du poignard du traître, et sortit victorieux de la caverne. Il aperçut, en sortant, une source d'eau qui jaillissoit d'entre les roches; il y courut se rafraîchir et remettre ses sens agités. Les élus résolurent de laisser les corps des criminels en proie aux bêtes féroces; ils s'emparèrent des têtes des trois scélérats, et repartirent dès le coucher du soleil. Ils se rendirent la nuit même à Jérusalem, où ils surprirent agréablement Salomon, en lui rendant compte de l'expédition. Le roi témoigna au neuf maîtres la satisfaction qu'il en avoit, et voulut qu'ils portassent le nom définitif d'ÉLUS. Il leur ajouta *six* maîtres, qui n'étoient point de l'expédition, ce qui forma le nombre de *quinze* élus, au lieu de *neuf* qu'ils étoient dans le principe. Ils obtinrent, pour marque de décoration, une écharpe noire qui leur passoit de l'épaule gauche à la hanche droite, et au bout de laquelle étoit un poignard à poignée d'or. Les mots de reconnoissance et leurs signes furent analogues à l'action qu'ils venoient de faire. Par la suite, leur emploi fut l'inspection générale, à quoi les rendoit propres l'ardeur et la sévérité qu'ils avoient montré. Lorsqu'il étoit question de rendre compte, ou de procéder au jugement de quelques Maçons, le roi les assembloit extraordinairement dans un lieu secret.

L'inconnu, qui n'étoit qu'un pâtre, fut amplement récompensé; il entra dans le corps des Maçons, et par la suite, quand il fut suffisamment instruit, il y obtint une place d'élu. Les têtes des scélérats restèrent exposées pendant trois jours dans l'intérieur des ateliers, avec l'instrument qui avoit servi à commettre cet attentat; au bout de ce temps, elles furent consumées par le feu, leurs cendres jetées au vent, et leurs outils brisés..... Le crime et la punition furent un secret. Salomon voulut qu'il restât concentré parmi les Francs-Maçons.... La vengeance étoit accomplie, il ne s'occupa plus que de mettre fin à son ouvrage.

Pour l'intelligence complète du roman, il sera bon de rappeler ici la décoration de la troisième chambre, dans laquelle se trouve la caverne, et dans laquelle l'initié s'arrête avant de passer aux épreuves.

Cette chambre doit représenter un désert d'aspect sauvage; autour seront figurés de grands blocs rustiques détachés, des pierres non-taillées, pour marquer la carrière de *Ben-Acar*. Sur le côté, une décoration figurera l'entrée d'une caverne; à droite, en avant de la caverne, sera une source jaillissante, sortant des roches; à gauche, un chien en guette; dans l'intérieur, vers le milieu de la caverne, sera une lampe posée sur une roche; sur le côté, dans l'intérieur, sera un transparent, qui ne paroîtra qu'au moment convenable; dans le fond, sera un mannequin représentant un homme qui se plonge un poignard dans le cœur.... A l'entrée de la caverne, seront figurés deux hommes prenant la fuite à travers les roches, et deux autres qui les poursuivent. Ces deux hommes, prêts d'être atteints, se précipitent dans une fondrière. On pratiquera neuf marches pour descendre à la caverne. Ce récit est d'autant plus curieux, qu'il prouve jusqu'à quel point on est parvenu à altérer les formes de l'ancienne Franche-Maçonnerie, sans cependant en altérer le fond.

§. I.

Grade du grand Elu Ecossais.

En suivant mon systême sur les allégories mystiques des initiations maçoniques, je vois que le grade de *grand élu écossais* est, comme les précédens, un grade symbolique, ayant une liaison directe avec eux; car la Franche-Maçonnerie a cela de remarquable, qu'elle est toute symbolique, et que la chaîne entière des idées, des épreuves et des mystères dont elle se compose, se forme du grade le plus simple comme du grade le plus élevé. En effet, le premier grade une fois expliqué, on aura bientôt la clef des autres. Je dirai donc que pour bien entendre les mystères de la Franche-Maçonnerie, il suffira d'en connoître l'origine, d'en déterminer le but, et de faire une application convenable des symboles qu'elle

présente. Il en est ainsi des poëmes et des romans mythologiques ; car si on ouvre le livre des mystères de l'antiquité ; si on s'arrête au premier passage qui se présente à la vue ; si on en saisit l'esprit et si on l'explique, on connoîtra bientôt le sens caché de toutes les fables sacrées ; car il y a entre elles une parfaite liaison dans le principe comme dans l'action.

J'ai avancé que les mystères maçonniques n'étoient que la représentation des phénomènes de la nature. Plus je les examine, plus mon opinion s'affermit dans ma première proposition, et plus je vois qu'ils coïncident avec les travaux qui se pratiquoient dans les mystères d'Isis et de Cérès. Cependant j'observerai encore à mes lecteurs, comme je l'ai déjà fait, qu'outre les deux premiers grades maçonniques, dont les mystères ne sont qu'une répétition parfaite de ceux qui se pratiquoient en Égypte, je vois qu'il faut chercher les autres dans la religion des Juifs. Ainsi, les Égyptiens ne communiquant les hauts grades des mystères qu'à ceux de leur nation qui consacroient leur vie au sacerdoce, on a dû prendre le complément des autres grades maçonniques, dans les cérémonies d'un culte qui pouvoit avoir quelque ressemblance avec celui des Égyptiens. On a donc tiré de la religion juive le complément des mystères de la Franche-Maçonnerie ; et l'on sait qu'on lit dans la légende de Moïse, qu'il passa en Égypte pour s'instruire de toutes les sciences (1).

---

(1) C'est en Égypte que l'on fait naître Moïse, *quinze cent soixante et onze ans* avant l'ère vulgaire. Clément d'Alexandrie, Philon, et tous les auteurs qui ont parlé de Moïse, s'accordent à dire qu'il fût élevé avec le

A l'ouverture du grade d'élu, je vois d'abord paroître une voûte, appelée la *voûte secrète* ou le *souterrain ;* puis j'entre dans un temple désigné sous le nom de *temple parfait*. J'ai déjà parlé de la voûte secrète ou mystérieuse de Mythra, représentant dans son intérieur le tableau du monde supérieur ou des cieux, ainsi que celui des parties organiques du grand tout, formant la puissance invisible, qui lie le ciel avec la terre. J'ai fait remarquer que cette voûte sacrée étoit un symbole des causes premières et de l'harmonie sans cesse agissante dont l'univers se compose.... Que voit-on dans la voûte secrète des Francs-Maçons?.... A l'orient, dans le point milieu, on place un autel triangulaire, représentant, sur sa face principale, le *soleil resplendissant* de lumière; sur l'autre face, l'*étoile flamboyante*, et par derrière, le *compas ouvert*, de manière à former un triangle et les chiffres 3, 5, 7 et 9... L'autel, ou piédestal, est posé sur une pierre cubique, couleur d'agathe. Au midi est une table carrée, sur laquelle sont posés *douze pains*, en deux divisions de *six* chaque. Le milieu est occupé par une *auge d'or*, remplie d'une mixtion composée de *lait*, d'*huile*, de *vin* et de *farine* : on y voit aussi une *coupe* remplie de *vin*.... Si je porte mes regards sur la voûte céleste, je prouverai bientôt que ce tableau n'est qu'une peinture du ciel, comme le sont les images qui décorent l'antre de Mithra.

---

plus grand soin, et qu'il reçût des leçons de toutes les sciences, des plus habiles maîtres de l'Égypte. Ce seroit avouer qu'il a été élevé au collége des initiations, si on pouvoit recueillir des preuves certaines sur son existence.

Explication.

L'orient de la voûte secrète me fait voir un autel triangulaire, représentant, 1.° le soleil, 2.° une étoile lumineuse, 3.° un compas ouvert formant un triangle.

Cette première disposition m'apprend que pour l'explication de ce mystère, je dois supposer le soleil se levant à l'orient dans le signe du sagittaire, parce qu'il monte alors avec l'autel des dieux qui accompagne ce signe. On a donc eu raison de figurer le soleil sur le piédestal dont il s'agit, puisque cet astre, en montant avec le sagittaire, couvre aussi de ses rayons l'autel des dieux. Plus loin, j'aperçois dans le ciel l'étoile étincelante de Vénus, qui prend son domicile dans les poissons; et plus bas, à l'occident, se développe la constellation du Delta, ou le triangle représenté ici par un compas ouvert. J'ajouterai encore que la forme triangulaire donnée à l'autel, est une image des trois signes, ou des trois mois que le soleil parcoure pendant la dégradation de la nature, ou pendant l'hiver, exprimée aussi par la voûte secrète, inaccessible ou ténébreuse.

Enfin, en continuant l'examen du ciel, je dirai, au méridien inférieur, je vois la coupe de Bacchus et la femme porte-épi, ou simplement le blé, suivant les anciennes sphères qui l'accompagnent; car ces deux constellations se touchent, ce qui est parfaitement exprimé par les douze pains et la coupe de vin qui décorent la table mystique, qui est placée au midi de la voûte secrète.

La pierre cubique, sur laquelle est posé le piédestal,

l'autel où le trône sur lequel le soleil fixe l'entrée de l'hiver, est une image du monde dans l'état de dégradation ; car l'agathe dont on la suppose composée, chez les anciens étoit consacrée au soleil, soit qu'il se montre dans le signe du scorpion ou du verseau : l'un étoit considéré comme un symbole de *mort*, et l'autre de *destruction*. Ce que l'on verra dans le temple parfait, sera la conséquence de ce que je viens de dire. Je rappellerai ici ce que j'ai dit de la décoration du temple consacré en Égypte à l'initiation ; et on se souviendra que je l'ai comparé au *temple unique* des Juifs ; car le peuple d'Israël, ai-je dit, page 159, pour peindre l'unité que présente l'univers dans son ensemble comme dans toutes ses parties, ne bâtit qu'un seul et unique temple, dans lequel toutes les tribus juives venoient adorer un seul Dieu, souverain maître de toutes choses.

Le temple achevé ou parfait, préparé pour la réception d'un candidat au grade de grand Élu écossais, par la nature des décorations symboliques qu'il offre à la vue, seroit, dans la totalité de son ensemble, une simple répétition des images du ciel, même en supposant qu'il ne seroit qu'une imitation du temple des Juifs, ou de celui de Salomon. Ainsi, pour avoir la clef des décorations dont je dois parler, il faut chercher le point précis que le soleil a dû occuper dans le ciel, au moment où l'on a consacré, dans le temple, les attributs qui y sont représentés; et le point seroit l'équinoxe d'automne. On se rappellera que c'est pendant la fête des tabernacles, l'une des trois grandes solennités des Hébreux, fête dont la célébration avoit lieu après la moisson, sous des tentes ou sous des feuillées, qu'un simple paysan, fils d'un certain Ananus, prédit la

chûte du temple de Jérusalem. Cet homme, mû par un sentiment prophétique, qui, sans doute, venoit de Dieu, élevant la voix pendant le silence des saints mystères, se mit à crier de toutes ses forces : *voix du côté de l'orient, voix du côté de l'occident, voix du côté des quatre vents, voix contre Jérusalem et contre le temple, voix contre tout le peuple, malheur, malheur sur Jérusalem.*

Les anciens avoient consacré, dans les mystères, le point équinoxial d'automne, parce qu'il présentoit aux initiés le commencement d'un nouvel ordre de chose, dans l'état physique de la nature, comme dans les idées morales qu'on y rattachoit ; car les anciens avoient fixé le commencement de l'année ordinaire, et celui des grandes années, ou des grandes périodes solaires, à l'équinoxe d'automne. C'est pour cette raison, impérative dans son principe, que les poëtes de l'antiquité ont dû fixer cette époque remarquable dans l'ouverture de leurs poëmes, ou de leurs fables sacrées, par la peinture des phénomènes que le ciel et la terre présentoient à la vue de tous les hommes. C'est ce qu'ils ont fait, c'est ce qu'il est essentiel de remarquer.

Le temple d'élu, comme celui des Juifs, se divise en deux parties; c'est-à-dire en sanctuaire et en lieu commun, propres à la réunion des fidèles ou des initiés. Le sanctuaire est toujours situé à l'orient, et le pérystile, ou l'entrée du temple, à l'occident. Le sanctuaire est seulement séparé du reste de l'édifice, appelé nef (1), par un rideau. Ce voile

---

(1) Les anciens considéroient le ciel comme une *arche*, ou comme une *nef* voguant sur les eaux, dans laquelle les dieux voyageoient sans cesse. Voilà

fut célèbre chez les Israélites, sous le nom de *voile du temple*. Les ustensiles à l'usage des réceptions, occupent toujours la même place, et restent dans l'intérieur du

---

pourquoi on a donné la forme et le nom de nef à ce qui constitue la principale partie des églises; voilà pourquoi les signes du zodiaque, ou le cercle que le soleil parcourre, se trouvent souvent représentés dans l'intérieur ou dans la nef des églises, et principalement sur les portes extérieures de l'édifice, comme on en voit encore à l'église Notre-Dame de Paris, à celle de l'abbaye de Saint-Denis, de la cathédrale de Strasbourg, de Rheims, etc., etc. D'ailleurs, on sait que le mot *nef* ou *bateau* s'emploie indistinctement; que le bateau, allégoriquement parlant, qu'on voit figurer dans toutes les fables religieuses, est l'image du monde supérieur, ou des cieux : c'est aussi pour cette raison que les temples des anciens étoient découverts. Les Gaulois sacrifioient dans les champs et dans les forêts; la voûte auguste du ciel étoit leur temple, et c'est par une suite des idées de l'antique mythologie des mages, qu'en Europe on peignoit encore, dans le treizième siècle, la voûte des églises en bleu d'azur parsemé d'étoiles d'or ou d'argent, comme un usage plus anciennement consacré que l'on avoit imité des Arabes, et que l'on introduisit à la suite des croisades; c'est encore par la même raison, que l'intérieur du temple dans lequel les Francs-Maçons célèbrent leurs mystères, représente le ciel, le soleil, la lune, et toutes les constellations.

On voit encore, dans la ville de Thèbes, la ville du *vaisseau* ou de l'*arche des dieux*, car Thèbes, en hébreu, signifie le *vaisseau* ou l'*arche*, des bas-reliefs gravés en creux, représentant une cérémonie pompeuse en l'honneur du vaisseau céleste, ou de la constellation appelée l'*arche des dieux*. Ce vaisseau, ou barque, magnifiquement orné, dont la voile, enflée par un vent favorable, est, dans cette circonstance, l'indication du voyage qu'Osiris, dieu suprême de l'Égypte, doit faire dans les régions humides ou inférieures. Dans ce bas-relief, dont j'ai vu le dessin à la Commission d'Égypte, le vaisseau d'Isis y est porté sur les épaules par huit prêtres, comme on portoit chez les Juifs l'arche sainte, dans les cérémonies religieuses. La grande déesse préside elle-même la pompe mystérieuse, à la tête de laquelle elle marche; ainsi, comme la vierge des cieux (car on donne le nom d'Isis à cette constellation), elle accompagne le vaisseau dans lequel elle doit monter pour aller à la recherche de son époux.

temple. Je vais examiner maintenant, quelles sont les formes mystérieuses qui se présentent aux regards de l'initié.

Le voile tissu de quatre couleurs, savoir : *lin* ou blanc, *pourpre, hyacinthe* et *écarlate,* prend déjà un caractère symbolique, car les anciens avoient consacré ces couleurs au soleil, et ils les avoient affectéesà chacun des signes qu'il occupe successivement dans le zodiaque, de manière que chaque couleur étoit l'expression de la position du soleil dans le ciel. Ainsi, le blanc, ou le lin, avoit été consacré au scorpion et au verseau; la pourpre au lion, la couleur hyacinthe au taureau et à la vierge, et enfin, l'écarlate au cancer. Selon les mages, l'écarlate étoit un symbole de l'ascension du soleil dans les cieux, et c'est pour cela que cette couleur éclatante fut consacrée à Osiris, à Apollon, ainsi qu'à beaucoup d'autres divinités du même genre, et on se rappellera qu'en Égypte, le manteau dont on revêtoit l'initié, le jour de sa réception publique aux grands mystères, étoit d'écarlate, comme le dit Apulée lui-même. La pourpre dont Jupiter se revêt, étoit l'image du solstisce d'été, du repos du soleil, ou du trône qu'il occupe dans le ciel. Dans la suite, la pourpre fut consacrée aux rois, comme un symbole de la puissance. La couleur hyacinthe, par sa douceur, exprimoit la beauté du ciel, à l'époque de l'année où la nature rajeunie paroissoit dans toute sa pureté. Le voile mystérieux dont Isis, ou la nature, étoit censée s'envelopper après la perte d'Osiris, étoit blanc; car le voile de la déesse étoit un tissu du plus beau lin d'Égypte. On remarquera encore que ces couleurs étoient celles dont se composoit le vêtement du grand-prêtre des Juifs.

Je ne m'arrête pas sur le nom de *Jehovah*, ou de grand architecte de l'univers, dont la lumière éblouissante éclaire la totalité du temple; les idées sont déjà fixées sur ce que l'on doit entendre par ce nom révéré du peuple juif. Les chérubins d'ordre, qui couronnent l'autel, nous représentent les décans ou les génies, qui, chez les anciens, étoient chargés de correspondre, au nom du dieu suprême, avec le ciel et la terre.

Le chandelier d'or, que l'on avoit consacré dans le temple d'Osiris, comme dans celui des Juifs, reparoît ici dans tout son éclat, et les rayons de feu que jettent les *sept lampes*, posées sur autant de tiges séparées et diversement élevées, font voir à l'initié les diverses positions des planètes, par rapport au soleil, qui est leur chef. Ce n'est pas tout, un dessin, tracé sur un fond noir, s'offre aux regards du candidat, et ce dessin symbolique devra lui présenter 1.° un puits dans lequel tombera un rayon de feu. Ce puits est celui des mystères d'Isis et de Cérès, dans la profondeur duquel l'initié étoit obligé de descendre, pour découvrir la vérité, et recevoir la lumière; il est la citerne dans laquelle l'innocent Joseph fut enfermé par ses malheureux frères; c'est le puits au bord duquel Jésus-Christ donna audience à la Samaritaine; enfin, c'est le puits qui, dans les premiers temps du christianisme, fut consacré dans les temples. 2.° Un buisson ardent, enflammé, comme le fut celui dans lequel le seigneur parut à Moïse sur la montagne d'Horeb. 3.° Le triangle, ou le compas figuré sur un quart de cercle, autour duquel on remarque les chiffres 3, 5, 7 et 9.....

Le triangle figuré ici sur un quart de cercle, est l'image

d'une quatrième division de l'année, comme les chiffres dont on peut former le nombre *douze* ou *vingt-quatre*, ne sauroient être que l'image du zodiaque... 4.° Enfin, un escalier composé de *vingt-quatre* marches, et un vase, sont représentés à l'occident du tableau.

Pour expliquer ce dessin hiéroglyphique, je dirai : ce tableau est une nouvelle peinture des quatre divisions de l'année. Le puits désigne l'équinoxe d'automne, ou le moment de la déclinaison du soleil, lorsqu'en passant dans les signes inférieurs, il établit les ténèbres, ou la diminution des jours : ce qui est exprimé par l'étoile flamboyante qui s'y précipite. Par la même raison, le buisson ardent jettant une flamme considérable, sera l'image de la grande exaltation du soleil. Le triangle, ou le compas, et le quart du cercle qui l'accompagne, désigneront les trois mois du printemps, parce que la constellation du triangle monte avec le soleil dès le premier jour qu'il établit, par sa présence à l'orient, la plus belle époque de l'année. L'escalier sera une répétition de la tour de Babel, de l'échelle de Jacob, ou plutôt de la voie lactée, qui, par son grand développement, semble établir une communication directe entre le ciel et la terre. Par une suite de cette conséquence, le vase sera l'amphore du verseau, ou la peinture du solstice d'hiver, comme le nombre vingt-quatre, répété deux fois dans le même cadre, exprimera deux révolutions solaires composées chacune de douze mois; car, jusqu'à présent, en décrivant les objets mystiques dont la décoration du temple achevé se compose, on a pu remarquer qu'ils expriment, en effet, deux révolutions solaires.

En parlant de la théorie des nombres, publiée par Pythagore, j'ai dit que le nombre *douze* étoit un nombre sacré, quoiqu'il n'en soit pas question dans le système du philosophe grec. J'observe, en conséquence, qu'on montoit au temple de Jérusalem par douze degrés; on y voyoit deux colonnes hautes de douze coudées et un tapis babylonien de cinquante coudées de long sur seize de large, où la couleur hyacinthe, l'azur, la pourpre, l'écarlate et le lin étoient mêlés avec tant d'art, qu'on ne le pouvoit voir sans admiration. Tout l'ordre du ciel étoit représenté sur ce superbe tapis, à l'exception, cependant, des signes du zodiaque. Il étoit l'image des quatre élémens, par ses couleurs ou par les choses dont elles tiroient leur origine; car l'écarlate représentoit le feu; le lin, la terre qui le produit; l'azur, l'air, et le pourpre, la mer dont il procède. En effet, tous ces symboles ne sont qu'une peinture du ciel, comme on vient de le voir. J'ai donc eu raison de comparer les loges dans lesquelles les Francs-Maçons traitent de leurs mystères secrets, aux temples des Égyptiens et des Juifs. Dans les uns comme dans les autres, j'y vois tous les emblêmes d'un culte naturel. La voûte des temples, peinte en bleu, ornée des images du soleil, de la lune et des autres planètes, n'étoit qu'un symbole du ciel, comme l'autel placé au centre et enveloppé d'un sanctuaire lumineux étoit celui de la terre, environnée de même des régions célestes.

L'hiérophante des Égyptiens et des Grecs, comme le vénérable maître, ou le *très-grand* des Francs-Maçons, assis sur son trône d'or et d'ivoire, revêtu de la pourpre

royale et environné d'une clarté éblouissante, étoit l'image vivante d'un dieu étincelant de lumière, père de sagesse et créateur de l'astre auguste, son second ouvrage. On reconnoîtra toujours la puissance de Dieu dans les objets créés; car il est dit dans les saintes Écritures : Dieu fit la lumière et créa le soleil, qui, tous les jours, ouvre les portes de l'aurore et se montre à l'orient rayonnant de gloire et de beauté. La construction des temples, chez les anciens, tout le cérémonial religieux et tout l'appareil des ornemens sacrés, dit Saluste le philosophe, étoient symboliques et tendoient à lier l'homme à la nature, par des rapports de ressemblance entre l'appareil du culte et l'être adoré.

J'ajouterai à ceci que le terme de toute initiation, le retour à la céleste patrie, n'est qu'un symbole du terme de la fin d'un cycle ou d'une période solaire, soit d'année simple ou de grande année; car c'est ainsi que saint Jean et Ézéchiel s'expriment pour annoncer la fin de l'ordre présent : le jugement qui va récompenser la vertu et punir le crime, et faire passer les uns et les autres dans un nouvel état, ou, comme ils le disent, dans une nouvelle Jérusalem. *La fin vient, la fin est proche; le voilà qui vient, le jour vient, le jour est déjà présent; que celui qui achète ne se réjouisse point.*

La première épreuve au grade de grand Élu écossais, est une répétition exacte du sacrifice d'Abraham : l'image de Dieu lui-même, qui sacrifia son fils pour le salut des hommes; car Abraham veut dire *père élevé*, PATER ALTISSIMUS, *le très-haut*, et Isaac, comme Jésus-Christ, docile aux volontés de son père, porte le bois de son

supplice, et, comme le fils de Dieu, un belier, ou un agneau, le remplace sur l'autel du sacrifice.

La seconde épreuve est celle de l'ablution, ou du lavement des pieds usité chez les Juifs. Cette purification mystérieuse et sacrée avoit également lieu chez les Égyptiens, car l'initié aux mystères étoit obligé de se plonger dans une grande cuve remplie d'eau, placée exprès au milieu du temple, avant d'arriver aux pieds de l'hiérophante, et par conséquent d'approcher de l'autel des dieux pour y prêter son obligation.

Les épreuves terminées, le récipiendaire sort, suivant l'usage, et rentre peu de temps après, ayant à la main le triangle ou le *delta*, symbole de lumière et de pureté. Il arrive au pied du trône, et le très-grand, après les cérémonies d'usage, lui dit : *que ta bouche ne s'ouvre que pour proférer des paroles utiles à tes frères, et que ta conscience soit à jamais sans reproche, et que toutes tes actions se dirigent vers la connoissance de la vérité.* On le conduit ensuite à la table de la communion fraternelle, sur laquelle sont posés les douze pains et la coupe remplie de vin ; alors le très-grand dit : *mon frère, buvez avec vos frères dans la coupe, et rompez ensemble au même pain, pour vous apprendre que les Maçons se fortifient par l'union et la communauté des secours réciproques...* On lui passe un anneau d'or au doigt, et après cette dernière cérémonie, le récipiendaire, après avoir prêté son obligation, est admis au grade d'Élu écossais.

Examen fait de tout ce qui passe dans le temple pour l'admission d'un candidat au grade d'Élu écossais, je

dirai : ce grade est une peinture complète de l'état du ciel pendant le cours annuel du soleil, car la dernière entrée que le candidat fait dans le temple, ayant à sa main le *delta,* jusqu'alors l'objet de ses sollicitudes, est le signal de la fin des malheurs auxquels la nature est condamnée pendant l'hiver. Il est le moniteur ou l'avertisseur du bonheur qui va renaître, car le *delta,* ou la constellation du triangle, monte à l'orient avec le soleil le premier jour de printemps. Ce grade, comme on vient de le voir, seroit donc proposé comme un exemple du triomphe de la lumière sur les ténèbres, ou de la vertu sur les vices.

Le discours que prononce l'orateur après la réception du candidat, termine le roman maçonnique dont on a déjà lu une partie ; le voici :

Les meurtriers étant punis, les travaux étant à leur fin, il ne restoit plus au grand roi qu'à consigner, dans un lieu sûr et secret, le véritable nom du grand architecte de l'univers, dont les caractères avoient été connus longtemps auparavant, par son apparition au mont Horeb, sur un triangle radieux. La prononciation étoit ignorée du peuple ; elle se transmettoit par tradition ; une fois l'année, le grand-prêtre prononçoit ce nom en l'épelant, entouré de tout ceux qui avoit droit à l'entendre. Pendant cette cérémonie, on ordonnoit au peuple de faire beaucoup de bruit, de peur que le mot ne vînt frapper les oreilles de quelqu'un.

Salomon crut devoir le déposer dans un souterrain du temple, comme un type immuable. Il avoit fait pratiquer, sous la partie la plus mystérieuse du temple, une voûte secrète, au milieu de laquelle il plaça un piédestal *triangulaire,* qu'il nomma le piédestal de la science ; on y descendoit par un escalier de *vingt-quatre* marches, divisées en repos, par *trois, cinq, sept* et *neuf.* (*Voyez* ce que j'ai dit sur les nombres sacrés, page 59). Cette voûte n'étoit connue que de Salomon et des maîtres qui y avoient travaillé.

Hiram grava la parole sur un triangle du plus pur métal ; mais dans la crainte où il étoit de la perdre, il le portoit toujours suspendu au col, la gravure du côté de la poitrine, le revers en dehors, n'offrant qu'une surface

unie et du plus parfait poli. Lors de son assassinat, il fut assez heureux pour se dépouiller de ce *delta* précieux, et le jetta dans un puits qui étoit au coin de l'orient au midi. Salomon témoigna la crainte qu'il avoit que le précieux triangle ne tombât en des mains profanes, et en ordonna la recherche.

Trois maîtres eurent le bonheur d'en faire la découverte. Passant près du puits, vers l'heure de *midi*, ils aperçurent dans le fond quelque chose de brillant. L'un d'eux se fit descendre dans ce puits à l'aide de ses camarades, et y trouva réellement l'objet de leurs recherches. Au comble de la joie, ils se présentèrent à Salomon; à la vue du delta, Salomon faisant un pas en arrière, leva les yeux au ciel, en signe d'admiration, et s'écria El...., qui veut dire *à Dieu grâce*.

Il demanda aussitôt les quinze élus et les neuf maîtres qui avoient travaillé à la construction de la voûte; accompagné d'eux, et des trois qui avoient fait la découverte, il descendit dans la voûte secrète, fit inscruter le delta au milieu du piédestal, et le couvrit d'une pierre d'agathe, taillée en forme quadrangulaire, sur laquelle il fit graver, à la face supérieure, le mot substitué; à la face inférieure, tous les mots secrets de la Maçonnerie, et aux quatre latérales, les combinaisons cubiques de ses nombres, ce qui la fit nommer *pierre cubique*.

Salomon fit placer au-devant *trois lampes*, portant chacune *neuf lumignons* qui brûloient d'un *feu perpétuel*. (*Voyez* ce que j'ai dit plus haut sur le chandelier à sept branches du temple des juifs). Il leur déclara l'ancienne loi, qui défendoit de prononcer le nom du grand architecte de l'univers, et après avoir reçu d'eux le serment inviolable de ne jamais réveler ce qui venoit de se passer, il donna à la voûte souterraine le nom de *voûte sacrée*, et en fit sceller l'entrée, dont le secret n'en demeura qu'aux vingt-sept grands élus et à leurs supérieurs; ils se jurèrent une éternelle alliance, et pour preuve de cette alliance, Salomon leur donna un anneau du plus pur métal...... Remontés au temple, ils admirèrent la beauté de l'ouvrage, et rendirent grâce au grand architecte de l'univers.

Salomon étant mort, ils gouvernèrent par eux-mêmes, suivant leurs lois, toujours dévoués à la conservation de l'ouvrage. Le temple fut détruit par les Assyriens; les architectes demeurèrent, un nouveau temple s'élève, ce sont eux qui en sont chargés. Ce second édifice périt sous Titus. Ils restent dans la Palestine. Après une guerre malheureuse, ils formèrent divers établissemens utiles et des associations vertueuses. Partout on les voyoit briller de leurs vertus, à la cour, à l'armée, au conseil des rois, dans le sanctuaire de la justice; leur science ne tendoit qu'à les rendre plus sociables ou plus humains. Liés par la foi du serment, ils subissoient les mêmes vicissitudes;

ils étoient les soutiens de l'innocence, les vengeurs du crime, les colonnes des empires, les fléaux des méchans, et les barrières de l'impiété; c'étoit là l'objet des vrais Maçons.

La France, l'Italie, l'Angleterre, la Suède, la Palestine, l'Assyrie et l'Égypte, en sont aussi les témoins. L'Assyrie se souviendra à jamais des exploits périlleux d'un Bohémon, de la surprise d'Antioche, enlevée à l'Arabe insolent..... L'Égypte se souviendra de leur constance héroïque; Damas fut le boulevard de leurs travaux; les déserts déposeront leur savoir profond; la Palestine et Jérusalem sont témoins de l'entrée de Louis IX (*Saint-Louis*); ces lieux ont vu le soldat désarmé, arroser de ses larmes une terre consacrée par la présence de tant d'illustres personnages.... L'Angleterre et l'Écosse sont témoins de ces institutions admirables qui honorent la vertu, déracinent le vice, et annoncent la vérité...... La Suède est témoin des vertus d'Uldaric, et de celles des chevaliers de son temps..... Les tombeaux sont encore témoins combien de guerriers maçons portent sur eux, dans la poussière du cercueil, les marques de leur confédération. (Les *templiers*)..... combien d'associations hospitalières doivent leur origine à nos illustres prédécesseurs. Nous n'en voyons à la vérité que de foibles images. Tel est le sort des établissemens humains, les doigts du temps s'impriment également sur les ordres et sur les métaux. Voyez quels nous avons été, quels nous sommes aujourd'hui...... Admis, mon frère, à ce grade supérieur, travaillez sans relâche à la découverte de la vérité, et prouvez aux Maçons, moins instruits, que vous avez la supériorité sur eux, par vos exemples, vos travaux et vos vertus.

§. II.

De la Pierre cubique.

L'explication donnée à la pierre cubique, quoiqu'ingénieuse, me paroît être une combinaison métaphysique, par laquelle on a essayé de fixer l'origine de toutes choses. C'est ainsi que l'on a supposé que Mercure, ou *Hermès*, avoit gravé la morale universelle, ainsi que le développement méthodique de toutes les sciences, sur des colonnes de granit ou de porphyre, pour que la tradition ne s'en perdît pas, et afin de les faire passer à la postérité

la plus reculée. Ailleurs, pour donner une époque quelconque à l'origine des sciences, on parle, dans la Genèse, de deux colonnes, l'une de pierre et l'autre de brique, sur lesquelles Seth, fils d'Adam, avoit gravé l'astronomie, l'astrologie, et toutes les sciences. Cette phrase remarquable suppose qu'il y avoit eu des astronomes, des astrologues et des savans, avant Seth, qui, cependant, prit cette sage précaution, pour transmettre toutes les sciences aux hommes par-delà le déluge, qui devoit tout détruire sur la terre (1).

---

(1) On a dit à ce sujet : Adam et Ève restés seuls, eurent Seth, l'an du monde 130, lequel vécut, selon la Genèse, neuf cent douze ans. Celui-ci, pendant le cours de sa vie, eut plusieurs enfans, lesquels étudièrent l'astronomie, l'astrologie, etc. Assez instruits pour deviner que, dans la suite des temps, il arriveroit un déluge universel, et que ceux qui en échapperoient ne sauroient rien, ils construisirent deux colonnes, l'une de *brique*, l'autre de *pierre*, sur lesquelles ils gravèrent les connoissances qu'ils avoient acquises. Ces colonnes furent appellées *colonnes de Seth*, et servirent aux hommes qui échappèrent à l'inondation générale.

Mercure même, ajoute-t'on, s'instruisit de toutes les sciences sur ces colonnes. Ce premier roi de la Thébaïde, disent les plus anciens auteurs, pour conserver les connoissances humaines qu'il possédoit, fit creuser aux environs de Thèbes, des allées souterraines et tortueuses, appellées *syringes*, qu'il remplit de pyramides triangulaires ou carrées, dont toutes les faces étoient chargées des principes des sciences, en caractères simples hiéroglyphiques, afin que, si un second déluge détruisoit le genre humain, ils pussent tirer secours des figures tracées sur ces colonnes.

Joseph confirme ce que j'ai dit plus haut, sur les découvertes astronomiques des enfans de Seth; il ajoute, qu'ils gravèrent les principes de cette science sur deux colonnes, qu'ils élevèrent dans la région *Siriade*. On chercheroit vainement cette région sur la terre; c'est dans le ciel qu'elle se trouve, et la région Siriade est celle qui, dans le ciel, avoisine l'étoile *Sirius*, car cette étoile s'appelle aussi *Seth*.

Sans avoir égard à toutes les suppositions du même genre, sur la manière dont les sciences et les arts nous sont parvenus, je dirai, avec M. de Fermont : Ces colonnes ne sont, *ni d'Hermès*, *ni du temps de Seth*. Je les considérerai donc comme l'ouvrage des prêtres-astronomes, qui ont eu pour objet de peindre la marche du soleil ; car je vois cet astre s'élever tous les jours comme une colonne dont la sommité toucheroit au ciel, et la base à la terre. D'ailleurs, ce n'est pas là les seuls monumens de la même nature, dont il soit question dans l'histoire comme dans la fable ainsi désignés : 1.° colonnes de Seth ; 2.° colonnes de Mercure, ou obélisques de Syringues ; 3.° colonnes de feu dans le désert, suivant jour et nuit les Israélites, pour les éclairer ; 4.° colonnes consacrées au soleil, dans les temples d'Isis et d'Osiris ; 5.° colonnes mystérieuses des Indiens, représentant le dieu Chiven ; 6.° colonnes d'Hercule ; 7.° colonnes du temple de Salomon ; 8.° Divinités représentées par des colonnes, telles que Vénus, Castor et Pollux ; 9.° colonnes sacrées des Celtes, nommées *Peulvan* ; 10.° colonnes J et B, l'ornement du temple des Francs-Maçons : ces colonnes, si remarquables dans la Franche-Maçonnerie, sont un simulacre de celles d'airain, ornées de lis et de grenades, que Salomon fit placer dans le vestibule du temple de Jérusalem. La première, désignée par le nom *Jachim*, étoit à droite, et la seconde, par celui de *Booz*, étoit à gauche.... Je m'arrête, et ne saurois voir, dans les colonnes de Seth, d'Hermès ou de Mercure, comme dans la *pierre cubique*, que des monumens mystiques consacrés au soleil, que l'on a pu supposer être l'image du grand architecte de l'univers.

Enfin on observera encore que l'obélisque et la pyramide sont des monumens solaires, qui se distinguent en conservant des rapports essentiels dans leur forme, par la dimension, par la construction, et par le motif de l'érection. L'obélisque est fait ordinairement d'une seule masse de porphyre, de granit, de marbre ou de pierre; sa forme est longue et étroite; il s'élève d'une base carrée, et monte en diminuant, pour se terminer en pointe. Porphyre dit formellement que la figure pyramidale, donnée à l'obélisque, est la forme que prend la flamme lorsqu'elle s'élève: c'est, dit-il, ce qui a fait consacrer au soleil et au feu ces sortes de monumens. Pline, en parlant des obélisques, dit que ces monumens étoient consacrés au soleil; leur figure est une image de cet astre bienfaisant, et le mot *pyré*, qui entre dans la composition du mot *pyramide*, est le nom que les Égyptiens donnoient au soleil.

§ III.

Grades du Chevalier d'Orient et du Rose-Croix.

Il y a une marche régulière et suivie dans la Maçonnerie; car les deux grades qui me restent à examiner, me paroissent être la suite nécessaire de ce que les autres grades avoient laissé d'imparfait. On remarquera encore que le système adopté jusqu'à présent dans la construction des grades, se répète dans celui-ci appelé *grade du troisième ordre*, ou du *chevalier d'Orient*. Je ne donnerai aucun détail d'explication; d'après tout ce que j'ai dit jusqu'à

présent, il suffira de faire la description des salles d'orient et d'occident, qui servent à l'usage du grade, pour le connoître et en saisir l'esprit.

La salle d'orient, par sa tenture verte, fixe, comme dans les autres grades, l'époque de l'année que l'on a voulu peindre. Le sujet de la réception du candidat est la *captivité de Babylone*, représentée par une *tour*, dans laquelle le récipiendaire, chargé de chaînes sous le nom de Zorobabel, paroît enfermé.

Derrière le trône, on voit la représentation du songe de Cyrus ; parce que le fait se passe sous la tyrannie de ce méchant roi. Ce tableau se compose d'abord d'un lion rugissant, prêt à se jeter sur le même Cyrus ; plus haut est une gloire éclatante, du milieu de laquelle sort un aigle portant cette légende : *rends la liberté aux captifs ;* et au-dessus, on voit les rois Nabuchodonosor et Balthazar, prédécesseurs de Cyrus, chargés de chaînes ; le dernier sera représenté sous la forme d'une bête. *Sept* tours et une muraille formeront l'ensemble de l'espèce de théâtre sur lequel la réception doit se passer. Dans la salle qui précède celle-ci, sera figuré un pont jeté sur un fleuve, dont les eaux rouleront plusieurs cadavres....

Cette scène, toute historique qu'elle paroît être, n'est pourtant qu'une allégorie. C'est le combat éternel des deux principes, qui se montre ici sous cette forme. Les tours sont la représentation des cases ou des maisons dans lesquelles le soleil passe chaque mois de l'année, pour remplir sa révolution zodiacale ; car on sait que les anciens donnoient indistinctement le nom de *tours*, de *maisons*, ou de *palais*, aux signes du zodiaque. Ainsi, les sept tours

dont il est question dans cette circonstance, seront les sept mois de malheurs pour la nature, exprimés, ailleurs, par les sept voyages qu'Achille fait faire au corps d'Hector, au pied des murailles de Troye, après lui avoir donné la mort. Plutarque nous dit que les courses du soleil dans son cercle, s'appeloient *recherches d'Osiris*, et que les sept voyages que l'on faisoit faire au solstice d'hiver, autour du temple à la vache sacrée, désignoient les révolutions célestes, ou les changemens qui s'opèrent dans le mouvement des astres qui engendrent les saisons, à chaque septième signe, c'est-à-dire d'un équinoxe ou d'un solstice à l'autre.

Dans Cyrus, on verra l'usurpateur Orion, ou le soleil au printemps, vainqueur de ses ennemis; car il se lève à l'orient avec cette constellation, que l'on appelle indistinctement Israël, l'astre d'Orus, ou Nembrod; comme on verra dans Nabuchodonosor et Balthazar, le serpent d'Ève et le serpentaire dont le soleil prend les formes en automne. Aussi a-t-on dit que Nabuchodonosor fut changé en bête, comme le fut Typhon, ou le démon; que la disgrâce du roi Balthazar vint de ce qu'il avoit bu dans la coupe des dieux; ainsi avoit fait Bacchus à l'entrée de l'automne, au moment où le soleil se montre sous la forme d'un serpent..... Le lion, qui paroît dans le tableau, est l'image du solstice d'été. Le roi des animaux semble en effet détruire le tyran du ciel, car le soleil va s'affoiblir en quittant ce même lion, qui exprime sa force, et sur lequel il fixe son trône. C'est alors que l'aigle plane dans les airs, et semble proclamer la liberté du soleil des signes inférieurs, et celle de Zorobabel.

On remarquera encore qu'un combat se livre entre Orion et le serpentaire; tous deux on les considère comme chefs de troupes, et comme deux ennemis redoutables, parce que, placés l'un et l'autre à chaque extrémité de la voie lactée, ils sont en opposition, et tiennent, dans le ciel, la place de deux généraux qui marchent l'un contre l'autre : ainsi Homère nous a peint Achille se mesurant avec Hector. Ici Zorobabel, ou le serpentaire, est vainqueur, et, comme le grand fleuve, accompagne Orion, que l'on appelle ici Cyrus, lequel est vaincu; l'auteur du roman, dans la peinture poétique qu'il fait du combat, a supposé que le fleuve rouloit, au milieu de ses eaux, les corps morts de sa troupe.

La salle d'orient représente la destruction de Jérusalem. Ainsi, le quatrième ordre, ou le grade de *rose croix*, comprendra dans l'ensemble de ses formules le rétablissement de la ville sainte, la découverte de la croix que l'on avoit profanée, l'apologie de ce signe divin, et conséquemment l'établissement du culte de la croix. Toutes les cérémonies de ce grade se renfermant dans la connoissance de la croix et de ses mystères, je renverrai à l'étude et à la pratique de ce même culte, tous ceux qui désireroient connoître, non-seulement ce que c'est que le grade de rose croix, mais encore ce qu'il prescrit.

Je terminerai cet ouvrage, par dire qu'il est démontré que la Franche-Maçonnerie, dans l'ensemble de ses grades, est la peinture fidèle de trois religions bien distinctes dans leurs combinaisons mystérieuses, aussi-bien que dans les formes mythologiques qu'elles présentent aux hommes, mais qui cependant ont des rapports communs

dans la cause qui en est l'objet, comme dans la morale qui en est la base : savoir, la religion égyptienne, la religion juive et la religion chrétienne. Ainsi, je dirai, les premiers grades de la Franche-Maçonnerie, tirés des mystères d'Isis et de Cérès, sont symboliques; et celui qui sera assez heureux pour lever un coin du voile qui les enveloppe, découvrira des vérités utiles, et il connoîtra bientôt les élémens de toutes les connoissances sublimes qu'ils renferment; c'est-à-dire, la physique, la métaphysique et la morale.

Les autres grades, quoique puisés dans l'histoire des Hébreux, se rattachent néanmoins aux autres, et ils présentent encore des points symboliques dans leur construction; parce que dans les temps reculés dont il s'agit, les historiens n'obtenoient les dates précises des faits dont ils vouloient rendre compte, qu'en faisant coïncider les mêmes faits avec les phénomènes célestes, sous lesquels ils s'étoient passés. Enfin, j'observerai que tout initié parvenu au complément de la Franche-Maçonnerie, connoîtra la haute sagesse que j'appellerai vertu; il jouira de la suprême félicité; car la connoissance du grand œuvre de la nature, inspire à l'homme un sentiment de raison qui l'élève au-dessus de ses semblables, sentiment profond, que lui seul est en état d'apprécier, et qui le porte naturellement à tourner ses regards vers un Dieu créateur, conservateur et bienfaisant, pour lui rendre un culte et des hommages... Voilà quel étoit le but des grands mystères chez les anciens; tel est encore de nos jours celui de la Franche-Maçonnerie.

La Franche-Maçonnerie, ajouterai-je, embrasse, dans

les questions qui sont proposées au nouvel initié, les points les plus essentiels de la doctrine des anciens philosophes : l'initié lui-même, dans le cours des épreuves obligatoires, rend hommage à un Dieu créateur et unique, qui renferme en lui toutes les puissances. D'ailleurs la Franche - Maçonnerie rapproche les hommes, les lie entr'eux par tous les nœuds qui constituent véritablement le contrat social; c'est-à-dire par des principes d'union et de force, par des formes douces, par des actes de bienfaisance, et enfin par tout ce qui persuade. En effet, la Franche-Maçonnerie, antique dans son institution, noble et sévère dans ses formules, soutient l'homme vertueux, et inspire la vertu à celui qui la méconnoît : puisse-t-elle durer autant que Dieu lui-même dont elle célèbre les hauts faits. Les prêtres égyptiens défendoient qu'on représentât, par des figures matérielles, un Dieu créateur de toutes choses sur la terre, immuable, indépendant et caché pour nous. C'est l'offenser, disoient-ils, que de produire son image, puisqu'il s'enveloppe lui-même dans la matière et qu'il est invisible pour nous. La religion défendoit aux Perses de représenter les dieux sous la figure humaine. C'est aussi par la même raison que les Francs-Maçons représentent le *grand architecte de l'univers* sous des formes mystérieuses, et invisible aux yeux des profanes. Pour moi, quelque soit les diverses opinions des hommes sur la divinité incompréhensible et créatrice de l'univers, j'admirerai toujours ses étonnantes merveilles, et je dirai avec Euripide : Puissant moteur de l'univers, toi dont la terre même est le trône !... Être

impénétrable à nos lumières !... qui que tu sois, sois une nature nécessaire, sois l'esprit des mortels. Je t'adore ! c'est toi dont l'équité, par des routes secrètes, conduit les choses humaines à ses fins.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

FIN DE LA TABLE.